



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

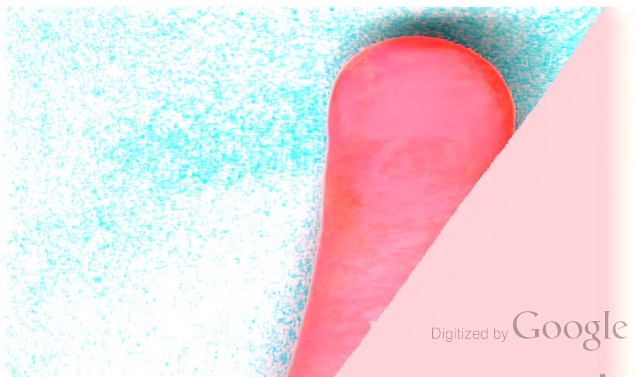
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

<36628923510017

<36628923510017

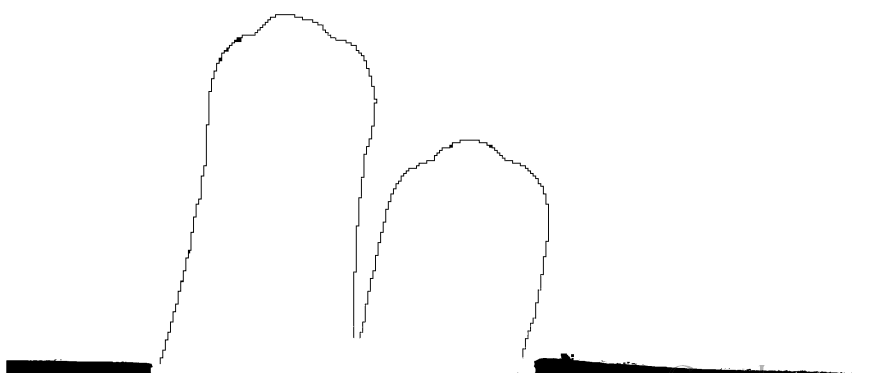
Bayer. Staatsbibliothek



<36628923510017

<36628923510017

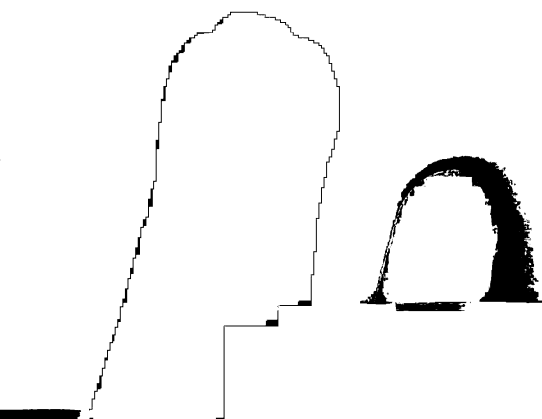
Bayer. Staatsbibliothek



<36628923510017

<36628923510017

Bayer. Staatsbibliothek



<36628923510017

<36628923510017

Bayer. Staatsbibliothek

REVUE
GERMANIQUE.

H. 22. P. 323 ^m

III, 9.10

24 86

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

REVUE GERMANIQUE.



TROISIÈME SÉRIE. — ANNÉE 1837.



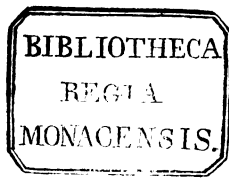
TOME NEUVIÈME.



PARIS,

Chez F. G. LEVRAULT, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;
Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à STRASBOURG;
Et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger.

1837.



JANVIER 1837.

TOME IX.

1

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Histoire littéraire.

LE CHRISTIANISME

DANS SES RAPPORTS POSSIBLES AVEC LA POÉSIE.

L'HISTOIRE de la littérature en France présente depuis quelques années un contraste vraiment remarquable. L'observateur attentif est étonné de rencontrer à chaque pas, chez les écrivains les plus distingués de ce pays, des contradictions flagrantes entre la théorie et la pratique, entre les principes qu'ils ont eux-mêmes si orgueilleusement émis, et les résultats tout opposés qui ressortent de leurs œuvres. Nulle part on ne crie plus haut que l'esprit d'égoïsme, l'absence de convictions religieuses, l'incertitude et l'incohérence des idées de morale, le ton licencieux et presque cynique qui règne dans les productions de la littérature légère, excluent nécessairement toute profondeur, toute stabilité, toute tendance philosophique. Nulle part qu'en France on n'a mieux démontré la nécessité d'adopter un meilleur esprit, et surtout celui des croyances catholiques. Et malgré tout cela, la presse ne cesse de rouler ses flots contrariés; pareils à des flocons d'écume, les romans se succèdent, et meurent l'un par l'autre; un drame remplace un autre drame, et c'est toujours la même divergence d'opinions, toujours la même lutte renouvelée contre les progrès de l'édifice social. La foi chrétienne, fille des traditions de dix-huit siècles, qui a résisté aux révolutions des idées, des mœurs, des systèmes, au bruit des clairons de tant de conquêtes, désormais incapable de vivifier l'humanité, est traînée à

l'oubli, comme un lambeau de principes usés et stériles, auquel doit faire place une révélation plus jeune et plus parfaite.

Chaque jour, et à chaque page des livres qui viennent d'éclorre, une décourageante pensée s'accuse dans des scènes d'une indulgence immorale ou d'une odieuse atrocité; on dirait un abîme sans fond, d'où l'on voit s'élancer tantôt un ange à la chevelure étincelante, mais aux ailes tachées de sang, tantôt la figure grimaçante d'un satyre ou d'un démon; tandis qu'on entend flotter à la surface du puits de ténèbres des bruits de rire, des éclats d'orgie et des battements de mains, mêlés à des cris de désespoir.

Si la disposition actuelle des esprits pouvait faire croire à autre chose qu'à une époque de scepticisme et de transition dont le terme probable est proche et ramènera la pensée dans ses voies harmoniques, il y aurait, certes, lieu de déplorer les penchants fatalistes qui se manifestent de toutes parts; car aujourd'hui la littérature française n'a ni la dignité calme et réfléchie d'une période de haute civilisation, ni même l'énergie entraînante qui caractérisait les tendances désorganisatrices de celle du dix-huitième siècle. Celle-ci, malgré ses fougueux écarts et ses perpétuelles contradictions, pouvait du moins être appelée une littérature de conviction. Brisant ce qu'elle avait flétri du nom de superstitions, armée d'une confiance illimitée dans les facultés qu'elle prêtait à l'esprit de l'homme, la philosophie remplaçait alors les croyances religieuses et politiques qui avaient fondé et resserré les liens sociaux dans les âges précédents. Ses idées, ses paradoxes formaient la légende d'un étendard qui ralliait les hommes sur les rangs d'une nouvelle croisade. Les funestes conséquences de l'avenir n'avaient pas encore été enseignées par un maître infailible, l'expérience. Aucun doute alors ne trouvait place au milieu de l'entraînement général; on attendait fermement de cette Apocalypse improvisée la régénération du monde social; les faits et les opinions tendaient uniquement vers un but défini: le renversement de ce qui existait, pour ériger sur ses ruines ce qui devait être ou ce qu'on était convenu d'appeler ainsi. Et tant que les parois du vieil édifice croulèrent de toutes parts, que les

autels, les palais et les trônes, tombant l'un après l'autre, allèrent joncher la terre de leurs débris, tout fut harmonie et joie bruyante parmi les démolisseurs : leur œuvre s'achevait rapide ; quand il ne s'agit que de renverser, on va vite et fort.

A cette crise violente a succédé une époque d'examen et d'inquiétude, c'est celle où nous vivons aujourd'hui. Le vieil édifice est en poussière, et les démolisseurs se sont établis comme ils ont pu sur ses ruines. Mais battus par tous les vents au milieu de la vaste solitude qu'ils s'étaient faite, ils ont bientôt commencé à douter de leur puissance, et comparant ce qu'ils ont à ce qu'ils avaient, ils regrettent peut-être les jours d'autrefois. Nous sommes arrivés, en littérature, à une phase de désenchantement, de regrets, de contradictions et de discordes incessantes. Les sanglantes orgies des révolutions nous ont appris à ne plus croire à l'excellence native du cœur humain. Nous savons comprendre que le juste vaut mieux que l'utile, toutes les fois qu'on ne peut les obtenir ensemble ; nous parlons, avec une admirable fécondité, de régénération et de progrès ; et pourtant chacun continue de poursuivre à travers les ténèbres de son isolement le fantôme de vertu ou de religion que son imagination, son caprice ou son intérêt lui ont créé. C'est ainsi que, suivant l'aveu d'une de ses plus brillantes illustrations, la littérature française manquant tout à la fois du point de concentration et d'appui que lui fournissaient autrefois les croyances religieuses, et de celui que le fanatisme de la destruction avait quelque temps substitué aux croyances nationales, elle est devenue une nullité intellectuelle, de nullité morale qu'elle avait été d'abord ; c'est ainsi qu'elle a produit ce chaos de tendances contradictoires, de théories sans but et de talents avortés dans leur germe qu'elle nous étale aujourd'hui.

Mais quelque sombre que nous paraisse cette situation, si on la considère comme un pas vers le bon chemin (et nous croyons ne pas errer en acceptant cette opinion), elle est après tout bien préférable à l'éclat de cette période de destruction qui l'a précédée. Lorsque le courant qui depuis déjà longtemps nous entraîne au fatalisme, rencontre pour la première fois un courant

contraire, il ne faut pas s'étonner si pendant quelques instants les hommes qui flottent à sa surface sont exposés à de violentes secousses, et si cette tourmente leur semble plus pénible que la rapidité du flux qui les emportait naguère; il en doit être ainsi. Mais nous devons espérer que le courant a pris enfin une direction sûre, et qu'une fois l'unité consolidée entre les opinions, la route se dessinera large et plane vers le progrès.

Si l'anarchie littéraire qui règne en France n'est pas un premier pas dans les bonnes voies, il nous semble néanmoins que c'en est un hors des mauvaises. La France, quelques révolutions qu'elle ait encore à subir, n'offrira plus à l'Europe le spectacle de l'athéisme proclamé par la loi, du Dieu de l'univers détrôné par la vile courtisane qui passait pour la déesse de la raison et de la liberté. Ces erreurs sont dissipées sans retour, et quoique remplacées par des visions aussi chimériques, on peut cependant établir en fait, que tous les systèmes élaborés plus ou moins sérieusement, ont confessé la nécessité d'une croyance, d'une religion. Saint-Simoniens, Théophilanthropes, Mystiques, Templiers, ont travaillé tour à tour à la reconstruction de cette base éternelle, où les uns voient une garantie de l'ordre social, les autres un principe consolant; tous, sans exception, la seule satisfaction complète des besoins de l'intelligence. Quand l'œuvre de la vérité sera-t-elle accomplie? C'est ce qu'il n'est pas possible de prévoir. Il faudra longtemps encore laisser les hommes se bercer de leurs utopies philosophiques avant qu'ils comprennent bien que le christianisme, tout vieux qu'il est, tout insuffisant que le prétendaient les Saint-Simoniens pour la civilisation du dix-neuvième siècle, est pourtant lui seul le fondement de toute morale humaine et l'oracle de nos destinées.

Quiconque a étudié avec quelque attention les ouvrages qui ont signalé le progrès de la littérature française sous la restauration, doit reconnaître que les mêmes principes, ou plutôt la même absence de principes, la même tendance en fait de morale et de goût, prévalaient sous Charles X, comme aujourd'hui, quoique un peu moins ouvertement. La révolution de 1830 n'a

fait que lever le voile, et révéler, comme Asmodée à Cléophas, tous les maux depuis longtemps cachés au fond des cœurs. La restauration avait beaucoup fait pour les besoins publics et sociaux, mais fort peu ou rien pour les besoins privés des individus. La constitution politique promulguée par elle, interprétée dans son véritable esprit, était suffisante pour garantir à ses sujets une liberté raisonnable. La construction de la machine sociale semblait ne laisser rien à désirer; on avait senti pour elle la nécessité d'un moteur moins matériel que le levier de fer de l'empire. Mais, par une étrange inconséquence, tandis que les institutions politiques du pays tendaient à s'appliquer plus étroitement aux nouveaux besoins intellectuels, il semble que dans tout ce qui concernait l'homme intérieur, le but du gouvernement fut de ramener les choses au même point qu'avant la révolution; de raviver, non sans doute les mêmes symboles, mais les mêmes abus; la même intolérance de théories inadmissibles par la pratique, et une déférence égale pour les erreurs humaines comme pour les vérités les plus saintes.

Un attachement moins obstiné aux inconvénients comme aux avantages du passé, une application plus suivie, plus judicieuse aux soins de l'éducation, auraient sans doute produit des fruits plus mûrs en littérature comme en économie sociale. Il aurait été possible de prévenir le degré de dévergondage et de révoltante immoralité que nous avons atteint, sans espoir encore fondé d'une réaction bien prochaine.

S'il est manifeste que l'esprit national, pendant la restauration, et surtout dans les dernières années, ait été au fond le même qu'aujourd'hui, il faut également reconnaître que des rapports essentiels existent aussi entre les deux littératures. Il n'y a de différence réelle que dans le degré de ces rapports. Un large abîme, par exemple, sépare le *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, ou l'*Estelle* de Florian, des esquisses grossières de Vitet, ou de l'audace nébuleuse des drames de Mérimée. — Gouffre immense et infranchissable, comme si, un pont-levis tombant derrière nous sur les deux rives du moyen âge, nous étions tout à

coup transportés des beautés sévères et calmes de l'*Iphigénie* d'Euripide, à la pompe mystique et sombre de la *Dévotion à la croix* de Caldéron. Mais, au contraire, les chroniques des temps féodaux, pleines d'images atroces, de scènes de mœurs qui inspirent l'horreur, ont une frappante analogie avec les fantasmagories délirantes de l'*Ane mort et la femme guillotinée*, de la *Confession*, de la *Salamandre*; et les hardiesses du *Théâtre de Clara Gazul* nous conduisent par une pente droite aux orgies de Balzac et d'Eugène Sue, à cette apologie de la débauche gravée en style si raffiné aux pages de la *Peau de chagrin*.

Il ne faut pas conclure de nos récriminations contre les tendances immorales de la littérature de la jeune France, que nous adoptions exclusivement l'argument des réformateurs qui veulent nier l'existence de l'art, toutes les fois qu'il ne revêt pas son œuvre des formes religieuses.

La question est délicate; car on a prétendu que la religion chrétienne était plus poétique que les dogmes mythologiques; — à quoi nous répondrons sans hésiter, qu'il serait peut-être déplacé de comparer les inconvénients et les avantages du christianisme, même sous le rapport poétique. Il n'en sera pas plus vrai quand il paraîtra plus beau; mais si l'on ne réussit pas à faire ressortir sa beauté par excellence, ce ne sera qu'un essai infructueux, soumis à des conséquences graves. On a dit que la religion chrétienne est la seule vraie, sans penser que la vérité absolue n'est pas indispensable en poésie; sans faire réflexion qu'une religion créée comme la mythologie, par l'imagination du poète, doit être plus convenable à l'essor de son génie qu'une croyance fondée sur une tradition, sur une histoire dont l'authenticité proscriit toute invention, toute broderie fictive qui pourrait altérer ses dogmes sacrés.

Que les peuples religieux soient plus poétiques que ceux qui ne croient point, — ceci est vrai en thèse générale; mais cette assertion ne s'applique pas plus à la croyance du Christ qu'à toute autre. Admettons qu'un système poétique doit être fondé sur la croyance généralement établie, pour que la poésie produise ces

effets merveilleux dont les temps anciens nous offrent quelques rares exemples; mais en France la poésie ne peut être vulgaire: elle le deviendrait, que le christianisme proprement dit ne lui serait point favorable. Le peuple conçoit difficilement un Dieu tel que celui des chrétiens, et dont les attributs ne peuvent tomber sous ses sens; — cela a toujours été ainsi. Les Turcs invoquent Mahomet plus souvent qu'Allah; les Juifs ont abandonné le Dieu de Moïse pour le veau d'or et les idoles étrangères; en France, en Italie, en Espagne même, le peuple a plus de foi aux images des saints qu'à Dieu même! — Pourquoi? c'est que Mahomet, l'homme-prophète, c'est que des idoles sculptées et dorées frappent plus vivement les sens obtus de l'humanité qu'un Dieu dont l'existence problématique effraye la plus vaste imagination. Les anciens législateurs avaient rapproché leurs dieux du peuple, réservant aux initiations seules d'en donner une idée plus exacte et plus digne aux intelligences supérieures.

Dans l'état actuel de notre civilisation, force nous est donc d'abandonner au peuple ses Noël's barbares, ses triviales complaints de la passion et ses cantiques bizarres du juif errant; mais dans la poésie faite pour les esprits délicats, il ne peut y avoir place pour les idées mystiques.

Dieu, tel qu'on peut oser le définir, n'a qu'un seul aspect, c'est la toute-puissance et la suprême justice unies par l'amour. Cette trinité mystérieuse me semble plus grandiose que la distinction de personnes imaginée par la théologie scolastique. Mais laissons de côté les arguties, qui mènent fort loin sans rien prouver.

Le séjour de Dieu, autrement dit le *ciel*, qu'on a de tant de manières essayé de décrire, est une infraction au dogme chrétien, puisque Dieu est partout, et qu'il embrasse tout de son immensité. Et si l'on veut d'ailleurs de la vérité descriptive, comment accommoder ces peintures où l'or et l'opale sont prodigués, avec ce que l'on sait maintenant d'astronomie et de physique!

Les anges, ces créatures semblables à l'homme, mais placées

tout près de Dieu par leur perfection et leur absence de passions, ne prêtent guère plus à la poésie. L'ange déchu a seul pris un reflet puissant sous le pinceau de Milton; mais l'homme, que devient-il devant tout cela? l'homme qui, par ses malheurs, ses joies, ses grandes actions ou ses bassesses, résultats inévitables des passions qui se le disputent, a seul le pouvoir de toucher son semblable?

L'épopée, qu'on pourrait nommer la plus haute personnification de la poésie, s'alimente de passions fortes, impétueuses, irrésistibles, qui sont tout en dehors, pour ainsi dire, puisque leur forme extérieure appartient au coloris poétique. Que ferait l'épopée de l'humilité chrétienne, de la pauvreté qu'elle prescrit, de ce mépris pour toutes les choses mondaines, de ces douleurs muettes, de cette résignation absolue, de ce pardon des offenses, de toutes ces vertus enfin, si belles en morale, mais si pâles, si froides, tant qu'elles ne sont pas ridicules sous les traits de la poésie?

Le vice d'ailleurs, il faut l'avouer, est éminemment poétique; la vertu chrétienne ne l'est nullement. L'un prend toutes les formes, toutes les physionomies; l'autre est inaltérable. Il devient impossible de lier une intrigue entre deux vrais chrétiens : prenez des mécréants, ils se couvriront de mille nuances au gré de vos caprices. D'un côté, c'est donc la monotonie; de l'autre, la variété.

Vainement prétendrait-on soutenir qu'un poème épique chrétien peut admettre dans son cadre des personnages passionnés pour le vice, qui attireront l'intérêt du lecteur par la puissance des contrastes; car l'intérêt du lecteur, qui a lui-même ses passions, se portera presque tout entier sur les ennemis du héros de l'épopée, que ce héros soit homme ou que ce soit Dieu lui-même! Ouvrons la *Jérusalem délivrée* : Godefroy de Bouillon, malgré la pureté de son caractère chrétien et ses pieuses jérémiades, revêtues de tout le talent du Tasse, est, au dire universel, le personnage le plus froid, le plus monotone du poème; et l'admiration de tous les temps et de tous les esprits s'est réservée pour

l'épisode d'Armide, pour les amours de Clorinde, de Tancrède et d'Herminie.

Où puiser le merveilleux dans le christianisme qui l'exclut? Les magiciens sont vieux comme les dieux d'Homère et usés comme eux! L'Élysée pouvait sourire à l'imagination des anciens; décrit par l'éloquent Fénelon, il offrait encore à notre pensée quelque chose de satisfaisant, parce que nous étions à même de le concevoir; mais notre paradis chrétien, consistant dans le bonheur que ressent le juste de posséder son Dieu avec plénitude, peut séduire des âmes mystiques ou des visionnaires; en poésie, où l'imagination cherche des images d'une réalité, ce lieu de délices resterait incompris. — Quant à l'enfer, il se ressemble à peu près dans toutes les religions, parce que la douleur est chose absolue, connue de tous les hommes; tandis que chacun aime à se créer un bonheur dont il n'a jamais joui, et qui remplisse à son gré les désirs inquiets d'une autre vie.

L'épopée étant une action humaine modifiée par l'intervention de la Divinité, qui dès lors doit y paraître d'une manière sensible, il faut conclure que d'après nos croyances, nos dogmes, une épopée chrétienne est un rêve de l'esprit dont l'accomplissement ne sera jamais possible. Les œuvres conçues dans ce principe restent des essais brillants, des tentatives hardies de quelques talents privilégiés, mais qui n'offrent aucune ressource d'avenir.

Appliquons le même jugement à la poésie dramatique : la Bible seule a fourni aux poètes français quelques sujets convenables; et ici nous ne la considérons que comme histoire. C'est très à tort qu'on veut confondre la religion judaïque avec le christianisme; elle est plus poétique que celui-ci, en ce sens, qu'elle participe encore de la mythologie : jugement hardi peut-être de notre part, mais qui reste prouvé; car Dieu, selon la Bible, n'est pas exempt de passions comme selon l'Évangile; il a ses créatures favorites : nous le voyons protéger Abraham, Moïse, Gédéon, David; il communique avec eux directement; il frappe du sceau de sa colère Saül, Athalie, Jézabel; sa présence, sa faveur ou son courroux se manifestent par des signes visibles aux

yeux du peuple. Tantôt trombe lumineuse, il le conduit à travers le désert, ou, nuée redoutable et sainte, il voile son mystérieux tabernacle; tantôt, parmi l'éclat des tonnerres, il donne les tables de sa loi, et plus tard il ordonne le massacre des tribus qui ont transgressé cette même loi. Enfin, partout il apparaît passionné, bénissant ou vengeur, comme dans les traditions mythologiques nous voyons les dieux de l'Olympe s'associer activement à toutes les passions humaines.

Les Psaumes de la Bible ont sans doute prêté de belles inspirations à plusieurs poètes remarquables. Et en France surtout peut-être, un homme de génie a prouvé que les sentiments religieux modernes, nés du christianisme et de l'espoir d'une autre vie, reçoivent un grand charme de leur douceur consolante, de leur tristesse ignorée des anciens. Mais l'espèce de doute qui se manifeste dans ces ouvrages et qui leur donne un caractère particulier, quelque naturel et poétique qu'on le suppose, n'est bientôt plus l'expression positive de la pensée chrétienne. On dira que c'est l'expression des cœurs. — D'accord; mais ce sentiment vague, mélange de regrets et d'espérances, présenté sous toutes les formes depuis vingt ans, et reproduit avec une fécondité plus ou moins heureuse, peut-il réaliser ce besoin de variété qui fait un des principaux caractères de la poésie? Et n'est-ce pas bien à lui qu'on pourrait si justement reprocher l'uniforme tristesse, l'aspect lugubre des poésies intimes que notre siècle enfante tous les jours, comme on reprochait au siècle précédent les fadeurs ou les gravelures de ses emprunts mythologiques? Quelle application peut-on faire des tendances actuelles, autres qu'à l'élégie, quel que soit le titre qu'on lui donne, à l'élégie dont le deuil mystérieux n'est compris encore que d'une classe d'intelligences?

Le christianisme désenchante la nature, en lui ôtant ces divinités antiques qui l'animaient, ces parures féeriques de gnomes, de farfadets, de sylphes et d'ondines, dont le moyen âge l'avait parsemée. Quand on a voulu peindre les levers et les couchers du soleil, les clairs de lune étoilés, les brises solitaires qui murmurent au bord des grèves de l'océan, il a fallu subir les lour-

deurs de la poésie descriptive, qu'on devrait appeler la peste de la littérature du dix-huitième siècle. Ne voyant plus nulle part qu'une matière morte, on s'est mis à décrire non-seulement des aspects et des masses, mais chaque objet en particulier sous des formes réelles; on a été jusqu'à discuter ses propriétés, ses attributs. Des objets matériels passant aux sujets abstraits, on a voulu poétiser la métaphysique, les sciences les plus ardues; et des hommes d'un talent qui promettait d'autres fruits, ont sacrifié leurs veilles à de bizarres compositions, qu'on s'est avisé d'appeler sérieusement *poésie didactique* : ouvrages sans valeur, que l'homme du monde repousse avec dégoût, et dans lesquels le savant n'aurait garde d'aller chercher de nouvelles connaissances. Nous ne prétendons pas soutenir que ce genre ait dû sa naissance au christianisme : Empédocle chez les Grecs, Lucrèce chez les Latins, en avaient donné l'exemple. Mais la sécheresse de la pensée chrétienne n'a-t-elle pas dû y ramener naturellement? Il serait difficile d'en décider. — Ajoutons aussi que l'expression poétique, dont on a voulu dire que le christianisme a revêtu l'idée morale, n'est en réalité que le résultat des progrès de la civilisation. Virgile n'a-t-il pas tout l'attrait de cette douce mélancolie que nous retrouvons chez les poètes modernes, malgré la différence des croyances?

L'idéalisme, qui crée, qui anime et colore, est l'essence du génie poétique, modifié par les climats qui influent si puissamment sur les mœurs des nations. — Les inspirations chaudes d'un ciel embaumé, les grâces d'une langue toute musicale, ont fait créer aux Grecs des ouvrages admirés de tous les siècles, depuis les contemporains jusqu'au nôtre, parce que, variés par leurs résultats, ils étaient composés d'après les mêmes principes : les Grecs spiritualisaient. — Mais les nations modernes qui se sont fait une littérature propre à elles, comme nous Allemands, comme les Anglais, moins favorisés par le climat, placés sous l'empire d'une religion sévère qui impose des lois rigoureuses, moins sensibles peut-être aussi à la beauté voilée par les brumes d'un ciel d'ouest, mais soumis à toutes les impressions des douleurs

morales et physiques, ont exhalé la plainte amère de leurs cœurs; pour intéresser à leurs souffrances, ils ont matérialisé.

Paradoxe! s'écriera le siècle actuel, si prétentieux de l'épithète vaporeuse de spiritualiste; qui ne dédaigne l'harmonie des formes sensibles que pour rehausser la pensée dans ses divines régions. Paradoxe!....

C'est possible; mais un dernier mot : L'étude de la forme poussée jusqu'à la perfection initia les Grecs aux premières connaissances de l'âme humaine. Socrate avait été sculpteur; Phidias a précédé Platon. Ils ont donc spiritualisé dans leur doctrine, en allant du corps à l'esprit. — Puis les nations modernes, enseignées par la morale du Christ, ont été forcées de chercher des formes pour faire passer cette morale des yeux à l'intelligence : lisez les paraboles évangéliques. Elles ont donc réellement matérialisé. Par elles les impressions de l'âme ont donc été revêtues des formes extérieures; tandis que chez les Grecs l'idée d'une beauté supérieure à celle de la nature visible, produite par les progrès les plus raffinés des arts d'imitation, est une émanation lucide du principe divin.

Des résultats contraires devaient donc être produits. Ils existent toujours, et leurs preuves sont multiples. Autant les fictions mythologiques et la féerie du moyen âge offrent de ressources à la poésie, autant le christianisme lui est opposé.

Il s'agit aujourd'hui d'opter entre *être poète* ou *être chrétien*. Et s'il est vrai que la gloire soit l'auréole enviée du poète, si, pour en obtenir bien souvent qu'un pâle reflet, il se résigne aux travaux pénibles de l'art le plus difficile, parce qu'il proscriit l'imitation, parce que la faculté de créer n'est donnée qu'à peu d'esprits privilégiés; comment pourra-t-on se flatter de concilier cette soif d'avenir et d'orgueil qui creuse incessamment le sein du poète le plus sublime comme le plus médiocre, avec les exigences d'une religion dont tous les tableaux peignent le renoncement aux pompes mondaines et l'abnégation du *soi*?

Beauté, amour, jouissance, c'est la trinité poétique.

Abstinence est la loi chrétienne. Un abîme les sépare.

Poètes, brisez vos harpes, foulez aux pieds les myrthes flétris qui paraient vos fronts ; déchirez vos vêtements de joie, couvrez-vous d'un suaire, souillez de cendres vos cheveux parfumés, pour venir verser goutte à goutte toutes vos larmes sur le roc qui ferme les voies secrètes de l'éternité. Pas une n'y laissera son humide passage, et les peuples, en passant, vous regarderont de loin, sans qu'une voix amie arrive jusqu'à vous avec des mots d'espérance, sans que des régions mystérieuses qu'il n'est pas permis à l'homme d'entrevoir d'ici-bas, un rayon dessille vos regards.

Et ce sera justice ; car l'écho des plaisirs ou des douleurs humaines n'est pas digne de répéter tout haut les profondes harmonies de la plus sublime des croyances.

Poètes, ne touchez pas à l'arche sainte. Prosternez-vous et adorez ; mais reportez vos chants aux solennités de la vie ; que devant la pensée divine, la pensée terrestre s'humilie et se taise. Le cœur seul est compris de Dieu. Les concerts valent-ils les muettes adorations ?

*(Literarisches Taschenbuch für das Jahr 1837 ;
von einem Ex-Zeitungschreiber.)*



ESSAI
SUR LA PHILOSOPHIE DE HEGEL.

SECONDE PARTIE.

*Développement de la philosophie de Hegel, et analyse de
ses principaux ouvrages.*

§. I.

Selon M. Michelet, l'un des éditeurs des Oeuvres de Hegel, et auteur d'une Introduction au premier volume, ce philosophe ne commença à exposer sa pensée que quand elle fut toute prête et toute mûrie; elle sortit tout armée de sa tête, comme Minerve du cerveau de Jupiter; que s'il y eut progrès dans le développement de sa philosophie, elle n'a jamais subi de variations, et se trouva déjà tout entière, en germe, dans ses premiers écrits.

Hegel avait coutume de dire que l'histoire de M. de Schelling comme écrivain était en même temps l'histoire de ses vues philosophiques, et qu'il s'était pour ainsi dire formé sous les yeux du public. Hegel, au contraire, selon l'expression de M. Michelet, eut soin de contenir au fond de son esprit les idées qui y fermentaient, ne voulant les mettre au jour que lorsque le temps les aurait complétées et mûries. Déjà Schelling, quoique de plusieurs années plus jeune que son ami, avait publié ses principaux

ouvrages, et presque fini de fournir sa carrière d'écrivain, quand à l'aurore du siècle nouveau Hegel commença seulement la sienne.¹

Aussi, telle fut, selon M. Michelet, la maturité de ces ouvrages que Hegel fit paraître dans les vingt premières années du siècle, qu'il n'eut pas besoin, comme Schelling, de recommencer le système à chaque publication nouvelle. Ce n'est pas que Hegel aussi ne se soit élevé par degrés jusqu'à la dernière expression de sa philosophie, et qu'on ne puisse reconnaître un véritable progrès dans ses écrits; mais son premier mot est en même temps son dernier pour le fond. En effet, la vue fondamentale de Hegel, vue qu'il a invariablement maintenue, c'est que l'esprit philosophique, après avoir, par un travail de plusieurs milliers d'années, parcouru toutes les formes possibles de la vérité spéculative, peut ensuite la reproduire avec conscience, et en faire une science qui se démontre par elle-même. Schelling partage avec lui cette manière de voir. « Les variations apparentes de la philosophie, dit-il, ou ne la regardent pas, puisqu'il y a toujours eu et qu'il y a encore des élucubrations qui se donnent fausement pour philosophiques, ou bien sont autant de métamorphoses de la vraie philosophie. Son essence est invariablement demeurée la même depuis celui qui le premier l'a reconnue et énoncée. Si la philosophie subit de nouvelles transformations, cela prouve qu'elle n'a pas encore revêtu sa forme absolue et définitive. Il y a des formes subordonnées et des formes supérieures, des formes incomplètes et des formes plus parfaites. Toute philosophie qui se dit nouvelle, doit être un progrès dans la forme. Pour arriver jusqu'à la forme absolue, il faut que l'esprit se soit essayé dans toutes les formes possibles.² »

C'est ainsi qu'à travers toutes les métamorphoses, s'il est permis de se servir de cette comparaison, qu'il subit jusqu'à ce qu'il ait atteint le dernier degré de son développement, un insecte de-

¹ Michelet, *Einleitung in Hegels philosophische Abhandlungen*, p. v.

² Schelling, *Vorlesungen über die Methode des akademischen Studiums*; Leçon V. J'ai donné ailleurs la traduction de cette leçon. Voyez *Nouvelle Revue germanique*, tome V, p. 51.

meure toujours le même pour le fond, et que les changements qui s'opèrent en lui sont de simples transformations, qui n'affectent en rien son être même. C'est ainsi encore que le chêne n'élève vers le ciel sa cime superbe qu'après un développement graduel, et qu'il était déjà virtuellement renfermé tout entier dans l'humble germe d'où il est sorti.

C'est sur cette idée des métamorphoses ou d'un développement organique et nécessaire qu'est fondée toute la philosophie de la nature, qui déduit toutes choses de l'absolu par des transformations progressives. Cette idée, appliquée au monde moral et intellectuel, n'a du reste rien de commun avec l'idée ordinaire du progrès, qui suppose des changements dans le fond aussi bien que dans la forme, et qui admet un mouvement de l'erreur vers la vérité, des ténèbres vers la lumière, de la barbarie vers la civilisation, du mal vers le bien, du bien vers le mieux. Selon le système de Schelling, qui sous ce rapport est aussi celui de Hegel, le contenu ne change point : il se développe seulement, et, à travers une suite de métamorphoses prédéterminées, tend vers sa forme la plus parfaite, vers sa forme absolue et définitive.

Hegel, dans tous ses travaux philosophiques, supposait que Schelling avait exposé le contenu de la philosophie, non pas seulement comme tous les vrais philosophes avant lui, mais d'une manière absolue, et que, pour être parfaite, il ne manquait plus à sa doctrine que d'être revêtue de la forme absolue. Il y aurait donc entre la philosophie de Schelling et celle de ses devanciers, tels que Fichte, Kant, Leibnitz, Descartes, Spinoza, Aristote, Platon, cette différence, que tandis que ces penseurs illustres n'avaient reconnu et exposé dans leurs systèmes que le contenu relatif de l'esprit, Schelling, sous une forme nouvelle, en exposa le contenu absolu. Mais la forme absolue lui échappe; en d'autres termes, sa méthode n'est pas la bonne, la véritable. Or, cette forme absolue que Schelling s'est jusqu'ici vainement appliqué à donner au contenu absolu de la philosophie, a été l'objet des constants efforts de Hegel.

« La vraie forme sous laquelle la vérité existe, peut seule en

être le système scientifique, dit-il dans la préface de son premier grand ouvrage¹. Contribuer à rapprocher la philosophie de cette forme, à la mettre en état de renoncer enfin à son nom d'amour de la science et de devenir une science véritable, voilà ce que je me suis proposé. »

Ainsi, de son propre aveu, Hegel n'arriva pas tout d'un coup à revêtir le contenu absolu de sa forme complète et définitive. Lui aussi parcourut différents stades avant de parvenir au terme de sa course.

Le premier stade est le temps de son alliance avec Schelling. C'est alors qu'il publia, dans les années de 1801 à 1803, les quatre dissertations qui forment aujourd'hui le premier volume de ses Œuvres complètes, ou, comme s'exprime M. Michelet, la première partie de ce nouvel *Organon* de la philosophie. Là il paraît le disciple et l'associé de Schelling, dont il s'appropriait et s'assimilait pour ainsi dire les travaux pour se mettre en état de les continuer. Il semblait borner alors son ambition à démontrer que la philosophie de Schelling était bien réellement la dernière et la plus parfaite, quant à son contenu. Mais c'était déjà dans l'intérêt d'une pensée ultérieure qu'il combattait pour elle.

Partant du point de vue que l'esprit philosophique avait toujours été en progrès, et que la philosophie la plus récente, pourvu qu'elle fût légitime, était aussi l'expression la plus complète de la vérité, il était alors persuadé, en outre, que la doctrine de Schelling avait non-seulement dépassé Kant et Fichte, mais renfermait le contenu absolu de la philosophie universelle et objective. En conséquence, après avoir étudié les mouvements de l'esprit philosophique, et après les avoir, pour ainsi dire, traversés et comme absorbés en lui, il s'appliqua tout entier, dans ces premiers temps, à observer les diverses phases que parcourut celui qu'il en regardait comme le dernier représentant, et à établir la supériorité de cette dernière philosophie sur toutes celles qui l'avaient précédée. Ce fut pour lui une époque de recueillement,

¹ *Phänomenologie des Geistes*; préface, p. 6.

d'étude, d'observation d'abord, puis de rétroaction, de critique, de polémique, dont le résultat prochain se trouve déposé dans les quatre dissertations. « Leur caractère commun, dit M. Michelet, c'est que là Hegel observe son temps et les philosophies historiques qui l'ont immédiatement précédé, et que, tenant celle de Schelling pour la plus parfaite, il montre par une critique négative comment les principes des systèmes antérieurs sont venus se résoudre dans le principe de celle-ci, et que déjà il s'apprête à pousser plus avant la forme des sciences philosophiques. Ces traités sont le résultat de l'étude de l'histoire de la philosophie, telle qu'elle a dû se réfléchir dans la conscience de Hegel, pour le mettre en état de s'élever plus haut. Hegel n'est pas allé au delà des philosophies antérieures; mais en les élaborant et les réfléchissant, il les a toutes absorbées dans la sienne. »

Le second stade est formé par la *Phénoménologie de l'esprit*, qui parut en 1807, et que Hegel appelait lui-même ses voyages de découvertes. Par cet ouvrage, qui parut aussi sous le titre général de première partie du *Système de la science*, Hegel se prépara lui-même à la nouvelle philosophie, par laquelle il se disposait à compléter celle de Schelling.

La troisième partie de l'*Organon*, toujours selon M. Michelet, se compose de la *Logique*, de l'*Encyclopédie* et de la *Philosophie du Droit*. La *Logique* est une nouvelle *philosophie première*, qui prend la pensée au point où la phénoménologie de l'esprit l'a conduite, c'est-à-dire comme savoir absolu. Après avoir, dans la Phénoménologie, montré par quelles transformations successives l'esprit s'élève jusqu'au savoir absolu, Hegel, dans la Logique, considère la pensée en elle-même, dans son propre mouvement, comme le principe même des choses, auquel, selon une expression d'Aristote, citée par M. Michelet, sont attachés le ciel et la nature¹. Dans l'*Encyclopédie* le savoir est exposé dans toute son étendue, et comme sorti du développement de la pensée logique absolue. Dans la Philosophie du Droit, enfin, au dire de M. Michelet, l'auteur aurait voulu donner un exemple

¹ Aristote, Métaphysique, XII, 7.

de l'application de la Méthode logique à une partie spéciale de la philosophie. Ce dernier ouvrage forme en même temps la transition au reste des ouvrages de Hegel, qui se composent des cours faits par lui sur toutes les parties de la science.

§. II.

A mesure que Hegel avançait dans son œuvre de revêtir la philosophie de Schelling de la forme absolue, et qu'il appliquait sa méthode, il s'éloignait de plus en plus des doctrines de son ancien allié, parce qu'en philosophie la méthode est la science même, et qu'un changement de forme y entraîne nécessairement un changement dans le fond. On sait comment, il y a peu d'années, M. de Schelling désavoua publiquement celui qui se prétendait son continuateur. Dans un écrit publié en 1834¹, M. de Schelling appelle Hegel un *philosophe venu plus tard, que la nature semblait avoir destiné à renouveler de nos jours le Wolfianisme*. Il va jusqu'à parler avec mépris des travaux de son ancien ami, en nommant leur principe une *invention* que les pauvres d'esprit ont seuls pu admirer. Il ne considère toute cette philosophie que comme un *épisode de l'histoire de la philosophie du dix-neuvième siècle, lequel, s'il n'a pas servi à son progrès, a eu du moins cet avantage de montrer par un exemple nouveau, qu'il est impossible, avec le rationnel pur, d'arriver jusqu'à la réalité*.

Malgré ce désaveu, Hegel n'en doit pas moins être considéré comme le véritable successeur de M. de Schelling; mais il n'est plus son disciple, comme Malebranche fut celui de Descartes, ou Wolf celui de Leibnitz. Il est à M. de Schelling, selon M. Michelet, ce qu'Aristote fut à Platon, ayant avec lui des rapports nombreux, et se séparant de lui par de plus grandes différences.

Chose singulière! le maître désavoue l'honneur d'avoir eu un tel disciple, tandis que celui-ci et les siens s'obstinent à rapporter

¹ Traduit sous le titre : Jugement de M. de Schelling sur la philosophie de M. Cousin, etc., par J. Willm. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1835.

à lui l'origine de toute la gloire que le disciple a pu acquérir. C'est que les princes de la philosophie n'aiment pas plus leurs successeurs et leurs héritiers que les rois n'aiment les leurs, surtout lorsque ce ne sont pas eux qui disposent de la couronne. Kant, dit-on, appliqua à Fichte ce mot si connu : « Dieu nous garde de nos amis ; quant à nos ennemis, nous nous en garderons bien nous-mêmes. » Tant que Hegel, disent ses partisans, se bornait à commenter les paroles du maître, celui-ci n'avait pas assez d'éloges pour lui, pour sa science et sa capacité : nul ne l'avait mieux compris que lui. Mais à peine eut-il fait acte d'indépendance, qu'on ne vit plus en lui qu'un corrupteur de la vraie doctrine, un déserteur de la vérité, et dans son œuvre qu'un épisode sans valeur et sans portée.

Cependant nous avons vu qu'un des disciples les plus distingués de Hegel déclare que son maître n'a jamais cessé de reconnaître que Schelling avait présenté le contenu absolu de la philosophie, et que Hegel n'a jamais songé qu'à la revêtir de la forme absolue. La différence qui sépare ces deux philosophes, ne porterait que sur la Méthode. Le continuateur de Tennemann dit que Hegel finit par rejeter l'intuition intellectuelle de la *philosophie de la nature*, et qu'il s'appliqua à faire sortir la philosophie comme science du seul mouvement de la pensée.¹

Ernest REINHOLD, qui remplit aujourd'hui si dignement, à Iéna, la chaire que son père occupa jadis avec distinction, dans son *Manuel de l'histoire de la philosophie*², s'exprime ainsi sur le rapport de Hegel avec Schelling : « G. W. F. Hegel, en s'initiant à la manière de penser de Schelling, s'était persuadé d'un côté que l'idée de l'identité absolue avait été en général bien saisie par ce philosophe, qu'elle devait être considérée comme l'objet complet de la connaissance philosophique, et qu'avec la mise au jour de cette doctrine avait commencé dans l'histoire de la science une ère nouvelle. Mais d'un autre côté il comprit

¹ Tennemann, *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, quatrième édition, publiée par Wendt, p. 511.

² *Lehrbuch der Geschichte der Philosophie*, p. 662. Iéna, 1836.

aussi que Schelling et les siens étaient loin d'avoir exposé cette doctrine selon la vraie méthode de la pensée scientifique, et que dans cette école on s'était borné à saluer avec enthousiasme l'*aurore de l'esprit rajeuni*, à jouir de l'idée sans travail et sans peine¹. Il se sentit, en conséquence, la mission, en partant de l'idée de l'identité absolue, de développer les notions philosophiques dans une forme absolument identique à leur contenu. »

Un des disciples les plus dévoués de Hegel, Jean-George Musmann, auteur d'un *Précis de l'histoire générale de la philosophie*², tout en plaçant son maître au-dessus de tous les philosophes, rend un hommage éclatant à Schelling, et le considère comme le précurseur de Hegel. « Le génie extraordinaire, dit-il, que l'histoire de la philosophie doit nommer comme le restaurateur de la vérité au dix-neuvième siècle, est Frédéric-Guillaume-Joseph de Schelling, qui, par une profondeur, une liberté et une vivacité de pensées rares, s'élevant au-dessus du domaine de la connaissance vulgaire, nouveau Prométhée, alluma, à la source pure de l'éternelle intelligence, la lumière d'une science véritable. Dans sa jeunesse, presque en même temps que Fichte, il chercha à corriger la critique de Kant par le principe de l'intuition intellectuelle absolue. Cette intuition intellectuelle, cette conscience purement rationnelle que l'esprit a de lui-même, cette faculté que Kant avait refusée à la philosophie, et que Fichte avait posée immédiatement, fut aussi pour Schelling la condition première de la connaissance de la vérité. Après s'être pendant quelque temps, avec Fichte, reposé dans l'idéalisme transcendantal, il ne tarda pas à renoncer au point de vue si borné du criticisme, s'éleva, vers le commencement du dix-neuvième siècle, au principe de l'identité absolue ou de l'absolu, et se séparant à la fois de la philosophie de Kant et de l'idéalisme de Fichte, il arriva à la philosophie générale de la nature, dont l'objet est de reconnaître toutes les choses telles qu'elles sont dans Dieu.

¹ Ce sont là les propres expressions de Hegel. Voyez la préface de l'Encyclopédie.

² *Grundriss der allgemeinen Geschichte der christlichen Philosophie*. Halle, chez Ruff, 1830.

L'idéalisme et le réalisme, la réflexion et l'expérience, se trouvèrent ainsi réunis et conciliés dans une véritable spéculation rationnelle. Par là Schelling s'est acquis la liberté et la puissance de l'esprit de rapporter toute science au principe de l'absolu et de l'en faire sortir : en conséquence il a défini la philosophie la *construction des idées*. »

Après avoir ainsi rapporté à Schelling l'honneur de l'initiative, le fervent disciple de Hegel déclare que Schelling n'a qu'imparfaitement développé l'idée de l'absolu, et qu'il était réservé à son ami de présenter le système dans toute sa perfection.

« L'esprit, dit-il, qui a porté la science rationnelle, commencée par Schelling, à un si haut degré de perfection, que l'histoire le nommera toujours avec une distinction particulière, est G. W. F. Hegel, le penseur le plus profond et le plus systématique non-seulement de l'Allemagne, mais de toute la chrétienté. Parti avec Schelling du point de vue de la philosophie critique, il s'éleva bientôt au-dessus de cette sphère si bornée, et suivit l'ami de sa jeunesse sur les hauteurs de la vraie et pure *rationalité*. La métaphysique du moyen âge, celle de Spinoza, la théologie des principaux écrivains ecclésiastiques, et plus encore Aristote, développèrent en lui une philosophie profonde et rigoureusement scientifique, le premier système complet, depuis Spinoza. Se plaçant au point de vue de l'identité absolue, il soumit à la puissance de la pensée réfléchie toute la richesse du contenu primitif, expérimental et historique de la conscience, et en construisit, au moyen d'un principe simple, un tout organique, un système rigoureux et victorieux de toute opposition. Mais pour réussir dans cette haute entreprise, il lui fallut, nouveau Kepler, découvrir et introduire dans la science la *dialectique* universelle de la raison, fondée sur le principe de l'identité de la pensée et de l'être. Se souvenant de l'ancienne division de la philosophie en logique, physique et morale, de celle de l'ancienne métaphysique en ontologie, cosmologie et pneumatologie, ayant de plus égard à la division de la philosophie, d'abord adoptée par Schelling, en *philosophie transcendente* et *philosophie de*

la nature, division à laquelle il ajouta la philosophie de l'esprit, Hegel développa, conformément à la manière dont se manifeste l'idée de l'absolu, son système en trois parties. Mais il considéra lui-même comme le produit le plus pur de la pensée libre, et par conséquent comme la science rationnelle pure, ou comme la philosophie proprement dite, la logique qu'il substitua à l'ancienne métaphysique, et qui n'est autre chose que *l'idée réfléchie* ou la *vérité se sachant elle-même*....

« Hegel, continue Musmann, est en général à Schelling, comme Aristote est à Platon, ou comme Spinoza est à Descartes; et en même temps sa philosophie a beaucoup de rapports avec celle d'Aristote et celle de Spinoza. »

§. III.

Ainsi il demeure constant que la philosophie de Hegel est sortie de celle de Schelling, et elle ne se donne elle-même que comme le perfectionnement, non-seulement de cette dernière philosophie, mais comme le résultat et le résumé de toutes les philosophies antérieures. A l'idéalisme transcendantal de Kant, qui servit de transition de l'empirisme du dix-huitième siècle à une métaphysique nouvelle, et qui fut une sorte de conciliation de l'ancien réalisme et du scepticisme de Hume, succéda l'idéalisme pur et absolu de Fichte; à celui-ci, la philosophie de l'identité absolue et de l'intuition intellectuelle que Hegel développa et modifia par le principe de la dialectique. On voit qu'il n'y avait pas loin de la doctrine de Schelling, qui supposait que l'esprit de l'homme avait en lui toute la plénitude de la vérité réelle, et qu'il n'avait qu'à se livrer à la contemplation de lui-même pour s'en procurer la conscience, à la doctrine de Hegel, selon laquelle l'idée concrète ou la raison renferme en elle toute vérité, la vérité absolue, et que, pour en obtenir la science, il suffit de la pensée logique ou de la dialectique. Pour mieux dire, les deux doctrines sont la même dans leur principe réel, reposant toutes deux sur l'identité absolue de la pensée et de l'être. Les deux

systèmes ne diffèrent que par la méthode, par laquelle la pensée, puisant à la même source, cherche à mettre au jour les trésors qu'elle en tire; mais cette diversité de la méthode influe sur le caractère même de ses produits. Hegel pouvait, sans faire violence à son amour-propre, avouer l'emprunt qu'il avait fait à Schelling du principe de l'identité absolue, puisque Schelling lui-même n'en avait guère inventé que le nom. Quant à l'idée même, elle est déjà fort ancienne, et n'avait jamais cessé depuis Platon d'être admise par une longue suite de philosophes rationalistes. C'est un principe, d'où chacun déduit un système analogue à la nature de son génie individuel, de ses habitudes, de ses études, de sa méthode enfin, laquelle n'est déterminée qu'en partie par le principe même. Car on aura beau admettre que l'esprit de l'homme est le dépositaire de la vérité absolue et éternelle, que ses idées sont identiques aux choses, qu'il a la conscience virtuelle de ce qui est, que la raison est l'image de l'univers, ou que l'univers est fait à la sienne, toujours est-il que, lorsqu'il s'agira de donner une expression systématique à son contenu, cette expression dépendra du degré de développement auquel la raison sera arrivée dans l'individu qui s'en fait l'organe; et la conscience actuelle ne pourra jamais représenter toute la plénitude de sa virtualité. Voilà pourquoi, dès les premiers temps de sa carrière philosophique, alors même qu'il semblait se résigner au rôle de satellite de Schelling, et qu'il reconnaissait la supériorité de ce puissant génie, il suivait déjà sa propre route, philosophait déjà à sa propre manière, tout en croyant peut-être suivre Schelling et tout en admettant les mêmes bases que lui.

Dans les quatre dissertations, il se place au point de vue de Schelling, et juge de ce point de vue toute la philosophie antérieure. Pour des yeux exercés il s'y montre plutôt son allié que son disciple. Pour arriver aux fins auxquelles il tend déjà, à son insu peut-être, il sent le besoin de faire cause commune avec Schelling, dont il a d'ailleurs toujours retenu le principe fondamental. En attendant que sa pensée mûrisse, et c'était une œuvre bien laborieuse, il se joint à lui pour faire triompher la doc-

trine qui sert de base aux deux systèmes. Mais il est déjà le dialecticien de l'école nouvelle, et préfère, conformément à son génie et aussi aux exigences de la vraie philosophie, la marche sûre et scientifique du raisonnement à une contemplation poétique et mystique.

Dans l'écrit intitulé : *Différence du système de Fichte et de celui de Schelling*, par lequel Hegel débuta en 1801, il s'efforce de démontrer la supériorité de la philosophie de l'identité sur celle de Fichte, et de la défendre contre les objections de Reinhold. ¹

Cette dissertation est divisée en trois parties. Dans la première, intitulée des diverses formes sous lesquelles se présente la philosophie actuelle, après quelques réflexions préliminaires, l'auteur traite : 1.° de l'appréciation historique des systèmes philosophiques; 2.° du besoin de la philosophie; 3.° de la réflexion comme instrument de la philosophie; 4.° du rapport de la spéculation avec le sens commun; 5.° du principe prétendu absolu de la philosophie; 6.° de l'intuition transcendente; 7.° des *postulats* de la raison; enfin 8.° du rapport de la méditation philosophique à un système philosophique.

La seconde partie renferme un exposé du système de Fichte, et la troisième une comparaison du principe de la philosophie selon Schelling, avec le principe de la philosophie selon Fichte. Le reste est une réfutation de Reinhold.

Dans la première partie on trouve pour la première fois exposée cette théorie de Hegel sur l'histoire de la philosophie, qu'il développa depuis dans son Introduction à ses leçons sur cette partie de la science, et que nous avons déjà rapportée. Cette doctrine, qui voit dans l'histoire de la philosophie le développement organique et progressif de l'esprit, est bien supérieure à l'opinion vulgaire, qui ne considère l'étude de cette même histoire que comme un moyen « de pénétrer plus avant dans l'esprit

¹ Reinhold avait attaqué la philosophie de Schelling dans l'ouvrage intitulé : *Beiträge zur leichtern Uebersicht des Zustandes der Philosophie zu Anfang des neunzehnten Jahrhunderts*; première livraison.

de la philosophie, de rendre, par la connaissance des tentatives antérieures, plus apte à résoudre le grand problème de la philosophie. » La philosophie n'est pas un art mécanique dans lequel on devient plus habile à force de voir travailler les autres. Les systèmes de philosophie ne sont pas de simples travaux préparatoires, mais des solutions vraies, quoique historiques. « Si l'absolu, ainsi que la raison qui en est l'image, est éternellement un et identique à lui-même (et il en est ainsi), toute raison individuelle qui s'est tournée vers elle-même et s'est reconnue, a produit une philosophie vraie, et a résolu la question, laquelle, comme sa solution, est dans tous les temps la même. Puisque dans la philosophie la raison qui se connaît n'a d'autre objet qu'elle-même, c'est aussi en elle qu'est toute son œuvre, toute son activité; et quant à la véritable essence de la philosophie, il n'y a ni prédécesseurs, ni successeurs.¹ »

Il ne peut pas être question en philosophie d'améliorations et d'amendements, non plus que de vues et d'opinions propres. « Le caractère propre d'une philosophie, précisément parce qu'il lui est propre, ne saurait être que dans la forme du système, et ne peut appartenir à l'essence même de la philosophie.... Le vrai caractère propre d'une philosophie est la manière particulière dont la raison, qui demeure toujours la même, s'est construit des matériaux d'une époque un système temporaire. Toute philosophie est complète en elle-même et forme une totalité en soi.² »

M. Michelet, dans son Introduction, semble insinuer que M. de Schelling, qui a exposé le fond de ces mêmes idées dans ses *Leçons sur les études académiques*, les a empruntées à Hegel. Si tel était le sens de ses paroles, ce serait une erreur. Ces idées sortent naturellement du principe fondamental sur lequel les deux philosophes rivaux ont toujours été d'accord.

Nous n'insisterons pas sur les légères différences qu'une analyse subtile peut déjà trouver dans ce premier traité entre la philosophie de Schelling et la façon de penser de celui qui alors n'en

¹ Œuvres, tome I.^{er}, p. 169.

² Lieu cité, p. 171 et suiv.

semblait que l'interprète et le défenseur contre Fichte et Reinhold. Ces nuances n'eussent pas sans doute été remarquées, si depuis Hegel ne se fût décidément séparé de son maître. Si Hegel appelle l'intuition intellectuelle de Schelling une intuition *transcendante*, ce changement de nom ne fait rien à la chose, puisqu'il la considère, d'accord avec Schelling, comme la conscience de l'identité du subjectif et de l'objectif, de la pensée et de l'être, et comme l'organe nécessaire de la philosophie. Le savoir spéculatif est encore simplement l'identité de la réflexion et de l'intuition. La Critique de la philosophie de Fichte est traitée tout entière du point de vue de la philosophie de Schelling, et celle-ci en général exposée dans son véritable esprit et avec la terminologie qui lui est propre. La grande difficulté dans cette philosophie, c'est de concilier l'unité avec la variété, de déduire de l'identité absolue des différences réelles. Or, cette difficulté, la doctrine de Schelling n'a jamais su la résoudre, tandis que, selon M. Michelet, Hegel était dès lors sur la voie d'une solution que depuis il a parfaitement exécutée.

Selon M. Michelet encore, Hegel se sépare dans ce traité plus ouvertement de Schelling, dans le passage où il vient à parler du rapport de l'art, de la religion et de la science. Tandis que Schelling assigne à l'art le rang le plus élevé, Hegel laisse entrevoir qu'il place la spéculation au-dessus de l'art. Mais la manière dont il parle de tout cela est entièrement dans l'esprit de Schelling « Tous les deux, dit-il, l'art et la spéculation (deux manières diverses de l'intuition de l'absolu), sont dans leur essence un culte divin; une intuition vive de la vie absolue, une *identification* avec elle.¹ » Cet exposé de la philosophie de Schelling est tel, du reste, qu'un disciple dévoué, et qui avait pénétré profondément dans son génie, pouvait seul le faire; c'est peut-être encore aujourd'hui le meilleur précis qui en ait été donné.

Le second traité est intitulé : *la Foi et le Savoir, ou Considérations sur la philosophie de réflexion de la subjectivité dans ses formes complètes, comme philosophie de Kant, de Jacobi*

1 Œuvres, tome I.^{er}, p. 270.

et de Fichte. C'est une critique de toute la philosophie allemande depuis Kant, du point de vue de la philosophie de Schelling, philosophie qui se donne pour entièrement objective.

Par une interversion arbitraire de l'ordre chronologique, les éditeurs des OEuvres de Hegel ont placé cette dissertation, qui ne parut qu'en 1802, à la tête de toutes les autres, comme résumant tous les travaux antérieurs de l'esprit philosophique en Allemagne, et comme servant de transition à la philosophie nouvelle, qui par sa foi absolue dans la raison s'est enfin élevée au-dessus du point de vue subjectif, et a cherché à présenter la vérité dans toute son objectivité. Dans les philosophies de Kant, de Jacobi, de Herder, de Schleiermacher, de Fichte, la philosophie subjective, qui a son point d'appui et de départ dans le sujet, a parcouru toutes les formes possibles, et par là même la vraie philosophie a été préparée, de là même elle est sortie.

La philosophie de Kant, dit M. Michelet, est ici jugée avec le plus de faveur, parce qu'elle accorde à la pensée au moins une apparence d'objectivité, et aussi parce que, dans les dernières conclusions de la Critique de la raison pure, elle laisse subsister la possibilité d'une véritable connaissance rationnelle, comme système objectif de la science. Le système de Jacobi, au contraire, est traité avec une grande sévérité. Cet appel au sentiment qui veut se mettre à la place de la philosophie, ce mépris de toute spéculation, est qualifié de pur galimathias. Hegel ne pardonne pas à Jacobi d'avoir voulu remonter à des génies aussi éminemment philosophiques que Spinoza et Kant. Il rend justice néanmoins à l'intérêt de certains détails de la philosophie du sentiment, et loue surtout sa défense de la liberté de la vie morale contre le rigorisme de Kant.

La critique de Fichte n'est pas aussi complète dans ce traité que dans celui sur la Différence de Fichte et de Schelling. Nous transcrivons ici, autant qu'une traduction en est possible, la conclusion de ce dernier ouvrage : elle caractérise d'une manière générale la philosophie de Fichte, et marque son rapport avec la philosophie de Schelling, qui était à cette époque à peu près celle de Hegel.

« Le principe absolu, le seul principe réel, le fondement solide de la philosophie, est aussi bien dans le système de Fichte que dans celui de Schelling, l'intuition intellectuelle, c'est-à-dire l'identité du sujet et de l'objet. Elle devient dans la science l'objet de la réflexion, et c'est pour cela que la réflexion philosophique est elle-même intuition transcendente; elle devient elle-même l'objet et est identique à l'objet, et c'est par là qu'elle est spéculation. Aussi la philosophie de Fichte est-elle le produit de la spéculation véritable. La réflexion philosophique a pour condition la libre abstraction de toute variété dans l'expérience : c'est par là que l'intuition transcendente devient conscience, et sous ce rapport elle est quelque chose de subjectif. Pour la saisir dans toute sa pureté, il faut encore faire abstraction de cette subjectivité, afin que comme principe de la philosophie elle ne soit ni objective, ni subjective, ni conscience de soi, opposée à la matière, ni matière opposée à la conscience, ni identité objective ou subjective, mais identité absolue, intuition transcendente pure. Comme objet de la réflexion elle devient sujet et objet : ces produits de la réflexion pure, la *réflexion philosophique* les place, avec leur opposition permanente, dans l'absolu. L'opposition de la *réflexion spéculative* n'est plus celle du sujet et de l'objet, mais celle d'une intuition transcendente subjective, et d'une intuition transcendente objective; celle-là est le *moi*, celle-ci la *nature* : ensemble elles sont les deux plus hautes manifestations de la raison absolue se contemplant elle-même. Telle est donc la différence entre la réflexion commune et la réflexion spéculative : dans cette opposition, dans cette antinomie du *moi* et de la nature, de la conscience pure et de la conscience *empirique*, de la pensée et de l'être, du fini et de l'infini, la réflexion vulgaire ne voit que la contradiction; tandis que la raison voit la vérité dans cette contradiction absolue par laquelle les deux sont en même temps posés et tous deux anéantis. »¹

Reinhold, dans la publication périodique qu'il dirigeait, avait cherché à démontrer que la religion et la morale étaient incom-

¹ Œuvres, tome I.^{er}, p. 271.

patibles avec la *philosophie de la nature*. Ce fut pour repousser cette grave accusation que Hegel inséra dans le *Journal critique* l'article intitulé : *Du rapport de la philosophie de la nature à la philosophie en général*. Il s'applique à y prouver la thèse contraire, savoir : que la philosophie de la nature peut seule fonder la vraie religion et une véritable moralité. Il renvoie le reproche d'irréligion aux *philosophies de réflexion*, qui placent l'absolu hors du *moi*, et qui par conséquent n'ont point Dieu.

En consentant à donner à la philosophie de Schelling le nom de *philosophie de la nature*, il n'entend pas admettre qu'elle ne soit qu'une théorie de la nature, une physique spéculative; il la considère comme la philosophie totale, absolue. Il veut démontrer que cette philosophie est la véritable, et qu'elle est par conséquent supérieure à toutes les philosophies partielles, à toutes les philosophies de réflexion. Toutes les philosophies qui ne reposent pas sur le principe de l'identité absolue, ont l'absolu, c'est-à-dire Dieu, hors de soi. La philosophie de la nature est déjà religion dans son principe, et c'est pour cela qu'elle est la véritable; tandis que les autres n'admettent Dieu que comme un résultat, et c'est pour cela qu'elles sont fausses. C'est ici pour la première fois que l'auteur cherche à montrer l'accord du panthéisme avec le christianisme. « Le germe du christianisme, dit Hegel dans l'esprit de la philosophie de Schelling, fut le sentiment d'une scission du monde avec Dieu; son but fut la réconciliation avec Dieu, non en élevant le fini à l'infini, mais en faisant descendre l'infini dans le fini, en faisant Dieu devenir homme. Au moment de son apparition historique, le christianisme établit cette union comme objet de la foi. La foi, dans ce sens, est une certitude intérieure qui admet l'infini par anticipation, et le christianisme se montra par là même comme n'étant encore qu'un germe qui ne devait se développer que par le temps.... Tous les mystères du christianisme décèlent l'intention de représenter symboliquement l'identité de Dieu avec l'univers. La direction qui lui est propre est de voir et de montrer Dieu dans le fini. Cette direction vers l'intuition de l'infini dans le fini peut être appelée en général mysticisme. Elle s'était

déjà montrée par exception avant le christianisme.... Au christianisme est opposé le paganisme; mais au sein même du paganisme il y avait, dans sa partie ésotérique, quelque chose de mystique. Si nous faisons abstraction des mystères, toute la religion, ainsi que la poésie des Grecs, fut exempte de mysticisme. Le mysticisme a toujours été le caractère de la religion chrétienne. La mystique transparente et poétique du catholicisme n'a été remplacée par la prose du protestantisme, qu'afin que le mysticisme pût se montrer dans celui-ci sous une forme plus développée et plus complète.... Le paganisme a dû précéder le christianisme : son caractère est de diviniser la nature, de partir du fini pour arriver à l'infini. Le caractère du christianisme est de faire descendre l'infini dans le fini, de voir Dieu dans la nature. Il n'est que le progrès de la précédente direction, un moyen pour arriver à la perfection, où toutes les oppositions se résolvent dans l'unité. Alors le ciel est véritablement reconquis et l'Évangile absolu annoncé.... Il n'y a pas de religion sans l'un ou l'autre de ces deux caractères, la divinisation immédiate du fini ou l'intuition de Dieu dans le fini. C'est là la seule opposition possible dans la religion : voilà pourquoi il n'y a que paganisme et christianisme. Hors de ces deux, il n'y a rien que l'absolu qui leur est commun.» — Le moment de la grande conciliation est-il venu, les temps sont-ils accomplis, cette question Hegel n'ose pas l'affirmer ouvertement; mais on voit sans peine qu'il n'est pas éloigné de regarder la philosophie de l'identité comme l'Évangile absolu et définitif, comme une religion nouvelle, qui doit à la fois ramener les hommes au premier mystère du christianisme, le compléter et l'accomplir.

C'est à peu près de la même manière que Hegel revendique pour la philosophie de la nature la plus haute moralité. « Que des esprits étroits, dit-il, accusent d'irréligion la philosophie de la nature : elle n'en sera pas moins une source nouvelle de la connaissance de Dieu. Encore plus gratuit est le reproche d'immoralité ou de non-moralité qu'on lui adresse. Une philosophie puisée tout entière dans la raison pure et dans les idées, ne peut

avoir sa source que dans une énergie toute morale. La moralité, dans son principe, est la libération de l'âme de tout ce qui lui est étranger; elle consiste à n'être déterminé que par la raison seule. Notre philosophie est fondée sur le même principe que la moralité : la purification de l'âme de tout ce qui lui est étranger. C'est dans ces efforts de purification que se rencontrent la moralité et la vraie philosophie.»

La dissertation intitulée : *Des diverses méthodes du Droit naturel*, se rattache à la précédente, en ce qu'elle est spécialement destinée à établir la notion absolue de la moralité. Ici Hegel suit sa propre route d'une manière plus marquée, et déjà les rudiments de sa future philosophie du Droit s'y trouvent indiqués. Nous y reviendrons par la suite lorsqu'il l'aura formulée d'une manière plus précise. Il est temps d'aborder les ouvrages où il a exposé sa propre philosophie. Nous commencerons par celui qu'il a lui-même appelé ses voyages de découvertes : celui qui est intitulé la *Phénoménologie de l'esprit*, et dont les derniers feuillets furent écrits au bruit du canon d'Iéna.

J. WILLM.



DE LA PRODUCTION DU SUCRE EN ALLEMAGNE,

CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT ÉCONOMICO-POLITIQUE.

Le principe vital de l'industrie et du commerce est l'absence de toute loi protectrice. Si l'on essaye d'en favoriser le développement par des moyens artificiels, on en arrête les progrès naturels et conformes aux circonstances. Qu'on les délivre des langes dont les a enveloppés une imprudente sollicitude, qu'on les laisse marcher sans entraves, qu'on les place au grand air de la concurrence, et on les verra reprendre une nouvelle vie, recouvrer la vigueur qu'ils ont perdue. L'industrie peut se comparer à la plante des Alpes, qui se multiplie d'elle-même sur les montagnes, qui croît librement au milieu des tempêtes, qui se fortifie par sa lutte avec elles. Transplantée dans une plaine fertile, cultivée par des mains soigneuses, nourrie de l'air de la serre, elle végète faible et malade, ne pousse dans le sol que des racines sans force et ne se couvre que de fleurs sans parfum.

La nature n'a accordé à chaque climat qu'un certain nombre de productions qui lui soient propres, tandis qu'elle a donné à l'homme des besoins nombreux et variés. Et remercions-la d'en avoir agi ainsi; car ce sont les efforts que nécessite la satisfaction de nos besoins, qui éveillent notre industrie, qui développent toutes les forces cachées en nous; c'est parce que nous ne trouvons jamais dans un seul et même pays de quoi pourvoir à tous nos besoins, que nous établissons entre les parties les plus éloignées de la terre ce lien du commerce qui unit le Nord au Sud,

l'Orient à l'Occident. Parti avec le seul désir de se procurer des choses indispensables à la vie, l'homme revient, sans s'en douter souvent, avec un riche amas de connaissances, avec des aliments intellectuels pour les sciences et les arts.

Si nous condamnons nos champs à produire des fruits qui les épuisent et les ruinent, au lieu de ceux qui les engraisent et les fertilisent; si, par conséquent, nous achetons cher ce que nous pourrions nous procurer à bon marché en le demandant aux pays où on le cultive avec succès, nous sommes les victimes de notre propre folie. Le cultivateur le plus sage est celui qui tire le plus grand parti possible des ressources de la nature; il serait insensé de se mettre en lutte avec elle. Tout ce qu'on obtiendrait ainsi, serait de se consumer en efforts fatigants pour détruire en partie ce que la nature nous offre d'elle-même.

Il ne serait pas moins insensé et coupable de vouloir accroître le bien-être national en forçant la production d'un pays, en la développant à l'excès par des moyens artificiels. L'univers est le domaine de l'industrie. Si les capacités des différents membres de la grande famille humaine dépendent du sol et du climat, les progrès des arts et de l'industrie dépendent à leur tour et seulement de l'échange de ces capacités et de leurs produits.

Jetés dans une fausse voie par les sophismes du système mercantile, la plupart des gouvernements de nos jours s'imaginent procurer à leurs sujets d'immenses avantages en introduisant à tout prix dans le pays une industrie étrangère, sans s'inquiéter des obstacles que la nature et les circonstances extérieures opposent à cette introduction. Ils ne reculent devant aucun sacrifice, quelque grand qu'il soit; ils ne répugnent à aucun moyen, tout hardi qu'il soit, pour arriver à leurs fins; mais la voie qui leur paraît toujours la plus courte et la plus sûre, pour cela, c'est celle des *droits protecteurs*. Aussi voyons-nous partout, encore aujourd'hui, le système prohibitif en pleine vigueur; il sert de base dans presque tous les États de l'Europe à la législation sur les impôts indirects. Il est vrai qu'un système d'impôts, quelque défectueux qu'il soit, quand il est établi depuis

nombre d'années, qu'il a jeté partout de profondes racines, qu'il s'est infiltré en quelque sorte dans les mœurs, les usages et les habitudes d'un peuple, ne peut pas être détruit en un clin d'œil, sans danger pour une foule d'intérêts particuliers ; il doit être modifié petit à petit, et ce n'est qu'à la longue qu'on peut y en substituer un autre, qui réponde davantage à l'état actuel de nos connaissances en matière d'économie politique. Le passage subit de l'ancien système à un nouveau, porterait le trouble dans presque toutes les industries, laisserait à l'instant sans ressources une foule de malheureux ouvriers, anéantirait un grand nombre de capitaux et porterait un coup funeste à la fortune publique ; car un système qui a dominé si longtemps, se rattache à une infinité d'intérêts, qui seraient tous ensemble entraînés par le torrent dès qu'on saperait la base sur laquelle ils reposent, et qui sait ce qui sortirait du chaos ? — Quelque désirable qu'il soit de voir arriver bientôt le moment où les droits d'entrée n'auront plus en Europe une importance financière, il ne faut donc pas trop se hâter néanmoins de le faire naître ; cette réforme salutaire doit être préparée de longue main et s'effectuer peu à peu.

Ce qu'on a fait dans ces derniers temps en Angleterre, en Allemagne et en France, pour restreindre et détruire le système prohibitif basé principalement sur les droits protecteurs, mérite des éloges et de la reconnaissance ; mais c'est bien peu de chose en comparaison de ce qui reste encore à faire dans la plupart des pays de l'Europe. Nous continuons à voir les différents peuples de cette partie du monde s'observer d'un œil jaloux et ennemi même, sous le rapport du commerce comme sous celui de l'industrie. Le principe qui domine chez presque tous, c'est le principe égoïste de la prohibition. Ce n'est que de loin en loin que nous voyons tomber quelques-unes des innombrables barrières qui empêchent le libre échange des produits de l'industrie. On ne peut pas dire que l'état où sont la plupart des nations européennes, soit un état économico-politique ; c'est plutôt un état hostile, un état de guerre, que s'efforcent de maintenir tous les gouvernements au moyen de leurs droits d'entrée et de sortie,

de leurs douanes et de leurs prohibitions, qui sont autant d'entraves mises à la liberté du commerce et à l'industrie, et cela dans l'intention de favoriser les nationaux et de faire pencher la balance en leur faveur.

Le but que se propose d'atteindre un gouvernement par les droits protecteurs est double; il veut :

- 1.° Ou protéger une industrie déjà exploitée dans le pays;
- 2.° Ou y en créer une nouvelle, étrangère au peuple jusques alors.

Cette diversité de but exerce une très-grande influence sur la manière de juger la question des droits protecteurs, sur l'utilité ou le préjudice qui peut en résulter dans un cas donné.

On peut sans doute justifier l'établissement de droits protecteurs en faveur d'une industrie indigène, tant que cette industrie n'est pas en état de soutenir la concurrence avec l'étranger, si toutefois elle a déjà fait assez de progrès pour que l'on eût à craindre, en cas que la concurrence subite de la part de l'étranger vînt à la détruire, de voir un grand nombre d'ouvriers sans travail, ou une masse considérable de capitaux sans emploi, ce qui aurait pour suite immédiate l'appauvrissement et la misère d'un certain nombre de familles.

Les droits protecteurs sont utiles quand ils n'ont pour but que d'établir un équilibre convenable entre les produits de l'étranger et les produits indigènes.

Mais c'est bien différent s'il s'agit d'une industrie nouvelle, inconnue au peuple jusque alors. Si l'introduction de cette branche d'industrie est d'une importance majeure pour le pays, le gouvernement peut, dans ce cas, la protéger, en lui accordant les secours directs qui sont en son pouvoir; mais jamais il ne doit essayer d'en favoriser le développement par des taxes artificielles sur les produits de l'étranger. Que ces secours consistent en primes ou en avances de fonds sur le trésor, jamais ils ne coûteront aussi cher au peuple que la protection qui aura pour base les droits d'entrée. Ce moyen d'ailleurs mériterait déjà la préférence par cela seul qu'il n'entrave pas, comme les douanes, la

liberté du commerce, et que le fardeau des sacrifices qu'il entraîne ne retombe pas seulement sur quelques individus qui souvent sont le moins en état de le supporter, mais sur la masse de la nation.

Le gouvernement doit se proposer avant tout que ses sujets satisfassent leurs besoins de toute espèce aussi facilement et à aussi bon marché que possible; il doit dès lors lui être assez indifférent que ce soit l'étranger ou les nationaux qui leur en fournissent les moyens. S'il établit un droit sur l'importation des produits étrangers, il accorde par là même une prime au producteur indigène; prime égale aux droits d'entrée et payée par le consommateur. Mais comme les consommateurs forment la grande majorité, une loi qui établit des droits pareils, est par sa nature même rendue en faveur d'une faible minorité au préjudice de la majorité.

On peut comparer une industrie nouvelle qui ne peut naître que protégée par des droits sur les produits étrangers, à une plante cultivée dans une serre, laquelle ne porte jamais que des fruits sans goût et sans saveur. Une industrie pareille ne prospère qu'aux dépens du peuple, dont le travail et les capitaux sont détournés de leur cours naturel, pour être conduits de force dans des canaux qui les absorbent sans profit réel pour le public. Il ne peut donc être que funeste en général, l'effort d'un gouvernement pour créer artificiellement une industrie qui ne pourrait naître et se développer naturellement et sans secours direct, c'est-à-dire, qui ne peut prospérer qu'aux dépens de la majorité. Si le peuple sent que cette industrie lui est avantageuse, soyez sûrs que vous verrez se porter d'eux-mêmes, vers ce côté, les capitaux et les bras devenus surperflus d'un autre ou rapportant des profits moindres que ceux qu'elle promet. Si un pays est privé d'une certaine industrie, cela dépend de circonstances permanentes ou passagères. Dans le premier cas, la protection dont elle aura besoin pour naître et pour se développer, devra aussi être permanente, et ce serait alors une lutte éternelle et funeste contre la nature des choses, comme l'a fort bien fait remarquer Bülow (*l'État et l'Industrie*, p. 220. Leipzig, 1834). Une industrie qui ne peut

espérer grandir par ses propres forces, ne sera jamais un bien-fait pour le pays. Si, au contraire, des circonstances passagères empêchent seules une industrie de prospérer, par exemple, si le pays n'est pas mûr encore pour en sentir toute l'importance et y donner tous les soins nécessaires, alors il vaudra mieux, dans la plupart des cas, laisser au temps de rassembler les ressources nécessaires pour la faire fleurir. Tant que les bras et les capitaux sont employés dans des branches d'industrie plus anciennes et plus avantageuses, il serait aussi insensé qu'impolitique de les en retirer pour les jeter dans une industrie nouvelle.

J'ai développé ces principes théoriques dans mon ouvrage : *Théorie et politique du commerce*, deux volumes. Gœttingue, 1831. Si nous les appliquons maintenant à l'objet en question, c'est-à-dire à l'introduction de la fabrication du sucre en Allemagne, nous obtiendrons pour premier résultat ce qui suit :

La fabrication du sucre pourra être et sera sans doute vraiment avantageuse au bien-être général, quand cette industrie donnera des bénéfices au producteur, sans exiger, pour se développer, des sacrifices de la part des consommateurs. Le gouvernement, convaincu de sa grande importance et animé du désir de la favoriser, pourra donc accorder aux fabricants un appui direct d'une certaine espèce, comme, par exemple, des avances de capitaux, des primes, des distinctions honorifiques, etc.; mais qu'il se garde bien de leur prêter un appui indirect en établissant des droits protecteurs en leur faveur.

S'il fallait à la fabrication du sucre indigène des droits pareils pour prospérer, il serait difficile de s'en promettre quelque bien-fait pour le pays. Une industrie nouvelle achetée à ce prix serait une espèce de plante parasite, qui ne pourrait vivre qu'aux dépens de tous les consommateurs de sucre du pays.

Dans les États où les impôts sur la consommation sont devenus indispensables pour satisfaire aux besoins publics, il est juste que le sucre, matière imposable s'il en fût jamais, soit soumis à une taxe de cette nature; mais cette taxe devrait toujours atteindre le sucre dans la proportion de la consommation, et ne pas peser

exclusivement sur le sucre importé de l'étranger; puisque, sous le rapport financier, on ne doit faire aucune différence entre le sucre indigène et le sucre étranger. Une imposition sur le sucre étranger, qui ne frapperait pas également le sucre indigène, ne serait pas autre chose qu'une prime accordée aux producteurs indigènes et payée par tous les consommateurs. Si à l'avenir le sucre étranger était affranchi de tout droit d'entrée, et n'était plus soumis qu'à un impôt que payerait également le sucre indigène, les consommateurs pourraient se procurer celui dont ils ont besoin à meilleur marché qu'ils ne l'ont pu jusqu'ici, vu les droits élevés qui pèsent sur lui: cet impôt alors n'aurait pas le caractère d'une prime en faveur des producteurs indigènes; ce ne serait pas une mesure dans l'intérêt de quelques classes seulement de la société; ce serait plutôt un impôt public destiné à satisfaire aux besoins de l'État et à servir ainsi les intérêts généraux de la nation.

Quand les employés des finances cherchent les objets de consommation susceptibles d'être imposés, ils doivent avoir égard à deux choses:

- 1.° Si tel objet de consommation est nécessaire ou même indispensable;

- 2.° Jusqu'à quel point il l'est.

L'administration devrait toujours prendre pour base de la quotité des impôts l'indispensabilité plus ou moins absolue de l'objet à imposer. Cependant nous ne trouvons ce principe que très-rarement observé dans les différents États. Presque partout nous voyons non pas la nécessité d'un objet, mais la localité d'où il provient, servir de base à la quotité de l'impôt qui le frappe. Les objets de consommation, même les plus indispensables, s'ils viennent de l'étranger, payent souvent des droits très-forts, tandis que d'autres, dont on peut parfaitement se passer, mais qui sont indigènes, n'en payent que de très-faibles.

Fidèles, sous ce rapport, aux malheureuses doctrines du système mercantile, les gouvernements croient, en suivant cette voie, atteindre non-seulement le but financier, mais encore un but

économico-politique, en protégeant et en favorisant l'industrie nationale et en augmentant ainsi le bien-être général. Les économistes les plus célèbres ont proclamé déjà combien ce système peut être funeste, et je crois l'avoir démontré moi-même de la manière la plus palpable dans mon ouvrage : *Théorie et politique de l'impôt*.

Mais sans parler de la difficulté, pour ne pas dire de l'impossibilité de parvenir à la fois à deux résultats aussi différents, il est prouvé qu'on ne peut espérer que rarement d'atteindre par des impôts sur la consommation le but économique-politique qu'on se propose. Il faut pour cela que les producteurs, en faveur desquels l'imposition a été mise, soient membres de la communauté qui paye l'impôt. S'ils sont étrangers, l'impôt dont il est question n'est nullement établi au profit de l'industrie indigène; ce n'est plus qu'un tribut payé par le peuple à l'étranger.

Examiner avec soin les effets différents que produit l'imposition du sucre dans les pays où elle existe, soit qu'on ait en vue un but financier simplement, ou un but financier et économique-politique à la fois, c'est d'une grande importance pour les États qui font partie de l'association des douanes, et qui, bien que différant toujours d'intérêts financiers et économique-politiques, ont cependant établi un système uniforme d'impôts sur cet objet de consommation. Ici, plus que partout ailleurs, les droits élevés qui pèsent sur le sucre des colonies, et qui ont tous les caractères d'une prime pour la protection de la fabrication du sucre indigène, rapportent des avantages non pas à tous les États associés, mais à ceux-là seulement que des circonstances particulières rendent propres à la production du sucre. Les primes qui se payent en guise d'impôts dans plusieurs de ces États, ne contribuent pas à augmenter leur propre industrie et leur propre bien-être; mais ne servent qu'à développer efficacement l'industrie et le bien-être de nations étrangères, dont ils n'ont à attendre aucun dédommagement pour les sacrifices considérables qu'ils s'imposent dans leur intérêt.

On ne pourrait éviter de pareils sacrifices dans une confédé-

ration qu'en soumettant aux mêmes droits et le sucre des colonies et le sucre fabriqué dans les limites de l'association, dans les pays qui ne sont pas propres à ce genre de production. L'impôt sur le sucre cesserait alors d'avoir le caractère de droits protecteurs; ce serait simplement un impôt indirect tel qu'il l'était avant qu'on se mit à faire du sucre indigène. Cependant on peut difficilement s'attendre à une concession de cette espèce, puisqu'elle serait contraire au principe fondamental de l'association qui promet une égale protection à toute espèce d'industrie.

Dans mon traité : *Théorie et politique de l'impôt*, p. 600, j'ai établi en principe et j'ai essayé de prouver que ce serait folie de croire, vu l'inégalité des besoins et des ressources des différents États formant l'association, qu'il pût jamais venir un temps où il leur fût possible à tous d'adopter et de mettre en vigueur un système uniforme d'impôts. Il est plutôt dans la nature des choses, ai-je dit, que sous ce rapport il règne toujours entre eux une grande différence. Il pourrait donc être très-dangereux sous le rapport financier, ai-je ajouté, que des États qui diffèrent tellement par leur position géographique, leur statistique et leur politique, se soumissent à un système uniforme d'impositions; car les objets de consommation qui sont d'une nécessité plus ou moins absolue pour un peuple, sont souvent des objets de luxe absolument inutiles à un autre, et cependant le degré d'indispensabilité pourrait être la seule base raisonnable d'un tarif de contributions indirectes.

Je crains fort que dans quelque temps, bientôt peut-être, les complications financières qui, comme nous allons le démontrer, ne peuvent manquer de naître par suite de l'introduction de la fabrication du sucre en Allemagne, ne viennent confirmer d'une manière éclatante la justesse de mes prévisions. En effet, les droits d'entrée sur le sucre des colonies ont été élevés dans les différents États depuis leur accession à l'association des douanes allemandes. Ces droits avaient d'abord le caractère d'un impôt sur la consommation que payaient les seuls consommateurs de sucre; car, comme il n'y avait alors en Allemagne d'autre sucre que celui

qui y était importé par mer, le consommateur était obligé de payer l'impôt, en rendant sur le prix qu'il payait au marchand dont il achetait, ce que celui-ci avait dépensé auparavant en droits d'entrée.

Mais il n'en est plus de même maintenant. Tout est changé depuis qu'à côté du sucre étranger a paru sur le marché le sucre indigène, qui n'est soumis à aucune espèce de taxe. Dès lors les droits d'entrée sur le sucre des colonies ont cessé d'être un impôt indirect simplement; ils ont pris le caractère de droits protecteurs, destinés proprement à favoriser les producteurs de sucre indigène, et à leur fournir les moyens de soutenir la concurrence avec le sucre étranger sur les marchés de l'intérieur.

Ce but, on le conçoit sans peine, doit être atteint d'autant plus promptement et d'autant plus sûrement, que les droits d'entrée sur le sucre étranger sont plus élevés. Supposons, par exemple, que le sucre étranger, par suite des droits d'entrée qui pèsent sur lui, ne puisse paraître sur le marché qu'au prix de 6 gros la livre, et que le sucre indigène, n'étant soumis à aucune espèce de taxe, puisse se vendre à raison de 5 gros, il n'est pas douteux que l'importation du sucre étranger diminuera en proportion de l'accroissement de la fabrication du sucre indigène, et qu'elle cessera même tout à fait dès que la production indigène sera en état de satisfaire à tous les besoins. Il ne sera plus question dès lors d'importation de sucre étranger dans tous les pays qui font partie de l'association.

Le changement inévitable survenu dans la nature de la taxe sur le sucre étranger, par suite de l'introduction en Allemagne de la fabrication du sucre, cette transformation d'impôt indirect en droits protecteurs de l'industrie nationale, aura les résultats les plus importants sous le rapport financier et économique-politique. Elle exercera en même temps sur le bien-être des États en particulier une influence plus ou moins favorable, mais tellement différente selon les différents pays, qu'il est aussi nécessaire qu'opportun d'examiner de plus près les conséquences que cette révolution aura, et de les soumettre à une analyse scientifique rigoureuse.

Considérons d'abord l'affaire sous le point de vue purement financier. — La production du sucre indigène augmentant, l'importation du sucre étranger diminue, et avec elle les revenus qu'en a retirés jusqu'ici le trésor public. Il se présentera ainsi un déficit considérable dans le budget des différents États qui font partie de l'association, et ce déficit devra être couvert par d'autres impôts. Le conseiller des finances Kühne a démontré dans le *Journal de Ranke*, volume II, cahier 3.^e, combien cette mesure peut être dangereuse. Il s'appuie sur des documents officiels pour établir que les droits d'entrée sur le sucre et le café ne forment pas moins des quarante-trois centièmes, c'est-à-dire près de la moitié du revenu total de l'association des douanes allemandes.

Il y a peu d'objets de consommation imposables au même degré que le sucre étranger ou indigène. C'est un objet de luxe dont on peut fort bien se passer, et dont la consommation est cependant fort grande dans tous les États de l'association. Il serait donc difficile d'imposer, avec les mêmes résultats pour le fisc, quelque autre objet de consommation qui n'aurait pas été imposé jusqu'ici.

Tant que les droits d'entrée sur le sucre des colonies ont eu le caractère d'un impôt sur la consommation, les habitants des pays faisant partie de l'association des douanes n'ont pas eu à se plaindre; car ces différents États se partageaient le revenu relativement à leur population; ils avaient donc un intérêt égal à l'accroissement de cette branche de revenu. Mais dès que les impôts sur le sucre ont cessé d'être un impôt indirect pour prendre le caractère de droits protecteurs, destinés à assurer aux producteurs du sucre indigène le débit de leurs produits sur les marchés de l'intérieur, ce furent des impôts levés sur les consommateurs de tous les pays de l'association au profit des producteurs du sucre indigène. Par conséquent les différents États ne se trouvèrent plus également intéressés à la levée de cet impôt.

Dans les pays que des circonstances particulières rendent éminemment propres à cette espèce de production, et où les producteurs, grâce à ces circonstances et à la protection que les droits d'entrée leur assurent contre la concurrence étrangère,

sont en état de fabriquer le sucre avec profit pour eux, le gouvernement peut attendre sans inquiétude et même appeler de ses vœux le moment où l'importation du sucre étranger cessera entièrement; car par là même sera garantie la prospérité de la production du sucre dans ses États. Il peut même, dans ce cas, s'inquiéter fort peu du déficit qui en résultera dans ses finances; car il peut se flatter de l'espoir que la richesse nationale, augmentée par cette nouvelle branche d'industrie, lui offrira des moyens pour couvrir ce déficit, sans mécontenter ses sujets. Mais d'un autre côté cet état de choses est évidemment désavantageux pour tous les pays de l'association qui, malgré les droits protecteurs, n'ont pas été en état de fabriquer le sucre à aussi bon marché que les pays favorisés par des circonstances particulières; car leur part au budget de l'association devenant de plus en plus petite par suite de la diminution de l'importation et par conséquent des revenus, les gouvernements de ces pays se voient forcés de combler le déficit par d'autres impôts plus ou moins vexatoires, tout en n'ayant aucun espoir de voir la nouvelle industrie augmenter le bien-être général, et leur ouvrir ainsi de nouvelles sources de revenus.

Dans ces circonstances il serait sans doute d'un grand intérêt pour les finances des États qui ne sont pas propres à la production du sucre, de supprimer les droits d'entrée sur le sucre étranger, et de laisser au gouvernement de chacun d'entre eux le soin d'établir un impôt convenable sur la consommation du sucre étranger ou indigène. En agissant ainsi, le fisc de chaque pays intéressé retirerait un revenu convenable d'une matière éminemment imposable, et le gouvernement ne serait pas forcé d'exiger de ses sujets de nouveaux sacrifices, qui ne servent qu'à favoriser la production étrangère, en soumettant à des impôts ce qui ne l'avait jamais encore été.

Au reste, les pays mêmes où les producteurs, favorisés qu'ils sont par le climat, par la nature du sol, etc., se trouvent en état de fabriquer avec succès le sucre, ne peuvent se passer, malgré cet avantage, des droits protecteurs dont nous parlons,

au moins pour quelque temps encore. Car si l'on supprimait tout à coup les droits d'entrée, le sucre étranger inonderait les marchés de l'intérieur, et en chasserait le sucre indigène en tant qu'il aurait encore besoin des droits protecteurs; la fabrication devrait cesser dès lors. Il serait tout aussi peu sage et raisonnable de mettre un impôt sur le sucre indigène, parce que la perspective d'un bénéfice considérable, résultant de la franchise de tout droit jusqu'à présent, pousse seule à la fabrication du sucre indigène, et encourage les producteurs à élever à grands frais des fabriques.

En tout cas, les finances de ces différents États, par suite de la diminution de l'importation sur les marchés de l'intérieur, devront pendant quelques années se passer des revenus qu'elles en retireraient, et le déficit qui en résultera pour le fisc, devra être couvert pendant tout ce temps par d'autres impôts. Cette diminution dans les revenus publics peut cependant être compensée, dans quelques États, comme nous l'avons déjà dit, par les avantages que promettent les progrès de la nouvelle industrie, en augmentant le bien-être général.

Tels sont les effets que l'introduction de la fabrication du sucre indigène aura sur les finances des différents États qui forment actuellement la grande association des douanes allemandes : ils sont nombreux et variés, comme on voit. Nous allons examiner maintenant quels résultats la fabrication du sucre indigène aura sous le point de vue éconómico-politique. Sous ce rapport son influence sera sans contredit bien plus grande encore que sous le rapport financier.

L'introduction d'une branche nouvelle d'industrie, inconnue jusqu'alors dans le pays, est-elle avantageuse ou nuisible au peuple ? est-elle propre à augmenter son bien-être, ou n'est-il pas plutôt à craindre qu'elle n'arrête ses progrès naturels ? La réponse à cette question dépend absolument du résultat des recherches auxquelles on se livrera, pour s'assurer si cette nouvelle industrie peut être exploitée avec succès et développée jusqu'à un certain point par le peuple dont il s'agit, ou non. Ce n'est que dans le premier cas que l'introduction de cette branche

d'industrie peut être vraiment utile; dans le second, elle peut exercer de tristes effets sur le bien-être général. Il faut de toute nécessité qu'une industrie, pour être avantageuse à la nation qui l'exploite, soit *économistique*, c'est-à-dire, que les bénéfices qu'elle procure égalent, s'ils ne surpassent pas, l'intérêt des capitaux qui y sont employés.

Si l'on réussit dans quelque État du continent à pousser la fabrication du sucre jusqu'à un point où elle devienne *économistique*, c'est-à-dire, si l'on parvient à livrer le sucre indigène au même prix que le sucre des colonies, nul doute que les résultats de l'introduction de cette nouvelle industrie ne soient immenses pour les habitants de ce pays.

On peut se promettre à juste titre de l'exploitation active d'une nouvelle industrie qui, comme celle dont il s'agit, a pour but un objet de consommation tiré jusqu'à présent de l'étranger, et consommé en grande quantité dans tous les États de l'association, un accroissement considérable dans toutes les branches des revenus publics, tant sous le rapport du prix des terres que sous celui de la main-d'œuvre et des capitaux. Il est aussi clair que le jour, que le revenu des terres s'accroîtra, puisque rien n'empêche de consacrer à la culture de la betterave de grands terrains laissés jusqu'ici en jachère, ou rapportant au moins des revenus très-faibles, à cause du bas prix constant des grains. Le prix de la main-d'œuvre augmentera également d'une manière importante, par suite de l'emploi lucratif d'une foule de bras inactifs, auxquels la nouvelle industrie procurera du travail. Les nombreuses demandes de capitaux pour l'établissement et l'entretien des fabriques, ne manqueront pas non plus d'exercer une influence favorable sur l'élévation du taux de l'intérêt.

Cependant, ces heureux effets sur toutes les sources des revenus publics, et par conséquent sur la richesse nationale, ne se feront sentir que sur quelques points, et seulement quand la production du sucre y sera devenue *économistique*, c'est-à-dire, qu'elle offrira des bénéfices aux producteurs. Si, au lieu de promettre des bénéfices aux producteurs, elle les menace de pertes

et de ruine, elle ne peut qu'être nuisible et aux particuliers et à la nation en général; elle détruit le bien-être public au lieu de l'accroître, comme toute autre industrie d'un pays, quand elle n'est pas économetique.

Mais jusqu'à quel point la fabrication du sucre peut-elle devenir économetique ou non? Cela dépend absolument du prix de vente du sucre qu'on porte au marché; mais le prix de vente est déterminé par les frais de production de la marchandise d'un côté, et de l'autre par le rapport qui existe entre les offres et les demandes.

Tant que les frais de production du sucre indigène ne s'élèvent pas au prix de vente, cet article de consommation peut être fabriqué et porté au marché; mais dès que les frais de production surpassent le prix de vente, la fabrication cesse d'être économetique, et la marchandise ne peut plus être produite et portée au marché sans pertes pour le producteur.

Au coût de toute marchandise portée au marché, et par conséquent aussi du sucre indigène, concourent trois éléments principaux : la matière, la main-d'œuvre et le capital. Mais sous ce rapport il existe une grande différence entre les pays et les provinces qui forment l'association des douanes allemandes. Tel pays se trouve abondamment pourvu de la matière productrice, des matériaux, des bras et des capitaux nécessaires, tandis que tel autre en manque plus ou moins. Le coût du sucre d'un pays doit donc être souvent très-différent de celui du sucre d'un autre pays, et par conséquent aussi les bénéfices des producteurs, déduction faite des frais de production selon que les éléments sur lesquels repose le coût de la marchandise diffèrent eux-mêmes d'une manière plus ou moins considérable.

Mais ce n'est pas seulement le coût qui décide du prix de vente, le rapport des demandes aux offres y entre aussi pour beaucoup.

Le sucre est un de ces articles de commerce sur lesquels le prix de transport n'exerce qu'une très-légère influence, en sorte que c'est à peine s'il mérite d'être pris en considération. Sous

ce rapport donc les producteurs même des provinces les plus éloignées peuvent concourir sur les marchés de l'intérieur. D'où il suit naturellement que le prix de vente de cette marchandise peut descendre successivement jusqu'au point où les producteurs les plus favorisés par les circonstances sont en état de la laisser aux acheteurs.

Si l'importation du sucre des colonies n'était frappée d'aucun droit dans les États de l'association, le sucre produit dans ces États mêmes serait à l'instant exclu du marché, et la fabrication en deviendrait impossible; car nulle part sur le continent on ne pourrait produire le sucre avec aussi peu de frais et à aussi bon marché que dans les colonies, où la culture de la canne à sucre est, pour ainsi dire, naturelle. Mais les droits d'entrée, agissant comme droits protecteurs, opposent un grand obstacle à la concurrence du sucre étranger sur les marchés de l'intérieur, et permettent ainsi aux producteurs de sucre indigène non-seulement de lutter contre les producteurs étrangers, mais encore de les expulser petit à petit du marché.

Aussi longtemps que la production du sucre dans les limites de l'association n'aura pas atteint un développement assez considérable pour satisfaire à tous les besoins; aussi longtemps, par conséquent, qu'une partie de ces besoins devra être satisfaite par l'étranger, le prix de vente du sucre des colonies, élevé artificiellement par les droits d'entrée, pourra servir de règle naturelle pour le prix de vente du sucre indigène; car, dans le cas donné, les demandes du sucre indigène, dont la qualité ne le cède en rien à celle du sucre des colonies, surpasseront toujours les offres, en sorte que les producteurs atteindront facilement au prix de vente du sucre des colonies élevé artificiellement.

Mais cette circonstance, si heureuse pour les producteurs de tous les pays associés, cessera cependant dès l'instant que la production indigène aura pris une assez grande extension pour satisfaire à tous les besoins, et rendre inutile l'importation du sucre étranger. D'un autre côté, un certain nombre de ces producteurs,

favorisés par des circonstances particulières, se trouveront en état de fournir le sucre indigène au-dessous du prix de vente artificiel du sucre des colonies. Dès lors ces producteurs, supposé qu'ils puissent satisfaire à tous les besoins, domineront les marchés de l'intérieur, en sorte que tous les autres fabricants de sucre des États associés devront, s'ils veulent trouver des acheteurs, se conformer au prix de vente qu'il plaira à ces premiers d'établir, quelque inférieur qu'il soit au prix d'auparavant.

Mais alors, par suite du grand développement de la fabrication du sucre indigène, le prix de vente du sucre tombera de plus en plus bas, et par conséquent les bénéfices que les producteurs ont faits jusqu'ici, diminueront en proportion. Au lieu de gagner comme auparavant, ils perdront, surtout dans les pays où la production ne pouvait être économistique qu'autant que ses produits n'avaient à lutter que contre le sucre des colonies renchéri par les droits d'entrée; car dès cet instant le coût surpassera pour eux le prix de vente du sucre indigène, qui ne sera soumis à aucun impôt. Par conséquent l'industrie d'abord prospère de tous les producteurs moins favorisés que les autres par les circonstances, cessera peu à peu de leur offrir des bénéfices.

S'il était prouvé que les producteurs favorisés par des circonstances particulières, et qui expulseront successivement du marché tous les autres moins heureux, se répartiront à peu près également entre les différents États, les gouvernements pourraient, dans ce cas, voir arriver avec assez d'indifférence ce changement inévitable dans la marche de la production du sucre indigène; car les grands avantages économico-politiques qui résulteront vraisemblablement du développement de la nouvelle industrie, amèneraient à leur suite des bienfaits proportionnés pour leurs sujets. Mais il serait difficile qu'il en fût ainsi. Il est au contraire plus que probable que quelques États favorisés par les circonstances, comme, par exemple, par le bas prix des terres, par le bon marché de la main-d'œuvre, par la faiblesse du taux de l'intérêt, par le climat, par la nature du sol, etc., s'approprieront presque exclusivement la nouvelle industrie, et que leurs

habitants profiteront seuls de l'introduction de la fabrication du sucre. Ce moment viendra, et il n'est pas loin. Alors les intérêts des États qui sont entrés dans l'association des douanes changeront entièrement par rapport au développement subséquent de cette nouvelle industrie. Les gouvernements de plusieurs d'entre eux ne verront que pertes pour leurs sujets dans l'introduction de la fabrication du sucre au sein de l'association ; ils seront donc amenés à souhaiter qu'il n'en eût jamais été question, ou au moins qu'elle n'eût jamais atteint un tel degré de développement.

Jusqu'à présent, en effet, les producteurs indigènes ont été protégés contre la concurrence redoutable du sucre étranger par les forts droits d'entrée qui pèsent sur lui ; mais ils n'auront alors aucun moyen d'exclure du marché national les producteurs d'autres pays faisant partie de l'association, ou même de s'opposer seulement à ce qu'ils s'en emparent : car, d'après le principe fondamental de l'association, le commerce des différents États qui en font partie doit être absolument libre et exempt de tout droit, à l'exception d'un petit nombre d'articles. Il en résultera nécessairement que le prix de vente du sucre devra se régler dans tous les États de l'association d'après le prix de vente qu'établiront les producteurs de la province la plus favorisée sous le rapport de la fabrication.

Supposons, par exemple, que les fabricants de sucre de la Prusse orientale soient favorisés par des circonstances particulières plus que tous les autres fabricants de l'association, et que cette province, grâce aux avantages dont elle jouit, soit en état de donner à la fabrication du sucre une telle extension qu'elle puisse en fournir tous les marchés de l'intérieur, les producteurs des bords de l'Elbe ou du Rhin se verront dans la nécessité de baisser assez le prix de leurs sucres, pour soutenir la concurrence sur les marchés de l'intérieur avec les producteurs de la Prusse orientale. Mais si le prix de vente ne couvre pas les frais de production, toutes les fabriques des bords de l'Elbe et du Rhin tomberont, et les habitants de ces provinces devront tirer de la

Prusse orientale seulement toute la provision de sucre qu'ils consomment.

Il est évident que la fabrication du sucre sera éminemment utile et lucrative dans les États de l'association qui, favorisés par le bas prix de la main-d'œuvre, par le bon marché de la matière première et par la faiblesse du taux de l'intérêt, pourront produire le sucre indigène à si peu de frais, qu'ils se verront en état d'expulser des marchés de l'intérieur les produits d'autres États moins favorisés, et de s'emparer ainsi du monopole du sucre dans toute l'association. Toutes les branches de l'industrie et du commerce s'y développeront par suite de cette nouvelle industrie avec rapidité et énergie; la propriété foncière augmentera beaucoup de valeur, des ouvriers jusque-là sans pain ne manqueront plus d'ouvrage, et les capitalistes trouveront pour leurs capitaux de nouveaux et sûrs débouchés. Au bout de quelques années le pays jouira d'un accroissement de prospérité visible, et ce sera à la fabrication du sucre qu'il sera redevable de l'augmentation de ses richesses et de son bien-être.

Mais ce sera tout le contraire dans les États de l'association auxquels le haut prix des terres, la cherté de la main-d'œuvre, le taux élevé de l'intérêt, ne permettront pas de fabriquer le sucre avec assez peu de frais pour soutenir la concurrence des pays plus favorisés sous ce rapport. Ils se verront forcés de renoncer peu à peu à la fabrication du sucre, qui ne leur procurait des bénéfices qu'autant que la concurrence des sucres des colonies, renchérís par les droits d'entrée, les mettait à même de lutter contre les pays de l'association plus favorisés. Ce sera donc de ces derniers qu'ils devront faire venir tout le sucre dont ils auront besoin. Bien loin alors de retirer du profit de l'introduction de la fabrication du sucre en Allemagne, ils n'en éprouveront que pertes et dommages. Ces pertes frapperont d'abord les fabricants actuels, dont les capitaux consacrés au développement de la nouvelle industrie seront perdus en grande partie par la cessation de la fabrication; puis les contribuables, dont les charges deviendront plus onéreuses à mesure que l'importation du sucre des

colonies diminuera; car les revenus provenant des droits d'entrée sur le sucre des colonies, revenus augmentés d'abord par l'élévation de ces droits, et répartis entre les différents États en proportion de leur population, diminueront d'autant que la production du sucre indigène s'accroîtra davantage, et le déficit qui en résultera pour le budget de ces différents États, devra être couvert par d'autres impositions.

La même chose arrivera sans doute aussi dans les pays qui, favorisés par des circonstances extérieures, peuvent retirer des bénéfices de la fabrication du sucre; là aussi le déficit dans les finances de l'État devra être couvert par d'autres impôts: mais il est vraisemblable que les habitants trouveront des compensations aux sacrifices qu'ils seront obligés de faire, dans l'augmentation du bien-être national, que ne manquera pas de produire la nouvelle branche d'industrie, puisqu'ils en auront le monopole aux dépens des autres États de l'association.

Au reste on se tromperait beaucoup, si l'on s'imaginait que l'accroissement de bien-être qui, grâce à la nouvelle branche d'industrie, écherra en partage aux pays les plus favorisés sous le rapport de la production du sucre, réagira par contre-coup sur la richesse nationale des autres États de l'association, et que les pertes qu'ils feront d'un côté seront compensées par les bénéfices qu'ils retireront de l'autre. Ce sera sans doute le cas pour quelques-uns; mais seulement pour ceux qui seront unis aux pays producteurs du sucre par d'étroites relations commerciales: ce sera une exception, jamais la règle.

Supposons, par exemple, que la Prusse orientale se trouve, sous le rapport de la fabrication du sucre, dans une situation aussi favorable que nous l'avons dit plus haut, c'est-à-dire que tous les États faisant partie de l'association des douanes allemandes doivent tirer d'elle le sucre qu'ils consomment. Les heureux effets qui résulteraient pour elle de cet état de choses, ne se feraient pas sentir seulement au dedans de ses limites, mais on en apercevrait des traces aussi dans les provinces limitrophes; car l'influence salutaire de la nouvelle industrie sur les revenus des terres,

sur le prix de la main-d'œuvre, sur le taux de l'intérêt, s'étendrait, au moins en partie, jusque sur les pays voisins. Mais dans les États plus éloignés, dans le grand-duché de Bade, par exemple, on ne découvrirait pas le moindre vestige de cette influence salubre : ni les revenus des terres, ni le prix de la main-d'œuvre, ni le taux de l'intérêt, n'y éprouveraient le plus léger changement par suite du développement qu'aurait pris la fabrication du sucre dans la Prusse orientale. Car il existe si peu de relations commerciales entre ces deux pays, que l'accroissement du bien-être de l'un ne saurait réagir en rien sur le bien-être de l'autre, ou, tout au moins, l'influence qu'il pourrait y exercer serait si peu de chose, qu'elle ne mérite pas d'être prise en considération.

Tels seront les résultats qu'aura l'introduction de la fabrication du sucre indigène sur la richesse et le bien-être des États qui sont entrés dans l'association des douanes prussiennes. Quant aux États qui n'en sont point partie, comme l'Autriche, le Hanovre, le Brunswick, le Mecklembourg, l'Oldenbourg, le Holstein, la principauté de Lippe-Detmold et les villes anséatiques, la question doit être envisagée sous un autre point de vue. Dans ces pays aussi, sans doute, l'établissement de fabriques de sucre indigène, dont le prix peut soutenir la concurrence avec celui du sucre des colonies, mettra les gouvernements dans la nécessité (à moins qu'ils ne soumettent le sucre indigène à un impôt) de couvrir par d'autres impositions le déficit qui résultera pour le fisc de la diminution de l'importation ; mais ces impositions nouvelles ne seront pas lourdes pour le peuple.

1.° Parce que d'un côté il retirera divers avantages de l'introduction de la fabrication du sucre ;

2.° Et que de l'autre, le déficit étant beaucoup moins considérable que dans les États qui font partie de l'association, à cause des faibles droits d'entrée qui pèsent sur le sucre étranger, les sacrifices qu'il devra s'imposer, seront par conséquent aussi moindres ;

3.° Ces sacrifices, d'ailleurs, devront lui coûter d'autant moins, qu'il les fera dans l'intérêt de sa patrie et non d'un pays étranger.

Bien des espérances que l'on a conçues sur les grands bénéfices que l'Allemagne en général, et les États associés en particulier, doivent retirer de l'introduction de la fabrication du sucre, se trouveront déçues. Loin de promettre des avantages à tous ces États, cette nouvelle industrie ne sera utile qu'à ceux où la fabrication du sucre deviendra économistique, et tout au plus à quelques provinces limitrophes. Tous les autres, auxquels des circonstances géographiques, agronomiques, etc., ne permettront pas de produire eux-mêmes avec avantage le sucre dont ils ont besoin, et qui en même temps se trouveront trop éloignés des pays plus favorisés, pour pouvoir retirer quelque profit immédiat de l'accroissement du bien-être qu'y produira la nouvelle industrie; tous ces autres, dis-je, n'ont à en attendre que des pertes.

Dès que leur part des revenus que leur assurait l'importation du sucre étranger, sera nulle, les gouvernements de ces États se verront forcés d'établir de nouvelles contributions directes ou indirectes, pour combler le déficit que laissera dans les caisses de l'État la diminution du produit des droits d'entrée. Les habitants, tout en devant payer le sucre indigène, bien que soumis à aucun impôt, aussi cher que le sucre des colonies, devront payer en outre beaucoup plus cher d'autres objets de consommation, à cause des impositions dont on les grevera : dans tous les cas ils ne pourront donc que souffrir du rapide développement de la nouvelle industrie dans les États associés.

Il ne faut donc pas s'attendre à un accroissement absolu de richesses pour tous les peuples de l'Allemagne par suite de l'introduction de la fabrication du sucre : les bénéfices peuvent être grands, sans doute, pour quelques-uns ; mais les désavantages et les pertes ne le seront pas moins pour quelques autres, sous le rapport économique-politique et financier.

J'ai cru utile et opportun de rendre attentif à ces désavantages, afin qu'une spéculation mal entendue ne se précipite pas à la légère dans une voie qui ne promet de profit certain au producteur qu'autant que les circonstances extérieures le favoriseront.

(Le D.^r MUHRHARD, de Cassel.)

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,

RELATIVEMENT AUX BESOINS DE L'ÉTAT.

Le travail qu'on va lire, et qui s'occupe d'une des questions les plus importantes de l'économie publique, est extrait d'un ouvrage sur la politique¹, par M. F. C. DAHLMANN, professeur à Gœttingue, l'un des plus savants hommes de l'Allemagne, et un de ceux à qui l'étude du passé ne fait pas oublier les besoins du présent; qui ne méprisent pas la théorie, mais qui n'oublient pas que, dans la politique surtout, il faut consulter sans cesse les faits consacrés, les circonstances données, les nécessités actuelles. Le premier volume, qui seul a paru, traite de l'État en lui-même. L'esprit qui l'anime est sage, libéral, modéré, éclectique. L'auteur ne cherche à plaire à aucun parti; il émet l'espoir que son livre déplaîra à toutes les sectes politiques. Avec beaucoup d'idées depuis longtemps acquises à la science, cet ouvrage en renferme qui lui sont propres, sans tomber dans le paradoxe. Il reproduit avec clarté et simplicité des vérités depuis longtemps reconnues par tous les bons esprits; mais il les relève par l'ordre systématique dans lequel elles sont présentées, et leur donne une force nouvelle par leur rapprochement, par la précision et quelquefois par l'originalité de l'expression. Nous traduisons la partie relative à l'éducation nationale, considérée comme une branche de l'administration publique.

J. W.

¹ *Die Politik, auf den Grund und das Maass der gegebenen Zustände zurückgeführt*; tome I.^{er} Gœttingue, chez Dietrich, 1835.

I. Du droit de l'État à surveiller l'éducation et l'instruction en général.

L'efficacité des institutions de l'État ayant pour objet le maintien du droit et de la justice, dépend de la nature de ses établissements d'éducation et d'instruction publiques. Il ne suffit pas de rappeler aux hommes quels sont leurs devoirs : il faut surtout travailler à bien diriger leur volonté. Or, notre volonté n'est bien dirigée qu'autant que parmi les puissances qui se combattent dans l'homme, la meilleure est mise en possession de l'empire sur toutes les autres. Pour y réussir, il faut que de bonne heure les sentiments soient portés vers le plus parfait de tous les êtres, la source de tout bien et le fondement de toute existence; il faut initier l'homme-enfant à la connaissance, et le disposer à une action conforme aux bons sentiments, afin que l'action elle-même témoigne au dehors de la noblesse de la nature humaine. C'est à l'éducation publique de diriger les hommes dans toutes ces voies, et c'est d'après elle qu'on peut juger de l'esprit d'une nation. Là où l'esprit d'une nation a pris un grand essor, là seulement il y a une opinion publique, et celle-ci est alors une force bien autrement puissante que toutes les institutions politiques.

Les animaux eux-mêmes prennent soin de leurs petits, et leur transmettent la tradition de leur espèce; l'homme, leur supérieur, peut les dresser; mais lui-même ne peut être élevé et perfectionné que par ses semblables. Il est perfectible tant qu'il vit; mais l'enfant seul est susceptible d'éducation, et l'éducation embrasse l'homme tout entier, l'homme physique aussi bien que l'homme moral.

Ainsi que l'État sort de la famille, toute la culture de l'homme a sa source dans le mariage. Le mariage est la condition de tout ce qui rend un peuple grand et bon. Par l'éducation, le mariage forme le peuple; par l'économie domestique, il forme l'économie publique, nationale. Le mariage n'a rien de commun avec la promiscuité des sexes, et doit être distingué de la polygamie. Le véritable mariage est de sa nature simple : c'est l'union d'un seul homme avec une seule femme, librement contractée des deux

parts. Par cette union de deux membres de deux familles distinctes se forme une famille nouvelle. Le mariage est un lien si sacré, qu'à peine y a-t-il un peuple chez qui, pour le sanctifier et appeler sur lui la bénédiction du Ciel, la communauté civile ne se change en communauté religieuse. Sans mariage point d'éducation; l'enfant illégitime ne doit son salut qu'à la charité chrétienne : c'est un ruisseau qui ignore sa source.

La nature elle-même a ordonné à la mère d'être la nourrice de son enfant dès avant sa naissance et longtemps après. Elle demeure chargée de ce soin jusqu'au moment où l'éducation et l'instruction se séparent et deviennent deux choses distinctes. Mais dès l'instant où l'enfant commence à devenir une personne, l'État et la famille se disputent le soin de le conduire, surtout s'il est du sexe masculin. Au sortir de la première enfance les Spartiates enlevaient les enfants aux mères, pour les remettre aux mains de précepteurs publics, et c'est aussi ce que, à l'exemple des Doriens, recommandent Platon et Fichte.¹

Un enfant, jugé digne d'être élevé, appartenait, selon la politique des Spartiates, à l'État. Pendant six ans seulement les enfants mâles demeuraient dans l'obscurité de la maison paternelle²; avec la septième année commençait l'éducation publique du futur citoyen : à partir de ce moment il entrait dans les rangs de la jeunesse de l'État. A l'âge de dix-huit ans, son éducation n'était pas encore finie ; au contraire, la discipline à laquelle il était soumis à partir de ce moment ne devenait que plus sévère. Il prenait alors part, mais pour servir les autres, aux repas publics des hommes faits, il aidait à surveiller les garçons plus jeunes. A la fois élève et maître, il demeurait dans cet état jusqu'à l'âge de trente ans.

Pourquoi à Sparte l'État se saisissait-il de si bonne heure de l'enfant, que les autres tribus doriennes laissaient dix ans de plus à la famille³? C'est parce que la tribu de Sparte était dans la nécessité de concentrer incessamment toutes ses forces pour main-

¹ Discours adressés à la nation allemande (discours 10 et 11). Berlin, 1808.

² *σκητιν*.

³ Voyez les Doriens par Ottfried Muller, II, p. 303 et *passim*.

tenir sa domination sur ceux qui, selon une expression de Xénophon, auraient volontiers dévoré vivant tout Spartiate¹, c'est-à-dire, contre la haine des neuf dixièmes de la population. C'est aussi pour cela que la conservation de l'État était avant tout le but du mariage spartiate et de l'éducation. Le mariage était obligatoire et n'était respecté qu'autant qu'il était fécond. La religion et la gymnastique étaient les deux objets principaux de l'éducation. Par la première il s'agissait de se concilier les puissances supérieures, qui font la prospérité ou le malheur des États, le soleil, les éléments, tout ce qui remplit d'espoir ou d'effroi les cœurs des mortels, tout ce qui peut exercer quelque influence sur leurs entreprises. La seconde devait, par un exercice constant, fortifier le corps et le préparer pour l'heure du danger. Entre ces deux choses se plaçaient quelques moyens simples destinés à développer les facultés de l'âme. Par le corps l'âme aussi devenait forte. Subir sans murmure, avec joie, toute sorte de privations et l'inclémence du ciel, était un devoir. La chasse aux bêtes fauves et aux esclaves, des larcins exécutés avec adresse, étaient des objets d'émulation pour l'adolescence, et ses plaisirs, le pugilat, la danse aux sons de la lyre et de la flûte, des chants à l'honneur des dieux et des héros; le plus petit nombre lisaient et écrivaient. Les lois, on les apprenait par cœur, sous la forme de sentences qu'on répétait sans cesse. La maxime fondamentale de cette éducation était de former les Spartiates de manière à ce qu'ils fussent les meilleurs dans l'État, et égaux entre eux. Le reste des habitants, libres ou esclaves, étaient sacrifiés à cette exigence, à peu près comme de nos jours il est défendu dans la Virginie d'apprendre à lire à un homme de couleur. Mais des deux choses qu'Aristote, dans sa Métaphysique, établit comme les conditions d'une culture intellectuelle supérieure, savoir, la domination et le loisir, les Spartiates ne possédaient que la première : le travail, nécessaire pour leur assurer la puissance, les privait du loisir, qui est le père des muses.²

¹ Xénophon, Hélién., III, 3, 6.

² En allemand le mot qui exprime le *loisir*, est à peu près l'homonyme du mot *Muse* : *Musse* et *Muse*. (Note du Traducteur.)

Nous n'avons aucune raison pour imiter les Spartiates et ceux qui les ont pris pour modèle. Ni nous ne nous trouvons dans la même nécessité, ni ne nous prévalons du droit de sacrifier à l'État des biens qui sont d'un plus grand prix qu'un État qui, pour exister, aurait besoin de pareils sacrifices : nos moyens d'éducation doivent embrasser toutes les classes de la nation. Dans l'État, tel que nous le concevons, il n'y a qu'un seul qui règne par droit de naissance, et personne qui ne naisse que pour servir. Il n'y a qu'une nature dévouée au mal qui puisse descendre jusque-là. Nous voulons que chacun puisse monter à la place que lui assignent le talent, le mérite et la fortune, la première place exceptée.

Toutefois l'infériorité à cet égard n'est pas en tout point du côté de l'antiquité. La hauteur sereine à laquelle le peuple athénien sut s'élever et se maintenir pendant plusieurs générations, n'a pas son égale dans l'histoire, et cependant sa voie n'est pas la nôtre : notre tâche à nous est devenue plus difficile et plus rude, il faut bien en convenir, depuis que l'humanité a pris le pas sur l'État. C'est pour faire droit à l'humanité qu'il a fallu renoncer à cette base si large et si commode que l'esclavage fournissait à l'édifice politique chez les anciens au profit des classes privilégiées ; le servage même n'a pu se maintenir en présence de ce principe, et plus d'un homme d'État a travaillé de bonne foi à détacher le laboureur de la glèbe et l'artisan des liens de la corporation, sans se douter qu'il préparait par là la représentation nationale. C'est la puissance de ces principes qui a rendu si difficiles les affaires publiques : cette puissance est si irrésistible, que tout l'art de la politique se borne à en faire entrer graduellement et organiquement dans l'édifice social, les résultats à mesure qu'ils se montrent. Ils entraîneraient l'État qui oserait engager avec eux une lutte inégale. C'est ce qui rend notre éducation, supérieure et inférieure, si différente de ce qu'elle fut chez les anciens, et plus laborieuse la condition des classes placées aux deux extrémités de l'échelle sociale. Une culture supérieure ne s'acquiert qu'au prix d'études ardues et variées, et les classes inférieures sont assujetties aux travaux pénibles de la journée et de la main-

d'œuvre, que le Grec et le Romain libres abandonnaient aux esclaves.

Ce qui caractérise le plus singulièrement notre instruction supérieure, c'est la nécessité d'étudier plusieurs langues, et surtout des langues mortes ; l'étude de la religion elle-même suppose la connaissance de deux langues anciennes : il en est ainsi de la jurisprudence. Il est difficile de dire ce que ce travail a tout à la fois de pénible et d'utile. Le jeune écolier, rongé par l'écorce d'une langue ancienne, commence à comprendre la chute par le péché, et pourtant Charles-Quint a pu dire avec raison qu'un homme a autant d'âmes qu'il entend d'idiomes, ce qui du reste présente encore deux côtés. Le langage est l'organe de la pensée ; on ne saurait penser sans un langage quelconque, et encore moins est-il possible de communiquer des pensées, sans en recevoir à son tour. Apprendre une langue à fond, c'est apprendre à penser ; savoir comparer plusieurs langues, c'est se mettre en état d'apprendre sur la nature des peuples ce qui n'est consigné dans nulle histoire. Les questions que la syntaxe d'une langue qui a vécu, offre à résoudre, sont sans nombre, et se recommandent aussi bien aux jeunes intelligences qu'à la profondeur de l'âge mûr. Vient ensuite le contenu des ouvrages de l'antiquité, qui plaisent à l'esprit par la plus noble simplicité unie à la plus haute perfection, et en même temps se refusent à la présomption du jugement par la distance qui les sépare de nous.

Tout cela est vrai, mais ce qui est vrai aussi, c'est que tant de canaux du savoir, qui de partout viennent sillonner notre sol, lui ôtent facilement toute consistance et toute solidité. L'abîme entre le savoir et le pouvoir, entre l'intelligence et le caractère, est devenu immense. Ceux qui parlent le plus de la valeur, du courage, sont-ils braves et courageux ? Ceux qui parlent le plus du dévouement et de ses nobles sacrifices, quels sacrifices font-ils à la patrie ? La grande majorité des savants, ne sont-ils pas plus extérieurement parés qu'intimement pénétrés de leur savoir ? Leur action n'en est-elle pas alourdie, au lieu d'en recevoir plus de chaleur et de vie ? Savons-nous réellement pour nous-mêmes,

ou ne savons-nous pas beaucoup plus pour les autres ? Et au fond que peut-on savoir pour les autres ? Tout savoir qui n'est qu'appris, est malade et rend malade. A qui plus qu'aux savants en général manque cet équilibre plein de force des facultés physiques et morales, qui caractérise l'homme complet ?

Personne n'a ressenti plus douloureusement et exprimé avec plus de force que Rousseau, dans son *Émile*, ce mal profond de la société actuelle, cet état contre nature, cette vie pour les autres, non pour les servir, mais pour les exploiter ; cette vaine et néanmoins si difficile recherche du plaisir, et tout ce qui nous éloigne de la vérité et nous fait perdre de vue le véritable but de la vie. Tous ces maux, Rousseau les impute à la civilisation, à la société, aux arts et aux sciences. Néanmoins il n'admet pas davantage un état de nature absolu, qui selon lui ne laisserait subsister que des instincts et des besoins physiques. C'est pour cela qu'il imagine une sorte de milieu où déjà la famille et la patrie sont constituées, à l'exclusion de tout ce qui s'y rattache d'ailleurs parmi nous, et il trouve cet état dans la vie sauvage, s'inquiétant peu, du reste, de l'inconséquence qui approuve un commencement de culture et en repousse le développement. Il oubliait que la puissance mystérieuse de la société civile, qui seule donne aux vertus des hommes l'occasion de se montrer, saura bien trouver à travers toutes les erreurs de la civilisation, ce retour à la nature, qui doit la combler et terminer heureusement le cercle qu'elle doit parcourir.

Il y a dans l'*Émile* un sujet inépuisable de méditation. Malheureusement ce sont les dehors d'un phénomène extraordinaire, qui sont le plus facilement saisis et portés sur le grand marché de la vie. En Allemagne Rousseau suscita une troupe nombreuse de réformateurs, qui prétendaient enseigner aux enfants la nature au lieu des langues anciennes, et ramener les vieux eux-mêmes à l'enfance. Ils oubliaient, ces apôtres d'une doctrine nouvelle, qu'à côté du sentiment de leur faiblesse et de leur dépendance, les enfants nourrissent un respect profond pour tout ce qui est placé plus haut ; respect qu'il suffit de ne pas étouffer pour en tirer bon parti. Ils ne voyaient pas qu'un bon livre élé-

mentaire, au lieu de se rabaisser entièrement jusqu'au niveau de l'intelligence enfantine, doit renfermer, à côté de choses simples et faciles, des choses plus difficiles et propres à piquer la curiosité, à aiguillonner le désir de savoir. Les pédagogues de l'école de CAMPE et de TRAPP¹ avaient raison jusqu'à un certain point dans la partie négative de leur doctrine, et d'autant plus tort dans la partie affirmative. Ils reconnaissaient ce qu'il y avait d'inutile dans la routine de l'enseignement des langues anciennes; mais ils érigèrent en principe l'utilité, lequel, s'il est exclusivement appliqué, est un obstacle à toute culture plus noble et plus élevée. Des méprises de ce genre ne sauraient avoir de durée au milieu d'une nation savante, tandis que des erreurs comme celles de Rousseau renaissent toujours, parce qu'elles ont leur source dans un vice de l'âme, et s'appliquent aisément à la vie. Elles flattent l'orgueil, donnent à ceux qui les professent l'apparence d'une originalité qui se prétend au-dessus de son siècle et indépendante de l'ordre établi, et qui ne se soumet aux lois existantes qu'autant qu'il le faut pour échapper à la vindicte publique. Des hommes de cette trempe se persuadent qu'ils n'appartiennent pas à un État particulier, mais au monde, à l'humanité tout entière. C'est de la même source que naît, dans le domaine de la science, cette présomption vaniteuse qui tend à se mettre au-dessus de l'État et de ses nécessités. C'est ainsi qu'on entend parler quelquefois d'une philosophie du droit, qui se prétend supérieure à toute application à un présent trop misérable pour être étudié et compris, d'une histoire trop haute pour s'abaisser jusqu'aux événements du jour.

S'il suffisait, pour justifier une erreur, de remonter à sa source historique, on pourrait se borner à faire remarquer que de pa-

¹ Les ouvrages de E. C. Trapp sont aujourd'hui à peu près oubliés. Il publia en 1780 un *Essai sur la pédagogie*, et en 1781 une feuille hebdomadaire, intitulé: *l'Éducateur*, trois volumes. Ils n'ont plus d'autre utilité que de caractériser assez exactement l'état de la pédagogie en Allemagne de 1780 à 1790. Les règles utiles qu'ils renferment ont passé dans d'autres livres. Dans son antipathie pour l'enseignement des langues, Trapp alla jusqu'à dire qu'une langue de plus dans un instituteur populaire, est un obstacle de plus.

(Note du Traducteur.)

reilles tendances se montrent toujours lorsque les sciences commencent à prendre un grand développement, et à sortir des limites d'un État; lorsqu'il devient manifeste que sur ce terrain des alliances peuvent être conclues avec l'étranger, qui n'ont pas besoin du contre-seing du garde des sceaux, et qu'il y a ici une division et une communauté de travail que la guerre elle-même n'interrompt pas. C'est pour cette raison que déjà les philosophes de l'école de Socrate furent accusés d'être de mauvais citoyens; et quand depuis une même foi se répandit sur toutes les parties du monde, quand un seul et même chef soumit tous les États à des règlements spirituels, qui atteignent jusqu'à la vie la plus intime des peuples, un esprit considérant tout cela du point de vue ecclésiastique, pouvait aisément se persuader, qu'à tout prendre, la communauté religieuse était le seul État vrai et destiné à absorber et à réunir dans son sein tous les autres États. C'était une illusion, et la preuve du contraire fut établie lentement, à la vérité, mais d'une manière plus solide que ne pouvait le faire le bras séculier, par une puissance qui parut d'abord sans éclat et sans bruit. Dans la solitude des cloîtres et au sein du clergé lui-même se développèrent les écoles, destinées dans l'origine à former des prêtres et à répandre l'instruction religieuse; elles ne tardèrent pas à embrasser la jeunesse de toutes les classes. De là il y avait loin encore jusqu'à l'indépendance. Mais arriva le temps des universités, et quand celles-ci furent établies solidement, l'Église eut peine à y reconnaître son ancien nourrisson, l'humble maître d'école. La science veut prendre sa place entre l'État et l'Église, une place à part et décidée, qu'il est impossible de ne pas lui reconnaître; mais qu'elle aussi, dans son propre intérêt, ne doit pas méconnaître non plus.

Fichte, avec son énergie accoutumée, a tenté d'exterminer d'un seul coup cette façon de sentir et de penser, qui se détourne avec une orgueilleuse faiblesse de la vie publique. Ainsi que précédemment, dans son Droit naturel, il avait tranché une autre question bien difficile, en disant qu'il est impossible qu'un peuple se mit en rébellion, vu qu'il serait absurde de dire que

la souveraineté se soulève contre elle-même; ainsi plus tard, quand il s'agit de sauver une patrie gémissant sous la domination étrangère, désespérant des parents actuels, il leur ôtait les enfants pour les faire élever exclusivement par l'État. Mais l'État qui ne voudrait pas des parents pour l'éducation de leurs fils, les jugeant peu propres à ces fonctions en tant qu'ils appartiennent à une génération corrompue, serait toujours obligé de s'adresser pour cela à des hommes de la même génération. Il s'abuserait ainsi dans les moyens qu'il emploierait pour se sauver. Sans être sûr de rien gagner, la perte qu'il ferait serait certaine. Au sein de la famille, à la bienfaisante chaleur du foyer domestique, le chef de la maison, qui ne montre peut-être au dehors que son mauvais côté, élève son fils avec désintéressement : il veut qu'il devienne meilleur que lui, et c'est contre cet heureux instinct de la nature paternelle que viennent échouer communément tous les calculs égoïstes.

Jamais un État n'a pu, sans se blesser lui-même dans la meilleure partie de son être, s'approprier les enfants, pour les dresser, selon ses désirs, dans des vues politiques seulement, sans égard pour leurs dispositions et leurs vœux personnels. Pour nous, des principes meilleurs et plus justes nous interdisent absolument d'abandonner ainsi nos enfants à l'État. La protection et la nourriture de l'enfant appartiennent à la famille, aux femmes surtout, dont la destinée sociale est tout entière renfermée dans la famille; car la jeune fille ne quitte le cercle domestique que pour ne pas en être quittée et pour en fonder un autre. Plus tard même, alors que l'éducation et l'instruction deviennent deux soins différents, cette partie de la surveillance, qui constitue l'éducation proprement dite, demeure confiée à la famille. Les établissements, les pensionnats qui réunissent l'éducation à l'instruction, quelque utiles qu'ils puissent être par leur libre expérimentation à la science pédagogique, ne sont admissibles que pour suppléer à la famille là où elle manque, où elle est désunie, ou bien privée de tout moyen de culture intellectuelle. L'instruction, il est vrai, sort des limites de la famille, et d'autant plus

besoin des secours de l'État qu'elle tend plus haut : mais à cet égard même nous n'entendons pas que le gouvernement s'empare en quelque sorte de celui qui doit la recevoir. Le gouvernement offrira à tous des écoles publiques, mais sans porter préjudice aux écoles privées autrement que par la supériorité de ses établissements. La surveillance supérieure lui appartient sur tout l'ensemble de l'instruction, et à ce titre il prescrit les matières ou les rubriques de l'enseignement, mais non les vérités même qu'elles renferment. L'État examine tous ceux qui se vouent à l'enseignement. Enfin, il ne doit pas permettre que par la négligence des parents les enfants demeurent dans l'ignorance de tout ce qu'ils ont absolument besoin de connaître.¹

1 Ces principes, qui concilient autant que cela est possible la liberté de l'enseignement avec les nécessités politiques, sont en général pratiqués dans plusieurs États de l'Allemagne, et reconnus en partie par les lois qui nous régissent. Mais on a reculé jusqu'ici en France devant toute mesure législative qui obligerait les parents, sous de certaines peines, à envoyer leurs enfants à l'école, et à les y envoyer régulièrement. On a jugé cette mesure peu compatible avec nos habitudes de liberté. Vainement a-t-on opposé à cette considération la loi du recrutement, qui décime tous les ans la jeune population au profit de l'État. Pourquoi, lorsqu'il ne répugne pas à nos habitudes de liberté de demander au jeune conscrit le sacrifice de sept de ses plus belles années, celui de sa vie peut-être, ne forcerait-on pas les enfants, dans leur propre intérêt, de se présenter tous les jours à l'école? Aussi ce n'est pas là qu'est la difficulté. Si l'on voulait consulter là-dessus les conseils généraux et les conseils municipaux, on verrait que la grande majorité demande que la fréquentation de l'école primaire soit rendue obligatoire pour tous. Mais quels seraient les moyens coercitifs? C'est là qu'est la difficulté. On a proposé de punir les parents négligents de l'amende, de la prison, de l'exclusion de toute part à la bienfaisance publique. Le premier de ces moyens n'atteindrait qu'un petit nombre de parents aisés, et ne pourrait s'appliquer aux pauvres. Le dernier peut être essayé même sous la législation actuelle; mais il a le grave inconvénient de frapper souvent d'autres personnes que celles qu'il serait juste de punir, et ne serait d'ailleurs de presque aucune application dans les communes rurales. Reste la prison pour les parents ou les tuteurs récalcitrants. Mais à cet égard encore les inconvénients et les difficultés seraient sans nombre; ici encore la punition ne tomberait pas uniquement sur le coupable, et l'application de cette peine serait bien difficile dans les villes. Dans les campagnes les instituteurs seraient chargés du rôle d'accusateur et de dénonciateur, et ce rôle forcé les rendrait odieux. Avant donc d'attacher une pénalité à la négligence coupable des parents, qui refuseraient obstinément d'arracher leurs enfants à la misère de l'ignorance, il faut continuer à ouvrir partout des écoles, il faut les tenir aux heures les plus convenables de la journée; sans prodiguer la gratuité, il faut, par le

II. De l'instruction des enfants et des adolescents ou des écoles:

Un homme peut à son gré rendre riche un autre homme, mais il ne peut le former que conditionnellement. L'instruction que chacun peut recevoir dépendra toujours de son âge, de ses dispositions et de sa condition actuelle. Il faudrait pouvoir enseigner à chaque élève ce qui lui convient le mieux; car, ainsi que chaque feuille, chaque individu humain a sa forme particulière. Mais un établissement étant toujours destiné à réunir un grand nombre d'élèves, tout ce qu'on peut faire, c'est de les diviser en classes. Les établissements sont d'ailleurs de diverse nature et se consacrent les uns à un enseignement supérieur, les

bon marché de l'enseignement, par des écoles plus ou moins gratuites, par des primes, dans de certaines localités, laisser sans excuse les plus pauvres même. Ces primes consisteraient en livres, objets d'habillement, etc. Il faut inviter les comités locaux, les conseils municipaux, les curés et les pasteurs à user de toute leur influence pour engager les parents à envoyer leurs enfants régulièrement à l'école. Que si, après cela, on juge encore d'autres mesures nécessaires, administratives ou législatives, il faudra distinguer entre les villes et les campagnes. Dans les petites villes et dans les communes rurales il suffit d'ouvrir partout des écoles, et de les mettre à la portée des hameaux et des fermes isolées, et bientôt les diverses autorités n'auront plus qu'à veiller à ce que les écoles soient fréquentées régulièrement. Dans les grandes villes c'est autre chose. Là il faut des écoles pour les pauvres; il faut par des dénombremens exacts s'assurer quels enfants ne vont pas à l'école, et prendre des mesures en conséquence. Les enfants qui ne reçoivent aucune instruction, une fois connus, on trouvera presque toujours les moyens de les y amener. Ce qui doit avant tout appeler l'attention non pas seulement des administrations locales, qui en général sont ici impuissantes, mais encore du législateur, ce sont les enfants qui travaillent dans les fabriques. Une enquête sur cette matière est indispensable. Faite avec sincérité, elle mettrait au jour un abus épouvantable. Il y a des fabricants qui font travailler pendant quinze heures des enfants de sept à dix ans. Nous connaissons telle petite ville industrielle où sur 800 à 1000 enfants de six à quatorze ans, il y en a 150 à 200 qui ne reçoivent aucune instruction. C'est ici qu'il est juste, qu'il est urgent que la loi intervienne, pour régler les heures de travail en proportion de l'âge des jeunes ouvriers, et pour forcer les manufacturiers, au défaut des parents, de faire de la fréquentation de l'école une condition d'admission dans leurs ateliers. Ce n'est pas dans une simple note qu'un pareil sujet peut être traité convenablement. Nous prenons l'engagement formel d'y revenir ailleurs.

(Note du Traducteur.)

autres à l'enseignement primaire ou populaire : ces diverses écoles reçoivent dans leur sein la septième partie au moins de la population. S'il y a quelque inconvénient pour l'individu à se voir soumis ainsi à une règle commune, plus tard l'État le soumettra à une règle plus dure encore ; d'ailleurs l'éducation qu'il reçoit involontairement de ses condisciples, excite tout ce qu'il y a de force en lui par la résistance et l'émulation, et le met en état de trouver un jour sa place au milieu des froissements de la société. Cette éducation est d'autant meilleure qu'elle corrige la mollesse de l'éducation domestique, et qu'elle ne tient aucun compte du privilège de la naissance ou de la fortune.

L'objet des écoles savantes n'est pas de former des savants, mais bien de fournir par des connaissances aux élèves les directions et les moyens nécessaires au savant et à l'administrateur futurs.

L'instruction dans les écoles savantes est de sa nature universellement historique : elle cueille ses fruits de l'arbre de la science, qui a grandi par les soins de tous les peuples et de tous les temps. Dans les écoles bourgeoises elle a un fondement plus national, ayant surtout en vue la patrie et les besoins du moment. De là une grande différence entre les objets de l'enseignement et plus encore dans la méthode. Il y a de plus une distinction à faire entre les écoles primaires supérieures et les écoles primaires élémentaires. Mais un but que toutes les écoles doivent se proposer, c'est de former tous les élèves à l'obéissance aux lois, à la soumission à l'ordre, aux bons et nobles sentiments. Tel est partout l'essentiel, de même que les bases communes de l'enseignement ont toujours été la langue et les mathématiques. De plus, pour les premières années il est civilement utile qu'on ne fasse aucune distinction entre l'école savante et l'école bourgeoise supérieure, et que l'instruction y soit la même tant qu'il importe surtout que la langue nationale soit l'objet principal de l'enseignement, que les élèves soient exercés à la bien parler, lire et écrire. C'est là la condition de toute bonne instruction : il faut avant tout songer à former cet organe indispensable de la connaissance et de la société. Si les exercices de la langue portent sur les matériaux

si variés que peuvent fournir la nature et l'histoire, ils seront en même temps une source de notions utiles que la connaissance du pays servira à rendre plus sensibles. L'arithmétique, par ses opérations exactes, contribuera à y mettre plus d'ordre. Si dès lors se joignent à ces études les éléments d'une seconde langue, de celle qui parmi les langues historiques a exercé le plus d'influence sur la plupart des idiomes vivants, je veux dire les éléments du latin, ce serait un grand avantage pour le futur fonctionnaire, puisque une étude élémentaire de cette langue universelle des savants lui faciliterait l'intelligence de la langue du monde, qui est aujourd'hui le français. Dans les classes élevées l'école bourgeoise supérieure se sépare de l'école savante : celle-ci s'applique davantage à l'étude des langues anciennes. Au latin se joint le grec, qui récompense de plus grands efforts en leur offrant une source plus abondante d'instruction et de culture intellectuelle. On pénètre plus avant dans les mines de la littérature ancienne, surtout au moyen de l'histoire, qui offre d'ailleurs ample matière à l'exercice de la mémoire, à l'époque où elle reçoit avec le plus de facilité.

Celle-là, l'école bourgeoise supérieure, s'occupe plus de langues vivantes, de l'étude de la nature, de la vie, de l'histoire moderne. Dans l'une et l'autre est également enseignée l'histoire nationale, ainsi que les mathématiques, dont l'étude se continue partout, et qui, dans la classe la plus élevée de l'école savante, remplissent le but que quelques-uns voudraient atteindre en y introduisant l'étude de la philosophie ou de son histoire ; car, à cet égard, quel but plus élevé l'école savante pourrait-elle en général se proposer que de former et de développer l'esprit philosophique, le goût de la philosophie ? Or, c'est ce que fait à un haut degré l'étude des mathématiques. Les mathématiques pures partent de la connaissance la plus simple, y rattachent par un enchaînement ininterrompu de raisonnements, qui n'admet aucun relâchement de l'attention, des connaissances nouvelles et non moins certaines. Elles pénètrent l'élève du sentiment de la plus parfaite évidence, de la foi la plus vive et la plus inaltérable qu'il y a des vérités qu'aucun doute ne saurait atteindre. En même

temps elles lui font comprendre tout aussi nécessairement que toute vérité n'est pas mathématiquement démontrable. C'est ce qui arrive lorsque, quittant les grandeurs abstraites, l'élève passe de l'arithmétique et de l'algèbre aux mathématiques appliquées, où les formules précédemment établies subissent de nombreuses modifications en présence des forces de la nature. C'est de cette manière que les mathématiques, purement formelles d'abord, viennent s'unir naturellement aux moyens de culture matériels, par les sciences physiques, à peu près comme la philologie, par l'étude des anciens, s'allie à l'histoire; et c'est dans cet esprit qu'est conçue l'Instruction prussienne du 18 septembre 1814, ayant pour objet d'organiser les gymnases des provinces rhénanes.¹

Des écoles sont par la division sorties les universités; mais cette origine ne donne pas aux écoles le droit de s'ériger en universités, ni même celui d'enseigner prématurément des choses qui sont du domaine de l'enseignement universitaire. Des établissements de ce genre, renonçant à leur véritable caractère, négligent ce qu'ils pourraient et devraient faire pour tenter l'impossible. Toutes ces tentatives d'enseigner au collège ce qui doit être réservé à l'académie, sont vaines, et tout aussi vainement essayerait-on à l'école d'imiter les méthodes de l'université. Les instituteurs qui prétendent enseigner à la manière des professeurs s'habituent à une diction prétentieuse et recherchée, qui ne peut que nuire à l'enseignement. Dès lors ils songent uniquement à donner à leurs leçons une marche bien systématique, à dicter tout au plus des paragraphes; mais ils négligent la partie la plus essentielle de leur tâche, qui consiste à s'enquérir sans cesse si leurs leçons ont été saisies et comprises, et à ne pas laisser l'attention se relâcher.

¹ Voyez Bernhardi, de l'Organisation des écoles savantes (dissertation IV). Iéna, 1818. Toutefois le *Règlement de l'examen à subir par les écoliers qui quittent les gymnases pour l'université* (*Reglement für die Prüfung der zu den Universitäten übergehenden Schüler*), qui parut à Berlin en 1834, nomme parmi les objets de l'examen d'admission aux universités, les *Éléments de la philosophie*, ce qu'on appelle en Allemagne la *propédeutique philosophique*, les études philosophiques préparatoires.

Cette prétention d'imiter dans les collèges la méthode de l'enseignement supérieur, n'est pas moins funeste sous le rapport de la discipline. Déjà indépendamment de cette confusion, la soumission qui convient à la jeunesse des écoles est assez compromise dans un siècle où peu savent commander, et où presque personne ne veut obéir. Autrefois les parents abdiquaient entre les mains des maîtres toute leur puissance paternelle pour tout le temps que duraient les classes. La passion pouvait abuser de cette omnipotence ; mais l'usage était raisonnable et laissait au maître une autorité nécessaire. Aujourd'hui encore on refuse aux parents la faculté d'intervenir ; mais on prétend par des instructions officielles, la *magna charta* des écoliers, et par des commissions de surveillance, prévenir, de la part des régents, tout abus de pouvoir : pour éviter toute punition arbitraire, on réduit le maître au rôle de rapporteur ; on l'oblige à inscrire dans le protocole de censure toutes les fautes et les négligences des élèves, ce qui non-seulement prend aux régents un temps précieux, mais encore, ce qui est plus déplorable, compromet leur autorité. On procède alors presque judiciairement contre les accusés. Si une peine est prononcée, elle est exécutée par l'appariteur ; mais elle se fait attendre, et donne aux fautes juvéniles l'apparence du délit et du crime. S'il y a acquittement, ce qui peut arriver, le maître se sera montré la partie adverse de l'élève, et il paraîtra vis-à-vis de lui avec tout le désavantage d'un accusateur qui a perdu son procès. Il faut de toute nécessité laisser aux régents un grand pouvoir de discipline. Les bois de bouleaux, dont l'école d'Éton faisait une si grande consommation, auxquels Fox, déjà presque homme, ne put se soustraire, et que Burke montrait à M.^{me} de Genlis, qui lui avait demandé quel était le principe pédagogique des Anglais, étaient plus utiles que nos règlements actuels, qui disent aux enfants à quel âge ils ne peuvent plus être frappés, et placent les maîtres sous la surveillance des élèves. Pourquoi faut-il que les lois n'arrivent jamais que lorsqu'elles ne sont plus nécessaires ? Depuis longtemps, en Allemagne, l'opinion publique s'était prononcée contre les tyrans des écoles, et ne les

tolérerait plus nulle part, alors qu'une législation inspirée par la mollesse est venue sacrifier la discipline à des craintes chimériques. Il importe beaucoup à cet égard que jamais l'élève ne puisse invoquer un droit, que tout soit abandonné à la direction des supérieurs et à une convention tacite entre les maîtres. Dans aucun cas il ne faut, par un accord formel et public, assurer l'inviolabilité des parties du corps les plus exposées.

Jusqu'à quel degré convient-il de pousser l'instruction des classes inférieures de la société? La solution de cette question dépend beaucoup moins du désir qu'un peuple peut avoir de s'instruire, et qu'on peut exciter en lui, que de sa capacité à recevoir une certaine culture. La Bible et le Catéchisme ne peuvent manquer aux protestants, et il faut nécessairement leur offrir les moyens de s'instruire : la même morale qui interdit aujourd'hui au père de tuer son fils, défend à la négligence et à l'égoïsme des parents de laisser périr l'esprit de leurs enfants. Il est du devoir de l'État de les en empêcher. La réformation est la mère des peuples lisants et écrivains. L'Écosse en fournit la preuve. Là son esprit pénétra toute la nation, et en excitant partout la discussion des dogmes, il apporta des livres et des plumes dans la moindre chaumière. Il n'en fut pas ainsi en Angleterre, et encore moins en Irlande. On placerait dans chaque village irlandais une maison d'école avec un maître habile, sans faire avancer d'un pas la culture populaire. Pourquoi? Parce que le sol se refuse à la culture. Sans réceptibilité (faculté qui du reste n'a rien de commun avec les dispositions naturelles), les institutions publiques sont comme ces vaines décorations de villages et de troupeaux, par lesquelles l'adulation trompa les yeux de Catherine, lors de son premier voyage en Crimée. Pour que l'instruction du peuple soit possible, il faut que la condition du laboureur et du journalier soit telle qu'elle lui permette de lever quelquefois le regard de dessus le sillon qu'il trace, de se priver quelques heures par jour de l'assistance de ses enfants, qui sont à la fois la cause et l'appui de sa laborieuse misère. Celui dont tous les efforts sont absorbés par le besoin de la subsistance,

considère la conservation de son existence physique comme l'unique objet de ses vœux et de ses travaux : sans le bienfait de la nuit, il serait moralement mort. L'excès du travail corporel paralyse l'essor de l'esprit, enfante des natures de brigands ou d'esclaves, et donne lieu à la fausse doctrine de la justice d'une servitude héréditaire. Tout cela néanmoins ne doit pas nous empêcher de reconnaître de quel prix est une heure de travail de plus pour l'économie domestique du pauvre, et qu'il ne faut, dans l'intérêt de l'instruction, lui enlever ses enfants que le moins de temps possible. C'est là ce qui fait le mérite des méthodes qui promettent de faire beaucoup en peu de temps, comme celle de l'enseignement mutuel que l'Écossais André Bell trouva chez les Hindous, et que des voyageurs russes ont également rencontrée dans le Tibet. Cette méthode se recommande par le peu de temps qu'elle enlève au travail, par le bon marché, et peut-être aussi, aux yeux de quelques-uns, par la subordination presque militaire qui lui est propre. On peut en effet la trouver à sa place dans des contrées où l'on a peu fait encore pour l'instruction élémentaire, comme par exemple dans une partie notable de la Grande-Bretagne, de la France¹, et surtout en Russie et dans l'Amérique espagnole, parce qu'il est bon qu'à tout prix le peuple sache lire, écrire, calculer. Là seulement où avec peu de moyens il s'agit de former les masses dans le plus court temps possible, une méthode toute mécanique est admissible. Mais pour nous, après avoir lutté contre les méthodes qui s'appliquaient à faire

1 Il ne faut pas oublier cependant ce qui s'est fait dans ces derniers temps en France pour le progrès de l'instruction primaire. En 1827, sur 5 millions et demi d'enfants de six à quatorze ans, 1,200,000 seulement, ou 1 sur 5, fréquentaient les écoles. Il n'y avait alors en France que 25,900 écoles primaires élémentaires, et près de la moitié des communes en manquaient entièrement. Sous le ministère Martignac, en 1828, furent créées 4000 écoles nouvelles. Depuis la révolution de juillet, M. Guizot, ministre de l'instruction publique, puissamment secondé par M. Cousin, a rendu de grands services à cet égard. La loi de juin 1833, évidemment imitée de ce qui existe en Prusse, fut un immense progrès. Dès la fin de 1833, la France comptait 45,119 écoles primaires. — J'ajouterai à cette note de M. Dahlmann, que depuis 1833 ce nombre s'est beaucoup augmenté, et que le moment n'est pas éloigné où le moindre village français aura son école. Depuis que la loi a parlé, il ne dépend plus de personne que toutes les communes ne soient pourvues d'écoles primaires. (Note du Trad.)

un jeu de l'enseignement, combattons maintenant, repoussons de toutes nos forces les méthodes mécaniques, qu'elles portent le nom de Jacotot, de Hamilton ou de Bell-Lancastre. Quoi de plus absurde, et pourtant nous en avons vu des exemples, que de vouloir parmi nous porter le trouble dans une excellente organisation des écoles de campagnes, dont l'unique défaut est d'être trop dispendieuse, pour y introduire le bruyant mécanisme de l'enseignement mutuel¹ ! Le vrai philanthrope ne verra pas uniquement dans l'instruction à donner aux dernières classes du peuple, un moyen d'ajouter à leur bien-être matériel, mais surtout une source de culture intellectuelle et de moralité.

(La fin au prochain numéro.)

1 Malgré tout ce qu'on a écrit sur la méthode de l'enseignement mutuel, cette question est loin d'être vidée. C'est à peine si elle a été nettement posée. Cela est si vrai, que nous avons vu des hommes politiques, d'accord sur tout le reste, émettre sur cette matière des avis diamétralement opposés. Est-ce du principe même de la méthode, déjà reconnu pour excellent par Quintilien, ou seulement de quelques-uns de ses procédés qu'il s'agit ? Une méthode ne peut-elle pas être bonne dans des circonstances données, la seule applicable peut-être, et néanmoins être condamnée par une critique philosophique absolue ? Ne peut-on pas, tout en la préférant à d'autres méthodes plus imparfaites, lui préférer à son tour des procédés meilleurs ? Quand cette idée fut apportée en France, elle fut accueillie avec transport par le parti libéral et repoussée avec violence par le parti opposé. Elle offrait un moyen puissant d'instruction populaire pour un pays qui manquait non-seulement d'écoles, mais surtout d'instituteurs. En Allemagne, au contraire, la nouvelle méthode fut reçue avec froideur, parce qu'on y possédait mieux que cela, et que l'on en aurait en général considéré l'introduction dans ce pays comme un pas rétrograde. C'est par la même raison et par suite des grands progrès qu'a faits parmi nous l'enseignement primaire, et dans l'espérance des heureuses destinées qui semblent se préparer pour lui, que les mêmes hommes qui en 1825 auraient pu recommander avec chaleur la méthode mutuelle à la France, peuvent fort bien en faire la critique en 1836. L'étonnement que témoigneraient les feuilles libérales de ce changement de langage, ne prouverait qu'une chose malheureusement trop certaine : c'est que les questions de pédagogie sont celles que les journalistes français entendent le moins, et que de toutes les parties de la philosophie sociale, c'est la *pédagogie* qui a fait jusqu'ici le moins de progrès au milieu de nous. Je ne pense pas que le moment soit déjà venu de renoncer à l'enseignement mutuel, je crois même qu'on fera bien de le conserver à toujours dans une partie de nos écoles populaires. Mais cela ne doit pas empêcher de le discuter, d'en faire voir les vices et de chercher à le remplacer, là où cela est possible, par l'enseignement simultané. J. W.

Mélanges.

COMMERCE DU THÉ EN CHINE.

Les thés verts de la Chine se divisent en cinq catégories; savoir: 1.^o *twankoy*; 2.^o *peau de hyson*; 3.^o *hyson*; 4.^o *poudre à canon*; 5.^o *jeune hyson*.

Le *twankoy* a toujours formé la plus grande partie des importations de thé, attendu qu'en Angleterre on le mêle avec les qualités supérieures. La feuille est plus vieille et n'est pas aussi roulée que celle des thés chers. On peut, à vrai dire, le considérer comme le *bokea* des thés verts, et la quantité qu'on en a importée en Angleterre, a égalé les trois quarts de l'importation fatale du thé vert.

La *peau de hyson* est ainsi nommée du terme original chinois, dans lequel *peau* signifie *rebut*, par allusion peut-être à la pellicule des fruits.

En préparant le thé fin appelé *hyson*, on met à part comme rebut toutes les feuilles qui sont rudes, plus jaunes et moins plissées que les autres, et on les vend sous le nom de *peau de thé*, *peau de hyson*, à un prix très-inférieur. La quantité que l'on en fabrique est donc proportionnée à celle du *hyson*; il est rare cependant qu'elle excède en tout deux ou trois mille caisses.

Hyson est la corruption du mot chinois qui signifie printemps florissant, parce que c'est au commencement de cette saison que l'on cueille ce thé. Toutes les feuilles séparées sont roulées une à une; et c'est à cause du soin extrême qu'il demande, qu'il est si difficile de s'en procurer et qu'il est si cher.

Pour l'empêcher de dégénérer, la Compagnie des Indes orientales avait coutume de donner une prime pour les deux meilleurs lots qui seraient présentés à son choix chaque année.

La *poudre à canon* n'est qu'un *hyson* plus soigneusement recueilli, consistant dans les feuilles les meilleures et les plus rondes, ce qui lui donne une forme de grain qui lui a valu son nom. Les Chinois l'appellent *tchou-tché*, thé perle.

Le *jeune hyson*, avant que les demandes considérables des Américains l'eussent gâté, était une feuille jaune et délicate, appelée en chinois *Yu-Tsien*, c'est-à-dire avant les pluies, parce qu'on la cueillait au commencement du printemps. Les Chinois, ne pouvant en avoir assez pour répondre aux demandes des Américains, se sont imaginé d'y mêler d'autres feuilles taillées de la même grandeur, mais lorsque les inspecteurs de la Compagnie eurent découvert la supercherie, ils n'envoyèrent plus de ce thé à Londres. La fraude ne tarda pas à procéder sur une plus grande échelle; on finit par tailler les feuilles grossières du thé noir, et à les tremper dans une décoction qui leur donnait la couleur du thé vert.

Rien n'est plus mal fondé que l'idée qu'on se formait autrefois dans ce pays sur la nature de la couleur du thé vert, que l'on croyait provenir des plats de cuivre sur lesquels on faisait sécher les feuilles. La vérité est, que les vases dont les Chinois se servent pour le thé, sont de fonte et scellés sur un petit fourneau. Les feuilles fraîches que l'on y jette en minime quantité, sont remuées rapidement avec la main, pour les soumettre à l'action de la chaleur, en les empêchant toutefois de se torréfier. Lorsqu'elles se sont crispées durant cette opération, on les retire et on les roule une à une, plus ou moins longtemps, suivant la qualité du thé. Pour les thés verts, c'est la main qui fait tout, et pour les thés noirs, c'est le feu.

Quand on prépare les thés superfins, on choisit avec soin les meilleures feuilles, après les avoir séchées, et l'on sépare, avec non moins d'attention, le *hyson* de sa *peau* ou de son *rebut*, occupation qui est ordinairement dévolue aux femmes et aux en-

fants. Quand le thé est préparé, on commence par le mettre dans des paniers ; plus tard on le place dans des caisses et des canistres. On enfonce les thés noirs avec les pieds, pour en faire tenir une plus grande quantité dans ces caisses ; mais pour les feuilles de thé vert, qui se réduiraient en poudre si on les traitait aussi rudement, on se contente de les secouer légèrement.

Il est une question dont la solution est assez importante, c'est celle de décider jusqu'à quel point une augmentation subite de demandes de thé à Canton, peut influer sur la qualité des feuilles. Les services éminents rendus à la Compagnie anglaise des Indes orientales par les inspecteurs, qu'une longue expérience seule a mis à même de découvrir les moindres traces de fraude et de falsification dans les thés, démontrent combien ces inspecteurs sont utiles, et combien il importe de les conserver. L'un d'eux, M. Reeves jeune, découvrit en 1833, des thés falsifiés qu'on avait cherché à faire passer avec des thés noirs.

La plus grande partie d'une espèce de thé qu'on appelait *ankoi*, était composée de feuilles nuisibles, appartenant à des plantes ou à des arbres inconnus. Les unes sont épaisses, très-douces et d'un vert foncé ; les autres sont pâles, et ont des veines fortement marquées. On ne reconnaît les premières qu'après les avoir laissé infuser, attendu qu'elles ne communiquent aucune odeur au thé ; il n'en est pas de même des autres, car elles lui donnent un petit goût faible et étrange.

Mais ceci n'est encore rien auprès de l'effronterie dont les Chinois ont fait preuve, en fabriquant du thé vert avec des feuilles endommagées du thé noir, dans un village ou faubourg appelé Ro-nan, et situé en face des factoreries européennes, dont il est séparé par une rivière.

L'abolition des droits sur le thé aux États-Unis, occasionna dans les années 1832 et 1833 une demande de thé vert, à laquelle les arrivages des provinces ne purent suffire à Canton. Cependant les Américains finirent par s'embarquer avec leur chargement, car ils étaient déterminés à avoir une cargaison de thé vert, et les Chinois, de leur côté, n'étaient pas moins décidés à les approvisionner.

Cette manufacture de *hyson* factice offre un spectacle vraiment curieux. Des masses de thé gâté par les pluies d'automne, sèchent dans des paniers qui ont un tamis pour fond, et que l'on place sur des casseroles à charbon. Les feuilles sèches sont alors transférées, par portions de quelques livres chacune, dans plusieurs vases de fonte, scellés avec du mortier sur des fourneaux. Devant chacun de ces vases un ouvrier remue rapidement le thé avec la main, après y avoir ajouté une petite quantité de *turmé-rique* en poudre, lequel donne aux feuilles une teinte orange ou jaunâtre; pour les rendre vertes, d'autres ouvriers viennent y mêler quelques grains d'un beau bleu et une substance blanche en poudre, c'est-à-dire du bleu de Prusse et du gypse.

Ils triturent le tout avec un petit pilon, y ajoutent une cuillerée de poudre, et le remuent jusqu'à ce que le thé ait pris la couleur et presque l'odeur du *hyson*.

On n'a pu se tromper sur les substances qu'ils emploient, attendu qu'on a eu soin d'en emporter des échantillons, ainsi que diverses feuilles qui avaient passé par tous les degrés de l'opération. Les ouvriers portent ce thé ainsi préparé à des femmes et à des enfants, qui épluchent les feuilles grossières ou mal roulées, et les passent ensuite dans des tamis de différentes grosseurs. La première criblure porte le nom de peau de *hyson*, et la seconde celui de jeune *hyson*.

Si ce thé n'est pas plus nuisible, c'est uniquement parce que la matière colorante n'existe sur les feuilles qu'en minime quantité. Les Chinois savent parfaitement ce qu'ils font; et d'ailleurs ils ont soin d'interdire à tout regard étranger les laboratoires les plus secrets de leurs contrefaçons.

Il est important de savoir si ce pernicieux système est appliqué aux thés verts importés en Angleterre. M. Brande, dans l'analyse minutieuse qu'il a faite des thés verts et des thés noirs, il y a environ quinze ans, a reconnu la présence d'une substance colorante dans les échantillons de thé vert sur lesquels il a opéré. Ce fait est une preuve positive, et déjà on en a trouvé une autre, dans l'influence nuisible que le thé vert exerce ordinairement sur

le système nerveux. Un fait certain, incontestable, c'est que les Chinois ne consomment point les espèces de thé vert qu'ils préparent pour l'exportation.

Le *Yu-Tsien* dont nous avons déjà parlé, et le *Pe Koe* tiré de la plante du thé vert, ont une couleur plus jaune, plus naturelle que le vert bleuâtre qui distingue les thés falsifiés que nous importons.

Sur les 31,500,000 livres de thé qui ont été importées en Angleterre depuis les quatre dernières années qui viennent de s'écouler, la proportion du vert au noir a été de un à cinq.

Diverses raisons tendent à faire préférer le thé noir par les consommateurs : d'abord, il est meilleur marché que le vert ; ensuite il est plus fort et se conserve plus longtemps. A l'exception du *Pe Koe*, on se doute bien qu'un long voyage, durant lequel on passe deux fois l'équateur, sur les flots qui ont souvent une chaleur de 80 à 90 degrés, a de fâcheux effets sur le thé. Effectivement, la chaleur ne produit point de décomposition, tant qu'il ne s'y joint aucune espèce d'humidité ; mais il serait superflu de démontrer que l'intérieur d'un navire ne peut jamais être parfaitement sec ; de là vient la difficulté d'importer des Indes divers articles que la moindre humidité détériore. Le thé noir court beaucoup moins de risques que le thé vert ; en général, il est soumis beaucoup plus longtemps à l'action du feu, et il a en outre une saveur moins délicate. On a pu en conserver pendant dix années entières, sans qu'il fût altéré visiblement. Les Chinois eux-mêmes ne l'emploient guère qu'un an après l'avoir préparé. C'est par la même raison qui vient d'être expliquée, que le thé arrive meilleur en Russie que chez nous ; parce qu'il traverse des contrées froides, il est vrai, mais nullement humides.

Le thé a vraiment opéré une révolution parmi les Anglais ; ils le prenaient, vers le milieu du dix-septième siècle, plutôt par curiosité que comme un objet de perpétuelle consommation. C'est ce qui semblait résulter du moins du *Gossiping diary* de Pepy (1661), dans lequel il est dit que l'auteur demanda une tasse de thé, boisson chinoise qu'il n'avait jamais goûtée auparavant.

Vers le commencement du dernier siècle il devint progressivement d'un usage plus général; sa consommation est montée dans l'année 1833 à 31,829,619 livres, et on peut dire que, malgré les énormes droits d'impôt levés sur le prix de vente de tous les thés, les importations de cette denrée en Angleterre ont excédé de beaucoup celles de tous les autres pays de l'Occident réunis.
(*Sankt-Galler Zeitung*, Januar 1837.)

Il n'est jamais trop tard pour réparer une injustice, et quand la critique parisienne, trop livrée à des préoccupations de coterie, laisse passer inaperçus des ouvrages dignes de fixer l'attention du public, c'est un devoir pour nous de les signaler aux lecteurs impartiaux. — En 1832 parut chez le libraire Gosselin un roman historique, intitulé : *Hermann ou la Civilisation et la Barbarie*. C'est l'histoire de ce héros germain que nous appelions Arminius au collège. L'auteur, M. H. G. Moke, nous a paru avoir habilement tiré parti du peu de documents que nous ont transmis les historiens latins sur cette époque intéressante de l'histoire d'Allemagne. Comme cet ouvrage remarquable est resté à peu près inconnu, et que d'ailleurs, par le sujet qu'il traite, il se rapproche de notre spécialité, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur en communiquant quelques extraits. Peut-être trouveront-ils que M. Moke a pu parler des antiques forêts de la Germanie, même après Tacite et Châteaubriand. L. B.

Le Cortège.

.....

Là¹, tout était encombré de chevaux, de litières, d'esclaves : l'on se préparait au départ, et Varus lui-même, quoique sa figure pâle attestât combien il se ressentait encore de la débauche de la veille, présidait à l'arrangement du cortège. Il mettait dans cette

¹ Varus se rend de Bonn à Cologne, où il doit célébrer des jeux, auxquels il a invité les chefs des principales tribus germaniques.

occupation minutieuse l'air de gravité et de réflexion qui lui manquait presque toujours dans les affaires importantes. On le voyait aller d'un chef germain à l'autre, répétant que la marche serait ouverte par une des ailes bataves, et que personne ne devait la devancer; que les litières et celles des femmes qui voyageraient à cheval, passeraient immédiatement après les soldats de l'avant-garde. Les cavaliers viendraient ensuite, formant comme l'escorte du gouverneur; puis les esclaves avec le bagage, et enfin le reste des Bataves. Remarquant alors que Cariovalda s'approchait, il lui dit avec empressement : « Vous aurez l'œil à ce que l'ordre soit maintenu partout, mon brave auxiliaire. Il ne faut pas que tous ces sauvages s'imaginent pouvoir galoper librement à travers champs et bois quand ils ont l'honneur de voyager en ma compagnie. Je veux que vous soyez aujourd'hui comme le chien de ce troupeau vagabond, dont je suis le berger. Ramenez ceux qui s'écarteraient, et ne craignez pas de montrer les dents au besoin. »

Après avoir donné ces instructions à ses compagnons de voyage, il commanda que l'on se mit en route. Les litières qu'il fit défiler sous ses yeux ne renfermaient guère que quelques dignes amies d'Eucharis et d'Aglaé, les unes faisant profession ouverte de leur infamie, les autres cachant le nom de courtisanes sous celui d'épouses de quelques officiers subalternes. Pour les femmes germanes, toutes voyageaient à cheval. Celles qui étaient déjà mères de famille avaient la tête voilée, et leurs longues robes retombaient à grands plis sur la croupe de leurs chevaux. Les jeunes filles, au contraire, plus légèrement vêtues, laissaient apercevoir, sous leurs robes étroites, les contours gracieux de leur taille, et n'avaient d'autre coiffure que les tresses dorées de leurs cheveux. Presque toutes, semblables à des Amazones, elles tenaient en main de grands arcs, et un carquois pendait sur leurs épaules, comme si même les femmes de cette race belliqueuse avaient tenu à honneur de porter des armes. Thusvelda chevauchait à leur tête, et paraissait comme la reine de cette brillante cour. Grande, fière, aussi hardie que belle, la jeune prêtresse de Teutsch n'avait

point de rivale parmi toutes ses compagnes. Elle aussi était armée, et l'on voyait briller à sa ceinture, en signe de son rang, une espèce de poignard dont la lame nue étincelait aux rayons du soleil. Il n'y avait que Phanie qui ne portât ni arc ni carquois, et qui, étrangère au milieu de ces nymphes des forêts, ne leur ressemblait que par la grâce et par la beauté. Elle se tenait auprès de Thusvelda, et à la voir timide et abattue à côté de sa belle protectrice, on eût dit une jeune colombe élevée dans la captivité, et qui, échappée pour la première fois de sa prison, ne suit encore qu'en tremblant le vol hardi de ses sœurs.

Le cortège sortit de la ville par la porte du Nord, et, suivant une route à peine achevée qui côtoyait à peu près la rive gauche du Rhin, il se dirigea vers Cologne. Comme il fallait y arriver avant l'heure des jeux, l'on allait assez vite, et la rapidité du mouvement, la beauté de la matinée, l'aspect pittoresque du pays, rendaient le voyage agréable. Varus, assis dans une litière que portaient deux robustes chevaux, envoyait de temps en temps avertir l'avant-garde de se tenir en bon ordre et de ne pas souffrir de trainards. Il mettait à chaque moment la tête à la portière pour juger de l'effet du cortège, et disait alors aux cavaliers qui l'entouraient : « Vous voyez bien que je suis venu à bout de faire quelque chose de mes sauvages ! leurs femmes chevauchent, ma foi, en aussi bon ordre que mes Bataves ; et quant aux chefs, il n'y en a pas un seul qui s'écarte de son rang. Nous les civiliserons, seigneur Androcare, et si vous écrivez encore quelque ouvrage, vous pourrez faire mention de ce que vous voyez aujourd'hui. »

Malheureusement pour l'amour-propre du vaniteux gouverneur, son triomphe fut troublé par une circonstance imprévue : les Chérusques, qui s'étaient aussi acheminés vers Cologne, suivaient une route à peu près parallèle à travers les bois qui s'étendaient sur la gauche. A mesure qu'ils passaient de colline en colline, le bruit de leur marche et les flèches de leurs cavaliers faisaient lever les daims de ces vieilles forêts. Bientôt ce devint une véritable partie de chasse, et des troupeaux de gibier, fuyant

devant eux, se répandirent dans les vallées et sur la plaine. On ne les poursuivait que jusque sur la lisière des bois; car Inguiomer voulait éviter la rencontre du gouverneur; mais quelques daims fugitifs étant venus passer près du cortège de Varus, une flèche partit, puis une autre, et bientôt il devint impossible de retenir les chefs germains, tous passionnés pour ce genre d'exercice. Ils se mirent à poursuivre le gibier à travers les champs, laissant là leur hôte avec les gens de sa nation. Leurs femmes mêmes, et surtout leurs filles, prirent part à la chasse, rivalisant avec les guerriers d'ardeur, de courage et d'adresse. Il n'y eut que Cariovalda qui demeura auprès du gouverneur pour écouter ses doléances.

« Eh bien! Batave, vous ne les imitez donc pas? lui dit Varus d'un ton où perçait une sorte de reconnaissance. Je vous ai toujours reconnu pour un allié fidèle, et le seul sur qui je pusse réellement compter. Regardez comme tous ces barbares s'éloignent; offrez-leur l'appât d'un plaisir, ils viennent; qu'il s'en présente un autre, ils vous abandonnent. L'inconstance et l'ingratitude sont au fond de leur caractère; c'est là leur nature, et le proverbe dit bien qu'on ne la chasse jamais, même à coups de fourche. »

— « Ils reviendront, général, répondit le jeune guerrier; j'espère qu'ils nous rejoindront à Cologne. »

A ce mot, les cheveux du gouverneur se dressèrent sur son front : « Comment, Cariovalda! s'écria-t-il d'un air effaré, est-ce qu'il serait bien possible qu'ils ne revinssent que là?... et pendant les jeux, peut-être?... quelques-uns même après? »

— « Ce ne sera que le petit nombre, » dit le Batave.

— « Le petit nombre! ils laisseraient là mon combat de lions pour chasser leurs daims! Quelles bêtes brutes! Je voudrais que leurs folles de femmes se cassassent le cou dans ces ravins où elles se jettent la tête baissée. Est-ce là la place d'une femme? Tenez, en voilà une qui va se faire tuer par un daim. Par les dieux! elle l'abat d'un coup de flèche! Ce sont des Spartiates, que ces beautés-là.... Et jusqu'à votre fille, Androcare! »

Le proscrit ne répondit pas ; il suivait des yeux Phanie depuis le moment où il l'avait vue s'écarter de la route avec la prêtresse. C'était un charmant spectacle que celui de ces deux jeunes filles, dont l'une entraînait l'autre, comme si elle n'eût pu goûter de plaisir sans elle. Thusvelda animait Phanie à franchir les fossés et les buissons ; elle voulait lui apprendre à se servir de son arc, lui montrait la manière de le tenir, d'ajuster la flèche, de tendre la corde. D'abord l'inutilité de ses premiers efforts la faisait frémir d'impatience ; elle semblait se décourager et renoncer à faire une chasseresse de sa compagne ; puis elle recommençait ses conseils et ses leçons. On la vit à la fin bondir de joie quand une flèche lancée par son amie eut blessé légèrement une jeune biche. Elle lui prit aussitôt l'arc des mains, ajusta un second trait et abattit l'animal ; puis elles coururent ramasser leur proie, et cette fois Phanie n'eut pas besoin d'être excitée pour mettre son cheval au galop.

« Eh bien ! elle va en faire une sauvage, maintenant, » dit Varus au vieillard.

L'Héraclide sourit ; un sentiment délicieux de bonheur paternel se peignait sur sa figure. Il s'était associé par la pensée au plaisir de sa fille, et chérissait déjà de toute son âme la généreuse étrangère, qui se montrait son amie.

Les deux chasseresses mirent pied à terre à l'endroit où la biche était tombée. C'était à la gauche de la route, près d'une vallée sombre et boisée qui s'étendait vers les montagnes. Là, séparées du cortège par des touffes de sapins qui les dérobaient à tous les regards, elles se livrèrent un moment à la gaité folâtre de leur âge, chacune d'elles se refusant de reconnaître pour la sienne la flèche qui avait abattu la biche, et renvoyant à son amie l'honneur du coup mortel ; puis elles résolurent d'emporter leur proie, et Thusvelda exigea que ce fût Phanie qui chargeât son cheval de ce glorieux fardeau.

Elles allaient remonter en selle et regagner la route, quand elles aperçurent tout à coup, sur la gauche, un chien noir qui paraissait suivre la piste de quelque animal farouche ; il courait

la tête haute, le nez au vent et la gueule entr'ouverte, sans pousser un seul cri. « Regardez! regardez! dit la belle Chérusque à sa compagne : un chien du Nord! »

— « Je le connais, repartit Phanie, dont les joues étaient animées par l'expression de la surprise et de la joie; c'est le chien d'un brave Cauque qui a voulu nous sauver. Plaise aux dieux que son maître se soit échappé comme lui! »

A peine avait-elle achevé ces mots, qu'on la vit changer de couleur et laisser retomber sa tête. Il y avait en effet un homme qui suivait le chien; mais ce n'était pas celui qu'elle avait espéré. Il paraissait plus jeune et plus grand que le chef cauque. L'épieu à la main, il suivait d'un pas rapide la course du chien qui le guidait. Son vêtement était d'une étoffe brune, aussi grossière que solide. Lui ne portait aucun ornement qui pût indiquer son rang; mais il avait, comme Mallorix, les cheveux rasés autour du front et des tempes.

.....

L'Aurochs.

Le bois qu'elles traversaient ombrageait un sol aride et pierreux, défavorable à la végétation; les arbres étaient maigres, chétifs, clair-semés. De distance en distance il y avait des espaces vides où le terrain se couvrait à peine d'une mousse brunâtre, et de quelques touffes de plantes sauvages. Ces éclaircies laissaient apercevoir, d'un côté la route nouvellement construite, et de l'autre le cours majestueux du Rhin. Ça et là, sur quelques cotteaux exposés au midi, l'on voyait verdier des bouquets d'arbres précoces. La matinée était belle, et les deux chasseresses parcouraient gaîment ces lieux déserts, sans qu'aucune inquiétude vînt hâter ou suspendre leur marche.

Elles étaient arrivées dans une sorte de plaine bordée d'un côté par les bois et de l'autre par un ravin profond, lorsque l'œil perçant de Thusvelda découvrit sur le sol l'empreinte des pas d'un animal sauvage. Elle garda le silence pour ne point alarmer

sa timide compagne; mais elle la pressa de hâter sa course pour rejoindre à temps l'escorte du gouverneur.

« Oh! voyez! s'écria Phanie l'instant d'après, voilà des arbres brisés comme par la foudre; cependant je n'aperçois aucune trace de feu. »

— « C'est l'aurochs! répondit la prêtresse un peu agitée. » Et, voyant que la jeune Marseillaise ignorait ce que signifiait ce nom, elle ajouta : « Il se trouve, dans nos forêts, un animal immense, de l'espèce et de la forme du taureau, mais d'une grandeur et d'une force incomparables; il brise tout sur son passage, et il n'y a que les plus braves guerriers qui osent le combattre. »

— « Quoi! un animal a pu rompre ainsi ces arbres déjà si grands! »

— « Il le peut sans peine, et l'on a vu souvent des masses de rochers arrachées par lui. Mais venez; le soleil est déjà bien haut, et votre père vous attendra. »

— « Le chemin est mauvais de ce côté, reprit Phanie, en lui faisant remarquer les crevasses qui sillonnaient le sol au bord du ravin. Pourquoi ne nous dirigeons-nous pas un peu plus à gauche? »

— « Non! non! répliqua vivement sa compagne, nous sommes mieux ici. Ne vous effrayez pas de ces abîmes qui bordent notre route; votre cheval est bon, quoiqu'un peu ombrageux; tenez les rênes courtes et suivez-moi sans crainte. »

La jeune fille obéit sans comprendre les motifs de la résolution de son amie. Elle ne laissait pas que d'éprouver quelque frayeur; mais c'était seulement la difficulté du chemin qui l'inquiétait. Le ravin qu'elles côtoyaient en ce moment était un véritable précipice hérissé de roches aiguës; on n'en voyait pas le fond, à cause des arbres qui croissaient le long de ses parois, dans les fentes du rocher; mais on ne pouvait douter qu'il ne descendît à une profondeur considérable. Les eaux, en s'écoulant dans cet abîme, avaient entraîné tout ce qu'il y avait à l'entour de terre végétale, et l'œil n'apercevait que des masses compactes de schiste et de granit.

Phanie détourna la tête pour se délivrer de l'espèce de vertige que lui faisait éprouver cette vue; elle reporta ses regards sur le bois où s'élevaient, parmi les chênes, quelques grandes touffes de sapins, dont la verdure noire se mariait aux rameaux dépouillés des arbres d'alentour. Quoique moins horrible, cette partie du paysage était triste et sombre; il semblait que ces lieux ne fussent faits que pour être le repaire des animaux les plus farouches.

Bientôt un bruit sourd retentit du fond de ce bois, pareil au mugissement d'une cataracte, mais moins continu. « Il y a là un torrent, » dit Phanie à sa compagne. Thusvelda garda le silence, mais elle avait pâli; elle connaissait, elle, la cause qui produisait ces sons extraordinaires; elle les avait entendus plus d'une fois dans les forêts de la Germanie : c'était le grondement de l'aurochs irrité; un signal certain de péril, de combats et de mort.

« Ralentissons notre course, dit-elle après un instant de réflexion, les pas de nos chevaux retentissent trop loin; tous les hôtes de ces forêts ne sont pas aussi faciles à vaincre que la biche que nous avons abattue. »

Quoiqu'elle eût soin de prononcer ces mots d'un air riant, la jeune Marseillaise n'en fut pas moins frappée; elle comprit qu'il y avait quelque danger imminent, et elle ne put en douter quand le rugissement recommença plus fort et plus terrible : « L'aurochs! l'aurochs! » s'écria-t-elle. Son cheval avait aussi reconnu la voix du monstre, et il se cabra de frayeur. Éperdue, elle laissa les rênes échapper de sa main tremblante; alors le coursier s'élança vers le ravin. A peine eut-elle le temps de s'attacher à sa crinière pour n'être point renversée par cette brusque secousse; et le péril n'en devint que plus grand : l'animal, aveuglé par la crainte, courait au hasard du côté où les rochers semblaient devoir lui offrir un asile. Ni les aspérités, ni les crevasses, ni les éboulements ne l'arrêtaient. Phanie crut vingt fois tomber au fond d'un abîme. Elle n'avait pas la force d'élever la voix, et sentait la crinière échapper de ses mains. Bientôt elle fut enlevée de selle par un choc irrésistible : c'était sa longue robe qui s'était accro-

chée au tronc d'un arbre. Elle tomba sur le gazon, sans autre mal qu'une sorte d'étourdissement, qui ne tarda pas à se dissiper. Le cheval, continuant sa course, alla se jeter dans le précipice.

Revenue de son premier trouble, la jeune fille trembla en se voyant seule dans ce lieu horrible; elle ne pouvait songer à en sortir seule, et n'imaginait pas que sa compagne, pressée sans doute d'échapper au monstre, voulût essayer de venir à son secours; mais elle connaissait mal Thusvelda. La belle Chérusque ne se fut pas plus tôt aperçue du malheur de son amie, que, tournant bride, elle revint au bord de l'abîme, malgré le peu d'apparence qu'il y avait qu'elle pût encore la sauver. Arrêtée par les obstacles que lui offrait la nature du sol, et n'osant pas se fier à son cheval pour les franchir, elle mit pied à terre, et on la vit bondir comme un jeune chamois de rocher en rocher. Phanie resta frappée d'admiration, de surprise et de reconnaissance, en l'apercevant qui bravait ainsi la mort pour la rejoindre. La beauté et la grâce de la noble Germaine n'avaient jamais ressorti avec plus d'avantage qu'en ce moment où elle s'avancait comme une divinité protectrice au milieu de ces abîmes. Le vent agitait ses longs cheveux et les plis de sa tartane chérusque, tandis que d'un pied léger et sûr elle s'élançait par-dessus les larges fentes du roc sans abandonner son arc fidèle, et semblable à quelqu'une de ces nymphes que le paganisme attachait aux pas de Diane.

La jeune Marseillaise ne trouva pas de paroles pour lui témoigner ce qu'elle éprouvait; elle lui tendit les bras et se mit à pleurer.

Thusvelda répondit affectueusement à ses caresses; puis elle lui demanda si elle ne s'était point blessée dans sa chute.

« Non, répliqua Phanie; seulement je suis faible. »

— « Ne pourriez-vous essayer de descendre avec moi dans le ravin ? reprit la prêtresse; le passage est difficile, mais nous serions sauvées; l'aurochs n'est pas très-agile sur un terrain inégal. »

— « L'aurochs ! répéta la jeune Marseillaise; est-ce qu'il nous suit ? »

Thusvelda ne répondit point, mais elle retourna la tête. Elles

se trouvaient en ce moment au sommet d'une sorte de promontoire qui s'avancait au milieu du ravin. De là l'œil dominait également les abîmes d'alentour et la clairière qu'elles avaient quittée. Elles n'aperçurent point l'objet de leur crainte; mais au moment où elles commençaient à reprendre courage, un nouveau mugissement se fit entendre, plus violent et plus rapproché.

«Fuyons!» dit la prêtresse de Teutsch. Et voyant que sa compagne ne pouvait la suivre, elle la souleva dans ses bras et la porta sur la pointe du rocher; puis elle la supplia de rassembler toutes ses forces pour descendre avec elle dans le ravin.

«Descendre! murmura Phanie épouvantée à l'aspect des flancs nus de la roche; descendre là!»

— «Il le faut, dit la jeune Chérusque.»

— «Oh! je ne le puis,» répondit-elle en laissant retomber sa tête.

Thusvelda tressaillit. Porter Phanie en descendant dans l'abîme, c'était une chose de toute impossibilité; il fallait donc rester, et, si l'aurochs venait, mourir. Elle déposa son amie sur la mousse dont la roche était tapissée, et, s'asseyant auprès d'elle, elle attendit que leur sort se décidât; car pour se sauver seule, c'était une idée que l'honneur de sa nation réprouvait, et qui ne se présentait pas même à son esprit.

Elles reportèrent leurs regards vers la plaine encore solitaire. L'aurochs ne paraissait point. Ce ne fut qu'après un intervalle qui leur sembla long qu'elles découvrirent un mouvement dans le feuillage: un bruit retentit, pareil au coup d'un bœuf qui renverse une muraille; un pin brisé tomba, et l'on vit une tête immense qui s'agitait derrière les rameaux, secouant ses larges cornes et roulant des yeux enflammés.

«Le voilà!» dit la prêtresse, en pressant Phanie contre elle comme pour lui faire un rempart de son corps.

Le monstre sortit du bois. Sa taille ne le cédait guère à celle d'un éléphant. Noir comme l'ours des montagnes, il avait la tête d'un taureau, mais d'un taureau trois fois plus grand que ceux de nos pâturages. Une crinière épaisse et longue, d'un brun foncé

autour du cou et d'un blanc grisâtre sur le poitrail, descendait jusqu'au-dessous de ses jarrets, et balayait la terre autour de lui. Le sang coulait d'une blessure qu'il avait reçue dans le côté, et, rendu furieux par la souffrance, il semblait chercher un objet sur lequel il pût décharger sa colère.

Il aperçut le cheval qu'avait abandonné Thusvelda, et qui courait effrayé le long du ravin. Le sol trembla sous la masse pesante de l'aurochs quand il se mit à sa poursuite. Sa course était inégale, lourde, fatigante; mais sa force prodigieuse suppléait au manque d'agilité; il bondissait avec fureur, broyant la terre sous ses sabots, et se dirigeant en ligne droite sur sa proie. D'abord on vit le cheval courir de côté et d'autre, rebroussant chemin au moindre obstacle, comme si les arbres et les rochers eussent été autant d'ennemis qui lui fermassent le passage; ensuite, serré de près par l'aurochs, il s'élança tête baissée et parut gagner du terrain : mais une crevasse se trouvait sur sa route; il s'y abattit, et ne se releva plus; les cornes du monstre se plongèrent dans ses flancs à deux reprises différentes; la troisième fois l'aurochs le souleva et le jeta en l'air; mais ce n'était déjà plus qu'un cadavre.

L'horreur de ce spectacle avait rendu muettes les deux jeunes filles; toutes deux tremblaient; cependant elles se ranimèrent un peu lorsque l'animal féroce, se détournant d'un autre côté, parut vouloir regagner le bois.

« Nous sommes sauvées! dit Thusvelda; il ne nous a pas vues. »

Mais Phanie ne répondit pas. Le monstre avait retourné la tête et semblait les regarder.

« Otez cette ceinture de pourpre! s'écria la prêtresse; le rouge le met en fureur. »

La jeune Marseillaise obéit, mais trop tard; l'aurochs venait de leur côté.

« Oh, fuyez! dit-elle à Thusvelda; laissez-moi mourir seule!... vous porterez mes adieux à mon père et à Hermann. »

Pour toute réponse, la belle Germaine se leva. Ses regards exprimaient une résolution aussi ferme que hardie; elle voyait

qu'il ne fallait plus songer à échapper à l'attention de l'aurochs, et à l'aspect du péril elle sentait se réveiller dans son cœur tout le courage de sa noble race. Appuyant ses lèvres sur un cornet aussi blanc que l'ivoire, elle en tira des sons assez forts pour être entendus de loin. C'était l'appel de sa nation. Hermann, ou quelque autre guerrier, pouvait encore accourir et sauver Phanie, tandis qu'elle, attirant sur soi l'attention du monstre, se dévouerait pour sa compagne. Sa pâleur et sa crainte étaient passées. Le sentiment généreux qui l'animait imprimait à sa figure un caractère sublime. Intrépide et fière, l'arc à la main, la menace dans les yeux, elle marchait au-devant de l'aurochs, résolue à périr, mais non pas sans s'être défendue.

L'animal furieux accourait : l'écume sortait de sa bouche, la fumée de ses naseaux. Tout ce qui se trouvait sur son passage semblait l'irriter; il s'arrêtait quelquefois pour déraciner des troncs d'arbres ou pour soulever des blocs de pierre. La force de ses coups était irrésistible, et il fallait que son front fût aussi dur que l'airain pour ne pas se briser contre les rochers ou contre les vieux chênes.

Quand il ne fut plus qu'à cent pas, Thusvelda tendit son arc, ajusta une longue flèche, et, après avoir visé avec le sang-froid d'un chasseur, elle lâcha la corde. Le trait alla s'enfoncer au-dessous des naseaux du monstre, qui s'arrêta étourdi, et qui mugit de douleur et de rage. Un sourire parut alors sur les lèvres de la jeune fille. Elle savait bien que le coup n'était pas mortel; mais du moins sa défense n'avait pas été impuissante, et le sang de l'aurochs avait coulé avant le sien.

Elle eut encore le temps de décocher deux flèches, et chaque fois elle lui fit une blessure aussi profonde, mais aussi vaine que la première. L'animal, écumant de fureur, franchit les dernières pointes de rochers qui les séparaient encore; alors la prêtresse de Teutsch laissa tomber son arc, et prit le poignard qui brillait à son côté. La force et l'espoir lui manquaient sans doute; mais son courage ne devait s'éteindre qu'avec sa vie.

C'était un tableau que l'homme le plus froid n'eût pu voir sans

émotion et sans frayeur. Debout, au sommet du rocher, la jeune Chérusque, les bras nus et les cheveux épars, attendait sans pâlir le coup inévitable. Le monstre était déjà arrivé près d'elle; déjà il baissait sa large tête pour la frapper. Un cri de désespoir s'échappa des lèvres de Phanie, qui étendait les mains en avant comme pour détourner le coup, et qui eût voulu avoir la force de se jeter entre l'aurochs et sa généreuse rivale. C'en était fait de Thusvelda....

Voyant l'animal furieux se précipiter sur elle, la prêtresse leva vers le ciel un dernier regard, et, invoquant les dieux de son pays, elle saisit à deux mains le poignard sacré qui n'avait été jusque-là pour elle qu'un vain signe de son rang; elle ne tremblait plus; elle n'hésitait pas; elle allait porter ou recevoir le coup fatal, quand elle se sentit soulevée de terre et comme jetée à l'autre extrémité du roc, puis déposée au bord même de l'abîme. En même temps un jeune homme se plaça devant elle, et un chien qui l'avait suivi à travers le ravin, atteignit aussi le bord du rocher.

C'était le chasseur qu'elles avaient aperçu un peu auparavant, avec le chien noir de Mallorix. Il paraissait un peu moins âgé que le Cauque; sa taille était celle d'un géant, et ses larges épaules annonçaient une vigueur peu commune. Sa figure avait quelque chose de mâle et de naïf à la fois, comme si, à l'énergie d'un homme, il avait joint la simplicité de cœur d'un enfant. Il ne tenait en main aucune arme; car il avait laissé tomber son épieu pour gravir plus vite la roche, au sommet de laquelle il était enfin parvenu.

Sans prononcer un seul mot, il se plaça vis-à-vis de l'aurochs, qui balançait sa tête comme pour viser plus sûrement son coup. Le chasseur ne bougea pas jusqu'à ce que la pointe des cornes fût presque sur sa poitrine. Alors, seulement, il se jeta de côté; et l'aurochs, qui n'avait frappé que le vent, fut entraîné par son élan si près du bord de l'abîme, qu'il semblait qu'en le poussant un peu on eût pu l'y faire tomber. L'étranger ne profita pourtant pas de cette occasion de le vaincre, mais se mit à rire douce-

ment de la stupeur de l'animal qui ne trouvait plus son ennemi. « Par ici, camarade ! dit-il en langue germanique. De ce côté, frère ! Allons, Wolfvenger ! fais-lui entendre ta voix. »

Le chien aboya aussitôt, et le monstre se retourna furieux. Il parut balancer s'il se jetterait d'abord sur le dogue ou sur l'homme ; mais son antipathie pour la race canine l'emporta sur son ressentiment contre le chasseur, et ce fut au chien qu'il marcha.

Le grand Frison leva les épaules avec une sorte de mépris, en murmurant dans sa langue : « Il n'a pas d'expérience. C'est un aurochs du Midi, qui n'a jamais vu d'autres chasseurs que des Suèves ou des enfants de Teutsch ; les dents de Wolfvenger lui paraissent plus à craindre que mes mains nues ; mais il changera d'avis tout à l'heure : » et jetant les deux mains sur les cornes de l'animal, il l'arrêta brusquement.

A cette secousse imprévue, l'aurochs recula. Il se sentait retenu comme par deux chaînes, et une espèce de crainte sombre et défiante se peignait dans ses yeux sanglants ; car il reconnaissait dans son ennemi une vigueur égale à la sienne. Sur les bras nus du chasseur on voyait saillir des muscles dont l'étonnante grosseur révélait la puissance de ses mains. Les veines de son front et de son cou étaient gonflées ; des gouttes de sueur roulaient sur ses joues ; l'œil fixe, les jarrets tendus, le corps penché en avant, il contenait le monstre par un effort si prodigieux, que ses pieds semblaient s'enfoncer dans la terre. L'animal, plein de colère et d'inquiétude, cherchait à se retourner pour l'attaquer en face ; mais il éludait toutes ses tentatives. Il semblait même se complaire à ce jeu terrible. Un sentiment de satisfaction se peignait sur sa figure chaque fois que l'aurochs parvenait à l'ébranler, comme s'il eût été charmé de trouver en lui un si robuste jouteur. « A bas, Wolfvenger ! à bas ! » cria-t-il au chien qui avait sauté à la gorge de son ennemi. Ceci est un combat honorable, un contre un et à armes égales. »

Les deux jeunes filles le regardaient avec un étonnement mêlé d'admiration ; elles oubliaient l'imminence du péril, captivées qu'elles étaient par l'intérêt de cette étrange lutte : mais leur

sécurité dura peu; l'aurochs parvint à se dégager, et, devenu plus redoutable par l'expérience qu'il avait acquise, il se jeta sur son adversaire par un mouvement si impétueux et si précipité, que celui-ci n'eut pas le temps d'éviter tout à fait le coup. Une des cornes de l'animal effleura sa poitrine et alla lui déchirer le flanc.

Le chien hurla de douleur comme s'il avait ressenti la blessure; son maître ne fit que sourire. « Oh! oh! murmura-t-il en mettant la main sur son scramsax, c'est au sang que nous jouons! eh bien, un coup en vaut un autre. »

— « Prenez garde, brave étranger! » s'écria Thusvelda en voyant l'aurochs revenir droit sur lui.

Sans lui répondre, il s'affermir sur ses jarrets, mesura de l'œil la distance; et au moment où l'animal baissait la tête pour le frapper, il se pencha lui-même en avant, et lui plongea son arme tout entière dans le cerveau. Le monstre trembla, gémit et tomba lourdement; il ne vivait plus. Il y avait jusque dans la chute de cette effroyable masse et dans les dernières convulsions de cet être puissant, quelque chose de si terrible, que d'abord la jeune Marseillaise s'aperçut à peine que le péril fût passé. Mais quand elle ne put douter de la victoire du chasseur, elle chercha des yeux son amie, et la vit qui chancelait. A peine eut-elle le temps de la recevoir dans ses bras : non que Thusvelda fût blessée; mais l'effort héroïque de cette âme généreuse semblait en avoir épuisé toute la vigueur, et après le péril qu'elle avait si noblement bravé, il ne lui restait plus de force ni de courage. Elle était pâle et immobile; ses yeux s'étaient fermés : son cœur ne battait plus que lentement. Ses mâles idées d'honneur l'avaient élevée un moment au-dessus de son sexe et de sa faiblesse; maintenant la nature reprenait tous ses droits.

« Thusvelda! Thusvelda! murmura Phanie en la pressant contre son cœur; ne m'entendez-vous plus? »

La belle Chérusque entr'ouvrit les yeux, et faisant un effort pour se dégager des bras de sa compagne : « Fuyons! dit-elle, l'aurochs! l'aurochs! »

— « En avez-vous donc aussi eu peur ? » s'écria la jeune Mar-seillaise avec étonnement.

Thusvelda, un peu revenue à elle-même, sourit. Elle répondit après une courte pause : « Mon frère n'aurait pas tremblé. »

Pendant ce temps le chasseur victorieux restait les bras croisés et les yeux fixés sur les deux femmes, qu'il regardait avec une bienveillance mêlée de curiosité. Ses traits, qui, au moment du péril, s'étaient animés et comme ennoblis d'une expression de courage, ne portaient plus d'autre empreinte que celle de la simplicité et de la douleur. Il prit la parole en langue germanique, dans un dialecte moins rude et plus sonore que celui des Chérusques. « Jeunes filles, dit-il, j'aurais voulu avoir des ailes pour arriver plus vite à votre secours ; mais vous savez sans doute que les hommes de mon pays ne s'entendent pas beaucoup à gravir les rochers, et mon chien était encore plus gauche que moi à un pareil exercice. »

Tandis qu'il parlait ainsi, d'un air à la fois amical et modeste, Thusvelda jeta un coup d'œil sur l'endroit par où il avait grimpé jusqu'à elle, et s'étonna qu'il eût été possible à un homme d'escalader ces roches escarpées. « Chef des lacs, répondit-elle d'un ton qui exprimait la plus vive reconnaissance, ce n'est pas seulement dans l'eau que vos chasseurs sont légers, et nos guerriers envieront désormais votre agilité comme votre force. » Puis elle ajouta : « Vous êtes sans doute Gerrits le Frison ? »

L'étranger rougit : cependant un demi-sourire errait sur ses lèvres, et il n'était pas absolument insensible au plaisir d'être ainsi reconnu à ses exploits. « Oui, dit-il, je suis Gerrits, qu'on appelle le grand chasseur à cause de ma haute taille et de mon goût pour la chasse. »

— « Celle que vous avez sauvée, répliqua la jeune prêtresse, est Thusvelda, fille de Ségeste le Chérusque et sœur de Ségimund, le pontife des Ubiens. Pour ma compagne, elle est la fille d'un chef du Midi, dont votre ami Mallorix connaît le nom. »

.....

— « Mais votre sang coule, répliqua la belle Chérusque; laissez-moi panser votre blessure; les vieillards m'ont instruite dans l'art de guérir. »

Le Frison s'inclina légèrement avec une sorte de politesse sauvage, mais d'un air qui équivalait à un refus. Nous sommes, dit-il, enfants des lacs, et nous vivons presque autant à la surface des flots que de la terre; c'est pourquoi il ne me faut pas d'autre remède qu'un peu d'eau, car je n'aime pas les choses nouvelles. »

Il se hâta alors de dépouiller le monstre de ses deux cornes, qu'il suspendit à sa ceinture, en guise de trophée; puis, se relevant, il murmura : « Nous, partir! »

Nouvelles diverses.

La littérature anglaise a pénétré jusqu'à Moskou; un des premiers numéros du *Penny-Magazine*, qui s'y publie actuellement, donne la figure et la description du canon monstre qui se trouve dans l'arsenal de cette ville: ce canon pèse 95,600 livres, et tire un boulet de 4800 livres; il porte l'inscription suivante, coulée en même temps que la pièce: « Ce canon a été coulé en cette résidence de Moskou, par les ordres du vrai croyant, l'illustre Czar Fédor Iwanowitsch, empereur et autocrate de toutes les Russies, et de S. M. l'illustre Czarine, grande-duchesse Irène, en l'an du monde 1586, et la troisième année. » L'année suivante, on a posé ce géant des canons sur un affût. On voit encore dans cet arsenal trois vieilles bombardes, qui pèsent de 30 à 20,000 livres, et tirant des projectiles de 2000 livres.

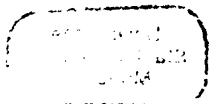
— On mande d'Amsterdam, que cette capitale est aujourd'hui le point de réunion de plusieurs jeunes virtuoses. Outre les frères Eichhorn, qui maintenant ont avec eux leur frère cadet, âgé de huit ans, et qui est très-fort sur le violoncelle, Amsterdam possède actuellement une jeune élève du célèbre Lafont, une demoiselle de sept ans, qui, dit-on, est d'une force étonnante sur le

violon; les journaux font tous le plus grand éloge de l'agilité et de la force que cet enfant déploie sur un instrument si peu approprié à son sexe.

— A la dernière foire de Leipzig, il y avait 3467 livres nouveaux. On a remarqué que ce nombre avait été seulement de 302 en 1589, de 731 en 1616, et de 2115 en 1780. Il est curieux aussi de noter le changement qui s'opère dans la proportion des livres latins. Dans le seizième siècle il y avait deux livres latins pour un livre allemand, et aujourd'hui il y a eu dix allemands pour un latin.

— L'Almanach de Gotha porte à 37,172,512 habitants la population de la confédération germanique en 1837. Mais l'Almanach de la chancellerie fédérale l'élève à 38,449,929 habitants, sur 11,609 milles carrés. Dans cette évaluation sont comprises les provinces de l'Autriche appartenant à la confédération, pour une population de 12,317,052, et celles de la monarchie prussienne pour 10,403,000. La Bavière comptait en 1834, 2,246,778 habitants. Les contingents pour l'armée que les États confédérés sont obligés de tenir sur pied en temps de paix, sont d'un pour cent de la population de chaque État. D'après la matricule provisoire, rectifiée en 1827, le total de cette armée serait de 301,637 combattants; mais la matricule définitive, dont la diète s'occupe depuis longtemps, le portera au delà de 380,000.

— Dans une des dernières nuits de décembre dernier, on a aperçu à Bâle un phénomène des plus singulier. Vers une heure du matin un disque lumineux, qui paraissait avoir à peu près la grosseur de la moitié de la lune, a passé par-dessus notre ville, se dirigeant rapidement de l'est à l'ouest. Malgré la profonde obscurité de la nuit, la clarté que répandait ce corps était tellement vive, que beaucoup de personnes se sont imaginé qu'il faisait des éclairs. Peu d'instants après la disparition du disque phénoménal, on a entendu une forte détonation, assez semblable au bruit que fait un coup de canon. Cette circonstance ferait croire que le météore



a éclaté à peu de distance de la ville, et que l'explosion pourrait bien avoir eu pour résultat la chute de quelques aérolithes.

— Le 26 décembre une avalanche partie des hauteurs qui dominent le petit village de Cresta, dans la vallée de Schames, entraîna dans sa chute deux maisons et sept écuries. Dans l'une des habitations enlevées se trouvaient onze enfants, que l'avalanche a épargnés comme par miracle; leurs parents, dans la prévoyance de ce qui allait arriver, s'étaient réunis dans une maison voisine, afin de délibérer s'ils graviraient en masse la hauteur la plus prochaine, pour assister au service divin qui se célébrait à trois quarts de lieue de l'endroit. Aussitôt après la catastrophe ils étaient accourus tout éplorés au secours de leurs enfants, qu'ils s'attendaient à trouver morts ou grièvement blessés; mais qui peindra la surprise et la joie que durent éprouver ces pauvres gens en voyant leurs enfants, sains et saufs, sortir les uns après les autres de dessous l'énorme masse de neige, qui semblait devoir leur servir éternellement de tombeau!

— Le fameux sculpteur Thorwaldsen termine en ce moment, pour le prince royal de Bavière, une magnifique statue de Conradin de Souabe. Son bas-relief, représentant les adieux d'Hector, maintenant achevé, est généralement admiré.

— Une émeute a éclaté dernièrement dans l'école forestière de Wurtemberg, établie à Hohenheim et dès longtemps célèbre. Les élèves se sont réunis en tumulte, et après avoir porté, non pas la santé, mais le *pereat* de leur directeur, ils ont tous quitté l'établissement. Cet événement, quoique peu important, fait pourtant l'objet de tous les entretiens, et on est unanimement d'accord à reconnaître que, nonobstant plusieurs améliorations introduites depuis quelque temps dans cette école, elle laisse encore quelque chose à désirer, sous le rapport de l'ordre et de la police qui y règnent.

— Depuis longtemps une bande de voleurs désolait une partie de la Hongrie; on racontait quantité d'actes de témérité et d'adresse

de son chef, nommé Schomberg. Ces circonstances ont décidé l'autorité à prendre des mesures sérieuses; car cette bande allait grossissant toujours, et devenait réellement menaçante pour plusieurs comitats. La forêt dite *Bakonyerwald*, l'une des plus vastes du royaume, leur servait de repaire, et tous les moyens employés jusqu'ici ayant été sans résultat, on a ordonné un déploiement de forces militaires assez considérable. Des détachements d'infanterie et de cavalerie ont été placés sur différents points de la forêt; une autre partie stationnait dans les intervalles intérieurs, et les forestiers pénétrèrent dans l'épaisseur des bois, pour découvrir la retraite des voleurs. Ces dispositions ont été couronnées de succès: on est parvenu à attirer la majeure partie de la bande, ayant le capitaine en tête, vers les ruines d'un vieux château; et là un combat acharné s'est engagé entre les brigands et l'infanterie. Ceux-ci se sont défendus jusqu'à la dernière extrémité avec un courage et une témérité qui feraient honneur aux meilleures troupes réglées; mais l'attaque était trop puissante; entourés de toute part, ils ont fini par succomber, en vendant chèrement leur vie. Leur chef, Schomberg, a été fait prisonnier.

La loi en Hongrie condamne tous ceux qui n'ont pas péri sur place, à être pendus, et il n'est pas probable qu'on se relâche de cette sévérité envers des brigands qui étaient devenus la terreur des environs.

— Le Messager du Tyrol annonce de Passeyer, en date du 9 décembre, que le 6 du même mois, à 8 heures du matin, est morte à l'âge de soixante-douze ans, Anna Ladurner, veuve de André Hofer, qui a joué un rôle si célèbre dans la guerre de l'indépendance du Tyrol. Depuis la funeste catastrophe de 1809, la veuve de Hofer vivait dans une retraite complète, dans sa maison de campagne de Sand, au milieu de sa famille, composée de trois filles. Elle les a perdues toutes successivement, et à la fin de sa vie elle a été assiégée par des douleurs non moins vives que celles qui avaient affligé sa précédente existence.

(Extrait de divers journaux étrangers.)

Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Empfindsame Reisen : Voyage sentimental de L. RELLSTAB; deux volumes in-12. Leipzig, chez Brockhaus.

On éprouve souvent, après les orages de la vie, un charme ineffable à reposer son âme sur cette fleur fanée qu'on nomme le souvenir. Quand on est condamné à vivre bien des jours, il est quelquefois doux de s'arrêter, aux dernières heures de son pèlerinage, devant les fugitives images du passé; car il y a dans le souvenir des larmes ou de la joie, d'enivrantes étreintes aux bras d'un de ces anges que Dieu a mis près de chacun de nous pour éclairer ses pas; il y a aussi des tristesses rêveuses dont les secrètes délices sont cachées dans notre cœur. — Le souvenir ressemble tour à tour au sillage mollement cadencé des gondoles sur les lagunes de Venise, ou au roulis effrayant du navire que le marin sent sombrer sous ses pieds.

Mais pour ceux dont l'âme, encore jeune, n'a pas effeuillé toutes les illusions, et dont le cœur est resté vierge, il y a dans le récit des impressions de voyage un attrait simple et naïf comme la nature qu'elles retracent; surtout quand un touriste effronté ne s'avise pas de mettre en pages ses prétentieux mensonges, où l'in vraisemblance le dispute à la fatuité; car parmi les maniaques du siècle, le charlatan-voyageur n'est pas l'espèce la plus rare.

Les Souvenirs de voyage de Rellstab sont remplis d'anecdotes piquantes, et de fines observations sur les mœurs, les hommes et les choses. Ce sont des peintures humoristiques, où l'esprit de la pensée se colore d'un style vif, ciselé, rapide. Nous en traduirons prochainement quelques fragments.

Archiv für die Gesetzgebung aller deutschen Staaten : Archives pour servir à la législation de tous les États de l'Allemagne. Mayence, chez Kupferberg.

Le temps est venu où la science législative a besoin du concours des lumières répandues dans les diverses classes de la société. L'union des professeurs et des publicistes distingués qui publient ce recueil; des noms tels que MM. Mittermaier, Pœlitz, de Rotteck, Gans, etc., dispensent de tout commentaire sur l'esprit de sa rédaction. Il enregistre périodiquement toutes les conquêtes législatives de l'esprit constitutionnel dans les différents États de l'Allemagne. C'est l'école de la codification, des innovations politiques, de la philosophie, en prenant ce mot dans le sens où il forme opposition avec celui d'histoire.

La profession de foi politique qui proclame les tendances de l'*Archiv*, peut être regardée comme l'expression la plus large du libéralisme allemand. Elle réclame l'abolition de tous les vestiges de la seigneurie héréditaire et de la justice patrimoniale, qui empiètent sur les droits et l'unité du pouvoir social; elle protège la liberté individuelle contre toute agression, de quelque part qu'elle vienne; son but est d'obtenir une représentation nationale pour toutes les classes de la société; de raviver le sentiment religieux, non par l'adoption servile des principes surannés de l'Église romaine, mais en élevant la dignité morale et intellectuelle des enseignements; il lui faut avant tout réaliser les moyens d'amélioration et d'extension de l'éducation préparatoire donnée par l'État à toute la jeunesse; elle invoque pour chaque homme l'usage le plus libre de ses facultés et de ses forces, pourvu qu'il ne les emploie jamais à violer les devoirs que lui imposent la religion, la morale et les lois de l'État; elle cherche à faciliter les communications et les échanges industriels, ainsi que les moyens d'acquérir la propriété et de la rendre inattaquable: tels sont les principes de haute législation que l'*Archiv* s'efforce de mettre en vigueur, principes qui doivent s'appuyer sur la liberté de la parole et de la presse, pour produire des fruits de progrès.

Ces principes généraux sur la mission du pouvoir social sont tout à fait d'accord avec les nobles et larges vues que la Convention s'était tracées, et que la science française a remises en honneur depuis le

mouvement vivace et fécond qui lui a été imprimé par la révolution de juillet.

En Allemagne, la science religieuse a toujours marché de front avec l'époque, et malgré l'enveloppe de négativisme qu'a pu lui donner un instant la réaction protestante, elle a continué à inspirer et diriger les progrès sociaux, et constitue aujourd'hui un ensemble de principes analogues à ceux que la nouvelle génération française désigne sous le nom de *science générale*. Dans un pays où l'exclusivisme catholique a, depuis trois siècles, perdu toute influence, et où les grandes vérités de la philosophie de l'histoire sont devenues populaires et accessibles à toutes les intelligences, l'enseignement religieux a dû s'empreindre profondément du caractère large et rénovateur de l'époque moderne; et en y réfléchissant de près, on ne trouvera pas étonnant que des publicistes aient pu regarder sa propagation et son perfectionnement comme un intérêt national et comme un des devoirs de l'État.

Il y a eu souvent lieu de blâmer chez les publicistes allemands les excès d'un zèle, d'ailleurs louable, qui les portait à adopter et à introduire chez leurs compatriotes les principes du constitutionalisme français et anglais, même dans les questions où le constitutionalisme avait été reconnu défectueux et rétrograde, comme, par exemple, en ce qui touche les droits politiques, et la position matérielle et morale des classes inférieures. Mais dans le recueil dont nous nous occupons, on ne trouve aucune trace qui puisse mériter ce reproche; la liberté qu'il réclame pour l'Allemagne, n'est pas cette liberté bourgeoise et mesquine dont le dernier résultat n'a été jusqu'ici que de substituer l'aristocratie d'argent à celle de la naissance; le règne de l'intérêt à celui du droit divin, et l'*ultra non ibis* de l'école doctrinaire à ce prestige des vieilles institutions.

Nous citerons entre autres dans ce recueil un article de haute critique sur les États provinciaux de la Prusse et leur mode d'organisation; un second sur la censure et la position des juifs en Allemagne, et un sur la constitution de la Hesse électorale.

LIVRES FRANÇAIS.

REVUE DE PARIS, du 11 décembre 1836. — *Le Combat du poète*,
par Edgar QUINET.

S'il est un affront sanglant pour l'auteur qui publie une œuvre littéraire, c'est que cette œuvre passe inaperçue, sans recueillir le moindre éloge, ou, ce qui est plus affligeant peut-être, sans essuyer les coups de feu d'une critique toujours armée et toujours impitoyable. Cet affront, le *Combat du poète* ne le mérite pas.

Dès le début, empreint d'une mélancolie profonde et d'une sombre harmonie, on croit entendre un écho lointain des plus beaux vers de Millevoie et de Lamartine.

L'heure effleure en passant sa guirlande fanée,
Le jour succède au jour et l'année à l'année;
Le siècle dort en paix sur sa couche d'airain.
Moi, je veille, et j'appelle, et j'écoute et je pleure;
Mon court espoir s'éteint, ma nuit seule demeure;
J'attends avec chaque aube un meilleur lendemain.

A l'horizon j'attends une éternelle aurore,
Et, la palme à la main sur le mont qui se dore,
Un messager du ciel qui n'arrive jamais.
Sur le sentier j'attends une vierge inconnue.

.....

D'où vient cet abattement? Hélas! il n'est que trop naturel. Le jeune athlète est avide de gloire, et, dans ce siècle, la gloire n'est plus le prix des combats poétiques :

Tout est muet, les dieux, les hommes et les choses.
Le poète n'est plus le frère du prophète.

Dans son désespoir il accuse la divinité de l'avoir raillé cruellement :

Pourquoi m'avez-vous fait le jouet de la lyre?
Pourquoi m'entourez-vous d'un mensonge éternel?
Ah! Seigneur, reprenez les dons de votre amour.

Bientôt les plaintes, les gémissements du malheureux sont entendus.

Il est exaucé, le poète ;
 La muse est morte dans son cœur.
 Au joug il a courbé sa tête,
 Et fané ses ans dans leur fleur.
 Muet, il passe dans la foule,
 Ainsi que l'onde qui s'écoule,
 Sans oser éveiller ses bords.
 L'uniformité l'environne ;
 Il a rejeté sa couronne
 Pour cueillir la mauve des morts.

Toute cette strophe, pleine d'une mélodie sourde et savamment imitative, révèle un digne émule de J. B. Rousseau.

Plus loin, quand il s'écrie avec angoisse :

Où sont mes rapides pensées,
 Flèches loin du but dispersées,
 Qui résonnaient dans mon carquois ?

Est-il un admirateur sérieux de Pindare, qui ne reconnaisse la touche du lyrique grec ?

Où trouver plus d'originalité et de justesse que dans cette comparaison :

Comme autour de l'orme un serpent,
 Autour de moi l'indifférence
 Roule ses anneaux en rampant.
 J'ai goûté son haleine impure,
 Et senti la lente morsure
 De son paresseux aiguillon ;
 Sur mes lèvres la muse expire.

C'est ainsi que l'amant de la poésie tombe dans une langueur mortelle, promptement suivie des regrets les plus amers.

Il s'est repenti, le poète,
 Il a de son âme inquiète
 Voulu rallumer le flambeau.

Dans son sein tiède encor la muse est revenue.

Alors il lui parle comme à une sainte amie qu'il revoit après des heures de défiance et d'infortune.

Qu'as-tu fait de tes jours passés dans le mystère ?
 As-tu revu sans moi le sentier solitaire
 Où je baisais tes pas ?

Aux tendres souvenirs succède l'expression des plus vifs remords
et des vœux les plus ardents.

Ah ! de la page impure efface mon blasphème,
Rallume le foyer que j'éteignais moi-même
Sous ma cendre et mes pleurs ;
Ramène à mon chevet les pâles insomnies
Avec le chœur dansant des saintes harmonies...

Quelle muse eût résisté à un repentir si vrai, à une tristesse si
aimante, à de si touchants accords ? Elle se laisse fléchir, et tout
renait pour le poète.

Ainsi qu'au premier jour du monde
En souriant l'aube féconde
A déchiré la nuit profonde
Et caressé la fleur des bois ;
Pour la première fois la rose,
Du rossignol qui se repose
Sur sa corolle fraîche éclore,
A bu les pleurs harmonieux.
Au front du blanc lis qui chancelle
La mouche dorée étincelle,
L'oiseau nouveau-né de son aile
A mesuré les vastes cieux.

Et le poète aussi a regardé le ciel ; il le mesure de sa pensée ;
l'espérance brille à ses yeux ; la confiance reparait ; une seconde fois
nous retrouvons avec bonheur les grandes images du chantre de Dircé.

Quelle main retiendra sur leurs pentes hardies
Le char des mélodies,
Et les désirs ailés qui dévorent le frein ?

Non, le poète ne sera pas écrasé par le siècle ; il le défie, il le
brave ; désormais il veut combattre et combattre encore.

Ainsi deux étrangers au chemin de Judée,
La face de sueur et de sang inondée,
Corps à corps ont lutté dans une nuit d'horreur.
Chacun d'eux tour à tour, au bord du précipice,
Reculé, avance, glisse,
Les ténèbres ont vu sourire le vainqueur.
Et Jacob au matin se traînant hors d'haleine
Dans le torrent d'Édom, ne suivait plus qu'à peine

Ses grands bœufs indolents et les pas des agneaux.

Il attendait encor la brebis infidèle,

Quand déjà d'un coup d'aile

L'ange le provoquait à des combats nouveaux.

Admirables et dernières stances qui couronnent noblement cet admirable morceau lyrique, dont une foule de vers ne seraient pas désavoués par l'auteur d'Athalie.

Ne nous y trompons pas ; ce n'est pas là une conception vulgaire, un thème imaginé seulement pour décrire des mécomptes individuels et venger, s'il se peut, les chagrins d'un amour-propre humilié : la pensée qui plane sur toute cette composition est plus haute ; elle est morale et populaire. On sent que le poète, en découvrant les blessures secrètes de son âme, a réveillé aussi des douleurs qui tourmentent l'âme de tous. Quoi donc ? Chacun de nous n'a-t-il pas son combat de poète, sa lutte entre la prose et la poésie de l'existence, entre la matière et l'esprit, entre le ciel et la terre ? Qu'est-ce que la vertu, si ce n'est la force qui résiste à tous les maux attachés au matériel de la vie ?

Quant à la mise en scène de ce drame intime, quoi de plus lyrique et de plus naturel que ces alternatives de désespoir, de prières, de faiblesse, de repentir, de vœux, d'espérances, de force et d'intrépidité ?

Le style offre souvent des beautés du premier ordre. Noble sans roideur, tour à tour gracieux, sombre, énergique, comme les idées qu'il représente, il est presque toujours au niveau de la matière.

Ici commence ce que notre tâche a de pénible ; il est temps de nous plaindre à M. Edgar Quinet des négligences et des fautes qui déparent cette belle ode. Qu'il nous permette d'être francs dans notre blâme, comme nous le sommes dans le témoignage de notre admiration.

Il a tort de violer la règle de la césure. Ces mots : *Et dans mon cœur celui qui dit, je suis la paix*, ne forment pas un vers. La césure est fondée sur les besoins même de l'oreille, sur les rapports éternels qui lient le vers aux lois musicales.

Respectez la langue. On ne peut pas dire :

Un souffle aride a sur ma tête

Dispersé les cieux révolus.

Ni en parlant du monde :

Mes rêves sont plus vrais que son masque éboui.

Nous ajouterons : Ici, broyez encore ces couleurs mal fondues ; là, changez des transitions brusques, qui ne tiennent nullement à un beau désordre ; plus loin, retranchez ces exagérations, ces développements trop longs, parce qu'ils étaient trop faciles. Voilà des images incohérentes, incompréhensibles, vagues, mystiques, bizarres corrigez, corrigez. Croyez, enfin, que nul homme de goût ne vous pardonnera jamais de faire *baver* le siècle sur des colombes ; aujourd'hui encore, après tant de siècles, on ne pardonne pas au classique Hésiode d'avoir peint le nez morveux de la déesse des ténèbres.

La critique a le droit d'être sévère à l'égard du jeune écrivain qui, en publiant la traduction de Herder, *Ahasverus* ; des *Considérations sur la Grèce moderne* ; *Napoléon*, et enfin le *Combat du poète*, a prouvé qu'il pourrait un jour, s'il le voulait, réunir dans des œuvres plus polies et plus épurées la profondeur du philosophe et les charmes de l'imagination à la netteté précise de l'observateur judicieux et du philologue.

Pour nous, notre opinion sur M. Quinet se trouve résumée dans ces paroles que nous lui empruntons, et que nous le conjurons de méditer : « Sa muse n'est encore le plus souvent qu'une *ébauche de colonnes, demi-formée, demi-lée au rocher ; mais telle qu'elle est, on voit déjà qu'un second effort de l'art achèvera de la produire, et déliera la pierre comme on délie à la vierge sa ceinture, pour l'envoyer toute libre et svelte, revêtue d'acanthé et vivante au soleil, clore le chœur sous le fronton des temples.* » (De la Grèce moderne dans ses rapports avec l'antiquité.)

F. C.

PROGRAMME D'UN COURS ÉLÉMENTAIRE DE PHILOSOPHIE, par A.

THIEL, professeur de philosophie au Collège royal de Metz ;
deuxième édition. Metz, chez M.^{me} Thiel, libraire ; Paris, chez
Hachette, 1836.

La féconde influence de M. Cousin sur l'enseignement philosophique en France, porte chaque jour de nouveaux fruits. Nos écoles, si pauvres en livres élémentaires, il y a quinze ans, ont vu se multiplier les précis, les résumés, les essais, les programmes raisonnés.

L'ouvrage de M. Thiel est un nouveau service rendu aux élèves et aux maîtres. Professeur de philosophie dans un de nos collèges les plus importants, l'auteur a dû se renfermer dans le cadre tracé par le conseil royal. Ce cadre, vaste et simple à la fois, embrasse toutes les questions de psychologie, de logique, de morale, de théodicée, et les présente dans l'ordre le plus méthodique. M. Thiel est éclectique, ce qui ne veut pas dire, comme quelques-uns affectent de le croire, qu'il prend au hasard tout ce qui se présente devant lui : il est éclectique à la façon de MM. Cousin et Jouffroy, dont il se déclare l'admirateur et le disciple : il compare les opinions, et choisit avec discernement.

Aussi, tout en se rangeant sous le drapeau d'une école célèbre, conserve-t-il cette indépendance d'esprit, sans laquelle il n'y a point de philosophie. Il interroge d'abord sa conscience, il observe par lui-même et sur lui-même ; puis, s'adressant à l'histoire des systèmes, il contrôle, confirme et complète son expérience par celle de tous les siècles.

Ce résumé, plein de sagesse et de véritable science, est écrit dans un style clair et précis. Un manuel destiné aux élèves ne comporte pas de longs développements. C'est à l'enseignement oral de colorer, d'animer ce sommaire, dont le principal mérite est une simplicité rapide.

Le travail de M. Thiel fait honneur au collège de Metz et à l'université. Le succès de la première édition prouve qu'il a trouvé de justes appréciateurs. Nous le recommandons aux jeunes gens qui se préparent au baccalauréat, et, en général, à toutes les personnes qui désireraient acquérir des connaissances nettes sur l'ensemble d'un cours de philosophie, sur les diverses parties dont il se compose, et sur les discussions qu'ont soulevées, à diverses époques, les trois grands problèmes de notre nature, de notre principe et de notre fin.

L. D.

CHRONIQUES CONTEMPORAINES, par Alph. VIOLLET ; in-8.^o Paris, aux Salons littéraires. Prix : 7 fr. 50 c.

M. Viollet, que de nombreux travaux ont déjà fait connaître si avantageusement, et à qui nous devons tout récemment une excellente traduction d'un ouvrage anglais, intitulé : *Campagnes et croisiers*.

dans les États de Vénézuëla, vient de publier, à la même librairie, un recueil de scènes de la vie, écrites avec une finesse d'observation et un talent de simplicité bien rares aujourd'hui. Dédaignant ces formes exagérées, fausses et grimaçantes, dont la littérature du jour cherche à voiler son vide de pensées, l'auteur des *Chroniques* a trouvé le moyen d'intéresser ses lecteurs sans les fatiguer par des émotions forcées. Ses récits sont vrais, son style rapide et naturel. M. Viollet a fait, ce nous semble, un pas hardi vers la réaction littéraire que réclament tous les gens de goût. C'est beaucoup d'avoir osé frayer la route. Le succès de son livre doit encourager M. Viollet; car le succès est le seul éloge contre lequel la critique reste impuissante.

LES VOLEURS; physiologie de leurs mœurs et de leur langage, par VIDOCQ; deux volumes in-8.° Paris, chez l'auteur. Prix: 15 fr.

Les journaux ont déjà beaucoup parlé de l'intérêt qui s'attache à cette publication curieuse de l'ex-chef de la police de sûreté. Son livre est tout à la fois un dictionnaire commenté de l'*argot* ou langage des voleurs, et une peinture savante de leurs mœurs, et de tous les moyens de ruse ou de violence qu'ils emploient pour exploiter la crédulité des uns, et pour triompher de la faiblesse des autres. On y trouve aussi des recherches historiques sur les coutumes et règlements des anciens commensaux de la *vieille cour des miracles*. Somme toute, la lecture de l'ouvrage de M. Vidocq réunit à un intérêt d'utilité toute actuelle celui d'épisodes piquants, racontés avec simplicité, esprit, et sous les couleurs les plus dramatiques. Nous regrettons que l'espace nous manque pour en citer des extraits.

LES OISEAUX DE PASSAGE, par M.^{me} ANAÏS SÉGALAS; in-8.° Paris, chez Moutardier. Prix: 7 fr. 50 c. — **POÉSIES DU CŒUR**, par M.^{me} MÉLANIE WALDOR; deuxième édition, in-8.° Paris, chez l'auteur, et chez L. Janet, libraire. Prix: 7 fr. 50 c.

Voici deux recueils de poésie, deux charmants ouvrages de femme, et qui se recommandent par leurs grâces variées. C'est la voix de deux âmes qui sont sœurs, et dont les accords diversement nuancés s'unissent par une même puissance d'harmonie.

Aux *Oiseaux de passage* nous garderons longtemps un asile parmi nous; leurs chants seront toujours aimés, comme les confidences d'un esprit doucement rêveur, souvent préoccupé de pensées fortes, profondes, énergiques; quelquefois pétillant de saillies enfantines; et passant avec une admirable souplesse de l'élégie à l'idylle, ou des légendes chevaleresques aux scènes animées de la vie commune.

Le luxe de l'exécution typographique, l'élégance et le goût des gravures qui accompagnent ce livre, sont dignes aussi du talent de l'auteur, et lui assurent une place distinguée dans la bibliothèque des dames et des jeunes personnes, et parmi les plus belles publications qui parcourent nos salons.

Les *Poésies du cœur*, auxquelles nous avons emprunté, dans notre numéro de décembre dernier, une traduction libre du *Pêcheur* de Goethe, qui, par l'exquise finesse de ses détails et le charme répandu sur toute la pièce, est presque supérieure, nous ne craignons pas de l'avancer, aux beautés de l'original, pourraient former le pendant du livre de M.^{me} Ségalas. Mais les vers de M.^{me} Waldor semblent tomber de son cœur, goutte à goutte, comme des pleurs; chaque pensée de son âme est un regret; chaque mélodie qui lui échappe murmure comme une plainte; si la souffrance intime ne se faisait sentir au cœur qui l'écoute par une douloureuse sympathie, on aimerait à se laisser bercer avec elle au souffle embaumé de la mélancolie! Serait-il donc vrai que la volupté des larmes a plus d'attrait que le plaisir? Que la tombe a des mystères plus suaves que les rêves de la vie?

— A propos de poésie, la 228.^e ascension du célèbre aéronaute Ch. Green vient d'inspirer à un de nos jeunes écrivains les plus distingués, M. VILLENAVE fils, un petit poème intitulé le *Ballon monstre*, rempli d'esprit et d'originalité.

HISTOIRE ROMAINE de M. B. G. NIEBUHR, traduite de l'allemand par A. P. DE GOLBÉRY; tome V. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault. Prix : 7 fr. 50 c.

Lorsque, pénétré d'un sentiment de mélancolie profonde, Niebuhr achevait le second volume de son Histoire, qui compose les troisième et quatrième de la traduction, il annonça dans sa mémorable préface le vœu d'obtenir quelques jours de vie, pour terminer le troisième, que

nous publions aujourd'hui. La mort, arrivée quatre mois plus tard, laissa l'ouvrage tel que lui-même l'avait dépeint dans sa préface. « La partie de ce volume, écrit-il, comprise dans les limites de l'ancienne édition du second, est écrite; le reste s'étend jusqu'à la première guerre punique, et n'attend plus que la dernière main. » Pour les hommes de son intimité, auxquels sa dernière volonté laissait le soin de ses papiers, il ne restait plus qu'à remplir un pénible devoir, celui de conserver ce précieux legs dans toute sa pureté, et de le livrer aux contemporains et à la postérité comme le seul dédommagement possible à une perte irréparable. Ainsi ce que nous offrons au public dans le troisième volume, qui formera les tomes V et VI de notre traduction, comprend tout ce qui dans les papiers de l'auteur était susceptible de publication.

Notre tome V embrasse donc l'histoire romaine depuis Licinius Stolon et Lucius Sextius en 384 jusqu'au commencement de la troisième guerre samnite. Le tome VI, qui termine cet ouvrage important, est déjà sous presse. Il renferme la partie la plus remarquable des conceptions du célèbre Niebuhr. Nous citerons entre autres le chapitre sur la censure de Fabius et Decius, celui sur Pyrrhus, celui sur la tactique romaine comparée à celle des Macédoniens, puis un fragment sur la première guerre punique.

Un volume supplémentaire réunira plusieurs morceaux de critique philologique que l'auteur a publiés à diverses époques sur des points essentiels de l'histoire romaine: par exemple la restitution d'un fragment de Dion Cassius, découvert par M. l'abbé Maï et fort heureusement expliqué par Niebuhr. Après viendra l'analyse de ce que, depuis sa mort, on a imprimé de plus remarquable sur les divers points qu'il a traités, avec le chapitre fort érudit du célèbre Hullmann, quant à la révolution que subit, au cinquième siècle de Rome, l'organisation des centuries. Le système de ce savant, étant opposé à celui de Niebuhr, a besoin d'être connu, comme aussi l'opinion de Franck sur le même sujet. Ainsi le lecteur possédera un aperçu rapide, mais complet, de l'état actuel de la science en Allemagne.

CINQ MOIS AUX ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD (29 avril-23 septembre 1835); journal de voyage de M. RAMON DE LA SAGRA, directeur du jardin des plantes de la Havane; un volume in-8.°, avec planches; traduit de l'espagnol. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault. Prix : 7 fr. 50 c.

Parti de la Havane au mois d'avril 1835, M. de la Sagra se proposait de ne passer aux États-Unis que le temps nécessaire pour y lier quelques rapports avec les savants qui s'y occupent d'histoire naturelle, et son désir était de revenir en Europe par les paquebots américains. Mais à son arrivée à New-York l'intérêt curieux qu'il éprouvait à visiter les grands établissements de cette cité, changea sa détermination, en le décidant à visiter, pendant le cours de plusieurs mois, quelques-uns des peuples les plus avancés de l'Union.

De retour à Paris, il fut pressé vivement de livrer ses notes précieuses à la publicité. Quoique cet ouvrage soit rédigé sous la forme de journal de voyage, et sans l'ordre systématique qui exigerait que les mêmes sujets fussent traités sous un même chapitre, il aura néanmoins un vif agrément pour les lecteurs qui, en parcourant ce pays, feront cause commune avec l'auteur, et voudront jouir avec lui de la variété des scènes qu'il a décrites.

Les États-Unis semblent avoir pris à tâche de résoudre quelques-unes des grandes questions sociales qui s'agitent aujourd'hui. Nulle part l'industrie n'a acquis d'aussi rapides développements, le commerce des échanges plus faciles, le travail un prix plus honorable. C'est partout une population florissante, avec des gages certains de bonheur; des milliers de canaux et de chemins de fer découpent en tous sens cette immense étendue de pays; des villes et des villages s'élèvent sur tous les points par les efforts d'une activité incessante. Sans parler des institutions politiques des États-Unis, que pourrait-on comparer chez nous avec le système de philanthropie éclairée qui relève leurs institutions civiles? Que deviennent chez nous ces âmes fortement trempées que la misère et l'égarement ont jetées dans le crime? Que deviennent ces jeunes infortunés, livrés à eux-mêmes, et qui ont eu le malheur de commettre une première faute? Pauvres enfants, qui ne savaient pas marcher, que la loi punit souvent de

n'avoir pas eu de mère, et que nos tribunaux rejettent à la corruption des prisons, au milieu du dévergondage le plus effréné. Notre système pénitentiaire peut-il, malgré les efforts qu'on fait pour l'améliorer un peu, soutenir le parallèle avec ceux de la Pensylvanie, du New-York et du Massachusetts?

Le peuple des États-Unis est aussi généralement plus instruit qu'on ne l'est en France; moins peut-être dans les hautes régions de la science : mais l'enfant qui grandit devient un citoyen qui aime le travail, parce que dans la société dont il est membre, le travail est honoré avant tout, comme l'élément conservateur de la morale.

L'ouvrage de M. Ramon de la Sagra embrasse dans leurs détails les plus exacts toutes les branches de commerce, d'industrie, de sciences naturelles; il décrit avec des observations pleines de profondeur les établissements créés pour les détenus, les orphelins, les sourds-muets; les canaux et les chemins de fer qui ont introduit de si larges développements dans les résultats du commerce.

Les tableaux de New-York, de Philadelphie, de Baltimore, de Washington; les voyages sur la rivière du Nord au Niagara, à Boston et au Connecticut, forment un panorama complet, où tous les objets ont leur place, et paraissent dans leur jour le plus favorable.

L'éducation et le système pénitentiaire ont été surtout étudiés par l'auteur avec une rigoureuse exactitude; et le récit de ce qu'il a observé, doit contribuer puissamment à éclairer parmi nous les personnes qui s'occupent spécialement de ces deux parties de la science sociale, si essentielles aujourd'hui.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

(Théologie — Philosophie. — Jurisprudence — Politique — Économie politique. — Géographie — Histoire — Voyages. — Médecine — Physiologie — Histoire naturelle. — Littérature. — Commerce — Industrie. — Éducation — Pédagogie. — Beaux-arts — Philologie.)

THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE.

Zeitschrift für die historische Theologie : Annales de théologie historique, publiées, sous les auspices de la Société de théologie de Leipzig, par Ch. F. Illgen; tome VI, 1.^{re} et 2.^{re} parties. Leipzig, chez Barth.

Lexikon der Religions- und christlichen Kirchengeschichte für alle Confessionen : Dictionnaire historique des religions et de l'Église chrétienne, à l'usage de toutes les confessions, par Deudecker; contenant les doctrines, coutumes, cérémonies des cultes païen, mahométan et chrétien depuis les temps les plus reculés, l'histoire des schismes et des dissensions des différentes époques; la description des ordres religieux, et une notice des personnages consacrés par la dévotion; quatre volumes in-8.^o Weimar, chez B. F. Voigt.

Die theologischen Streitigkeiten in der protestantischen Kirche : les Luttes théologiques de l'Église protestante, ou le Guide des rationalistes et des mystiques de notre époque; un volume in-8.^o Weimar, chez Voigt.

Auserlesene Erzählungen aus der biblischen Geschichte : Histoires choisies des Livres saints, rédigées par W. Usener, pasteur à Marbourg; 2.^e édition, revue et augmentée. Marbourg, chez Elwert.

Beiträge zur christlichen Dogmatik : Essai sur la dogmatique chrétienne et sur l'exégèse du nouveau Testament, par Mohr; 1.^{er} cahier. Marbourg, chez le même.

Animadversiones in Isocratis Panathenaeum specimen I. Marbourg, chez le même, 1835.

Grundriss der Geschichte der christlichen Kirche : Principes de l'histoire de l'Eglise chrétienne, par F. Rehm, professeur à Marbourg. Marbourg, chez Elwert.

Martin Luther's Leben : Vie de Martin Luther, par Gustave Pfizer, ornée de 4 gravures exécutées par les meilleurs artistes. Stuttgart, chez Liesching.

Erbauliche Parabeln : Paraboles édifiantes, par Christian Scriver, ministre et prédicateur à Marbourg. Iserlohn, chez Langewies.

JURISPRUDENCE — POLITIQUE — ÉCONOMIE POLITIQUE.

Juristisches Magazin, neue Folge, etc. : Annales de jurisprudence, publiées par Scholtz, Gans, Liebe, Zachariæ ; 3.^e cahier. Brunswick, chez Meyer.

Oppermann's (Henrici Alberti), De quæstione an, et quatenus, absolutio ab instantiâ in causis criminalibus locum habeat. Commentatio in certamine litterario civium academiæ Georgiæ Augustæ die IV Junii MDCCCXXXVI, ex sententiâ illustris jurisconsultorum ordinis præmio regio ornata. Gœttingue, chez Dietrich.

Die amerikanischen Besserungs-Systeme, erörtert in einem Sendschreiben, etc. : Système d'amélioration en Amérique, développé dans une lettre à M. W. Crafford, inspecteur général des prisons d'Angleterre, par le D.^r Julius. Leipzig, chez Brockhaus, 1837.

Nouveau Recueil de traités d'alliance, de paix, de trêve, de neutralité, de commerce, de limites, d'échange, et divers autres actes servant à la connaissance des relations étrangères des puissances et États de l'Europe, dans leurs rapports mutuels.

GÉOGRAPHIE — HISTOIRE — VOYAGES.

Skizzen aus Norden : Esquisses sur le Nord ou Souvenirs d'un voyageur, par Herman Achenbach ; 1.^{re} partie : excursion en Russie dans le cours de 1832 ; 2.^e partie : le Danemarck et la Suède pendant l'été de 1835. Cassel, chez Krieger.

Württemberg und seine Bewohner : le Wurtemberg et ses habitants ; géographie, statistique et histoire du royaume de Wurtemberg, et des principautés de Hohenzollern-Hechingen et Sigmaringen, publié, d'après les documents les plus récents, par A. Fischer ; 1.^{er} cahier, avec une carte du cercle du Neckar ; grand in-8.^o Stuttgart, chez Beck et Fränkel.

Vues des villes et bourgs les plus pittoresques de l'Alsace, dessinés d'après nature et lithographiés par Sandmann, avec les portraits des hommes les plus distingués d'Alsace, avec des notices historiques et géographiques; 1.^{re} et 2.^{re} livraisons, in-folio. Strasbourg.

Kritik des Raumer'schen Werkes : England im Jahre 1835 : Critique de l'ouvrage de Raumer, qui a pour titre : l'Angleterre en 1835. Extrait du *Quarterly Review*, juillet 1836. Leipzig, chez Boehme.

MÉDECINE — PHYSIOLOGIE — HISTOIRE NATURELLE.

Berlinisches Jahrbuch für die Pharmacie und für die damit verbundenen Wissenschaften : Journal de pharmacie et des sciences qui s'y rattachent, publié par le professeur Lindes, membre de l'institut pharmaceutique; tome XXXVI, 1.^{re} partie, avec un portrait et une planche lithographiés. Berlin, chez Cehmigke.

Chirurgische Kupfertafeln : Recueil de gravures de chirurgie, publié par le D.^r Robert Froriep; 69.^{re} livraison, de quatre feuilles et demie de texte, sans pagination. Weimar, au Comptoir de l'industrie nationale.

Notizen aus dem Gebiete der praktischen Pharmacie und deren Hilfswissenschaften : Notice sur le domaine de la pharmacie pratique et des sciences médicales, par A.-R. L. Voget; tome I.^{er}, 12.^{re} numéro. Crefeld, chez Schuller. — A partir du 1.^{er} octobre, l'ouvrage paraît par livraisons mensuelles de une à deux feuilles.

Homöopathische Heilungen : Cures de la médecine homéopathique, avec des remarques sur l'évidence et les progrès de ce système, par le D.^r C. F. Schwartz, conseiller du roi de Saxe; un volume in-8.^o Dresde et Leipzig, chez Arnold.

Tabellarische Uebersicht des Pflanzenreichs : Tableau synoptique du règne végétal, d'après le système sexuel de Linné, à l'usage des pharmaciens.

— Le même, d'après le système de classification adopté par Jussieu; in-folio. Stuttgart, chez Rieger et Comp.^e

Naumann's Naturgeschichte der Vögel Deutschlands : Histoire naturelle des oiseaux d'Allemagne, par Naumann; ouvrage publié par son fils; 8.^{re} partie, 6.^e cahier; 30 à 36 feuilles de texte et 216 à 219 planches. Leipzig, chez Fleischer.

Zur Praxis der Geburtshilfe : Pratique de l'art des accouchements;

d'après les observations faites et les mémoires lus à l'académie de Gœttingue. Hanovre, chez Helwing.

Abhandlung über das Heilverfahren bei der epidemischen Cholera : Dissertation sur les moyens préservatifs du choléra épidémique, traduite de l'espagnol par Zschokke. Aarau, chez Sauerländer.

Encyklopädie der gesammten medicinischen und chirurgischen Praxis : Encyclopédie pratique des sciences médicales et chirurgicales, avec des observations sur l'art des accouchements, sur l'ophthalmologie, et la chirurgie opérative; publiée sous la direction de George-Frédéric Moss; 2.^e édition, 8.^e livraison; feuilles 17 à 28 du tome II. Leipzig, chez Brockhaus.

Enchiridion medicum, par Hufeland; 2.^e édition considérablement augmentée; 2.^e livraison. Berlin, chez Stuhr.

LITTÉRATURE.

Blumen- und Aehrenlese : Fruits et Fleurs — souvenirs de jeunesse; recueil de mélanges, nouvelles, etc., par Rellstab; 2 volumes in-12. Leipzig, chez Brockhaus.

Der Flüchtling : le Fugitif; scènes de mœurs tirées de l'époque actuelle, par F. L. Bühlren; 2 volumes in-12. Leipzig, chez le même.

Die Waldenser : les Vaudois; roman de H. Kœnig; deux volumes in-12. Leipzig, chez le même.

Friederich : Frédéric, roman de Sigismond Wiese; un volume in-12. Leipzig, chez le même.

Ben Jonson und seine Schule : Ben Jonson et son École; recueil de tragédies et de comédies réunies et traduites, avec des commentaires, par Wolf, comte de Baudissin; deux volumes in-8.^o, avec figures. Leipzig, chez le même.

Rappoltstein, eine Wundersage aus dem Mittelalter : Rappoltstein, légende merveilleuse du moyen âge, mise en vers par G. D. Zurich, chez F. Schulthess.

Urania, Taschenbuch auf das Jahr 1837 : Urania, almanach pour l'année 1837; contenant des nouvelles inédites de Léopold Scheffer, Eichendorff, Emerentius Scævola et Louis Tieck; avec un portrait de Humboldt. Les principaux écrivains dont les articles enrichissent les années précédentes, sont: Willibald Alexis, Dœring, de Heyden, W. Martell, F. Moricke, A. Cehlenschläger, Posgaron, de Rumohr,

de Sartorius, Gustave Schwab, J. Schopenhauer, A. de Sternberg, F. Voigt. — On peut se procurer les almanachs antérieurs, à partir de 1829. Leipzig, chez Brockhaus.

Gespräche mit Göthe in den letzten Jahren seines Lebens: Correspondance avec Göthe pendant les dix dernières années de sa vie (1823 à 1832), par J. P. Eckermann; deux volumes in-12. Leipzig, chez le même.

J. P. Richter's sämtliche Werke: Œuvres complètes de J. P. Richter; 60 volumes in-8.° Berlin, chez Reimer.

Polyorama des Rheins zwischen Mainz und Bacharach: Polyorama du Rhin entre Mayence et Bacharach, en plusieurs cahiers, avec descriptions, par le baron C. A. de Klein; 1.^{er} cahier, avec texte allemand et français. Mayence, chez Wirth.

Denkmäler der Freundschaft und Liebe: les Monuments de l'amitié et de l'amour; recueils d'extraits les plus remarquables des principaux écrivains allemands, grecs, latins, italiens, français et anglais, rédigé par Heinrich; in-8.° Leipzig, chez Knöfel.

Bergergrüsse aus Salzburg und Tyrol: Salzbourg et le Tyrol, vus du haut des montagnes, par H. Stieglitz. Leipzig, chez Brockhaus.

Russisches Hundert und Eins, enthaltend Erzählungen, Novellen, Märchen, Schilderungen russischer und morgenländischer Sitten: Cent et une histoires, nouvelles et légendes, tirées des mœurs de l'Orient et de la Russie; traduit d'après l'original en langue russe, par N-K-N; tome II. Berlin, chez Stuhr.

Melitta, eine auserlesene Sammlung von Erzählungen, Gedichten, etc.: Melitta, recueil choisi de descriptions, d'histoires et de morceaux de poésie, propres à donner des notions exactes sur les parties les plus remarquables des sciences et des arts, sur les merveilles de la nature, etc., et destinés à former le cœur et l'esprit, par F. W. Jäger. Hambourg, chez Herold, 1837.

COMMERCE — INDUSTRIE.

Praktisches Rechenbuch für Banquiers, Kaufleute, Fabrikanten: Livre de comptes faits à l'usage des banquiers, des marchands et des manufacturiers, contenant les principes de l'escompte et les différentes règles de société, des tables de réduction et des modèles pour les principales opérations commerciales, par J. L. Elze. Leipzig, chez Klein, 1837.

ÉDUCATION — PÉDAGOGIE.

Bilder aus der Natur und dem Leben: Tableaux de la nature et de la vie, dédiés à la jeunesse, par Eisenbach. Stuttgart, chez Baltz, 1837.

Christliche Religionslehre für die zartere Jugend: Leçons sur la religion chrétienne, à l'usage de l'enfance et de la première jeunesse, par G. Gessner; avec des passages des saintes Écritures d'après la traduction de Luther. Winterthur, chez Steiner.

Kinderheimath, in Bildern und Liedern: la Patrie de l'enfance, choix de jolies figures et de romances, par F. Güll, avec une préface de G. Schwab. Stuttgart, chez Liesching.

Die Kunst in vier und zwanzig Stunden ein geschickter Schwimmer zu werden: l'Art de devenir en vingt-quatre heures un parfait nageur, par E. L. Hoffmann. Hambourg, chez Hoffmann.

Fabelbuch mit Bildern in alphabetischer Reihenfolge, für Kinder: Livre de fables avec figures rangées en ordre alphabétique, pour l'instruction des jeunes enfants, par Jugendhold. Gotha, chez Hellfarth.

BEAUX-ARTS — PHILOGIE.

Vollständiges Lehrbuch für Gold-, Silber-, Bronze- und Münz-Arbeiter: Manuel complet du graveur sur l'or, l'argent, le bronze et les médailles, suivi de l'art de peindre sur émail et sur porcelaine, de graver sur pierre, sur bois, etc. Orné de la description et des emblèmes de tous les ordres de chevalerie allemands et étrangers, par J. C. Hebra; tome II, avec 300 figures. Ulm, chez Ebner.

Gita Govinda Jayadeva poetæ Indici drama lyricum. Textum ad fidem librorum manuscriptorum recognovit, scholia selecta, annotationem criticam, interpretationem latinam adjecit Christianus Lassen. Bonn, chez Koenig et van Borcharen.

Institutiones linguae præcriticæ concionavit, etc., Ch. Lassen. Bonn, chez le même.

FÉVRIER 1837.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE P. G. LEVRAULT.

Philosophie du Droit.

LA PHILOSOPHIE DU DROIT

D'APRÈS LE POINT DE VUE HISTORIQUE,

PAR F. J. STAHL,

Professeur à l'université de Würzburg.

Pour tous ceux qui voient dans l'histoire quelque chose de plus que matière à érudition ; dans la jurisprudence, quelque chose de plus que les textes actuellement en vigueur, un livre où la philosophie et l'histoire se rencontrent sur le terrain du Droit, ne saurait être une apparition indifférente.

Celui de M. Stahl mérite l'attention à plus d'un titre. On peut dire que pour tous ceux qu'il convaincra, il marquera une ère nouvelle dans la philosophie du Droit et dans l'appréciation de l'histoire.

L'école historique avait signalé son début par le petit écrit¹ où M. de Savigny, guidé par l'intuition du génie, expliquait l'origine du droit positif, et s'élevait si haut au-dessus des formules de ses adversaires, sans s'abaisser seulement à les combattre.

Mais, de ce moment, l'école historique a produit de louables recherches sur les institutions du passé ; elle n'a pas fait un pas comme théorie générale. Elle n'a pas su rattacher ses vues à un principe, ni trouver la raison du juste après avoir expliqué le fait de l'établissement du droit positif, ni enfin réfuter ou seulement caractériser exactement ses adversaires.

Il en est résulté que les théories de l'école dogmatique et philosophique qui avait précédé, ont continué d'avoir cours dans

¹ De la vocation de notre temps pour la législation et la jurisprudence. Heidelberg, 1814.

la science : car l'esprit de l'homme est ainsi fait qu'il ne saurait se passer d'idées générales. Seulement ces théories se sont mêlées au hasard avec les aperçus de détail de l'école historique, dont on ne pouvait contester la justesse, et avec lesquels elles étaient cependant en opposition flagrante. De là cette foule d'opinions indécises et flottantes, de partis mitoyens, qui compromettent la science par l'incohérence et la confusion des idées.¹

M. Stahl n'a pas seulement le mérite d'avoir défini avec précision les tendances, le principe, la méthode et le système des écoles philosophiques de nos jours; il n'a pas seulement vaincu par ses propres armes le rationalisme plus ou moins conséquent, plus ou moins exclusif, plus ou moins abstrait, qui est au fond de presque toutes les opinions scientifiques ou vulgaires de notre époque, et qui a fait obstacle jusqu'ici à l'école historique; il a fait plus : il a rendu à l'histoire son véritable principe philosophique.

Ce principe, M. Stahl reconnaît hautement le devoir au premier philosophe de l'Allemagne, à Schelling, qui, après un long silence, établit les bases de sa nouvelle philosophie dans le cours qu'il ouvrit à l'université de Munich, dans le semestre d'hiver de 1827 à 1828. Mais M. Stahl a développé librement le principe du maître, en l'appliquant à la jurisprudence. Il en fait lui-même la remarque dans sa préface : « Le système de la liberté, et c'est ainsi que Schelling appelle le sien, ne peut trouver amour et culte véritable que dans des esprits indépendants. »

L'exposition critique du développement des théories actuelles sur la philosophie du Droit, tel est le sujet du premier volume du livre de M. Stahl. Le second volume contient une théorie chrétienne du Droit et de l'État. Aujourd'hui que l'ouvrage est complet², ne pouvant en entreprendre la traduction, je n'ai pas hésité, du moins, à dérober quelques instants à l'histoire du Droit français,

¹ *Citius emergit veritas ex errore quam ex confusione. Baco, de form. callid. Aphor. X.*

² Le tome I.^{er} a paru au commencement de 1830, alors que M. Stahl était encore simple docteur en Droit et *Privat-Docent* à l'université de Munich. La première partie du tome II a été publiée en 1833; la seconde vient de paraître.

pour donner ce résumé aussi fidèle et aussi concis qu'il m'a été possible de le faire. Je voudrais qu'on pût y retrouver quelque chose de la netteté et de l'élévation de l'original.

H. KLIMRATH, DOCTEUR EN DROIT.

PREMIÈRE PARTIE.

GENÈSE DES THÉORIES ACTUELLES.

INTRODUCTION.

La philosophie du Droit est la science du juste. Or, qu'est-ce que le juste ? Les opinions sont diverses, les systèmes nombreux et hostiles. Nous sommes ainsi appelés à prendre parti entre les théories qui se partagent notre époque.

Jamais la science du juste ne fut plus difficile. La succession rapide des systèmes et des révolutions a produit, dans le domaine de la philosophie, l'incertitude de toute connaissance; dans le domaine du Droit, l'instabilité de toutes choses.

Vers la fin du siècle dernier, une tendance dès longtemps préparée, éclata. L'orgueil de la liberté des actions et des pensées humaines devint le principe de la science. Comme tout principe nouveau, il prétendit à la domination exclusive et absolue. Tout fut détruit et nivelé, pour ne reconstruire que ce qu'aurait confirmé la raison. Mais là se trahit son impuissance, et l'on commença de s'incliner de nouveau devant cette puissance supérieure qui gouverne à notre insu les choses humaines.

Cette réaction naturelle tomba elle-même dans l'excès contraire. La lutte contre la philosophie du temps se changea en dédain de toute philosophie; un respect aveugle pour les institutions consacrées par l'histoire, entraîna l'abdication de tout examen et de tout libre jugement. L'école historique elle-même a fini par sentir le besoin d'un principe du juste, sans savoir où le trouver.

Un dernier système, celui de Hegel, s'oppose également aux deux tendances précédentes ; et il faut ajouter enfin les théories les plus importantes qui se sont produites dans le passé, et que notre civilisation classique ne permet point de passer sous silence.

Quelle mesure commune appliquera-t-on à ces systèmes divers, pour porter sur leur vérité un jugement qui ne soit pas désavoué par eux ? Chacun contient en lui-même son premier principe du juste, ou même son premier principe de toute pensée et de toute connaissance. Admettre ce *criterium*, c'est admettre tout le système ; le nier, c'est faire récusar son jugement. Entre des systèmes divers il n'y a point de rapprochement possible : l'éclectisme supposerait lui-même une mesure, qui serait rejetée par tous ensemble.

Toutefois, un système ne se forme pas de lui-même ; il naît dans la pensée des hommes, et il y est suscité par une cause réelle, un motif, un besoin, un intérêt de la nature humaine. Son premier principe n'est autre chose qu'une expression plus ou moins fidèle de cet intérêt, qui partant domine le système sans être dominé par lui ; et la mesure de cet intérêt sera la mesure légitime du système qui en dérive. Or, cette mesure n'est point un raisonnement, mais un fait. Le jugement des divers mobiles des systèmes philosophiques est dans leur développement historique et leurs résultats, fondés sur la nature réelle de l'homme.

Si des systèmes contraires sont inconciliables, leurs mobiles divers ne le sont point ; tous, au contraire, ont leur vérité relative, puisque tous sont compris dans la nature humaine. Une philosophie qui leur donnerait satisfaction à tous, serait à coup sûr la véritable, et elle concilierait entre eux tous les systèmes, non dans leurs assertions contradictoires, ce qui est impossible, mais par leur tendance et par l'intérêt qui les a produits.

C'est de ce point de vue que nous allons suivre, dans ses grands traits, la génération des théories actuelles. L'étude du passé préparera les résultats de l'avenir.

I. Théories concrètes : Philosophie idéaliste et empirique des Grecs.

1. PLATON.

De même que l'œil reçoit la lumière et atteste la lumière, mais n'est point la lumière ni ne l'a faite; de même l'idée illumine l'intelligence, qui la reçoit et en rend témoignage, mais ne l'est point et ne la produit point. Si le soleil, en rayonnant la lumière, donne aux choses la couleur et à l'œil la faculté de les apercevoir, l'idée est dans une autre sphère, la source et la cause de tout bien. Otez le soleil du monde physique, les couleurs s'effacent, les objets disparaissent, l'œil est comme frappé de cécité: ôtez l'idée du monde intelligible, et vous supprimez la différence du bien et du mal, du vrai et du faux. Telle est la comparaison de Platon au sixième livre de sa République.

L'existence et la nature de l'idée sont donc, pour lui, indépendantes de notre faculté de connaître, qui ne s'exerce même que sous son influence. L'idée n'est point parce que quelque loi de notre raison la postule; elle ne consiste point dans un ensemble de formes vides, de règles abstraites, déduites des procédés de notre esprit. Riche et féconde comme la lumière, elle rayonne suivant sa nature propre; en elle est le point de départ et le premier principe: il faut que l'intelligence la saisisse par la faculté active de l'intuition.

La justice, émanée de l'idée, n'est pas davantage une règle ou un système de règles, mais la vive image d'une activité variée et exactement déterminée dans toutes ses manifestations. Aussi la République de Platon est-elle le modèle de toute exposition concrète. Il nous montre ses citoyens dans toutes les situations de la vie: leurs occupations diverses, leur éducation, leurs sentiments, sont inséparables de la forme du gouvernement. Il ne suffit pas qu'ils se dévouent à la république, s'ils ne le font de telle manière précise, dans telles circonstances et dans tel esprit. Des hommes sages sont préférables à de sages lois; et il est de l'essence de cette république que les sages la gouvernent. Car

aucune règle n'est prescrite pour le jugement des cas particuliers : c'est le sens droit des bons citoyens, formés par une bonne éducation, qui seul en décide. Ainsi cet idéal de république, déterminé d'une manière si positive jusque dans les choses qui semblent les plus accidentelles, ne comporte point de ces principes généraux et abstraits, sous lesquels les faits extérieurs, quels qu'ils soient, se classent et se résument. L'État ressemble au corps de l'homme : ce n'est pas une construction immobile, mais un organisme vivant, où tout se lie et se tient dans une unité parfaite. Aussi Platon ne procède-t-il pas par déduction logique : il examine l'effet total de chaque institution dans l'État, de chaque disposition dans les citoyens.

Dire que la République de Platon est impraticable, c'est bien mal en comprendre l'esprit. Car il ne s'agit pas d'appliquer telle ou telle prescription particulière, mais d'organiser, par des moyens appropriés, un État qui produise sur le spectateur la même impression de grandeur et d'harmonie. L'idée de la République de Platon est celle que, dans leur période la plus brillante, toutes les républiques grecques s'efforcèrent de réaliser. Mais un idéal ne trouve jamais dans le monde sa réalisation complète; et la République de Platon elle-même ne rend sans doute qu'imparfaitement l'idée qui s'en présentait à son esprit.

Ce que Platon appelle la justice de l'État, n'en est, à vrai dire, que la beauté. Le beau consiste, en effet, dans la réunion harmonieuse d'existences multiples en un tout, quoique sans conscience, et sans satisfaction des besoins des parties. Le juste, au contraire, n'existe qu'à condition de donner aux *existences* individuelles cette satisfaction et une certaine indépendance, afin que, formant chacune un tout par elle-même, elles concourent librement à produire une unité plus haute. Or, Platon sacrifie l'homme, son bonheur, sa liberté, sa moralité même, à l'excellence de l'État comme œuvre d'art.

Une telle exagération porte sa peine en elle-même. Platon avait prétendu faire de sa république une harmonie plus sublime que toutes les harmonies de la nature : il ne le pouvait qu'en la fai-

sant exécuter librement par des êtres intelligents et libres ; mais ses citoyens sont destitués de tout choix et de tout libre arbitre. L'État développe et protège en eux, non leur personne, mais leurs facultés, dont il profite même contre leur gré. Une élite peu nombreuse a seule la conscience du grand œuvre auquel tous les citoyens concourent, et ceux-là même ne sauraient avoir aucun mérite de leur concours, puisqu'ils sont, par position, dans l'impuissance de s'y refuser. Si donc le bien, suivant Platon, doit être d'une beauté supérieure au beau lui-même, on peut dire que ce degré supérieur de beauté manque à sa république, sans parler de la différence des sexes méconnue, des liens de famille abolis, de la poésie proscrite.

Toutefois, trois nobles tendances élèvent cette théorie au-dessus de toutes celles qui ont suivi : Platon réclame partout, comme conditions de la vie publique, le développement positif des facultés humaines, la beauté harmonique de l'organisation sociale, enfin la pureté et la noblesse des sentiments.

2. ARISTOTE.

Aristote n'a point comme Platon le don de la divination. Il ne part point de l'idée. Sa base est le monde tel qu'il est, et les lois qui visiblement le conservent et le régissent. La source et la mesure du juste sont dans la nature : rien n'est bien, rien n'est excellent que ce qui est conforme à la nature. L'éthique découle donc de la physique, avec cette différence, que ce sont des êtres libres et intelligents qui accomplissent la loi morale.

Il est vrai que la nature renferme des forces et des tendances contraires : mais ce qui prédomine dans l'ensemble, c'est une tendance à conserver, à accroître, à multiplier l'existence, quoiqu'on y rencontre aussi quelquefois, contre sa fin générale, la destruction et la mort. Il est vrai aussi que la nature exerce son empire avec une nécessité destructive de la liberté morale ; mais il y a place pour la liberté, lorsque l'être intelligent doit se conformer aux fins générales de la nature en opposition avec son action du

moment. De ce point de vue on comprend le caractère particulier de la politique d'Aristote et son rapport avec Platon.

Pour quelle fin la nature crée-t-elle des sociétés? L'observation montre que c'est pour la conservation et le bien-être. Ces besoins, imparfaitement satisfaits dans des sociétés plus petites, la famille, les villages, ne le sont pleinement que dans l'État. Ce qui favorise la conservation et le bien-être est donc juste; ce qui les contrarie est injuste. Toutes les institutions, tous les gouvernements sont passés en revue, et jugés à cette mesure. Un gouvernement qui n'existe que pour lui-même, et non pour la conservation et le bien-être des gouvernés, est absolument injuste: c'est la tyrannie. Les autres gouvernements, démocratie, aristocratie, monarchie, ne sont justes que relativement, parce que des circonstances diverses exigent des moyens divers de conservation et de prospérité. Les circonstances les plus favorables au maintien d'un bon gouvernement, sont la prépondérance de la classe moyenne, parce que, accoutumée à la modération dans le commandement comme dans l'obéissance, elle assure à l'État la durée et la stabilité.

Le bien-être dépend, comme la conservation, de circonstances plus ou moins favorables, mais principalement de la vertu; parce que l'expérience apprend que l'homme vertueux seul est heureux, et que le bonheur est une des fins de la nature. La vertu elle-même est pour Aristote le milieu entre deux extrêmes, parce que rien, dans la nature, ne se conserve que par la modération.

La nature avec ses fins dépend aussi peu que l'idée de Platon de la raison humaine. Pour Aristote aussi, le bien est un objet extérieur et donné, qu'on découvre par une activité de l'esprit dirigée vers lui, par l'observation. Mais l'intuition de Platon suffit à donner immédiatement la connaissance du juste, tandis que l'observation ne donne à Aristote que des matériaux d'où il faut dégager cette connaissance au moyen de l'abstraction et de la généralisation. De là un travail logique, qui a donné quelquefois le change sur la portée de son système, en même temps que ses objections à Platon semblaient le rapprocher des théories

modernes. Mais il n'en est rien. Pour lui aussi, la justice n'est pas un système de règles, mais une manière d'être des hommes; pour lui aussi les institutions s'éprouvent, non par la rigueur des déductions logiques, mais par leur effet réel, produit dans l'État et sur les hommes; pour lui aussi, la société précède et domine l'individu.

Dans la vérité des choses, l'intuition et l'observation s'accordent et se complètent en vertu de l'accord que l'intelligence suprême a mis entre la physique et l'éthique, entre l'idée et les faits. D'abord, si la loi s'impose aux faits et leur commande, elle est à son tour limitée par eux, en ce sens qu'elle ne peut commander l'impossible. Puis ensuite, dans la grande chaîne des harmonies de l'univers, l'histoire de la nature est comme le prélude de l'histoire de l'homme, et elles présentent entre elles des analogies profondes, malgré des différences non moins essentielles. Enfin, l'impulsion naturelle de l'instinct et du besoin conduit souvent l'homme au même but que la loi morale lui prescrit comme un devoir. Comment se fait-il donc que, dans les deux grands représentants de la philosophie des Grecs, ces deux méthodes se montrent exclusives et hostiles? C'est qu'aux Grecs a manqué totalement le point de vue historique, qui seul concilie l'idéal avec la réalité, en faisant concevoir une progression, une approximation de l'une à l'autre. Chez Platon, l'idée dans sa sublimité ne produit que le dédain du monde réel; chez Aristote, l'étude exacte de celui-ci ne produit que la conviction de l'imperfection inévitable de toutes choses.

3. L'ÉTHOS DES GRECS.

La philosophie d'un peuple a sa racine dans sa théologie. Chez les Grecs le polythéisme n'avait pas seulement fractionné la divinité en individualités multiples : au-dessus des dieux l'aveugle destin règle les événements; et les idées, ces types du beau, du bien, du sublime, président au monde moral. Puissances impersonnelles, sans conscience d'elles-mêmes, venant on ne sait

d'où, les idées et le destin règnent également sur les dieux et sur les hommes. La croyance primitive de l'humanité nous montre le Dieu personnel et tout-puissant, conduisant les destinées, et dictant aux hommes leur loi par sa libre volonté. Ces lois n'ont de sanction que dans sa volonté souveraine : « Vous ne devez pas agir faussement entre vous, car je suis le Seigneur. » Cet ordre de choses est complètement interverti chez les Grecs. « Le saint, dit Platon, dans l'Eutyphron, n'est pas saint parce que les dieux l'aiment, mais les dieux l'aiment parce qu'il est le saint. » La volonté de Dieu, la loi de Dieu, est ici isolée de son auteur et élevée au-dessus de lui-même. La cause suprême de toutes choses a cessé d'être intelligente et libre.

Par cela seul le principe historique est exclu. L'histoire suppose l'action; et les idées, comme le destin, immobiles plutôt qu'immuables, sont de toute éternité sans résolution, sans action, sans progrès. Dans le judaïsme et le christianisme tout est histoire, tout est progrès; le changement devient possible sans que l'unité soit détruite; et le Sauveur a pu dire, lorsqu'il fondait son nouveau royaume : « je suis venu non pour détruire, mais pour accomplir. » La philosophie grecque, au contraire, voit les événements se succéder dans un mouvement perpétuel, sans plan, sans but et sans progrès.

Par la même raison, le principe de charité est totalement étranger à la philosophie grecque. La charité, l'amour, n'existent que de personne à personne; le destin, les idées sont insensibles, inexorables. Même le Dieu jaloux de l'ancienne alliance suspend la vengeance à la quatrième génération, tandis que sa bénédiction s'étend jusqu'à la millième : la Némésis des Grecs est sans pitié. Comment le législateur ou le philosophe, organisant librement la société échappée aux lois théocratiques, aurait-il eu pour l'homme des ménagements que ce qu'il connaissait de plus puissant, le destin, foulait aux pieds; dont ce qu'il connaissait de plus sublime, les idées, paraissaient souvent exiger le sacrifice? La perfection de l'État, sa beauté dans Platon, sa conservation et sa prospérité dans Aristote, sa puissance guerrière à Sparte, voilà le but : qu'importe après le sort de l'homme?

Aussi l'éthique des Grecs ne s'adresse-t-elle pas à l'homme, mais à l'État. Elle ne dit pas : tels sont les devoirs de l'homme dans l'État, mais : l'État réalisera cette idée, et par suite la conduite des citoyens sera telle. L'homme n'a donc des devoirs qu'indirectement, et il ne lui est pas donné davantage d'avoir des droits propres et individuels. Au premier livre de la République, Platon dit que le juste consiste à rendre à chacun ce qui lui appartient (*προσῆκον*); on croit trouver ici le *suum cuique tribuere* des jurisconsultes romains : mais on voit aussitôt qu'il ne s'agit nullement d'un droit, par cet exemple que donne Platon, qu'il faut faire du bien à ses amis, du mal à ses ennemis.

Si, chez les Grecs, le point de départ pour l'organisation de la société est hors de l'homme, le point de départ de la science, de la philosophie en général, n'est pas non plus en lui. Rien n'y rappelle le principe tout subjectif de la conscience ou de la pensée humaine adopté par les philosophes modernes. Principe objectif et concret, mais absence du point de vue historique, et prééminence de l'État sur l'homme, sur son bonheur, sa liberté, sa moralité; tels sont les caractères essentiels de l'éthique des Grecs.

II. Théories abstraites : Le Droit naturel.

1. PHILOSOPHIE ABSTRAITE OU RATIONALISME.

L'essence de la philosophie abstraite est de n'admettre comme vrai que ce qui découle *à priori* de la raison pure, ce qui est logiquement nécessaire, ce dont le contraire serait impossible et absurde. Il ne suffit pas qu'une chose soit, il faut qu'elle ne puisse pas ne pas être. La raison, qui est le *criterium* négatif de toute spéculation et de toute connaissance, en ce sens que ce qui est contraire aux lois de la pensée ne saurait être vrai, devient ici le *criterium* positif de la vérité. Car il n'y a de nécessaire pour la raison que la raison elle-même, avec ses lois, ses formes, ses catégories, ce qui est contenu en elle antérieurement à toute expérience : ce que l'expérience nous apprend pourrait aussi ou n'être point ou être autre.

Le motif de cette philosophie n'est rien moins qu'un besoin de doute et de scepticisme. Le philosophe qui fait table rase, a la confiance de reconstruire l'univers par la seule raison. Ce n'est pas davantage l'admiration de l'entendement humain; autrement les philosophes modernes s'efforceraient, comme les philosophes grecs, de porter l'intelligence dans les choses, au lieu de les éliminer par l'abstraction.

Ce qui a produit le rationalisme est un besoin de liberté, d'individualité, de subjectivité, qui éclate dans toute l'histoire de l'Europe moderne et des populations germaniques. Dans la science comme dans la vie, l'individualité humaine se révolte contre toute contrainte extérieure. La connaissance des choses suppose la reconnaissance de leur existence hors de nous, de leur action sur nous, de la limitation de notre activité par elles. La raison humaine se refuse donc à les reconnaître, à moins qu'elle n'en trouve en elle-même, dans sa propre nature et dans ses lois, la justification subjective. Cette tentative, de n'admettre que soi et de tout déduire de soi, semble à bon droit présomptueuse et folle; mais la faculté d'abstraction y entraîne l'esprit instinctivement, jusqu'à ce que l'expérience acquise de ses résultats inévitables nous ait appris à nous en préserver.

Toute philosophie a pour but théorique de mettre de l'unité dans la masse de nos connaissances; pour but pratique, de nous donner la certitude de certaines vérités, comme Dieu, l'immortalité. Pourquoi le philosophe, qui peut tout éliminer de sa pensée par l'abstraction, excepté sa propre existence et sa propre pensée, ne tenterait-il pas d'atteindre le double but de la spéculation au moyen de ce dernier terme, qui seul résiste à sa faculté d'abstraire? Ainsi s'explique le principe de la philosophie abstraite, la raison, et sa méthode, qui est ou simplement la réduction à l'absurde, ou, dans quelques systèmes particuliers (de Fichte, de Hegel), l'évolution par oppositions nécessaires.

Mais par là la philosophie abstraite anéantit toute vie, toute action, toute liberté; la catégorie de causalité n'est même conservée que de nom : il n'y a plus, comme dans la logique et la

géométrie, que des principes et leurs conséquences. Le principe contient sa conséquence aussitôt qu'il existe; si le principe est vrai, la conséquence est forcée; et les conséquences n'ajoutent rien au principe, elles ne sont qu'une autre expression de lui-même. La définition du triangle ou du cercle étant donnée, toutes leurs propriétés sont données et connues par cela même. Mais l'effet est séparé de la cause par le temps. La cause peut s'exercer, et néanmoins l'effet avorter par un obstacle extérieur. Bien plus, la cause elle-même peut être libre d'agir ou de ne pas agir, de produire un effet ou d'en produire un autre. L'effet n'est donc pas nécessairement donné avec la cause, ni nécessairement connu d'après elle, parce qu'il est quelque chose de nouveau, quelque chose de plus que la cause.

S'il n'y a de principe que la raison et de méthode que la logique, il n'y a plus d'action, de création ni de changement possibles. La philosophie abstraite est donc la négation directe du point de vue historique, que les Grecs avaient seulement ignoré. Celui-ci, en effet, ne consiste pas à se complaire dans le passé et à déprécier le présent, ni à prétendre qu'on ne peut rien savoir que par l'étude des événements antérieurs, ni à voir dans la succession des faits une fluctuation continuelle sans unité et sans but; mais au contraire de tout cela, à reconnaître qu'il y a changement et progrès, qu'il y a l'action libre et créatrice de causes intelligentes. Voilà pourquoi Schelling appelle *historique* son nouveau point de vue, qui est aussi le point de vue chrétien. Il appelle, par la même raison, son système actuel le *système de la liberté*, ou bien le *système positif*, parce qu'il s'attache à la réalité des choses, et non pas seulement aux formes vides de la pensée abstraite.

Le rationalisme fait du dernier terme de l'abstraction son premier principe et son Dieu; et le monde ne peut être expliqué que comme contenu logiquement dans ce principe : tout rationalisme conséquent aboutit au panthéisme. Spinoza appelle son premier principe la substance; Kant, l'absolu; Fichte, le moi; Hegel, la pensée pure. Ces diverses expressions peuvent toutes

se ramener aux deux termes renfermés dans la célèbre proposition de Descartes : *cogito, ergo sum*, savoir l'existence réelle du sujet pensant, et les formes pures de sa pensée même. Ils donnent naissance aux deux phases du rationalisme. Pour le rationalisme objectif, Dieu est la raison impersonnelle; pour le rationalisme subjectif, s'il ne reculait devant cette conséquence pourtant inévitable, Dieu serait l'homme pensant lui-même.

SPINOZA.

Spinoza est le représentant du rationalisme objectif. Il n'a point, comme les philosophes postérieurs, développé de système précis et complet; il n'a point essayé de montrer comment toutes choses se déduisent de la raison; mais prenant les choses telles qu'elles sont, il en a expliqué les rapports, dans l'hypothèse que ces rapports ne peuvent dériver que de la nécessité logique. Ainsi l'on est frappé de la hardiesse de l'entreprise sans en éprouver l'impuissance. La rigueur des déductions est inattaquable; et pour réfuter cette explication il n'y a qu'un moyen, c'est d'attaquer l'hypothèse même sur laquelle elle repose.

L'absolu (*causa sui*) ne peut être que ce dont l'existence est donnée avec sa notion même (ce dont la non-existence impliquerait contradiction), savoir, l'être même, la substance, Dieu. La substance est une et simple (la pensée, dans sa forme primitive, est nécessairement vide, et n'admet aucune distinction). Toute cause produit fatalement son effet (c'est-à-dire qu'il n'y a point de causes ni d'effets, mais des principes et leurs conséquences). Toutes les existences particulières ne sont que des conséquences nécessaires ou affections de la substance (de Dieu), qui est en elles comme l'essence de la pierre (*lapideitas*) est contenue dans chaque pierre. La substance n'a ni volonté ni intelligence; elle n'est point libre de créer le monde ou de ne le créer pas; elle contient le monde par une loi nécessaire. L'homme n'est pas plus libre que Dieu; nos actions ne nous semblent libres que parce que nous en ignorons les causes.

Spinoza n'est rien moins que matérialiste, car il raisonne constamment *à priori*. Mais en niant la liberté il a rendu toute morale impossible. Toute action est une affection nécessaire de la substance; elle est donc juste par cela seul qu'elle arrive; il n'y aurait d'injuste que ce que personne ne peut ni vouloir ni exécuter : l'existence du mal est une illusion.

Les hommes doivent se réunir en société et en supporter les charges, afin d'obtenir la sûreté, et parce que la nature les pousse à choisir de deux maux le moindre. S'ils ne le font point, c'est que la nature ne les y a point poussés, et ils n'encourent aucun reproche. L'association donne au gouvernement la puissance, et partant le droit. Le gouvernement peut prescrire ce qu'il lui plaît, car il a le pouvoir; les citoyens doivent obéissance, car ils n'ont pas la force de résister. Le gouvernement doit veiller au bien public pour prévenir la révolte et la ruine; s'il agit différemment, il le fait à ses risques et périls, mais il n'a pas tort s'il a la force. Les citoyens ne doivent pas transporter absolument et irrévocablement leurs droits au gouvernement, c'est-à-dire qu'il leur est matériellement impossible d'aliéner complètement et à toujours leur force individuelle. Que s'ils le pouvaient, le pouvoir ne serait plus tenu de bien gouverner, parce que rien ne le porterait plus à le faire.

Ainsi, ce qui se fait par la force même et la nature des choses est juste, au gré de Spinoza; et la nature des choses n'est pour lui que la nécessité logique.

Le rationalisme objectif est la négation de toute morale, de tout droit. Mais par cela même on voit qu'il ne répond point au motif originaire de la philosophie abstraite, qui est un besoin d'individualité, de liberté. Le rationalisme subjectif, qui prend pour point de départ l'existence réelle du sujet pensant, est, sous ce rapport, dans des conditions plus favorables. Il ne déduit de la raison pure que les prescriptions morales, et admet la liberté des actions. Mais celles-ci pouvant alors être contraires aussi bien

que conformes à la raison, l'unité de principe est perdue. Au reste, le droit naturel, fruit du rationalisme subjectif, s'est produit sous deux aspects distincts, soit comme théorie isolée, depuis Grotius jusqu'à nos jours, soit comme partie intégrante de systèmes philosophiques complets, dans Kant et dans Fichte.

2. DÉDUCTION GÉNÉRALE DU DROIT NATUREL.

L'ÉTHIQUE.

Si dans Platon l'idée du bien a une existence objective et indépendante, dans la philosophie abstraite, l'éthique ne peut avoir d'autre source que la raison. La notion du devoir, la distinction du bien et du mal, ne sont rien, si je puis en faire abstraction sans détruire en même temps mon existence réelle et les formes logiques de ma pensée.

La scolastique avait préparé les voies à la philosophie moderne. Le christianisme reconnaissait à l'éthique une cause indépendante de la raison : les philosophes scolastiques commencèrent par distinguer en Dieu, comme cause du bien, une loi éternelle et sainte, antérieure à la volonté divine (*convenientia cum sanctitate divina antecedenter ad voluntatem divinam*) ; les philosophes modernes substituèrent à la sainteté de Dieu la raison, et déclarèrent que la distinction du bien et du mal subsisterait en vertu de la raison, quand bien même il n'y aurait pas de Dieu (*perseitas honestatis et turpitudinis*). Grotius adopte ce système ; Leibnitz le soutient expressément, et Wolf relègue les lois divines dans le droit positif, les opposant au droit naturel, qui a dans la nature humaine sa raison suffisante. D'autres protestent, il est vrai, contre cette manière de voir, mais ils raisonnent comme s'ils la partageaient eux-mêmes. Suivant Puffendorf, la sociabilité et la raison humaine dérivent de la volonté de Dieu (*non ex immutabili quadam necessitate, sed ex beneplacito divino*) ; et il n'y a de bien et de mal qu'en vertu du commandement (*impositio*) d'un souverain : mais celui-ci doit à son tour avoir de bonnes raisons (*justas causas et rationes*) pour chaque commandement ! Thomasius affirme que

la raison n'est point la cause de l'éthique (*principium obligationis*) ; qu'elle en est seulement la mesure (*principium cognoscendi*) : mais c'est là une subtilité vaine. Ou le bien a une cause en dehors de la raison, et alors celle-ci ne suffit point à le connaître ; ou la raison donne la connaissance complète du bien, et alors que devient cette cause étrangère ? Cette cause, dit-on, est Dieu ; et comme Dieu nous a donné la raison, il ne peut vouloir que ce que la raison nous dicte. Mais Dieu ne nous a-t-il donné que la raison ? et les enseignements de l'histoire, par exemple, ne viennent-ils pas également de lui ? Aussi Dieu n'est-il, dans les systèmes de Puffendorf et de Thomasius, qu'un *Deus ex machina*, dont le rôle est de suppléer à l'insuffisance du système et d'en masquer l'inefficacité. Après Thomasius, le Dieu disparaît de plus en plus, et dans Kant la raison est déclarée expressément la cause de l'éthique.

La notion première dont la raison déduit l'éthique (*principium*, dit Wolf, *ex quo continuo ratiocinationis filo deducuntur omnia*), est, pour le rationalisme subjectif, l'existence réelle du sujet pensant, autrement dit, la nature humaine. La nature humaine est déterminée en réalité par l'individualité, par la situation et les destinées de chacun, par les circonstances de temps, de lieu, de nationalité, en un mot, par l'histoire : mais ainsi déterminée, elle manque de nécessité logique ; et le rationalisme, impuissant à comprendre la variété féconde d'une unité vivante, repousse de toutes ses forces l'association purement syncrétique de principes multiples non ramenés à l'unité. Voilà pourquoi on adopta d'abord un seul des caractères de la nature humaine comme principe exclusif de l'éthique : Puffendorf, la sociabilité ; Hobbes, la crainte¹ ; Thomasius, le bonheur ; Leib-

¹ Hobbes passe pour avoir nié le Droit naturel : il n'en est rien ; seulement il définit l'homme un être craintif, et la peur fait rechercher la protection, la défense, la sûreté, la paix. Comment doit se conduire un être peureux qui veut se mettre en sûreté ? tel est le problème posé par Hobbes : ainsi d'autres se sont demandé comment l'homme devait se conduire pour être heureux. Hobbes se rapproche de Spinoza par plusieurs résultats communs ; mais il en diffère essentiellement en ce qu'il admet la liberté humaine.

nitz, le perfectionnement ; jusqu'à ce que Kant montre enfin que ces divers principes ne sont encore qu'empruntés, et qu'il n'y a de rigoureusement nécessaires, dans la définition de l'homme, que les caractères de la raison et de la sensibilité. Hoffbauer a poussé encore plus loin l'abstraction ; il ne déduit de la notion d'être sensible et raisonnable que le droit naturel appliqué : le droit naturel pur a pour principe la notion d'un être simplement raisonnable.

Les diverses prescriptions morales diffèrent suivant la diversité de leur objet ou de la sphère dans laquelle elles s'appliquent. Chaque mode de l'existence, chaque forme de la société, chaque rapport, chaque institution, a sa fin morale propre, et par conséquent sa loi. Mais le rationalisme n'admet point de ces influences extérieures, étrangères à son premier principe ; il est condamné à en faire abstraction. C'est ce qui est arrivé surtout pour la société civile et politique : l'état de nature n'est pas autre chose.

Aussi le rationalisme ne part-il point, comme la philosophie des Grecs, de l'organisation de l'État pour arriver aux lois de la conduite des citoyens ; il s'adresse aux individus, leur donne leur loi, et l'État se forme en conséquence. Le droit naturel ne contient de prescriptions que pour les actions isolées des individus.

Le droit naturel ne peut de même régler la conduite de l'homme que vis-à-vis de l'homme ou vis-à-vis de la raison. Sous le premier rapport il lui prescrit, selon la différence des systèmes, de chercher, soit sa sûreté, soit son bonheur, soit le bonheur ou la liberté de ses semblables, etc. ; sous le second, il lui fait un devoir d'agir toujours d'une manière conséquente. De ce point de vue, des devoirs envers Dieu seraient un non-sens, et Kant les a bannis de l'éthique.

DIVISION EN MORALE ET EN DROIT.

La plus simple observation nous oblige à distinguer deux sortes de prescriptions morales, dont l'accomplissement est, pour les unes, obtenu par la coercition de l'État ; pour les autres, abandonné à la volonté de l'individu. Pour les premières on regarde principalement au fait, à l'action ; pour les secondes à l'intention.

Cette distinction avait été négligée par les Grecs. Distinguant la justice de l'État de la justice de l'homme, ils n'admettaient la contrainte contre l'individu que pour l'accomplissement de prescriptions qui s'adressaient non à lui, mais à l'État, et pour l'accomplissement desquelles l'État ne souffrait lui-même aucune contrainte. Mais la philosophie abstraite, qui adresse toutes ses prescriptions à l'individu, ne peut se dispenser d'expliquer comment d'un même principe découlent deux ordres de prescriptions contradictoires.

Puffendorf divise l'éthique en deux branches, l'une positive, la théologie; l'autre philosophique, le droit naturel, auxquelles correspondent les prescriptions du for intérieur et du for extérieur. Cette division, assez arbitraire¹, est attaquée par Leibnitz : celui-ci reconnaît que le for intérieur doit rester exclu du droit naturel; mais il le sépare en même temps de la théologie positive, parce que ses prescriptions, comme celles du droit naturel, dérivent de la raison. Ce que Leibnitz avait indiqué, Thomasius le développe et le motive. Rejetant le principe de la sociabilité, qu'il avait d'abord admis avec Puffendorf, il pose celui du bonheur, d'où se déduit cette double loi : qu'il faut chercher la paix hors de soi et en soi. De là la prescription négative de ne pas nuire à autrui, et la positive, de faire aux autres ce qu'on voudrait qu'on vous fit; de là le for extérieur avec la coercition, le for intérieur avec la liberté; de là le Droit naturel et la morale philosophique.

Cette division est nette et précise, mais la raison de la coïncidence du for extérieur et de la coercition, du for intérieur et de la liberté, n'est pas donnée. C'est pourquoi Kant substitua à la paix intérieure et extérieure, comme loi et comme but de l'éthique, la liberté intérieure et extérieure. La liberté intérieure serait anéantie par la contrainte; la liberté extérieure, au contraire, ne peut exister que par elle : car il ne suffit pas que l'obligé s'acquitte de son obligation; s'il dépendait de lui de s'y soustraire, la liberté de l'ayant-droit serait un vain mot.

¹ Puffendorf est d'ailleurs obligé de la compléter par un titre *de promiscuis officiis humanitatis*.

Ici se montre une différence de plus entre la morale et le Droit. Pour que la liberté extérieure de l'ayant-droit existe, il faut que l'exercice en dépende de sa seule volonté. La loi morale est unilatérale, pour ainsi dire; elle se borne à imposer des prescriptions à l'agent; l'aptitude que Grotius a prétendu reconnaître dans l'objet de l'action, n'a aucune valeur scientifique. La loi juridique, au contraire, impose, d'une part, une nécessité à l'obligé, et reconnaît, de l'autre, une faculté à l'ayant-droit. Cette faculté est le droit dans le sens subjectif du mot : notion inconnue des Grecs, mais nettement formulée par les Romains, et qui n'a cessé depuis de vivre dans la conscience de l'homme, particulièrement chez les peuples germaniques. Feuerbach a donc en dernier lieu défini la morale, la science des devoirs; le droit naturel, la science des droits.

Mais on entrevoit déjà les contradictions dans lesquelles la philosophie abstraite a dû tomber sous un double rapport.

1. La morale et le Droit contiennent des prescriptions contradictoires : ce que l'une interdit au nom de la liberté intérieure, l'autre non-seulement ne le défend point, mais en protège l'exécution au nom de la liberté extérieure. L'école de Wolf a voulu limiter le Droit aux actions que la morale ne défend point; mais la morale s'étend à tout, et l'on n'aura plus le droit de ne rien faire, parce que l'oisiveté est un vice; de jouir de son bien, parce qu'il y a des indigents. Suivant Kant, la raison établit la liberté extérieure, afin que ses prescriptions du for intérieur puissent être accomplies librement : mais la liberté extérieure n'est pas une condition indispensable de la liberté morale; s'il en était ainsi, la raison devrait aussi assurer notre liberté extérieure contre les obstacles matériels et la contrainte qu'exerce sur nous la nature. Mais la raison se contredit aussi, en ce qu'elle veut, pour les mêmes actions, ici la contrainte, là la liberté : ce qui arrive dès que la morale accorde sa sanction aux prescriptions de la loi juridique. Pour échapper à cette conséquence forcée, Fichte a non-seulement séparé le Droit de la morale, mais l'a exclu de l'éthique même.

2. Le Droit objectif ou la loi juridique, et le droit subjectif ou la faculté de l'ayant-droit, sont des notions contradictoires. Ce qui est facultatif ne saurait dériver de la loi, qui est nécessaire : dans la philosophie abstraite, une loi permissive est une absurdité. En vain Wolf veut-il dériver la notion du Droit de celle du devoir : quand j'ai le devoir de faire une chose, j'en ai aussi le droit ; mais alors ce droit n'a plus rien de facultatif. Heydenreich et Hoffbauer fondent le droit de l'un sur l'obligation de l'autre ; Kant réserve entre ce que la loi commande et ce qu'elle défend, un espace libre où le droit subjectif s'exerce : mais dans ces deux hypothèses la faculté existe de fait, elle n'est plus un droit, une faculté juridique. Car de ce que la raison interdit à l'obligé toute résistance, il ne s'ensuit pas qu'elle approuve la contrainte exercée sur lui ; et de ce qu'elle ne condamne pas une action, il ne s'ensuit pas qu'elle l'autorise et la sanctionne expressément. Ici encore Fichte fit le dernier pas en intervertissant tout l'ordre des idées. Pour lui c'est le droit subjectif, la faculté juridique qui est le premier principe, d'où découlent ensuite la loi juridique et la coercition de l'obligé.

Au reste, toutes ces contradictions n'existent que pour la philosophie abstraite. Une cause vivante et personnelle peut, sans se contredire, admettre ici la liberté, là la contrainte, produire d'un seul jet le droit de l'un et l'obligation de l'autre, et permettre aussi bien que commander. L'identité de l'intention finale ramène à l'unité ses actes et ses prescriptions en apparence les plus contraires. Ainsi le rationalisme échoue contre ses subtilités qu'il a créées lui-même.

THÉORIE DU DROIT.

La logique est l'âme de la philosophie abstraite ; le Droit naturel est comme le miroir où son mobile secret se reflète. Le principe du Droit naturel est la liberté.

Si la liberté se déduit immédiatement de la notion d'être sensible et raisonnable, elle appartient également à tous les hommes ;

et si elle est la fin unique de toute coercition, rien au monde ne saurait faire que l'égalité ne soit et ne reste absolue. Tous les docteurs du Droit naturel sont d'accord sur ce point, malgré les conséquences extrêmes où conduirait une logique rigoureuse. Platon veut pour chacun la place que lui a destinée la nature ; ici c'est la même pour tous qu'on réclame.

De cette notion de l'égalité, comme majeure, et des faits ou objets divers que l'expérience nous suggère, comme mineure, on conclut par un simple syllogisme aux droits particuliers. Quelques-uns de ces faits ou objets sont inséparables de la notion même de l'homme ; tels sont sa vie, ses membres, sa pensée ; d'autres ne s'y rapportent que d'une manière accidentelle, par suite d'actes ou d'événements qui n'ont pas lieu également pour tous les hommes. De là la distinction des droits naturels ou innés et des droits acquis (*jura connata et acquisita*). Les premiers sont inaliénables ; l'exercice des seconds dépend de la preuve de l'événement qui les motive. Faiblement indiquée par Puffendorf et Thomasius, cette distinction est exprimée nettement par Wolf (*jus connatum homini ita coheret ut auferri non possit*), et plus rigoureusement encore par Hoffbauer. Suivant Kant, il n'y a qu'un seul droit primitif, qui est l'égalité elle-même, ou, comme il la définit, le droit de n'être pas purement et simplement un instrument pour autrui. Mais il reconnaît néanmoins que certains droits dérivés ne présupposent que l'existence de l'homme, et s'en déduisent par la simple analyse logique ; tandis que d'autres s'y réunissent accidentellement, en vertu de certains faits extérieurs.

Le système du Droit naturel, fondé, comme la philosophie abstraite, sur la simple nécessité logique, a comme elle un caractère purement négatif ; il n'admet que ce qui ne pourrait pas ne pas être, étant posée la notion de la liberté extérieure. Cette notion elle-même est purement négative : l'homme ne doit pas être un pur instrument, un esclave.

L'analogie du Droit naturel et du Droit romain est généralement remarquée : il importe d'en préciser la cause et l'étendue.

Les jurisconsultes romains admettent la notion de la faculté

juridique, du droit individuel. Un droit étant donné, ils le considèrent isolément, et procèdent par analyse abstraite, par déduction logique. Jusque-là, nulle différence. Mais chaque droit, les juriconsultes romains l'admettent tel qu'ils le trouvent tout fait et tout défini par les lois positives, par les mœurs, les besoins et les habitudes de leur nation, tandis que les docteurs du Droit naturel, poussant l'abstraction jusqu'au bout, ne reconnaissent comme légitime que leur définition creuse d'un être sensible et raisonnable, et ce qui s'en déduit sans autre secours que la logique. A côté du droit de l'individu, les Romains respectaient les droits de la chose publique; ils acceptaient les faits accomplis; à leurs yeux tout droit acquis (*jus quæsitum*) était inviolable. Voilà pourquoi le patricien était si impitoyable, le plébéen si modéré; celui-ci avait la conscience de sa révolte, celui-là ne semblait jamais que défendre sa légitime prérogative.

Ainsi ne procède point le Droit naturel. Il ne se contente pas d'amendements partiels; il n'accepte rien de ce qu'a produit l'histoire, et les droits acquis sont ceux qu'il respecte le moins : imprescriptible de sa nature, il prétend à tout instant faire table rase.

THÉORIE DES INSTITUTIONS.

La contradiction qui existe entre les deux principes de la philosophie abstraite, l'existence réelle du sujet pensant, et les formes abstraites, inactives de la raison pure, éclatent partout dans la théorie du Droit naturel et des diverses institutions qu'il renferme. De là l'opposition inconciliable de la loi juridique et du droit subjectif; de là le mépris des droits acquis, malgré la liberté humaine dont ils procèdent. La liberté est le principe du Droit naturel : mais la liberté, comme faculté réelle, agit et se modifie; comme notion abstraite, elle est et reste éternellement la même.

La vie, l'honneur, la capacité civile, tous les droits innés à l'homme, sont inséparables de la notion d'homme : ils ne peuvent donc pas ne pas exister. Mais s'ils sont compris dans ma liberté,

il faut que j'en puisse disposer librement, il faut qu'ils puissent être aliénés. On ne sort point de ce dilemme, et un écrivain de premier ordre de cette école, Feuerbach, a tenu alternativement l'affirmative et la négative sur la question de savoir, si, tuer un homme de son consentement, c'était un crime (*volenti non fit injuria*).

L'égalité liberté de l'homme, appliquée aux choses, produit ou le partage égal, ou l'usage alternatif, ou la communauté de tous les biens. C'est ce qu'ont admis, avec des modifications diverses, Grotius, Puffendorf, Thomasius, Nettelbladt. Kant, le premier, s'est attaché au principe contraire : chez lui la liberté de l'homme produit l'appropriation.

Même contrariété des principes pour la force obligatoire des contrats. La philosophie abstraite méconnaît le rapport historique qui lie la promesse à l'exécution. Hier, en promettant, j'ai pu mentir : la loi morale me réproouve, mais la loi juridique ne m'en punit point; aujourd'hui, et toujours, la notion de liberté exclut l'exécution forcée. Et de même que la convention n'oblige pas l'individu, la loi ne lie point la nation. Si vous vous attachez, au contraire, à l'existence réelle, à l'identité de la personne, pour déclarer les contrats obligatoires, la controverse recommence sur l'objet du contrat. Que les droits acquis, nés d'un fait, soient aliénés par un fait contraire, cela se conçoit aisément; mais que dire des droits naturels innés? Si vous les déclarez aliénables, vous justifiez tout jusqu'à l'esclavage; si vous les déclarez inaliénables, tout commerce devient impossible entre les hommes, car il n'est pas de contrat, quel que soit son objet, qui ne restreigne, au moins sous un rapport et dans une certaine mesure, la liberté naturelle de nos actions. C'est pourquoi Hoffbauer limite l'inaliénabilité à ce point mathématique que Kant appelle le droit primitif, le droit de n'être pas esclave, de n'être pas un pur instrument pour autrui. Toute aliénation des droits naturels est donc valable, pourvu qu'on en réserve une portion si mince qu'elle soit, pourvu que l'aliénation ne soit pas absolue. Tel est aussi le sentiment de Fichte. Mais la difficulté n'est pas levée par cet expédient subtil :

car s'il y a identité de la personne et faculté de s'obliger, l'aliénation même absolue de mes droits est un effet de ma liberté; d'est sa propre volonté qui est faite à l'esclave contractuel; il n'est pas purement l'instrument de la volonté du maître.

Il n'y a qu'une solution possible à ces contradictions perpétuelles : c'est de reconnaître la volonté humaine comme une puissance réelle, créée par la libre volonté de Dieu, s'étendant aussi loin que Dieu l'a voulu, limitée par la destination que Dieu lui a donnée; mais étant, dans sa sphère, réellement libre, et aliénable par conséquent.

Les conventions tacites, le consentement présumé, sont l'hypothèse au moyen de laquelle le Droit naturel cherche à expliquer toutes les institutions qu'il ne peut ni nier, ni dédaigner de son principe : les successions, le droit de punir, la puissance paternelle, l'État lui-même. De là le contrat social : *nullum imperium sine pacto*. Il s'ensuit que l'existence et l'organisation de l'État dépendent du bon plaisir des individus; que l'État n'existe que par eux, suivant les formes qu'ils ont voulues, et pour la défense de leur liberté individuelle. Mais d'autres prétendront avec autant de raison, que de la notion d'égale liberté se déduit logiquement la nécessité d'un pouvoir qui la protège, et d'une organisation de l'État propre à la protéger. Cette controverse est interminable comme toutes les autres, et les docteurs du Droit naturel flottent entre ces assertions contraires. La plupart, par une inconséquence bizarre, font dépendre la formation même de l'État de la seule volonté des individus, tandis qu'ils en règlent exactement l'organisation et les formes suivant les corollaires nécessaires de la notion de liberté.

Tel est, dans ces traits principaux, le système du Droit naturel. Destiné à de si grandes hardiesses, on le voit à ses premiers pas en parfaite intelligence avec la théologie et la législation positives, qu'il ne s'agit encore que de justifier par la raison. L'esclavage même est encore admis par Oldendorp, Wolf et Hœpfner. Mais bientôt leurs successeurs entrent en guerre ouverte contre les institutions existantes; ils ne veulent plus admettre que ce qui

découle logiquement des notions abstraites qui servent de principe à tout le système : notions inconciliables entre elles, qui jettent le Droit naturel dans de perpétuelles antinomies. Mais avant de le juger, il faut l'étudier encore comme partie intégrante de deux systèmes généraux de philosophie.

(La fin au prochain numéro.)



Littérature.

LES AVENTURES D'UN MANUSCRIT.

(TRADUIT D'ARNIM.)

Le professeur Hemkengripper, en robe de chambre de soie à grands ramages, sortit de sa bibliothèque et entra gravement dans sa salle à manger, en jetant un regard de mauvaise humeur sur un jeune homme occupé à raccommoder les vitres de la grande croisée qui donnait sur la rue. « Qui es-tu ? » lui demanda-t-il d'un ton de froid mépris.

— « Jan Vos, d'Amsterdam, » répondit le jeune vitrier, sans se déranger de son travail.

— « Pourquoi le maître vitrier Glaleis n'est-il pas venu lui-même ? » continua le savant docteur. Bathseba ne l'a-t-elle pas prévenu que c'était un travail difficile que de raccommoder ces vitres et de les garnir de plomb ? Et pourquoi n'a-t-on pas attendu que je vinsse pour indiquer la manière de rapporter les inscriptions que le diamant y a gravées ? On a fait là bien du travail inutile ! »

— « Voyez, maître, » répliqua le jeune homme avec un sourire de satisfaction, tout est à sa place. M.^{me} Bathseba connaissait mon érudition quand elle m'a choisi pour ce travail ; sans doute elle a voulu vous surprendre. »

Hemkengripper s'approcha, et à son grand étonnement il vit les inscriptions parfaitement rajustées. Il reporta alors un regard plus attentif sur le jeune homme, dont les membres robustes, les joues pleines et le teint bruni semblaient mieux convenir à

un matelot qu'à un étudiant, tandis que son front élevé, encadré de cheveux blonds et épais, ses sourcils foncés dessinant un arc au-dessus de yeux bleus étincelants, sa bouche petite et bien faite, décelaient plutôt un de ces talents extraordinaires qui se frayent un chemin par leur propre activité.

— « Mais où as-tu pris des leçons de grec ? lui demanda-t-il avec une curiosité inquiète ; est-ce chez moi ? est-ce chez Zahnebreker ? »

— « C'est le Grec Moschus qui m'en a donné. Elles ne m'ont rien coûté ; car il prenait plaisir à la facilité avec laquelle j'apprenais : mais par reconnaissance je lui ai copié des documents grecs. Je consacrais à cette étude mes heures de loisir. »

— « Quelle idée as-tu eue d'apprendre cette langue savante de l'antiquité, qui ne peut être d'aucune utilité dans ton état, quoique les Grecs, dans l'art du vitrier, comme dans tout le reste, aient surpassé tous les peuples modernes, ainsi que je puis te le prouver ? »

— « Vous me ferez grand plaisir ; car le Grec ne cesse de me parler du papier huilé dont ils garnissaient leurs fenêtres. Ce n'est pas l'amour du gain qui m'a porté à cette étude ; mais je ne puis vous dire quel motif j'ai eu, parce que je vous connais trop peu. »

— « Écoute, mon ami, tu me plais. Je veux te prendre pour secrétaire et famulus. En même temps tu me mettras d'autres vitres à toute ma maison, parce que ces vitres vieilles et troubles me déplaisent autant au moins qu'aux étudiants, qui malheureusement ne les ont pas toutes cassées. Tu ne fréquenteras personne ; ce sont ses liaisons avec des étrangers qui ont perdu le famulus que j'ai renvoyé hier. Le coquin faisait part de mes découvertes à ses amis, et ce misérable criaillleur de Zahnebreker se hâtait de les publier comme siennes. »

— « Si vous voulez seulement me prêter des livres, s'écria Jan enchanté, je vous promets de ne hanter aucun de ces charlatans, qui se font fort d'arracher les dents sans qu'on le sente. Oh ! les miennes sont bonnes, et chez mon maître je n'ai pas été habitué à sortir beaucoup : il vit seul, et je lui servais de femme de ménage. »

Ils furent interrompus par le bourguemestre, qui était en même temps membre du sénat académique, et qui avait coutume de publier le fruit de ses études dans d'élégants discours latins.

— « Celui qui est né à Leyde, dit-il, peut parler des malheurs de cette ville, ainsi que de la courageuse persévérance avec laquelle elle a défendu ses antiques privilèges et sa nouvelle religion. Elle a été rudement éprouvée pendant le siège espagnol (1574) ; mais elle est restée fidèle. Pour la récompenser de ses sacrifices, la noblesse et les États de la province laissèrent au choix des bourgeois, ou d'être affranchis de tout impôt, ou de voir s'élever dans leurs murs une université, dont on sentait généralement le besoin, depuis que la guerre et la différence des croyances religieuses empêchaient les jeunes gens de se rendre dans la plupart des universités étrangères. La ville préféra à ses intérêts matériels les intérêts plus hauts, pour lesquels tant de bourgeois avaient donné leur vie : elle choisit l'université. C'est ainsi que fut fondée cette école dans un temps où l'existence de la Hollande et des Provinces-Réunies était si peu assurée, qu'elles vacillaient au moindre choc de la guerre, comme leur sol au choc de la mer et des fleuves débordés. Cependant aux avantages intellectuels qu'elle en retira, se joignirent bientôt d'autres avantages moins nobles, sur lesquels elle n'avait pas compté en se décidant ; car l'université attira de tous côtés, même de l'étranger, un grand nombre d'étudiants riches. Plus sa réputation était grande, plus la dispute des savants théologiens Arminius et Gomar s'étendit au loin. Cette querelle rendit plus d'activité à l'esprit, le réveilla de sa somnolence ; mais on ne peut nier qu'elle n'ait été une pierre d'achoppement pour un grand nombre d'hommes distingués. Nous voici maintenant, digne maître, dans la 1635.^e année de la naissance de notre divin Sauveur, et votre querelle avec votre collègue Zahnebreker sur la prononciation du grec ne s'est pas moins emparé de toutes les têtes, et a divisé de nouveau notre université. Pour comble de malheur, la guerre nous a envoyé du fond de l'Allemagne une foule d'étudiants qui s'appliquent à imiter les mœurs grossières des soudards de leur

pays, et qui ont introduit les sauvages coutumes de leur patrie dans notre ville policée. Ce sont eux, à ce que l'instruction a appris, qui, s'armant de pavés comme de machines de guerre, ont cassé vos vitres, digne maître; ils n'en rougissent pas; ils se vantent, au contraire, d'avoir vengé du charivari que lui ont donné vos élèves, le grand poète Vondel, qui voulait faire représenter, avec la protection de Zahnebreker, sa pièce de *Gysbert dans la grande Dule*¹. Je suis venu pour vous engager à les désavouer, et je ne doute pas que vous ne vous justifiez complètement du reproche d'avoir troublé avec préméditation le plaisir que les bourgeois se promettaient de ce spectacle. »

Hemkengripper, qui avait eu bien de la peine à se contenir pendant le discours du bourguemestre, éclata en reproches non-seulement contre Vondel, qu'il traita d'ignorant anabaptiste, mais contre le bourguemestre lui-même, qui avait osé l'appeler un grand poète. Il avait cru de son devoir de conserver intact le bon goût parmi ses élèves, et de leur faire voir les défauts de l'ouvrage; il les avait même exhortés à manifester hautement leur opinion. S'ils avaient été en minorité, s'ils avaient succombé, s'ils avaient été chassés de la dule, il espérait bien qu'ils reviendraient en force, et qu'ils seraient plus heureux une autre fois. Le bourguemestre se tut quelques instants avec embarras, puis il reprit d'une voix peu assurée que, puisqu'il en était ainsi, il ne pouvait payer le dégât causé par les étudiants, et que la seule satisfaction qu'il crut en son pouvoir de donner au digne professeur, c'était de les expulser de la ville. Hemkengripper répondit d'un ton aigre, qu'il protégeait l'ignorant Vondel uniquement parce que celui-ci savait le flatter. Le bourguemestre effrayé fut quelque temps à se remettre de cette attaque, et chercha ensuite à justifier Vondel, en disant qu'il n'y avait pas encore eu en Hollande de meilleur poète dramatique.

« Vous voyez ce jeune homme, s'écria Hemkengripper avec

¹ *Dule* est le nom que l'on donne en Hollande à la meilleure hôtellerie. Peu de villes n'ont pas leur *Dule*. Il y en a deux à Amsterdam, la plus renommée s'appelle *Dule Dule*.
(Note du Traducteur.)

orgueil, eh bien! si je lui donne des leçons pendant six mois seulement, il fera de meilleures tragédies que votre misérable anabaptiste.»

Jan, en entendant ces paroles, fut on ne peut pas plus étonné et flatté tout à la fois. Aussi dès que le bourguemestre se fut retiré, se hâta-t-il de prier Hemkengripper de tenir sa promesse et de lui apprendre à faire des pièces de théâtre. Le professeur lui jeta un volume d'Euripide et retourna dans sa bibliothèque, pensant n'avoir perdu que trop de temps.

Cependant la vieille Bathseba ne tarda pas à venir tenir compagnie au jeune vitrier. Elle lui assura d'une voix émue qu'il pouvait remercier Dieu de ce que son maître avait bien voulu le prendre chez lui; car il était tellement méfiant, qu'il n'avait jamais encore voulu loger son famulus dans sa maison. Elle lui donna ensuite de sages instructions sur la manière dont il devait se conduire — telles qu'une mère en aurait données à son fils — et Jan lui dit qu'il lui semblait l'avoir déjà vue chez ses parents, lorsqu'il était tout petit. Bathseba répondit que ce n'était guère probable; puis elle se mit à le questionner sur ses parents. Il ne les connaissait pas; il ne savait ce qu'ils étaient devenus. Vraisemblablement ils avaient péri dans une inondation causée par une rupture des digues, et qui l'aurait englouti lui aussi sans un cygne auquel il s'était attaché, et qui l'avait porté sur une colline, où beaucoup de monde s'était déjà réfugié. « Je vous le répète, M.^{me} Bathseba, ajouta-t-il, il me semble bien vous avoir vue parmi ceux qui m'ont recueilli, et qui m'ont porté à la maison des orphelins d'Amsterdam. Je n'en suis sorti que pour entrer en apprentissage chez mon maître, qui s'est chargé de moi par charité. Je vous ai vue souvent depuis, j'en suis sûr; vous m'avez fait même de nombreux cadeaux, dont je vous serai reconnaissant toute ma vie.»

— « Bon, bon, répondit Bathseba, ne parlez seulement de cela à personne; car mon maître est très-méfiant, et il pourrait croire que nous tramons de concert quelque chose contre ses intérêts.»

Depuis longtemps les fenêtres étaient raccommodées, depuis

longtemps Vondel était parti; mais Hemkengripper conservait toujours une impression défavorable de cette journée. Bientôt après il apprit que ses partisans ne pouvaient plus se rendre sans danger dans la grande dule, et il se vit forcé lui-même de ne plus fréquenter ce jardin public, où le tir à l'arbalète, le jeu du mail, la danse et la musique, la pêche même sur le canal, offraient des amusements variés aux amateurs. Au lieu de choisir un autre lieu de réunion, ce qui lui eût été facile, il préféra se renfermer orgueilleusement chez lui, afin que la postérité apprît un jour avec indignation comment ses contemporains avaient méconnu le plus grand homme de son siècle, qui, repoussé de tous, avait su se suffire à lui-même. Cependant il dut acheter la commisération des siècles à venir par la perte d'une partie de ses élèves, qui ne voulurent pas, eux, imiter le maître, et se condamner, comme lui, à la réclusion; ce qui ne contribua pas peu à augmenter sa colère secrète contre le calme dont le monde savant jouissait. Zahnebreker triomphait donc; mais la joie du triomphe ne l'empêcha pas de se plaindre à plusieurs reprises d'être trahi par de faux amis. Aussi ses partisans exerçaient-ils une police très-sévère contre les traîtres, en sorte que personne n'était plus à plaindre que les neutres qui, dans leur innocence, ne pouvaient concevoir qu'on fit tant de bruit pour de pareilles vétilles. Jan, qui ne fréquentait personne, ne se doutait pas de ce qui se passait. Il ne sortait jamais, et n'en éprouvait pas même le besoin, occupé qu'il était sans cesse à lire surtout les poètes dramatiques grecs. Il jouissait d'ailleurs d'un bien-être auquel il n'avait pas été habitué. Il mangeait avec Bathseba la desserte du maître dans la cuisine, qui resplendissait de propreté, et l'heure de ses repas était toujours égayée par la conversation sage et amicale de cette vieille dame, qui, sans que Hemkengripper s'en doutât, lui racontait une foule d'aventures extraordinaires, de contes de toutes les nations, et cela avec tant de sentiment et d'éloquence, que Jan reconnaissant se chargeait pour elle de tous les travaux du ménage les plus pénibles.

Malgré les précautions de Hemkengripper, qui, pour qu'il ne

lui dérobat pas ses trésors intellectuels, n'avait pas voulu qu'il apprît le latin, Jan parvint en peu de temps, grâce à ses talents rares et à son excellente mémoire, à comprendre parfaitement cette langue, dont on avait voulu lui faire un mystère. Ses uniques ressources pour cette étude étaient quelques vieux registres et quelques traductions d'auteurs grecs; car le professeur n'avait pas voulu lui prêter des livres. Il fut bientôt en état de venir au secours de la mémoire affaiblie de son maître, soit en faisant des recherches, soit en lui rappelant des choses qu'il lui avait dictées. Si le cas l'exigeait, il pouvait même lui répéter mot pour mot en quelque sorte ce qu'il lui avait donné à copier; ce qui flattait singulièrement Hemkengripper, dont l'oreille n'écoutait volontiers que ses propres productions. Il lui semblait entendre alors l'écho du monde savant.

Jan employait toute sa matinée à écrire des tragédies. Dès qu'elles étaient terminées, il courait les lire à Hemkengripper, avec l'espoir de mériter son approbation; cependant il ne l'obtenait jamais. Son maître le louait, il est vrai, de ses efforts; mais il jetait avec un air d'indifférence son manuscrit dans un coin, et prenant un ouvrage, soit français, soit italien, il feignait d'avoir déjà lu ce qu'il venait d'entendre. Il voulait ainsi lui prouver qu'il n'était pas encore arrivé à l'originalité. Rien n'est irritable comme l'amour-propre d'un poète. La fureur de Jan était sans bornes. N'était-il donc qu'un impudent plagiaire? Était-il destiné à jouer sans cesse le rôle du miroir ardent qui concentre sur un point les rayons d'un corps étranger, sans lancer de rayons lui-même? Était-il condamné à rouler éternellement la même pierre placée déjà sur la colline comme monument du génie d'un autre, et à courir après l'ombre de fruits mangés par ses prédécesseurs? Quand il le voyait désespéré ainsi, Hemkengripper cherchait à le consoler, en lui représentant qu'il était encore jeune et que le monde est grand, et en lui conseillant de bannir toute reminiscence des poètes de l'antiquité, quand il écrirait une pièce nouvelle. Cependant, quoiqu'il n'en laissât rien paraître, il était étonné des progrès de son élève. Dans la chaleur de la conver-

sation il avait bien promis d'en faire un poète dramatique en six mois, mais jamais il n'avait cru que ce fût possible. Les tragédies de Jan étaient assez bonnes néanmoins pour qu'il les envoyât à la direction du théâtre d'Amsterdam, sous le nom de Jan Vos Secundus. Ce surnom de Secundus, Jan se l'était donné à lui-même dans un moment de désespoir, en voyant qu'il n'arrivait jamais qu'en second ordre; encore Hemkengripper lui avait-il assuré qu'un poète appelé Secundus avait vécu plusieurs siècles avant lui, ce qui n'avait pas peu augmenté son dépit et sa colère.

Jan avait déjà pris en dégoût plusieurs ouvrages qui faisaient les délices d'Amsterdam, sans qu'il s'en doutât, lorsqu'il eut l'idée de choisir un sujet dans sa propre vie, en le rattachant à des mythes antiques, ce qui n'était jamais venu encore dans la pensée de personne, et ce qui serait neuf, au moins, pensait-il, puisque deux vies se ressemblent aussi peu que deux feuilles du même arbre. La tragédie faite, il la lut le soir à Bathseba, qui la trouva admirable, et, triomphant, il courut le lendemain matin la porter à Hemkengripper.

Hemkengripper se prêta complaisamment à en entendre la lecture; quant à nous, nous nous contenterons d'en donner l'analyse.

« La Muse, dans un long prologue, racontait comment Dédale et son fils Icare avaient été enfermés dans le labyrinthe de l'île de Crète, leur propre ouvrage, par ordre du roi, qui redoutait leur habileté; ils ne pouvaient en trouver l'issue. Dédale, homme d'un âge mûr, s'était soumis avec résignation à son sort; mais Icare, dans toute la fougue de la jeunesse, rêvait sans cesse à une jeune fille qu'il n'avait jamais vue, et pour laquelle il brûlait d'amour. Privé de tout moyen de lui faire connaître sa passion, ou même de découvrir le lieu qu'elle habite, il grave sur une tablette le portrait de son inconnue, y joint quelques vers où il lui peint son amour, et les adresse à *Protea*, nom qu'un songe lui révèle; ensuite il attache sa tablette au cou d'une cigogne, la seule compagne de sa captivité. La cigogne part en automne, mais elle revient au printemps, portant au cou d'autres tablettes en réponse à la sienne. Une jeune fille, une Protéa, lui

parlait du désir qu'elle aussi éprouvait de le voir. Elle se disait fille de Protée, et décrivait la grotte lointaine où il devait aller la chercher. Dès cet instant plus de repos pour Icare, qu'il n'ait persuadé à son père d'inventer quelque moyen de se tirer de leur prison. Dédale fait des ailes de cire, et ils s'envolent tous deux du labyrinthe. Leur voyage à travers les airs fut heureux d'abord; conduits par la cigogne, ils aperçoivent déjà la grotte de Protée; le sang d'Icare s'enflamme, son cœur bat à lui fendre la poitrine, ses ailes se fondent à sa chaleur, et l'infortuné tombe dans la mer.

« La Muse reparait sur la scène, et les plaintes de Dédale sur la mort de son fils ouvrent le second acte. Mais bientôt Protée paraît, et son aspect fait cesser les gémissements du père désolé. Il se donne pour Icare; il a obéi à ses ordres; elle doit donc l'aimer et le protéger. La naïve Protée lui avoue qu'elle s'attendait, d'après ses rêves, à trouver un amant plus jeune; cependant elle remplira ses promesses, elle fuira même avec lui, parce que son père refuse de consentir à ce qu'elle se marie jamais. Mais Protée entre sur la scène avec Tirésias et Narcisse; Dédale se cache derrière un monstre marin complaisant. — Le vieux Tirésias et le beau Narcisse venaient consulter Protée : celui-ci refuse d'abord de répondre; mais contraint par la force, il parle enfin. Ils voulaient savoir tous deux où se cachaient leurs maîtresses, qu'ils apercevaient toujours et partout sans pouvoir les joindre. Narcisse s'aime lui-même, sous quelque forme que ce soit, répond le dieu, et Tirésias s'aime sous la forme de jeune fille qu'il eut un jour. A cette réponse, tous deux entrent dans une violente colère; ils tirent leurs glaives, ils se précipitent sur Protée; mais Protée appelle Dédale, qui les met en fuite l'un et l'autre. Protée ne pouvait plus dès lors refuser son consentement. Les amants se mettent donc en route pour le temple de Neptune, où devait se célébrer leur mariage; mais en passant sur le bord de la mer, les flots jettent à leurs pieds le cadavre d'Icare. Au cri d'horreur du père, Protée découvre la fraude. Il ne lui reste plus aucun doute à l'aspect des tablettes que l'infortuné jeune homme portait encore au cou. Elle épouse, non pas Dédale, mais Icare mort,

et Dédale n'a plus d'autre pensée que de conserver par son art à son fils l'apparence de la vie, en arrêtant les progrès de la corruption.»

La poitrine haletante, les joues ardentes, des larmes dans les yeux, Jan attendait l'opinion du maître sur son ouvrage. Hemkengripper loua fort la facilité de ses vers, et déclara qu'on se douterait à peine que ce fût une traduction de la nonne Rhoswitha. En même temps il monta jusqu'aux derniers rayons de sa bibliothèque, y prit un livre et se mit à y lire les passages les plus saillants de la tragédie. « Arrêtez ! s'écria Jan furieux, et enlevant l'échelle sur laquelle était Hemkengripper, il se mit à la secouer avec force. Vous êtes Protée, vous prédisez l'avenir, vous connaissez le passé, ni le temps ni l'espace n'échappent à vos regards. »

Hemkengripper se serrait contre son échelle, comme le grisset contre les parois du bocal où il est enfermé ; il lui fallait tous ses efforts pour ne pas tomber, tant Jan agitait violemment l'échelle. Plein d'effroi, il jura que ce n'était qu'une plaisanterie. Mais le jeune Neerlandais qui, une fois le mors aux dents, ne se laissait pas calmer facilement, ne se décida pas sans peine à le laisser descendre.

Alors il tira de son sein trois petites tablettes de bois mince, les présenta à son maître, en disant : « Cet Icare amoureux, c'est moi-même. J'étais curieux de savoir où allaient l'hiver les cigognes que je nourrissais pendant l'été ; en allant leur porter à manger, non sans danger, sur le toit de mon ancien maître, je suspendis à leurs cous des tablettes contenant mon nom, mon état, mes projets, impatient de voir ce que cela produirait. Le printemps suivant une d'elles revint, ayant au cou une réponse que je ne pus lire cependant ; mais voulant garder mon secret pour moi seul, je me bornai à en copier quelques caractères, et je les fis voir à un étudiant, qui m'assura que c'était du grec. Je me mis donc à étudier avec zèle cette langue ; mais ces tablettes n'en sont pas moins restées pour moi un mystère, bien que je comprenne très-bien le grec. Je viens de laisser échapper mon secret.

— C'est sans doute quelque noble Grecque de ces belles îles que m'a dépeintes mon professeur, qui a tracé ces caractères. Elle me demande de la délivrer des mains des Turcs. — N'est-ce pas? N'y a-t-il pas quelque chose de pareil sur ces tablettes? Que ma pièce ne soit qu'une répétition de ce qui a déjà été pensé et écrit, l'aventure n'en est pas moins réelle! Je le vois, vous savez tout. — Vos lèvres se remuent — vous lisez ces caractères — vous me rendez la joie et le bonheur, en m'apprenant où je dois aller chercher cette beauté qui m'aime, qui m'inspire! »

— « Imbécille que tu es! s'écria Hemkengripper, de te tourmenter pendant des années, et de manquer de me casser le cou pour une pareille niaiserie! As-tu donc oublié ta langue maternelle? Ne la reconnais-tu plus, parce que les mots sont écrits en caractères grecs, et qu'il n'y a pas de séparation entre eux? N'as-tu donc jamais entendu parler de la ruse de ce maître d'école de Leyde qui, pendant le siège de cette ville par les Espagnols, envoyait par des pigeons des messages secrets que les ennemis ne pouvaient lire quand ils leur tombaient entre les mains? Ne sais-tu pas que depuis les jeunes gens ont employé cette manière d'écrire pour cacher leurs amours à leurs parents? La jeune fille qui t'écrit s'appelle Primula; elle est servante dans la grande dule. Elle a attiré les cigognes en les appâtant avec des grenouilles, et les a nourries pendant tout l'hiver dans le jardin. Elle te prie d'être prudent lorsque tu grimpes sur le toit pour leur aller porter à manger, ce qu'elle t'a souvent vu faire, en tremblant de ta témérité. Elle a appris que tu es un ouvrier vitrier, et elle te prie de lui raccommoder la lanterne qu'elle a cassée, ce qui pourrait la faire gronder par sa mère. Es-tu content maintenant? »

— « Continuez, maître. »

— « La tablette suivante est déjà plus sérieuse. Elle t'exhorte à te bien conduire, et te loue de ton activité; car elle te voit travailler sans que tu l'aperçoives. Dans la troisième, enfin, elle se plaint d'être accablée d'ouvrage, parce que sa mère a le pied paralysé. Elle échangeait volontiers son sort contre le tien, et aimerait à aller habiter la petite maison du vitrier. Son seul

plaisir est de cultiver de belles tulipes et de nourrir les cigognes. Elle éprouve aussi une joie sensible à te voir gai, content, bien portant, travailler en chantant joyeusement.»

— « Ah ! l'excellente fille, s'écria Jan. Elle ne peut plus me voir maintenant, et je ne l'ai jamais entrevue. Il est vrai que ce n'est pas une Grecque, telle que celle dont le Grec m'a parlé ; elle ne demeure pas dans une grotte au fond de la mer au milieu des monstres marins.... »

— « Il n'y a que trop de monstres dans la dule ; prends garde seulement qu'ils ne te dévorent. Vas-y, tu ne peux faire autrement. Tiens, voilà de l'argent pour un pot de bière ; mais avant de me quitter, amène-moi ton Grec. Peut-être pourras-tu te placer dans la dule comme garçon ; aussi bien tes pièces de théâtre ne te mèneront à rien. Ton Icare est plus mauvais encore que tout le reste. Je ne puis tenir ma promesse de t'opposer à Vondel. Va, va, que je me remette de la frayeur que tu m'as causée. »

— « Maître, pardonnez-moi ! s'écria Jan d'un ton suppliant. Vous m'avez rendu aujourd'hui le plus grand service, vous m'avez déchiffré des mots que je ne comprenais pas. Je veux savoir dès aujourd'hui où les cigognes vont en hiver ; je veux m'assurer si Primula est bien la femme que j'ai rêvée. C'est la seule espérance qui me reste ; vous avez tué la confiance que j'avais en moi-même. Désespéré, je me sens sur le bord de l'abîme ; mille malédictions se pressent sur mes lèvres qui s'entr'ouvrent pour leur livrer passage.... »

— « Va, va, répondit Hemkengripper, je ne t'en veux pas, quoique de ma vie je n'ai couru danger pareil. Mais tu n'échapperas pas à la punition, je t'en préviens ; peut-être la trouveras-tu là même où tu espères une récompense. Allons, prends ta cape et ton manteau. Dès que Bathseba rentrera, elle portera chez le maître vitrier tout ce qui t'appartient. Dès cet instant nous n'avons plus rien de commun ensemble. »

A ces mots Hemkengripper le poussa hors de la maison et referma la porte. Jan n'eut pas le temps de répondre un seul mot.

Entraîné par un destin irrésistible, emporté par l'amour, tourmenté par les furies, il courut se mêler aux bourgeois et aux étudiants, qui se pressaient en foule dans la dule.

Hemkengripper cependant était en proie à une grande agitation. Les tablettes lui avaient révélé un cœur de femme qu'il n'avait connu jusque-là que par les poésies érotiques des anciens. Il ne pouvait concevoir que cette petite Primula se fût réjouie pendant des années de l'activité et des progrès d'un jeune homme sans importance. Il lui aurait fallu une pareille femme, et ses idées de mariage, auxquelles il avait renoncé depuis longtemps, lui revenaient avec plus de force. « Je veux aller dans la dule, se disait-il, pour voir comment les partisans de Zahnebreker recevront Jan ; » — et dans le fait, c'était pour voir Primula. Mais comment s'y prendre ? Quel ancien consulter à ce sujet ? Comment s'introduire dans la dule, sans s'exposer à être reconnu ? Il se rappela Vertumne et Pomone. L'armoire de Bathseba était ouverte ; en quelques minutes il se fut couvert d'une coiffe, d'un chapeau de paille, d'une robe de sa servante, et se regardant au miroir, il se trouva méconnaissable. La barbe ne pouvait le trahir ; la nature ne lui en avait pas donné. Il pouvait être sûr d'ailleurs qu'au milieu de la foule que les bateaux du soir apportaient à la dule, on ne lui accorderait pas une attention particulière, et que nul ne se douterait que le professeur Hemkengripper était caché sous ce déguisement. Mais une chose, une seule chose l'inquiétait : c'était le manuscrit que lui avait copié Jan. Devait-il le laisser au logis ou devait-il l'emporter, afin de prévenir tout accident malheureux ? Il se décida pour ce dernier parti, et comme il n'avait pas mis trois jupons, ainsi que Bathseba en avait la coutume, il se l'attacha autour des reins, de même qu'on attache une ceinture pleine d'argent. Il écrivit ensuite un billet à Bathseba, pour qu'elle ait à préparer pour le Grec la chambre de Jan. Il la prévenait en même temps qu'une affaire importante le retiendrait peut-être longtemps hors de chez lui.

Ce ne fut pas sans quelques battements de cœur qu'il rentra dans le jardin où il avait brillé jadis avec tant d'éclat sous le

peuplier d'Hercule. Quoique peu spacieux, ce jardin était divisé en deux parties bien distinctes. Les graves bourgeois qui ne venaient à la dule que pour se divertir, étaient d'un côté, tandis que de l'autre, sous des peupliers, se tenaient les étudiants. C'était là qu'on avait placé des statues rapportées d'Athènes en guise de lest par un capitaine de navire et laissées par lui en gage. Hemkengripper lui-même avait découvert quels dieux elles représentaient. Elles servaient de numéros en quelque sorte, et personne n'éclatait de rire en entendant une servante crier : « Une pipe de tabac à Diane, des pigeons rôtis à Vénus, un réchaud pour Psyché. »

Cette servante si jolie, si agile, n'était autre que Primula.

« Psyché peut attendre, répondait avec humeur la vieille Agnès, sa mère. Rien ne presse avec Vénus. Porte cette pipe à Diane. »

Tout à coup de bruyants éclats de rire se font entendre. La vieille Agnès a tout vu :

« Petite sotte ! murmure-t-elle. Jamais elle ne recevra le moindre cadeau ! Repousser ainsi le riche tisserand ! Quel mal y a-t-il dans un baiser ? Elle n'a pas une goutte de sang de moi dans les veines. On me l'a changée en nourrice. Elle a la main trop lestée pour faire jamais fortune. Qu'en résultera-t-il ? Il nous quittera. Elle ne pense plus qu'à ses tulipes et à ses cigognes, et je ne sais trop à quoi. »

L'attention de Hemkengripper fut attirée ensuite par un vieux et respectable monsieur Bilderdick, d'Amsterdam, qui était vêtu d'un magnifique habit de velours, et par un jeune acteur nommé Brandau, dont il se souvenait bien. Ils étaient de l'autre côté de l'allée de peupliers, parlant avec mystère, et ne se doutant pas qu'il y eût près d'eux quelqu'un qui les écoutait. « Promettez-moi, disait le vieillard, de ne parler à personne du trésor que nous avons découvert ici sans nous y attendre. Nous sommes amplement dédommagés des fatigues de la route. C'est vingt pour cent de bénéfice net. »

— « Je vous le promets, répondit son jeune compagnon ; mais n'oubliez pas à votre tour que vous m'avez donné votre parole

d'employer toutes vos connaissances à la recherche de ce jeune poète qui fait les délices de notre ville et qui a déjà détrôné Vondel. Il faut qu'il devienne notre directeur, à moins que ce ne soit quelque personnage trop considérable; car, hélas! on le dit fils d'un riche gentilhomme: il cache son nom pour ne pas le livrer aux caprices du parterre.*

— « Rien ne nous presse encore, répliqua le vieillard. Aujourd'hui vous devez me faire faire connaissance avec le monde savant. »

— « Triste monde! reprit Brandau. Je sens mon cœur se serrer à la pensée que je me suis trouvé un jour engagé dans les combats acharnés de ces coqs furieux. Quelle magnifique idée je me faisais de la sagesse antique en arrivant ici, quel saint enthousiasme j'éprouvais en entendant parler des anciens! Je ne voulais vivre que dans l'antiquité, elle devait se réfléchir en moi. Je ne fus pas peu surpris la première fois que j'assistais aux leçons des deux aigles de la philologie, Zahnebreker et Hemkengripper. J'espérais cependant que le rideau finirait par se lever. Mais rien, rien que des puérilités, des vétilles, que chacun d'eux se faisait gloire d'avoir découvertes et qu'il contestait à son adversaire. Et au milieu de ces misérables querelles ils oubliaient d'apprendre à leurs élèves même ce qu'on savait depuis longtemps. Zahnebreker au moins, comme un méchant enfant, était franc et loyal dans ses attaques; aussi finissait-il toujours par l'emporter auprès des jeunes gens sur le fourbe et rusé Hemkengripper. Pour mon malheur, mon mauvais génie me fit donner tête baissée dans les pièges de ce dernier. Irrités de mes liaisons avec lui, les parents de ma fiancée ne voulurent plus entendre parler de moi; ma mère même, effrayée de voir les prêtres hausser les épaules à mon nom, me fit de sévères reproches; mais Hemkengripper ne s'en montra que plus prévenant à mon égard; il me croyait bien à lui, et espérait me faire travailler à son dictionnaire. Je serais peut-être encore chez lui occupé à fouiller dans des volumes la bizarre acception d'un mot, si une divinité mystérieuse, appelée hasard par les hommes, n'avait voulu qu'un matelot prit

au sérieux le rôle du traître dans une pièce et tuât l'acteur qui le jouait; que le directeur du théâtre auquel j'avais lu quelques rôles, pensât à moi dans cette circonstance; que je jouasse avec succès les rôles de traîtres en contrefaisant tantôt Zahnebreker, tantôt Hemkengripper; enfin, que je fusse applaudi, quoique personne ne reconnût les originaux à la copie. Voilà comment je suis devenu acteur. Voyez là-bas un de mes modèles! Voyez ces sourcils noirs et épais qui se froncent horriblement sur un front jaune; ne dirait-on pas Jupiter tonnant? C'est Zahnebreker. Voyez-le encourager du haut de son trône les étudiants à chanter une chanson latine qu'il a composée il y a longtemps. Voyez les élèves se presser autour de lui; c'est à qui l'approchera de plus près, à qui obéira le plus promptement à ses ordres. — Écoutez! Il vient de lancer un bon mot qu'il tient en réserve depuis longtemps; écoutez les éclats de rire, et voyez se grossir son auditoire!»

— «Méchante vengeance, répondit le vieillard. Cependant toutes ces querelles doivent attirer du monde à l'université, comme le bruit en attire à notre bourse.»

A ces mots ils se séparèrent.

Hemkengripper se trouvait précisément alors dans la situation d'un basilic auquel on présente un miroir, et qui a peur de son image. Mais il se remit bientôt, et venant à penser que Brandau; quoiqu'il ne fût pas philologue, n'en était pas moins un homme public, il fut pris d'un tel tremblement de joie à l'idée de pouvoir écrire contre lui, qu'il tomba de sa chaise, et que les cordons qui retenaient son manuscrit autour de ses reins s'étant cassés, celui-ci roula sous son jupon. «Dieu lui soit en aide!» s'écria une petite vieille qui crut qu'il accouchait; mais la plus jeune de ses filles s'étant approchée : «Rassurez-vous, maman! s'écria-t-elle; ce n'est pas un enfant, c'est un manuscrit.» Cependant la vieille Agnès accourut et fit transporter Hemkengripper, qui avait presque perdu connaissance, dans la chambre et le lit de sa fille Primula.

Après s'être acquitté de la commission dont on l'avait chargé

pour le Grec, Jan était entré dans le jardin et avait pris place parmi les élèves de Zahnebreker, à une table où, selon la coutume, eux seuls avaient le droit de s'asseoir. Ils se moquèrent de lui dans leur jargon d'étudiants, mais il n'y fit aucune attention, vu qu'il n'y comprenait rien; il était d'ailleurs tellement préoccupé, qu'il laissa passer, sans les relever, quelques questions ironiques que ses voisins lui adressèrent; c'est que Primula venait d'accourir à l'appel de Zahnebreker. Telle une comète paraît pour la première fois dans le ciel aux yeux des astronomes éblouis! C'était bien elle. Elle portait avec précaution une coupe de cristal pleine d'un vin vermeil. Elle parut le reconnaître aussi, car se penchant vers lui : « que venez-vous faire ici ? » lui demanda-t-elle à voix basse; puis ses joues se couvrirent de rougeur, la coupe trembla dans sa main, elle baissa les yeux et s'éloigna, mais lentement, pour ne pas répandre le vin. Arrivée près de Zahnebreker, le vieux professeur voulut se permettre quelques plaisanteries, mais elle s'enfuit avec tant de rapidité qu'elle manqua une marche, et serait tombée sans un étudiant qui la soutint. Jan s'était élancé aussi; mais hélas! il était arrivé trop tard. Cependant il lui offrit la main, qu'elle n'osa prendre, quelque envie qu'elle en eût. « J'aimerais mieux vous voir près du nid de cigognes qu'ici, » lui dit-elle, en courant au temple d'Apollon, où on appelait. Jan n'eut pas le temps de réfléchir longtemps au danger qui pourrait le menacer; une agitation extraordinaire commençait à se manifester autour de lui.

« Ma parole d'honneur, disait un étudiant, cet audacieux est le Secundus, le famulus de ce vieux sournois de Hemkengripper, je le reconnais à son habit à la Joseph. C'est lui qui a écrit ces articles virulents contre notre maître et qui s'est moqué des vers que nous avons faits à sa louange. »

Jan ne se doutait pas le moins du monde que c'était à lui qu'on en voulait. Jamais il n'avait entendu parler des articles pleins de méchanceté que Hemkengripper avait fait insérer sous le nom de Secundus dans le journal.

Cependant Ruiter, robuste gaillard, qui était étudiant depuis nombre d'années, s'avancait vers lui d'un air menaçant.

« Le bélier est lancé, gare à ce misérable! »

« Voici le déluge, *pereat* Hemkengripper! » hurlaient ses camarades.

Il saisit deux cruches pleines de bière et les répandit sur Jan. Hélas! que lui importait que ce fût de la bière de Leyde! son habit n'en était pas moins perdu, un habit magnifique d'une merveilleuse couleur violette! Transporté de colère et de douleur, il saisit le couteau qu'il portait dans une poche de sa culotte, selon la coutume d'alors, et se précipita sur son agresseur. Ruiter se hâta de tirer le sien, tandis que les étudiants, faisant cercle autour des deux adversaires, s'efforçaient d'expliquer à Jan que, d'après les règles du combat, il fallait casser la pointe des couteaux et mesurer la longueur de la lame; mais les repoussant avec vivacité et se plaçant en face de Ruiter: « quand il m'a inondé de bière, s'écria-t-il, avec un éclat de rire de colère, il n'a pas mesuré jusqu'à quel point je serais mouillé! Je ne briserai pas la pointe de mon couteau; je veux l'enfoncer dans son cœur aussi avant que possible. » Son attaque fut si impétueuse, que Ruiter et ses camarades effrayés, reculèrent jusqu'au bout de l'allée; mais là, saisi par derrière, il fut renversé et garrotté avant que d'avoir eu le temps de se reconnaître.

Ruiter se serait sans doute vengé, s'il n'avait été affaibli lui-même par la perte de son sang. Tous les amis s'empressèrent autour de lui et l'emmenèrent hors du jardin, tandis que les autres étudiants vinrent demander à Zahnebreker ce qu'il fallait faire pour échapper aux *coquins verts*, comme ils appelaient la garde. Le maître leur conseilla de s'embarquer à l'instant, pour être en état de prouver leur *alibi*, et ce fut ainsi que Jan resta seul, nouveau Prométhée, enchaîné au pied d'un peuplier, entouré d'un essaim de mouches qui, attirées par l'odeur de la bière dont il était inondé, se précipitaient sur lui comme des vautours, et maudissant dans son cœur le destin contraire qui le poursuivait avec acharnement.

Primula, instruite de tout ce qui s'était passé, se hâta d'accourir auprès de lui. Elle fut agréablement surprise en voyant Jan sain et sauf, à l'exception de quelques légères blessures au

bras. « Je vous ai averti, lui dit-elle, mais vous n'avez pas voulu m'écouter. Je me suis bien aperçue que Zahnebreker vous avait reconnu. »

— « Ah ! Primula, tu es près de moi, tout le reste n'est pour moi qu'un songe. »

— « Je m'appelle Primula, c'est vrai ; mais craignez la fièvre. Je vais panser vos blessures et prononcer quelques paroles, qui empêcheront l'inflammation. »

A ces mots, elle déchira un morceau de sa chemise, cassa une branche, en toucha les plaies, et marmotta des mots intelligibles, dans lesquels Jan crut reconnaître le chant de Protéea sur le cadavre d'Icare. L'appareil posé, il se croyait déjà guéri ; cependant il avait encore une blessure à la poitrine, qui lui aurait certainement donné la mort, si la lame du couteau n'avait rencontré les petites tablettes qu'il portait toujours suspendues au cou. Primula s'en empara, en lui disant à voix basse : « je te les rendrai ; voici la garde, je craindrais qu'on ne découvrit notre secret. »

Les gardes arrivèrent, avant même qu'elle n'eût fini de panser la blessure. « Qui vous a blessé ? » demandèrent-ils à Jan. — « Je n'en sais rien, » répondit-il ; mais Zahnebreker se hâta de leur apprendre que c'était lui qui avait le premier tiré le couteau. L'interrogation continua. Tout à coup un des gardes ayant voulu prendre un baiser à Primula, Jan s'emporta, et le garde courroucé, l'accusa d'offenser la justice, et parla d'un cachot où il apprendrait à la respecter.

« C'est mon fiancé, s'écria Primula, il est donc juste qu'il défende mon honneur. Je suis fille d'un bourgeois, et je répondrai pour lui. »

— « De l'argent donc ? »

— « J'ai dix florins à moi dans ma poche, le reste appartient à mon maître. »

— « Il en faut trois cents ; cet homme est un rebelle, il nous a résisté. En route, marche, dans la prison de la ville. »

A peine Jan et Primula purent-ils encore échanger un regard. On l'entraîna, et les curieux l'ayant suivi, Primula resta seule avec

les deux musiciens, qui avaient profité du désordre pour s'approprier ce qu'on avait payé sans le boire. Elle ne voulut pas les troubler dans leur douce occupation, et se retira sous les peupliers pour s'abandonner sans contrainte à sa douleur. Mais elle fut bientôt tirée de sa mélancolique rêverie par les sons criards d'un violon et les soupirs discordants d'une flûte. C'étaient les deux musiciens qui cherchaient ainsi à lui témoigner leur reconnaissance. « Musique odieuse, s'écria-t-elle, tu brûles comme du vinaigre sur mes blessures ! musique infernale ! musique mensongère ! Quand le cœur est tranquille, il se plaît à écouter tes accords, qui semblent nous promettre des consolations pour toute douleur à venir, mais le chagrin vient-il le surprendre comme un ennemi pendant la nuit, il ne te comprend plus ; tu ne sers qu'à augmenter ses tourments. — Allez-vous-en, » ajouta-t-elle, en s'adressant aux musiciens, « il est trop tard. » Mopsulus et Spizulus, — ainsi les avait baptisés Zahnebreker, — se retirèrent à l'instant, armés de leurs instruments, mais non sans disputer le champ de bataille.

Cependant la voix impérative de sa mère retentit bientôt aux oreilles de Primula. Légère comme un chevreuil, elle s'élança par-dessus tables et bancs renversés et courut la rejoindre.

« Va vite, Primula, lui commanda la vieille, va vite chercher dans le jardin des fleurs de camomille et de sureau ; tu en feras du thé à cette pauvre femme. » La jeune fille se hâta d'obéir, et revint bientôt présenter une tasse de thé à Hemkengripper, qui n'était pas encore remis de sa chute. L'aspect de Primula sembla agir sur lui comme par enchantement ; il s'écria :

« Malheur à moi ! je vois de mes yeux un prodige. »

En l'entendant déclamer ce vers grec de l'Illiade, la vieille mère crut qu'il avait le délire ; mais Primula reconnut le jargon dont Zahnebreker se servait pour l'appeler, au grand contentement de ses élèves.

« Cela te prouve, lui dit sa mère, que la folie s'exprime de même chez les savants et les ignorants, » et s'adressant à la malade, qui ne laissait pas que de lui être à charge, elle lui conseilla

de se faire transporter chez elle, où elle serait mieux soignée. Mais Hemkengripper usa de ruse, car il ne voulait pas quitter cette maison ; il se fit passer pour beaucoup plus malade qu'il ne l'était réellement : dans le fait, il était rétabli et n'était occupé qu'à réfléchir aux moyens d'en venir à ses fins. Se tournant donc vers la muraille, pour que la vieille Agnès ne le reconnût pas, il lui glissa dans la main quelques florins, qui changèrent à l'instant ses dispositions à son égard. Toute réjouie d'un si riche don, elle fit signe à sa fille d'approcher, lui promit une bagatelle si elle soignait bien la malade, et s'en alla sans se soucier de l'air de mauvaise humeur de la pauvre Primula, qui se voyait condamnée non-seulement à céder son petit lit si propre à une étrangère couverte de boue, mais même à la veiller toute la nuit.

Cependant la jeune fille avait trop bon cœur pour en vouloir longtemps à la malade. Bientôt elle se mit à chasser les mouches qui venaient se poser sur Hemkengripper, et à lui démêler les cheveux. Elle ne se doutait guère quelles tempêtes elle soulevait dans le vieux professeur, en agissant ainsi. Les yeux à demi fermés, il la dévorait du regard. La pensée seule de son manuscrit, qu'il croyait toujours avoir sur lui, l'empêcha de lui sauter au cou ; mais il se promit bien de faire graver incessamment son portrait, et de le donner pour celui de Minerve.

Les mouches se lassèrent enfin de revenir à la charge, et Primula se souvint que dans l'agitation de cette soirée, elle avait oublié d'arroser ses fleurs. Elle prit aussitôt un arrosoir, l'emplit à la fontaine, et la rosée bienfaisante tomba à gouttes pressées sur le parterre.

Tout à coup une voix de basse taille se fit entendre dans un des berceaux des dieux. C'était Brandau, qui, en attendant son compagnon, chantait une idylle aux fleurs, et se plaisait à écouter l'écho répéter chacune de ses paroles.

« Bien, bien, » s'écria son compagnon, en s'approchant avec l'hôte, « il faut vous surprendre pour entendre quelque chose de vous. Mettez donc sur le papier les vers que vous venez de chanter. »

— « Ah ! mon vieil ami, répondit l'acteur, vous seriez peut-être le premier à en censurer le rythme qui me plaît, parce qu'il est nouveau. Il n'est plus permis de faire des vers, car il n'est plus permis d'être libre. D'ailleurs, il n'existe qu'un seul poète au monde, et c'est ce Jan Voss que je cherche, à qui tout réussit, et qu'un vague pressentiment me dit être dans ces lieux. »

— « Je souhaite que vous soyez aussi heureux que moi. J'ai trouvé la tulipe. Ce brave homme s'engage à la faire vendre demain publiquement à l'enchère, au profit de celle qui l'a cultivée. Je puis donc dormir tranquille. Mais regardez-la bien. Vrai pavillon d'Enkhuisen ! Voyez les trois harengs et les trois étoiles dans un champ d'azur. C'est le plus bel amiral d'Enkhuisen que j'aie jamais rencontré. Il faudrait qu'il fût à moi, lors même que je n'aurais pas promis de me le procurer d'ici après demain. »

Le tavernier prit avec précaution le pot dans le petit jardin et l'emporta dans la maison, aidé de Brandau et du vieux monsieur, sans que Primula osât s'y opposer. Elle regrettait sa fleur, à cause de sa beauté, mais elle ne se doutait guère de son prix.

Il régnait alors une singulière manie. On jouait dans ce temps en Hollande sur les tulipes, comme on joue aujourd'hui sur les fonds publics. Tel amateur s'engageait envers tel autre à lui livrer, à une époque déterminée, une tulipe d'une certaine espèce ; il lui était défendu de la cultiver lui-même, mais il devait l'acheter, et il perdait ou gagnait selon le cours, c'est-à-dire, selon que les tulipes de cette espèce étaient plus ou moins chères. On conçoit que le cas pouvait arriver où il lui fût impossible de se procurer la tulipe, et par conséquent de la livrer au prix convenu. La perte qui en résultait alors pour lui, pouvait être énorme, car son adversaire était en droit d'exiger l'indemnité qu'il lui convenait de demander. Le vieux monsieur était précisément dans ce cas. Il s'était engagé à livrer un amiral d'Enkhuisen au prix de 20,000 livres. Mais en vain avait-il couru toute la Hollande ; il n'avait pu encore découvrir cette espèce de tulipe, parce que dans les jardins une gelée tardive avait causé de grands dommages. Qu'on juge de sa joie, en la rencontrant dans le parterre de Primula !

Quant à cette dernière, sa douleur céda bientôt à la fatigue : elle s'étendit à terre, à côté du lit où était couché Hemkengripper, et ne tarda pas à s'endormir.

Cependant l'âme du vieux professeur était en proie aux plus violents combats. Il avait pu jusqu'alors, dans sa solitude égoïste, se moquer, en belles phrases latines, des rapports de famille et des amours de ses collègues, sans avoir à craindre de représailles. Cette nuit allait peut-être l'exposer à de pareilles railleries, et déjà il se dictait à lui-même les épîtres, les élégies, les couplets qui allaient pleuvoir sur lui. Cette surexcitation d'esprit étouffa bientôt le désir qu'il s'était senti, d'offrir à côté de lui une place à la jolie dormeuse. Son agitation était telle, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un des cordons, qui avaient dû retenir le manuscrit autour de ses reins, se soit rompu. Quelle fut sa terreur, lorsqu'en voulant le renouer, il en trouva la place vide ! qui pourrait peindre la rage avec laquelle il bouleversa tout le lit pour le chercher ! qui pourrait dire le soupir qu'il poussa, lorsque, tel qu'un pêcheur, qui ne rapporte du fond des eaux qu'un vieux têt au lieu d'une perle, il ne ramena, en se brûlant à moitié les doigts, que le pot où bouillait le thé de camomille ! « Au voleur, au voleur ! » s'écria-t-il hors de lui. Primula, effrayée, se leva d'un seul bond, en répétant, « au voleur ! »

— « Où sont-ils les voleurs ? » lui demanda le pauvre homme, tremblant de tous ses membres.

— « Ne les avez-vous pas vus ? » répondit Primula. « C'est vous qui criiez : au voleur, avec une voix rude comme celle d'un homme. Ah ! c'est la fièvre sans doute. Prenez du thé, bonne femme ; mais la théière est renversée ! »

Cependant Hemkengripper avait eu le temps de se remettre. Il lui dit qu'il avait perdu un manuscrit, que son maître le professeur lui avait donné à porter.

« Oh ! si ce n'est que cela, consolez-vous ! » répondit Primula. « Nous en avons dans une chambre une quantité, qu'un étudiant nous a laissés, en se sauvant d'ici à cause de ses dettes. Demain, vous en prendrez tant que vous voudrez. »

— « Non, deux manuscrits se ressemblent aussi peu que deux hommes, et c'est fait de moi, si je ne retrouve celui de mon maître. »

— « Allons, allons, ne vous désespérez pas, je vais vous aider à le chercher. »

Hemkengripper l'embrassa avec reconnaissance, et un éclair de volupté terrestre vint sillonner les sombres nuages qui enveloppaient son âme. Mais toutes les recherches furent vaines; le manuscrit ne se trouva nulle part, ni dans la chambre, ni dans le jardin. La douleur l'aurait tué peut-être, s'il ne s'était tout à coup souvenu de Jan, dont la mémoire d'airain l'avait souvent étonné. L'espérance lui sourit de nouveau. Avec son secours, il pourrait refaire son manuscrit; il ne lui fallait pour cela que du temps, car il était certain que Jan n'avait oublié aucune des annotations, aucune des corrections grecques qu'il lui avait fait copier, et qui formaient non-seulement la partie principale de son ouvrage, mais même, selon lui, un ouvrage beaucoup plus important que ceux des auteurs grecs qu'il avait commentés. Consolé, il dit à Primula : « Je ne veux pas te séduire, jeune fille; dès que mon œuvre sera terminée, je t'épouserai. Tu vivras des jours heureux près de moi.

« Oui, oui, bonne femme, restez seulement tranquille; l'accès ne tardera pas à se passer. Je suis ravie de vous voir déjà moins agitée. Vous êtes sans doute une excellente femme, mais cela n'empêche pas que vous ne m'ayez fait bien peur. Heureusement voici le jour, et j'entends ma mère monter les escaliers. »

A peine la vieille Agnès était-elle entrée, que Primula courut à son occupation journalière; elle prit un pot luisant de propreté et se rendit à l'étable. Quelques heures après, elle reparut tenant en main une écuelle où fumait le déjeuner. Elle trouva l'étrangère occupée à écrire. Sa mère s'avança à sa rencontre avec une gravité solennelle, lui prit la main et, la mettant dans celle de Hemkengripper : « Vous voilà fiancés, s'écria-t-elle. Je te maudis, si tu te montres rebelle à ma volonté; mais je te donne ma bénédiction, si tu rends cet homme heureux comme il le mérite. »

— « Un homme? Cette femme? » murmura Primula.

— « Oui, reprit la vieille, chacun a ses bizarreries. C'est le riche professeur Hemkengripper qui venait autrefois chaque jour dans la dule, mais qui en a été chassé par ses ennemis. Cependant il a voulu voir combien tu es grandie, et il s'y est introduit sous un déguisement.... Tiens-toi donc droite.... Tu as plus de bonheur que de mérite. Monsieur le professeur veut t'épouser, et c'est beaucoup. Ainsi donne-lui la main, vous êtes fiancés. »

Primula crut comprendre sa mère. Elle mit un doigt sur son front, cligna les yeux, sourit, et répondit d'un air gai : « Je le veux bien, mon beau fiancé; seulement n'étudiez pas trop. »

Hemkengripper rassembla à la hâte les papiers sur lesquels il venait de jeter ses premiers souvenirs de son manuscrit perdu, jura fidélité et dévouement à sa future épouse, et lui passa au doigt un anneau en lui baisant tendrement la main. Lorsque Primula le vit se disposer à sortir, elle demanda à sa mère s'il ne faudrait pas le faire accompagner par le garçon d'auberge; mais celle-ci le lui défendit, en lui assurant que ce monsieur était dans tout son bon sens.

En rentrant chez lui, Hemkengripper trouva Bathseba dans les larmes. Il crut que c'était son absence qui l'avait affligée ainsi, tandis que, dans le fait, elle ne pleurait que sur Jan, qui était en prison, accusé de meurtre et menacé de périr par la main du bourreau.

« Tout est perdu! s'écria Hemkengripper en apprenant cette nouvelle. Sans lui, je ne pourrai jamais me rappeler mon manuscrit. »

Il se fit habiller en toute hâte et courut chez le bourguemestre, qui le reçut solennellement et lui adressa un beau discours latin, mais qui ne put lui donner aucun espoir au sujet de Jan. « Le blessé est le fils de Ruiter, Straaten et Compagnie, le neveu, du côté de sa mère, de Deden père et fils, d'Amsterdam, et Jan n'a jamais eu ni père ni mère. Comme ce n'est pas un citoyen membre de l'académie, son exécution retombera à la charge de la ville. Si vous pouviez lui procurer un certificat de matricule, il serait sauvé. Son action serait regardée comme un léger délit, et vous épargneriez ainsi de grands frais à la ville. »

— « Mais il est étudiant, s'écria Hemkengripper, je vous en donne ma parole; c'est moi-même qui l'ai reçu, et aucun magistrat de la ville n'a de droits sur lui. Oui, j'accuserai la ville d'avoir violé ses privilèges. »

— « *Volenti non fit injuria*, répondit le bourguemestre. Le jeune homme s'est donné pour un ouvrier vitrier; on n'a pas dû examiner l'affaire plus avant. »

Hemkengripper courut à la prison de Jan. Il le trouva pâle, défait, les yeux fixés sur un cordon qui pendait à un manuscrit.

— « Tu dois être pendu, mon pauvre jeune homme, lui dit-il. »

— « Tant mieux, répondit Jan, on m'épargnera ainsi la peine de me pendre moi-même; ce cordon d'ailleurs ne serait pas assez fort pour me supporter.... Elzevir vient de me renvoyer mon Icare, en me faisant dire qu'il l'imprimera, mais à condition que vous y mettiez une préface; autrement il ne se donnera pas seulement la peine de le lire. — Une demi-heure a suffi pour l'envoyer et le voir revenir. — Et cependant mes droits de citoyen, ma liberté, ma réputation reposaient là-dessus! »

— « J'y mettrai une préface, même en latin! s'écria Hemkengripper; c'est un ouvrage magnifique, les anciens n'ont rien qui l'égale, et qu'est-ce que tous ces larrons modernes pourraient produire de pareil? Seulement répète-moi l'annotation que j'ai faite à ce passage. »

Jan la lui ayant répétée mot pour mot. « Victoire, continuait-il, victoire! je te rendrai la liberté; mais tu dois me promettre auparavant, par tous les serments possibles, que tu m'aideras loyalement à refaire mon ouvrage perdu; car Dieu sait si je le retrouverai jamais, cet ouvrage copié de ta main, puisque je n'ose divulguer cette perte, à cause des curieux et des voleurs littéraires. »

Jan n'eut pas le temps de se reconnaître, tant la proposition du vieux professeur l'enchantait. « Mais encore une chose, reprit ce dernier, tu ne dois pas non plus te marier, si tu veux devenir un grand poète. Jure-le-moi, Jan, et tu verras ton Icare imprimé par Elzevir, in-octavo, sur beau papier, avec frontispice.

Je choisirai moi-même une belle antique pour ce frontispice, et j'y joindrai en tout cas une carte indiquant suffisamment le chemin suivi par Dédale, et la situation de la grotte de Protéa. Je ferai relier l'ouvrage en parchemin, je le ferai dorer sur tranches, et l'on imprimera sur la couverture des branches de lauriers. »

— « Oh ! quel bonheur ! » soupira Jan, et il voyait déjà briller à ses yeux son Icare dans toute sa magnificence.

— « Mais, continua Hemkengripper, il faut renoncer à toutes les amourettes, ou au moins n'aimer qu'en secret ; toute ton âme doit s'exhaler dans tes tragédies. »

— « J'y consens, répondit Jan, je n'ai pas besoin de le jurer. Aussi bien le sort m'y condamne. Pauvre, délaissé, méprisé, persécuté par des ennemis inconnus, quelle jeune fille voudrait de moi ? N'avez-vous pas de condition plus dure à m'imposer ? Voilà ma main, je ne me marierai pas, je vous le promets sans peine ; car je pourrais tout aussi facilement vous promettre de ne pas m'élancer à travers cette muraille. »

— « Bien ! reprit le maître, tu es devenu raisonnable. Ta promesse me suffit. Je cours chez le bourguemestre lui demander ta liberté. »

Il ne put cependant pénétrer de suite jusqu'au bourguemestre, tant était grande la foule qui se pressait à sa porte, et il profita de l'heure qu'il lui fallait attendre pour aller parler avec le Grec d'un manuscrit qui venait d'arriver d'Orient, mais que celui-ci ne voulait pas ouvrir sans l'avoir passé par le vinaigre, parce que la peste régnait dans la contrée d'où on le lui avait envoyé. Hemkengripper ne voulait pas y consentir, de crainte que le vinaigre ne le gâtât. Cette fois encore ils ne purent s'accorder, et le vieux professeur retourna chez le bourguemestre, qui, à son grand étonnement, lui apprit que Jan venait d'être rendu à la liberté sous la caution d'une jeune fille inconnue, et cela avec d'autant moins de difficultés, qu'on avait appris que les blessures de Ruiter n'étaient pas mortelles.

— « Qui peut être cette jeune fille ? se demanda Hemkengripper. Bathseba peut-être ? Elle l'aime beaucoup. Il faut qu'il l'épouse

par reconnaissance. Je le dégage de sa promesse. J'éviterai ainsi ses reproches au sujet de mon propre mariage. — Ou bien serait-ce Primula ? »

Cette idée le tourmenta tellement, qu'il courut à la dule pour éclaircir ses doutes.

C'était effectivement Primula qui avait délivré Jan. Elle était allée trouver son maître, lui avait dit qu'elle savait fort bien qu'il voulait mettre sa tulipe à l'enchère, et lui avait demandé 300 florins en à-compte sur le prix qu'il en retirerait. Elle savait si bien s'y prendre quand elle désirait quelque chose, que le taver-nier n'avait pas pu les lui refuser. Au reste elle n'avait pas attendu son consentement, et lui ayant pris sa bourse dans sa poche, elle s'était compté la somme. Puis elle avait couru à l'instant chez le bourguemestre. Habitée qu'elle était à se frayer un chemin à travers la foule, elle était arrivée bientôt à sa porte, et sans perdre de temps à se faire annoncer, elle s'était présentée devant le respectable magistrat, tandis que des centaines de personnes attendaient dans la rue le moment de pénétrer jusqu'à lui. Le bourguemestre s'était senti d'abord indigné de cette audace; mais un regard de Primula l'avait désarmé à l'instant. Elle lui avait tout raconté, comment la veille elle n'avait pas eu les 300 florins, comment elle se les était procurés, et enfin elle les lui avait comptés sur sa table. Le bourguemestre avait voulu faire quelques difficultés; mais Primula lui avait posé son doigt sur la bouche. Le galant magistrat l'avait baisé et s'était tu. Elle lui avait présenté du papier, lui avait mis une plume entre les doigts, lui avait mené la main et lui avait fait signer l'ordre de lever l'érou. Il avait bien espéré lui donner un baiser pour la peine; mais elle s'était sauvée, en lui criant : « Il faut que je me hâte ! » Avant qu'il eût eu le temps de répondre, elle était déjà loin.

C'est ainsi qu'elle avait tiré de prison Jan, à côté duquel elle était assise sur un petit banc dans le parterre, tous deux plongés dans un bonheur sans mélange, tous deux les yeux fixés sur les cigognes, ces messagers de leurs amours. La vieille Agnès était

allée faire valoir ses droits de belle-mère future dans la maison de Hemkengripper.

Hemkengripper, de son côté, accourait à la dule; mais en entrant il oublia le motif qui l'amenait. Il venait en effet d'apercevoir un manuscrit sous un pot de terre d'où s'élevait une tulipe. Ce pot était placé sur une table autour de laquelle se pressait un grand nombre d'amateurs et de curieux. Une chandelle brûlait auprès. Un juge répétait lentement et à haute voix les enchères, et un huissier, un bâton à la main, maintenait l'ordre parmi les assistants. Hemkengripper reconnut son manuscrit à la couverture de parchemin rouge! Il s'élança; mais un coup de bâton et un sonore : à bas les mains! lui apprirent qu'il aurait dû être plus avisé. Il cria, tempêta, réclama son bien; mais le juge l'engagea à attendre, pour faire valoir ses droits, que la vente fût terminée. Les témoignages non équivoques de mécontentement qui résonnèrent à ses oreilles de tous côtés, le forcèrent à se taire. Sa vanité ne laissait pas d'ailleurs que d'être singulièrement flattée d'entendre offrir déjà 20,000 livres de son manuscrit. Sûr de n'y rien perdre, il enchérit sur le vieux Bilderdick jusqu'à 50,000, et le contraignit ainsi à se retirer du combat. Déjà le juge allait lui adjuger la tulipe, lorsque Bilderdick revint à la charge et offrir 1000 livres de plus. « C'est quelque agent de Zahnebreker, se dit Hemkengripper; ce n'est pas un de nos savants connus. » Et d'un air indifférent il mit 1000 livres en sus. Le vieux monsieur s'enfuit comme s'il eût été possédé par le diable. Hélas! la passion l'avait tellement aveuglé, qu'il n'avait pas réfléchi qu'en enchérissant ainsi il faisait monter le cours des tulipes! Et néanmoins il allait revenir pour tenter encore un dernier effort, quand la chandelle s'éteignit. Il s'éloigna d'un air désespéré.

Cependant Hemkengripper étendait déjà la main pour reprendre son manuscrit, quand un nouveau : à bas les mains! l'avertit qu'il fallait payer d'abord.

— « C'est mon bien! s'écria-t-il en colère, on me l'a volé. »

— « Cela se peut, répondit le juge; mais commencez par payer, vous ferez ensuite vos réclamations. »

— « Je suis en état de payer, reprit Hemkengripper, et je vous offre 10 ducats de plus, si vous empêchez qui que ce soit d'y jeter un coup d'œil jusqu'à mon retour. »

— « Singulier caprice de l'amateur, se dit le juge dès qu'il se fut éloigné; mais pour 10 ducats je puis bien lui faire ce plaisir, » et déchirant une feuille du manuscrit, il l'attacha autour de la fleur avec des épingles. « Ah! s'écria-t-il, je dois faire observer les lois, et je suis le premier à les violer par trop de précipitation. Mais je vais réparer le mal que j'ai fait. J'ai arraché une feuille de ce manuscrit qui appartient sans doute à un des combattants, et qui doit être vendu au profit de la justice. Qu'en offririez-vous s'il était entier? »

— « Rien, monsieur, s'écria un étudiant. Ce n'est pas un cahier en ordre, ce sont des annotations, des remarques de toute espèce, dont personne ne peut se servir que l'auteur. »

— « Tout peut servir, répondit un marchand de beurre, le format en est bon; mais qu'il eût une feuille de plus ou de moins, je n'en donnerais pas un stuwer de plus. »

Et les assistants se renvoyaient le manuscrit de Hemkengripper comme une balle. Le marchand de beurre seul offrit de l'acheter au poids, et le pesant dans sa main, il en donna 8 stuwers.

— « J'en donne neuf! » s'écria Brandau, qui s'approchait précieusement, et il lui fut adjugé sans conteste. Il paya; le juge consciencieux ajouta un stuwer pour la feuille arrachée, et ce fut ainsi que l'immortel ouvrage de Hemkengripper fut vendu 10 stuwers!!

Cependant Jan et Primula apprenaient le langage de l'amour, comme les enfants apprennent à parler, c'est-à-dire en répétant cent fois la même chose, sans s'en douter pourtant. C'était le premier entretien qu'ils eussent eu ensemble, et l'écriture ne peut rendre de pareils entretiens, où les yeux parlent presque seuls. Froides paroles, qu'avez-vous à faire ici? Habits usés pour une pareille fête! Et cependant je vois le ciel bleu au-dessus de leurs têtes, je les vois assis dans le petit jardin, je vois de petites têtes ailées qui les contemplent, qui imitent involontairement leurs

gestes, qui réfléchissent leurs regards, qui se sentent heureux de leur félicité. Souvent les anges s'oublient dans une contemplation pareille et deviennent visibles à la terre.

Jan racontait combien de fois il avait regardé avec désir le joli parterre qui lui semblait un parterre d'étoiles, quoiqu'il n'eût jamais aperçu la jardinière.

— « Je craignais que vous ne tombassiez du nid de cigogne, répondait Primula. Je me cachais, je me couvrais en outre la tête d'un mouchoir, et je ne vous jetais un coup d'œil qu'à la dérobée. Vous seriez précisément tombé sur mes fleurs; cela ne m'aurait-il pas fait de peine? Mais voyez, le soleil est brulant aujourd'hui, si j'avais seulement des parasols de papier pour mes fleurs! »

Jan, sans hésiter un instant, tira Icare de sa poche, le déchira, lui en donna les fenilles, et l'aida, tant bien que mal, à en faire des parasols. Icare tout entier était déjà employé, lorsque les regards de Primula tombèrent sur quelques vers d'amour qui brillaient aux rayons du soleil. C'était un morceau de poésie pleine de sensibilité et d'âme, qui arrache encore des larmes quand on le lit aujourd'hui. « Oh! s'écria-t-elle, si je savais qui a écrit cela! Je ne pourrais résister au désir de l'embrasser. Je vous aime beaucoup, mais je l'aimerais encore davantage. Vous savez que je vous aime; mais quel nom donnerai-je à cela? C'est l'âme de mon âme, c'est la forme visible de l'invisible, qui ne vient à nous que rarement et en secret, et qui cependant peut être notre bien, ou qui le sera un jour. Jan, je dis des folies; mais je ne puis exprimer autrement ce que je sens. »

Jan se leva transporté; il lui semblait planer au haut des airs. « C'est moi! s'écria-t-il avec tout l'orgueil d'un poète couronné par un empereur; c'est moi qui ai fait ces vers; tu viens de me louer, en croyant louer un étranger: j'ai pénétré au fond de ton âme. Cette tragédie peut périr maintenant. Qu'aucun Elzevir ne l'imprime, que le monde même ne se doute pas qu'elle ait jamais existé, que m'importe? Il suffit qu'elle t'ait plu, il suffit qu'elle ait fait couler tes larmes. »

— « Les applaudissements du monde ne te manqueront pas non

plus! s'écria Brandau, en s'approchant et en posant sur le front de Jan une branche de laurier recourbée en couronne; après quoi il se hâta de rassembler toutes les feuilles d'Icare et de les remettre en ordre. Je vous ai épiés, continua-t-il, c'est mon devoir comme acteur. En entendant cette jeune beauté lire ces vers, je me suis convaincu que tu ne peux être que ce Jan dont les tragédies sont les délices d'Amsterdam, que je suis venu chercher à Leyde, parce que c'est de Leyde qu'ont été envoyées ces pièces, aux pieds duquel tout notre théâtre se prosterne comme aux pieds de son créateur, qui doit devenir, à tout prix, notre guide dans la croisade que nous avons entreprise contre les absurdités de cet étranger, de cet anabaptiste, de ce Vondel.»

— « Je m'appelle Jan Voss, dit Jan, quoique je ne sois connu que sous le nom de Secundus. Il est vrai que j'ai fait des tragédies que mon sévère maître Hemkengripper a déchirées en quelque sorte sous mes yeux. Je ne comprends pas vos discours, quoiqu'ils me fassent du bien, et je ne puis accepter votre couronne, quoiqu'elle me plaise sur mon front. »

A ces mots il voulut l'ôter, mais Primula l'en empêcha : « Elle te va bien, lui dit-elle, elle te va comme si elle était sur son sol, comme si elle avait ses racines dans ton cœur. Je ne souffrirai pas que tu l'ôtes. Écoute seulement ce monsieur étranger. Qui peut savoir ce que Hemkengripper a fait en cachette ! Dites, monsieur, comment s'appellent ces tragédies qui ont obtenu tant de succès ? »

— « Aaron et Titus avant tout, » répondit Brandau.

— « C'est mon premier ouvrage, » s'écria Jan, et il se mit à en déclamer quelques vers.

— « Oh, je sais maintenant comment il faut les déclamer ! reprit Brandau. J'ai été applaudi cent fois dans ce rôle, et toujours à tort, je le sens maintenant. Vous serez notre directeur. Vous aurez en moi un élève docile. Quel bonheur si Primula ne dédaignait pas de représenter dans toute leur vérité ces femmes admirables que Jan met en scène dans ses ouvrages, et pour le rôle desquelles nos actrices ne sont pas de taille. Croyez-moi, au peu

de mots que je l'ai entendu lire, j'ai reconnu une grande actrice.»

— « Oh que ce serait beau ! s'écria Primula en baissant les yeux. Je lirais toujours de même si je lisais en public, et quand ma mère est fâchée, elle m'appelle une comédienne. Qui sait ce qui pourra résulter de ce que je me suis appliquée à lire ainsi. »

Cependant une violente dispute venait de s'élever à l'autre extrémité du jardin. Hemkengripper, aidé de la bonne Bathseba, avait apporté son sac d'argent. N'apercevant plus son manuscrit, il le supposait en lieu sûr, et il ne fut pas peu surpris lorsqu'on lui présenta le pot de tulipe, enveloppé d'une feuille de papier. Mais sa surprise se changea en fureur, dès qu'il reconnut les caractères. C'était précisément une de ses plus sublimes hypothèses. Sa colère ne connut plus de bornes, à la grande stupéfaction du juge, qui n'y concevait rien. Il finit cependant par comprendre ; mais il prit les assistants à témoins que Hemkengripper avait enchéri une tulipe et non pas un manuscrit. « Où est-il donc ? qu'est-il devenu ? » s'écria le vieux professeur avec angoisse. Qui pourrait peindre sa douleur, lorsqu'il apprit qu'il avait été adjugé à un autre pour quelques stuwers ! Il perdait donc non-seulement ses pensées, mais encore son argent. C'était à devenir fou de désespoir.

Le tavernier, qui le voyait pour la première fois dans un si piteux état, lui, ordinairement si fier, si rogue, ne put se défendre d'un sentiment de compassion. Il lui fit entendre que, cet argent appartenant à Primula, qui avait cultivé la tulipe, il en rentrerait en possession par son mariage. Il n'en retiendrait pas un stuwer pour intérêt de la terre où elle l'avait plantée et de l'eau dont elle l'avait arrosée.

Bilderdick n'éprouvait pas une douleur moins amère ; il jetait de loin un regard de convoitise sur la belle fleur, et enfin, n'y pouvant plus tenir, il alla demander à Primula si elle n'aurait pas par hasard encore un oignon de tulipe pareille. La jeune fille lui raconta comment un matelot naufragé était venu dans la dule et avait demandé un hareng. Il avait voulu manger des oignons

qu'il avait sauvés dans une jolie cassette, mais les ayant trouvés mauvais au goût, il les avait jetés avec colère. Elle lui avait offert alors de lui donner en échange des oignons ordinaires. Mais il n'en était plus resté qu'un malheureusement.

« Je donnerais volontiers mille livres de plus, s'écria alors le vieux monsieur, si seulement je ne m'étais pas laissé effrayer ! Je ne survivrai pas à un pareil chagrin. »

Brandau l'embrassa avec compassion et l'emmena d'un autre côté, afin que l'aspect de cette fleur ne lui fit pas perdre entièrement la tête.

Au même moment Hemkengripper, Agnès et Bathseba s'approchaient des deux amants pour leur prouver qu'on ne trouve pas le ciel sur la terre. La vieille Agnès demanda à Jan d'un ton sévère comment il pouvait être assez audacieux pour en agir aussi familièrement devant tout le monde, pour oser tenir la main de Primula, la fiancée de Hemkengripper. Celui-ci, de son côté, adressa des reproches à la jeune fille, de ce qu'elle avait oublié sitôt l'anneau qui les unissait. « Cette vieille folle était donc vraiment un homme, » s'écria Primula, frappée de stupeur.

Jan parla d'un ton ferme et modeste à la fois de ses droits antérieurs. Brandau lui assurait qu'il était en état d'entretenir une femme de son travail. Mais Hemkengripper rejeta bien loin une pareille prétention : « Tu n'as rien, lui dit-il, et moi j'ai cent mille ducats ; mais ce qui est plus encore, tu n'as pas oublié ta promesse de ne jamais te marier ; tu as renoncé à Primula lorsque je t'ai soustrait à la mort. »

Jan répondit que ce n'était pas lui qui l'avait sauvé, mais Primula. Alors Hemkengripper lui fit voir l'anneau que Primula portait encore au doigt. Il parla de la nuit qu'il avait passée près d'elle, et lui demanda si elle pouvait le nier. Primula rougit de dépit et se tut par orgueil ; mais Jan regardait alternativement son amante et l'anneau : il pâlisait. Déjà Hemkengripper triomphant voulait s'emparer de la main de la jeune fille, lorsque Bathseba se plaça entre eux : « N'avez-vous pas honte, savant maître, dit-elle, d'affliger ainsi ces deux jeunes gens ? l'âge ne les rapproche-t-il pas ? »

pourquoi taire plus longtemps ce que je n'ai que trop caché ! vous ne savez pas qui vous réduisez ainsi au désespoir. Apprenez donc que ce jeune homme est votre fils ! »

— « Fils, fils, répondit Hemkengripper, je ne connais pas de fils. »

— « Lisez cet extrait de baptême. Vous avez séduit sa mère par un pareil anneau, vous l'avez abandonnée ; elle a dû cacher ce pauvre enfant et le confier à des étrangers, parce que vous menaciez de la délaisser tout à fait. Écoutez, vous tous, qui-conque se fiera à lui désormais mérite un sort aussi triste que cette pauvre mère. »

— « C'est mon fils, répondit Hemkengripper en colère. J'ai donc d'autant plus de droits sur lui ; il doit m'obéir, et je lui défends de conserver la moindre prétention sur Primula. Mes anciens péchés sont expiés. Je craignais la mauvaise réputation devant le monde. Tu m'as déshonoré maintenant sans retour. Va, tu n'es plus à mon service. Je continuerai cependant à faire de temps en temps quelque chose pour toi. Et toi, Jan, réfléchis bien. Je ferai de toi un grand homme. Tu travailleras pour moi, mais pas chez moi. Je te donnerai un bon salaire. Je publierai ta tragédie avec préface et conclusion. Qu'est-ce en comparaison de tous ces avantages, que l'approbation de la foule ? Va-t'en, Bathseba, que je ne te voie plus. Tu excites ce jeune homme à la révolte contre son père. »

« Allez, allez, cria la vieille Agnès, méchante sorcière, qui mériteriez d'être brûlée. Le Ciel pardonne les fautes de jeunesse, mais la méchanceté de la vieillesse conduit tout droit en enfer. »

La vieille Bathseba se retira à l'écart, et Jan resta seul en face de sa promesse, de l'autorité paternelle et de sa colère contre Primula. Mais ni le bonheur ni le malheur n'atteignent jamais à l'extrême. Quand l'homme se trouve réduit au désespoir, le salut n'est pas loin pour lui.

Brandau avait tout entendu, tout en paraissant s'entretenir avec Bilderdick. Il tira alors de sa poche le fameux manuscrit, chargea sa pipe, et lut à haute voix comme pour lui-même : « Qu'est-ce

qu'un *Deus in machina*? Assurément ce doit être un *perpetuum mobile*. »

— « Monsieur, mes idées, s'écria Hemkengripper, c'est mon manuscrit ! »

Brandau le repoussa froidement et commença à déchirer une feuille, en s'avançant vers la lampe qui brûlait sur une table.

« Arrêtez, arrêtez, s'écria Hemkengripper d'une voix suppliante. Prenez tout, digne homme, tout ce que je possède, mon auditoire même; mais ne détruisez pas une seule feuille de ce monument de mon génie et de mes travaux. »

— « Que m'en offririez-vous ? » demanda Brandau.

— « Cent mille florins. »

— « Fi ! je n'ai pas passé dix ans dans les Indes pour rien; l'argent n'a pour moi aucun prix. Mais mon caprice, c'est de faire des heureux. Ces deux jeunes gens ne se marient-ils pas ? Je le désire. »

A ces mots la feuille se déchira un peu plus.

— « J'y consens, j'y consens, aujourd'hui même, je leur donne ma bénédiction. Mais rendez-moi ce manuscrit, mon manuscrit ! »

— « Et ce digne monsieur Bilderdick, ne lui céderez-vous pas, moyennant mille livres en sus, le pot de tulipe ? »

— « Celui-là et tous ceux qu'il y a dans mon jardin. »

— « Et cette vieille Bathesba sera-t-elle chassée à cause de sa fidélité envers vous et votre fils ? Non, il faut que vous l'épousiez ; aussi bien ses soins vous sont absolument nécessaires. Oui, ou je me trompe fort, ce sont les regards d'une mère qui ont veillé sur Jan. Elle est la mère de ce célèbre Jan Voss, dont le nom portera le vôtre à travers les vagues du temps, et l'empêchera d'être submergé. Allons ! épousez-la à cause de votre fils, et sachez maintenant que pas un nom n'est plus en honneur que le sien dans toute la Hollande ; il a éclipsé Vondel depuis longtemps. Votre fils est le créateur de notre théâtre. Il en sera le directeur, je lui en donne le sceptre, et vous, vous lui donnerez en outre le prix du pot de tulipe. »

Hemkengripper voulait réfléchir, mais la feuille approchait de

la flamme d'une manière effrayante; il s'écria enfin d'un air de résolution : « Vous n'avez fait que me prévenir. Ce que vous me demandez, il y a longtemps que je l'ai résolu. J'ai fait connaître au monde les ouvrages de Jan Voss; j'ai tenu ma parole à l'égard de Vondel. Si j'ai semblé hésiter un instant, c'est que j'ai voulu vous éprouver, jeunes gens. Restez fidèles au théâtre; vous embrassez une carrière charmante. Quant à toi, Bathseba, je n'ai pas de conseils à te donner. Tu deviens maîtresse, mais tout reste comme auparavant. Allons, monsieur, prenez votre fleur et payez. Je donne la somme tout entière à Jan pour ses débuts sur la scène. Maintenant mon manuscrit, ou je mets la main sur vous. »

Stromehl raconte, dans le huitième livre de ses Chroniques, qu'un manuscrit (le même que celui dont nous avons parlé), dans lequel Hemkengripper espérait trouver des armes pour combattre maintes hypothèses de Zahnebreker, répandit à Leyde une peste qui enleva, en 1635, plus de 22,000 habitants. Ce manuscrit avait été apporté par un navire au bord duquel régnait la peste, et néanmoins jamais Hemkengripper n'avait voulu consentir à prendre les précautions convenables pour l'ouvrir. Ce fut sa femme qui s'aperçut la première qu'il était atteint de la terrible maladie; mais il lui commanda de n'en rien dire. Il fit porter solennellement des paroles de paix à Zahnebreker qui, franc et loyal comme il était, n'hésita pas à accepter ces ouvertures. La réconciliation se fit à la dule. Hemkengripper embrassa son adversaire, et par ce baiser lui communiqua la peste; tous deux moururent en moins d'une heure. La moitié des habitants de la ville les suivit au tombeau; mais peu se doutèrent que leur mort avait pour unique cause la haine de deux savants.

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
RELATIVEMENT AUX BESOINS DE L'ÉTAT.

(*Dernier article.*¹⁾)

III. Des universités ou des établissements d'instruction pour les adultes qui ne sont pas encore citoyens.

On peut voir dans l'Institut de Pythagore la plus ancienne université. Depuis lui jusqu'à Aristote il n'y eut que des écoles spéciales de philosophie et de rhétorique. Ce génie puissant était également versé dans la spéculation, les sciences physiques et l'histoire. La philologie occupa peu l'antiquité. Mais nul enseignement moderne ne peut se comparer à celui d'Aristote au Lycée d'Athènes, exposant deux fois par jour, le matin et le soir, l'ensemble et les harmonies de la science dès lors divisée. Ses auditeurs avaient passé l'âge de l'école. Or, le caractère distinctif de l'enseignement universitaire proprement dit est précisément de s'adresser à des hommes d'un âge déjà plus mûr, et de leur présenter la science dans ses plus hauts développements. Les universités modernes doivent également leur existence à quelques hommes éminents, mais qui ne cultivaient chacun qu'une science spéciale.

Le seul Gerbert, au dixième siècle, pourrait être appelé une université ambulante; toutefois on ne saurait le comparer aux grands hommes de l'antiquité, et il n'eut pour élèves que quelques jeunes princes de la dynastie naissante de Hugues Capet et

¹ Voyez le cahier de janvier, p. 57.

de la maison des Ottons. Mais déjà, quoique destiné à monter sur le siège papal, il tendait à séculariser le savoir. Après lui, un juif converti, Constantin l'Africain¹, s'empara de la médecine que jusqu'alors le clergé avait exeroée à force de reliques, de conjurations et de formulaires de recettes, et l'enrichit du fruit de ses voyages en Asie et en Égypte. A son nom semble se rattacher la fondation de l'école de Salerne. Dès lors il devint de plus en plus évident que le clergé ne tarderait pas à perdre le privilège de la science.

Mais plus d'une génération s'écoula avant que de toutes ces branches du savoir, cultivées séparément, il se formât par leur réunion, insensiblement opérée, un ensemble complet de la science. Si Frédéric II, devant son siècle, appela à la haute école de Naples des maîtres pour toutes les sciences, il faisait une chose extraordinaire et inusitée. Et lorsque, depuis longtemps déjà, les professeurs habiles ne manquaient plus, pendant près de quatre siècles encore l'enseignement du Droit romain demeura interdit à l'université de Paris, ou ne s'y exerçait que secrètement². Mais après avoir compris la connexité nécessaire de toutes les parties du savoir, et entrevu combien il était utile qu'elles fussent toutes cultivées au même lieu, on put d'autant moins méconnaître la nécessité d'une division du travail, que chaque jour on voyait s'accroître les matériaux de la science. Impossible désormais que, comme par le passé, le prêtre s'occupât de Droit civil sans manquer aux devoirs de sa condition. Si ensuite la division en facultés ne l'emporta sur la division en nations et provinces que grâce à des circonstances fortuites, cette victoire n'en tourna pas moins au profit des études.³

1 Cet Israélite, originaire de Carthage, pour échapper aux persécutions de ses compatriotes, se réfugia en Sicile, où il se fit bénédictin. Il introduisit en Italie la médecine grecque et arabe, vers 1070. (*Note du Traduct.*)

2 Depuis 1220, où il fut prohibé par le pape Honorius III, jusqu'en 1568, et même plus longtemps, puisque l'ancienne interdiction ne fut levée qu'en 1679. (Voyez SAVIGNY, Histoire du Droit romain au moyen âge, III, 343-349. — EICHORN, Droit ecclésiastique, II, 628.)

3 Pendant longtemps, dans les universités, les élèves, accourus de toutes les contrées de l'Europe chrétienne, se classaient par nations et par provinces;

C'est vers le milieu du quinzième siècle que les universités de l'Allemagne commencent à se revêtir d'un caractère qui leur est propre. Ce caractère est déterminé d'abord par l'art de l'imprimerie et ensuite par la réformation. Dès l'origine même ces établissements avaient ceci de particulier, qu'en raison du morcellement politique du pays, les étudiants jouissaient de moins de secours de la part des gouvernements et de plus de liberté. Nulle trace, il est vrai, de cette fière autonomie de l'école de Droit de Bologne, où les professeurs se trouvaient placés sous la juridiction de leurs élèves. Tout au plus, chez nous, la voix des étudiants pouvait influencer sur le choix du recteur. Déjà étaient passés ces temps où de toutes parts accouraient, pour étudier le Droit romain, des hommes d'un âge avancé et du plus haut rang. Les universités allemandes avaient eu d'abord pour modèle l'École théologique de Paris. Là régnait depuis le commencement la discipline ecclésiastique, et les secours considérables dont jouissaient les élèves pauvres, qui demeuraient ensemble dans de vastes collèges, faisaient précisément de ces collèges, avec leur surveillance interne, le vrai centre de l'université de Paris. Quiconque ne logeait pas dans un collège, y jouissant d'une bourse, ou y payant pension, n'appartenait pas, à proprement parler, à l'université. En Allemagne les secours étaient moindres et plus difficiles à obtenir. En revanche les *bursæ* des Allemands étaient pour la plupart des pensionnats libres, où l'on était admis en payant. Il y avait dans le choix des matières et des études toute la liberté compatible avec l'autorité des professeurs, avec la méthode reçue et prescrite, et avec la nécessité de se montrer habile à soutenir les thèses. Le courage d'une libre activité s'accrut alors que, depuis la prise de Constantinople, la littérature des Hellènes ouvrit aux Allemands aussi une source intarissable d'instruction; alors qu'Andronic Contoblacas enseignait le grec à Bâle, et que Jean Reuchlin vint continuer dans cette ville et à Tubingue l'œuvre

et ce ne fut qu'insensiblement que le classement par facultés prévalut. Les *Landsmannschaften*, qui subsistent encore dans quelques universités allemandes, sont un dernier vestige de ces anciens usages. (Note du Traducteur.)

philologique qu'il avait commencée à Paris. C'est lui qui plaça son parent Philippe Mélanchthon à Wittenberg, comme professeur de la langue grecque et de l'hébreu. Le domaine de la science s'étendit et s'enrichit; la scolastique, vieillie, se vit de plus en plus abandonnée pour l'étude de l'antiquité renouvelée. L'imprimerie fit le reste pour achever cette révolution. Ces dictées sans fin des textes, cessèrent d'être indispensables, depuis qu'on pouvait à un prix modique se procurer la Bible et les lois romaines. En même temps furent abrégés ces cours qui, auparavant, duraient quelquefois plusieurs années. Bientôt on ne mit plus qu'un an à expliquer les Institutes, et quand fut fondée l'université de Göttingue, constituée sur le modèle des écoles de la Saxe réformée, il fut prescrit aux professeurs, autant que cela serait possible, de ne prolonger aucun cours au delà d'un semestre¹. La réformation donna une vie nouvelle aux universités allemandes. Elle ajouta à la division politique de notre patrie; mais elle donna à l'Allemagne une langue littéraire commune, et remplaça dans les chaires le latin par la langue nationale. Les universités avaient rendu à la réformation assez de services pour en recevoir d'elle à leur tour. Nourrie au sein d'une université, elle arriva en peu d'années

1 *Statut. Götting.*, §. 39. — *Meiners, Geschichte der hohen Schulen*, I, 170-207. Plusieurs points obscurs de l'histoire intérieure de nos universités pourront être éclaircis, mieux que n'a pu le faire Meiners, par les détails qu'on trouve dans les *Monumenta historica universitatis Carolo-Ferdinandæ Pragensis*, tome I.^{er}; Prague, 1830. Voici quelques indications tirées de la partie intitulée: *Liber Decanorum facultatis philosophicæ universitatis ab a. 1367 usque ad a. 1585*. A Noël 1366 furent fixés les honoraires ou rétributions à payer par les élèves, et appelés *pastus*. Ces *pastus* furent taxés d'après ce qui se pratiquait à Paris : huit *grossi* pour la métaphysique d'Aristote, expliquée en six mois; pour la physique, autant, en neuf mois, etc. Jusqu'en 1367 chaque professeur pouvait commencer son cours quand il voulait; mais il était tenu de le terminer dans un temps donné. A dater de 1367 l'ouverture des leçons fut fixée au 17 octobre. Jusqu'en 1370 un seul professeur expliquait la même matière; mais alors on jugea plus utile de permettre une concurrence modérée. Les *magistri* ou professeurs se divisaient en *regentes* et *non regentes*. Les premiers étaient ceux qui avaient depuis cinq ans le grade de *magister*, et formaient le conseil de la faculté. Depuis 1370 quatre *magistri actu regentes*, choisis parmi les quatre nations (les Bohémiens, les Polonais, les Saxons, les Bava-rois), dirigeaient, sous la présidence du doyen, nommé pour six mois, les affaires de la faculté, etc.

à la maturité, et la nouvelle doctrine helvétique ne prospéra qu'après avoir trouvé à Genève son université. Tous les hommes de talent se déclarèrent pour la réforme, qui promettait la liberté à la vie de l'esprit. Il faut une grande énergie morale et une rare sincérité de cœur pour juger avec impartialité des événements historiques qui nous ont été contraires; mais il faut aussi un grand aveuglement, heureusement non moins rare, pour oublier ceux qui nous ont élevés. La Prusse doit tout ce qu'elle est à la réformation, tandis qu'à plusieurs fois l'Autriche a failli périr par elle. Ce qu'on pense de la réformation donne la mesure de ce qu'on pense sur les universités, qui sont animées de son esprit.

Cependant la réformation, dans la nouvelle direction qu'elle imprima aux universités, suivit une marche sûre, mais moins rapide que l'on ne croit communément. Plus d'une vieille coutume ne céda que long-temps après. Ce ne fut que Christian Thomasius qui acheva de faire bannir la langue latine de la chaire, comme organe de l'enseignement, et il fallut bien du temps avant que cette grande révolution ecclésiastique, ralentie par des passions peu chrétiennes dans son action rénovatrice, pût s'exprimer dans des formes politiques. Par la réformation le prince se trouva chef de l'Église; mais les conséquences qui devaient résulter pour les universités de ce déplacement de pouvoirs, ne s'annonçaient que dans un avenir encore éloigné. La faculté théologique demeura prépondérante et en possession d'un droit de surveillance sur l'ensemble de l'enseignement. A Helmstædt les professeurs de toutes les facultés étaient tenus de prêter serment sur les livres symboliques protestants. De plus, pour que nulle doctrine ne manquât d'une règle traditionnelle, les médecins s'engageaient à enseigner d'après Hippocrate, Galien et Avicenne; les philosophes d'après Aristote et Mélancthon. Le système des quatre monarchies, imaginé par maître Carion et appuyé de l'autorité de Mélancthon, demeura en vigueur dans l'histoire universelle, et la lutte contre la puissance toujours croissante des philologues, qui étaient cependant dans les voies de la réformation, se continua vivement. Ce qui naguère était enclume, devint marteau maintenant.

Les droits de corporation conservèrent de la force; seulement le souverain, revêtu des fonctions rectorales, prenait une position plus décidée. L'université n'avait plus à choisir que le professeur, pris tour à tour dans toutes les facultés, à Tubingue excepté, où la faculté philosophique n'occupait encore qu'un rang très-subordonné. Le sénat académique avait le droit de vocation, mais le prince confirmait les candidats désignés. Les places de professeur ne se donnaient qu'après examen et à terme. Ce droit de vocation ou de nomination préalable aux places devenues vacantes dans leur sein, donnait aux universités le moyen de se recruter toujours dans le même esprit et de conserver chacune leur physionomie propre. Ainsi put se maintenir dans la même académie une certaine unité de foi et de doctrines, souvent en opposition avec l'esprit d'une autre université. Ce n'est pas que cette tranquillité, achetée au prix de choix faits dans un esprit exclusif, ne fût troublée parfois, lorsque, par exemple, un prince calviniste succédait à un prince luthérien. Le droit de représentation aux États était accordé aux universités non en l'honneur de l'intelligence, mais en raison des grandes propriétés qu'elles avaient à administrer.

Quant à la position des étudiants, on ne la trouverait guère aujourd'hui digne d'envie. Chacun, il est vrai, pouvait s'arranger comme il l'entendait. Point de vie commune dans des collèges, comme ceux d'Oxford ou de Paris; et si beaucoup consentaient à se loger ensemble chez quelque professeur et à se mettre sous sa tutelle, c'était de leur libre choix qu'ils agissaient ainsi. Mais ils étaient soumis à de fréquentes répétitions dans les cours mêmes, obligés de s'exercer à la disputation plus encore qu'à l'escrime. Les livres étaient assez rares encore, et il y avait beaucoup de connaissances dont le professeur seul avait la clef. Tout cela réuni plaçait l'étudiant dans une grande dépendance, qui, par l'effet des obligations que l'on contractait en recevant les grades, se prolongeait même au delà de l'université.

La forme actuelle de la vie universitaire protestante en Allemagne ne remonte pas au delà du dix-huitième siècle. C'est ce que

fait voir le plus clairement une comparaison des deux universités des pays de Brunswick, celle de Helmstædt, fondée de 1574 à 1576¹, et celle de Gœttingue, établie en 1735 par le roi George II. C'est à Helmstædt seulement, qui fut supprimée en 1809, et nullement à Gœttingue, que s'applique ce que nous avons dit jusqu'ici sur les universités protestantes de l'Allemagne. La fondation et le développement de l'université de Gœttingue appartiennent à une époque qui voyait partout en Allemagne le pouvoir du prince s'accroître, l'influence politique de l'Église s'affaiblir et tomber, l'étude des anciens délivrée de la surveillance théologique, l'opinion publique se déclarer de plus en plus contre tout ce qui s'opposait à l'unité de l'État. Déjà l'université de Halle avait été fondée dans un esprit d'opposition contre l'Autriche, et de tolérance mutuelle entre luthériens et réformés. A Gœttingue l'Allemagne protestante devait avoir des chaires où le Droit public fût enseigné conformément à la paix de religion et à la paix de Westphalie, et de manière à appuyer la souveraineté territoriale, et à réduire l'empereur à quelques droits réservés. La nouvelle université ne reçut point une dotation immobilière; elle fut fondée sur des revenus en argent, fournis en partie par les États, et pour la plupart puisés dans la caisse dite des couvents de Calenberg, caisse qui s'alimentait des revenus des congrégations supprimées dans la province de ce nom. L'université, n'étant pas propriétaire foncier, ne fut pas d'abord représentée aux États. Depuis seulement qu'il y a un royaume constitutionnel d'Hanovre, Gœttingue fut admise à envoyer des députés aux États généraux. Gouvernée par un prorecteur et un sénat, cette université se divisa, selon l'usage, en quatre facultés, qui décernent des dignités académiques, mais qui n'ont pas, comme les universités de plus ancienne fondation, le droit de nommer elles-mêmes aux places vacantes. Ce droit est exercé, au nom du prince, par un fonctionnaire ministériel, appelé le curateur. Ainsi la nouvelle université ne fut pas une corporation se recrutant et se renouvelant elle-même en accor-

¹ Voyez Henke, *die Universität Helmstædt im sechzehnten Jahrhundert*. Halle, 1833.

dant la maîtrise. Ce fut là une innovation raisonnable, amenée par l'esprit et les besoins du temps, et dont Göttingue n'a eu qu'à se féliciter; les statuts qui la régissent ne furent pas non plus déclarés invariables à jamais. L'exemple de Göttingue a beaucoup contribué à transformer nos universités en institutions politiques, et ce fut un véritable progrès. L'enseignement fut plus libre que sous le contrôle exclusif des facultés. Les étudiants purent se loger où ils voulaient, et choisir avec une entière liberté leurs maîtres et leurs leçons. Les règlements relatifs aux répétitions et aux exercices de disputation, tombèrent en désuétude : l'esprit du temps y était contraire.

Les dangers auxquels sont aujourd'hui exposées les universités allemandes, ont leur source soit dans la situation générale de notre patrie, soit dans leurs propres fautes. L'Autriche n'a jamais pu se montrer favorable au protestantisme, ni par conséquent à la vie universitaire telle que le protestantisme l'a constituée. Le gouvernement de cet empire prescrit à ses universités un plan d'études sévère, surveille l'application des élèves, comme on le ferait dans un collège ou dans une école inférieure, et aux leçons publiques, qui ne peuvent s'écarter du programme officiel, se mêlent incessamment des examens individuels. On donne aux élèves des notions : on ne leur enseigne pas la science. Du point de vue où elle se trouve placée, l'Autriche voit un péril en tout ce qui est au delà, et elle se sert de sa puissante influence, que ne contrebalancent plus ni le *corpus evangelicorum*, ni le partage des voix à la diète, pour renfermer dans les mêmes limites toutes les universités de l'Allemagne. Quelques gouvernements de la confédération germanique ont d'autant plus facilement prêté l'oreille à ces insinuations, que la jeunesse des universités, appelée par la gravité des circonstances à la défense du pays, et initiée alors dans des ligues secrètes organisées contre l'oppression, après avoir contribué de tous ses efforts au salut de la patrie commune, n'a pas voulu comprendre assez vite que cette situation avait été extraordinaire, et qu'au lieu de vouloir la perpétuer contre toute raison, il fallait se hâter de retourner à cette heureuse et paisible

position que lui avait préparée la sagesse des ancêtres ; position qui lui offrait les plus grands avantages et les plus précieuses immunités. Voilà ce que trop d'élèves ont méconnu, et plusieurs, franchissant toutes les limites sociales, n'ont pas craint de compromettre leur existence et de se perdre par des machinations téméraires ; quelques professeurs aussi, entraînés par des idées qui n'ont rien de précis, ont nourri des erreurs dangereuses.

Si l'on veut répondre à la question jusqu'à quel point, malgré ces dangers, les universités doivent être maintenues libres, comme les a faites le protestantisme, il faut commencer par poser cette autre question : veut-on le progrès des sciences ? Ce progrès, peut-on ne pas le vouloir ou, pour mieux dire, peut-on l'empêcher ? On peut faire une chose. On peut bannir la science des universités, en les réduisant au soin de transmettre des connaissances traditionnelles et consacrées. Il dépend de l'État de transformer les sièges actuels d'une libre culture en des ateliers où travaillent mécaniquement des ouvriers serviles ; mais le coup destiné aux sciences qui iraient se réfugier ailleurs, tomberait moins sur elles-mêmes que sur la jeunesse. Il dépend de l'État de forcer les jeunes gens de venir s'instruire dans de tels établissements ; mais il serait impuissant à prévenir le mépris qu'ils voueraient à des institutions que condamnerait le témoignage des écoles ayant une organisation meilleure, ainsi que celui de toute la littérature nationale, et dont l'opinion publique se détournerait avec indignation. Car les places que jusque-là s'empressait de remplir la noble ambition des mieux instruits, seront désormais occupées par des manœuvres ; et alors il paraîtra au grand jour comment l'œuvre de ceux-ci s'arrête dès que les hommes de la science véritable, exclus de l'enseignement, cessent de donner l'impulsion nécessaire. Car ces manuels aussi, ces riches dépôts du savoir, qui, selon l'opinion de certaines gens, rendent aujourd'hui les universités superflues, ne doivent leur existence qu'à des hommes qui, par une expérience de tous les jours, ont pu connaître les besoins de la jeunesse studieuse, et ce n'est qu'aux mêmes conditions que ces livres pourront se rajeunir avec le progrès de la science. Pour prix

de beaucoup de peine on obtiendrait une jeunesse mal façonnée et encore plus difficile à conduire. On ne saurait qu'y faire. Il faut savoir accepter les bienfaits de la science avec ses dangers : elle est la lance qui blesse et qui guérit. Il y a plus : les mêmes mains qui auraient démoli nos universités et applaudi à la ruine des bibliothèques publiques, comme elles s'empresseraient à en recueillir les débris pour leur prompt reconstruction, aussitôt qu'on aurait compris quels élèves on aurait ainsi formés ! Qui sème le vent, moissonnera la tempête.

Les universités allemandes peuvent continuer à exister sous des formes très-diverses, mais non dépourvues de leur véritable nature. Or, celle-ci consiste dans la liberté de l'enseignement, dans la réunion si lentement obtenue de toutes les parties de la science, dans ce continuel rajeunissement que provoque l'émulation de toutes les écoles, également ouvertes à toute la jeunesse allemande. Elle repose aussi en partie sur la conservation de l'ancienne et heureuse variété de leurs sièges, placés les uns dans de grandes cités, d'autres dans des villes moyennes, d'autres, enfin, dans de petites villes même.

La liberté de l'enseignement renferme deux choses. Elle est d'abord pour le professeur le droit d'enseigner, dans les limites de sa science, tout ce qu'il juge vrai et bon ; car les vérités scientifiques ne sont point du ressort de la législation. Elle est ensuite pour l'étudiant la faculté de choisir parmi les cours et les maîtres publics ceux qui lui conviennent. Les deux libertés peuvent donner lieu à des abus. Le maître peut enseigner des choses qui ne sont d'aucun poids ni d'aucune valeur, lorsque, au lieu de présenter un ensemble de leçons vraiment scientifiques et unies entre elles par des principes fondamentaux, il se confie à une réflexion vagabonde sans base commune et sans liaison intime. Il abuse de sa liberté, lorsque, oubliant les secours que les livres offrent à l'étudiant pour compléter les leçons publiques, il donne lui-même des livres tant pour la forme que pour la richesse du contenu, qui peuvent être bien faits et servir plus tard, mais qui actuellement accablent l'esprit de l'auditeur

et lui font perdre de vue ces pensées fondamentales de chaque science, dont il importe surtout de le pénétrer vivement. Il peut aussi, tombant dans un excès contraire, se renfermer dans des limites trop étroites, quant à la science, en se bornant à développer des thèmes de prédilection, sans égard pour l'ensemble, et quant aux auditeurs, en s'imaginant qu'il parle devant une assemblée choisie de savants, et en confondant ainsi l'école avec une académie. Enfin, le maître peut enseigner l'erreur au lieu de la vérité, la passion au lieu de la sagesse, une liberté qui ignore l'obéissance et le respect des lois; au lieu de combattre les préventions et les erreurs de ceux qui l'écoutent, il peut, avide avant tout d'applaudissements, se mettre à leur service et flatter leurs penchants. Contre ces dangers et ces abus, trois moyens sont entre les mains de l'administration :

1.° Une connaissance suffisante des candidats au professorat, qui ont dû passer par l'épreuve de l'enseignement privé, et qui, dans ce premier stade de leur carrière, ont dû d'autant plus montrer ce qu'ils sont, qu'un libre champ a été laissé à leur émulation. Cette institution des *privatim docentes* est la racine même de l'université. D'ailleurs les aspirants aux fonctions académiques se font ordinairement connaître par leurs ouvrages.

2.° La guerre contre toute fausse doctrine par une autre doctrine, en opposant la force à la force, le talent au talent. Si le gouvernement combat toute fausse direction en renforçant la direction qui lui paraît plus juste, il rend hommage à la vérité et force l'erreur elle-même à la servir.¹

3.° Contre les professeurs qui violeraient la loi, l'emploi du Code pénal.

L'étudiant peut abuser de sa part de liberté en choisissant ses cours sans règle, et en les abandonnant avec tout aussi peu de raison; il en abuse si, négligeant les études préliminaires générales, au lieu de s'arrêter au seuil du sanctuaire, au lieu de s'initier, dans la faculté des sciences philosophiques, à une con-

¹ Voyez de Savigny, *Wesen im Werthe der deutschen Universitäten*, dans le Journal historique et politique de Ranke, tome I.^{er}, p. 4.

naissance plus approfondie des langues et de l'histoire, et de se pénétrer de l'importance d'une méthode rationnelle, il se précipite prématurément dans le temple de la science, qu'il prend pour un magasin à vivres, où chacun peut venir s'approvisionner à son gré. Ce sont ordinairement des jeunes gens de cette espèce dont les exigences sont le plus exagérées relativement à ce qu'ils appellent la manière ou la méthode du professeur.

Là où manquent les connaissances préparatoires que l'on doit apporter de l'école, nulle manière d'exposer la science n'est bonne, et le professeur d'université qui voudrait essayer de remplir les lacunes des études préliminaires, manquerait à son rôle, et ferait une chose sans utilité comme sans caractère. Toute méthode d'enseignement universitaire est bonne, si elle renferme et fonde réellement la science qu'elle annonce, surtout si elle sait mettre à la portée de tous les questions les plus difficiles, en les creusant jusqu'à leurs racines, et en les dépouillant de toute enveloppe extérieure; la meilleure est celle qui, en l'enseignant, fait naître la science pour ainsi dire de nouveau. Celle-ci, à la richesse du contenu, joint l'avantage d'exciter un vif intérêt. Elle ne donne pas seulement des espérances et des indications qui, consignées dans des cahiers et emportées à la maison, pourront fructifier et se réaliser un jour; mais ce qu'elle promet, elle le donne sur-le-champ. Du reste il dépend des gouvernements d'empêcher que les étudiants ne soient admis mal préparés à l'université, en les soumettant auparavant à des examens de maturité que devront subir tous ceux qui aspirent à des fonctions publiques. Mais à cet égard il ne faut pas vouloir tout diriger par des règlements: il faut laisser quelque chose au tact de l'examineur. D'ailleurs entre l'université et l'admission aux fonctions publiques, un dernier examen vient constater définitivement la capacité des candidats.¹

L'établissement d'écoles spéciales est aussi contraire à l'économie

¹ En Allemagne, tous ceux qui se présentent pour une place dans l'administration qui suppose des études, sont soumis à un examen indépendant des épreuves académiques.

qu'à la science. Il est impossible qu'une faculté isolée produise les mêmes résultats que la même faculté entourée et secondée par toutes les autres. A toute école spéciale de droit, de médecine, il faudrait au moins joindre des cours de philosophie, de philologie, d'histoire ou de physique, de chimie, etc. Il lui faudrait de plus une bibliothèque non pas seulement de livres relatifs à une seule branche. On serait ainsi amené à faire de grands sacrifices pour fonder une organisation vicieuse, qui d'ailleurs ne diminuerait en rien les appréhensions politiques.

La liberté des indigènes de fréquenter des universités étrangères, et chacun sait par sa propre histoire de quelle importance est cette liberté, n'a jamais été limitée dans le pays d'Hanovre, malgré la prédilection du gouvernement pour Göttingue. Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume I.^{er} défendit à ses théologiens d'étudier à Wittemberg, parce que là on était plus opposé aux calvinistes. Mais en 1808 pleine liberté fut accordée à tous de fréquenter les universités étrangères, et par le conseil d'hommes au regard profond, et qui savaient comment l'Allemagne pourrait être sauvée, on fonda bientôt après l'université de Berlin. Dans ces derniers temps le gouvernement en est revenu, on ne voit pas trop pourquoi, aux anciennes restrictions, et la permission d'étudier au dehors n'est octroyée qu'exceptionnellement. On prétend par ces défenses soustraire la jeunesse aux dangers d'une science anti-prussienne. Mais les arrestations fréquentes d'étudiants prussiens sont venues montrer combien en politique aussi est fausse cette illusion, qui persuade aux parents que les mauvaises habitudes de leurs enfants proviennent de leur commerce avec des enfants étrangers. On ne saurait pas admettre non plus que la politique fasse exception à la vieille maxime, selon laquelle en général le savoir vaut mieux que l'ignorance.

Quant au projet de transporter toutes les universités dans les capitales¹, plusieurs raisons s'y opposent : 1.^o Les séductions des grandes villes quant aux étudiants; 2.^o quant aux professeurs,

¹ Trois capitales seulement en Allemagne, Berlin, Vienne et Munich, ont des universités.
(Note du Traducteur.)

le danger inévitable de détourner les talents pratiques vers les affaires aux dépens de l'enseignement, qui veut l'homme tout entier et qui ne serait plus considéré que comme un accessoire; 3.^o l'influence trop directe des vues du gouvernement sur la liberté de l'enseignement; 4.^o la trop grande importance que la présence du pouvoir suprême donnerait à des abus individuels, à quelques excès inévitables de la liberté académique; 5.^o l'influence peu favorable à la science qu'exercerait sur la méthode des professeurs la présence dans leurs cours d'un grand nombre d'auditeurs étrangers aux études; 6.^o le voisinage des assemblées délibérantes, et 7.^o les grandes dépenses qu'entraînerait la translation.

S'il ne peut guère y avoir sur ce point qu'un seul avis raisonnable, on peut au contraire concevoir diversement la juridiction et la discipline académiques; il est peut-être à désirer même que des universités différentes soient aussi diversement constituées sous ce rapport, pourvu toutefois que l'essence de la vie universitaire soit respectée¹. Dans tous les cas les professeurs ne considéreront pas la continuation de leur juridiction sur les étudiants comme un avantage personnel; mais il importe beaucoup de voir si un changement complet de système à cet égard sera réellement dans l'intérêt des études et des étudiants. Ensuite il n'est pas juste, en réduisant de plus en plus les professeurs à n'être que cela, de les charger d'une responsabilité qu'ils n'avaient pas même alors qu'ils gouvernaient presque exclusivement la jeunesse des écoles. Désormais les maîtres n'ont plus d'autre pouvoir que celui que

¹ C'est ce qu'oubliait le règlement de l'université de Wilna, qui a été dissoute depuis la dernière révolution de Pologne. Les professeurs, y était-il dit, sont tenus de soumettre la minute de leurs leçons à l'approbation du ministère. Ils ne pourront enseigner que d'après leurs propres cahiers. Il est interdit aux étudiants de prendre aucune note pendant les leçons. Ils doivent entendre huit à dix heures de leçons par jour. Pour les examens semestriels les professeurs dictent un certain nombre de questions, que les étudiants devront apprendre par cœur. Les appariteurs, en uniforme et l'épée au côté, vont d'un cours à l'autre pour s'assurer si chacun est à la place qui lui aura été assignée, si tous sont présents. Les absents seront envoyés en prison, au pain et à l'eau. Même peine contre ceux qui n'assisteront pas régulièrement au service divin, qui auront été rencontrés aux promenades publiques sans permission, dans les cafés, etc. (Voyez *Pabel, Russland in der neuesten Zeit*. Dresde, 1829.)

leur donne leur individualité. Il est de leur devoir d'offrir l'exemple de la soumission aux lois, de conseiller et d'avertir ceux qui ont confiance en eux; mais ils ne peuvent se rendre caution pour leurs auditeurs. Que de leur côté les hommes politiques reviennent de leurs accusations outrées contre ce qu'ils appellent la corruption de la jeunesse universitaire, accusations qui troublent leur jugement dans une matière d'une haute gravité, et qui témoignent de peu de connaissance de la nature des choses. Ce que Brandes¹ leur a dit à ce sujet au commencement de ce siècle, est vrai encore : « Qu'ils n'oublient pas que la jeunesse n'est pas la portion la plus mauvaise de l'espèce humaine. »

¹ *Ueber den gegenwärtigen Zustand der Universität Göttingen.* Göttingue, 1802.



L'EXPIATION,

SCÈNE DE LA VIE PRIVÉE.

(TRADUIT DE L'ALLEMAND.)

Voici un drame qui n'a guère de neuf que sa date récente et une sombre vérité. Beaucoup de ceux qui le liront, gens insoucieux ou blasés, crieront sans doute à l'absurde, au faux, à l'exagéré.... — Qu'importe! Pourvu qu'une seule âme ait une plainte, un seul regard une larme, un seul cœur un soupir pour ces infortunes muettes qui dévorent la vie sans laisser d'accès à l'espérance.

Lorsque l'imagination du romancier a retracé quelque fait vrai aux pages de son livre, toutes les coteries se déchaînent contre l'œuvre maudite et incomprise. Où chercher la cause de ces luttes étranges? — Au fond de nos consciences peut-être. Notre siècle, tout corrompu qu'il est, tout bouffi d'égoïsme, hésite à se reconnaître devant ce miroir à tant de facettes, comme un libertin sexagénaire se croit jeune, en grimaçant un sourire édenté à ses rides plâtrées de fard.

Prétendre qu'il appartienne à la littérature de corriger le siècle, serait poser en fait une insoutenable utopie. Laissons marcher les temps; plaignons les victimes des fautes ou des déceptions de la vie, qui demain seront les nôtres; mais ne les jugeons pas.

I.

Connaissez-vous, dites-moi, « cette mer de montagnes boisées qui séparent la Suisse de l'Allemagne? n'est-ce pas plaisir de la voir avec ses riches horreurs, ses abîmes couronnés de sapins, et

ses rians chalets, qui se penchent au front des précipices comme de blanches voiles de navire au-dessus des vagues ¹ ? »

Plus pittoresque que la plupart des villes du romantique duché de Bade, Fribourg se dresse avec ses belles promenades, et les dentelles de pierre de sa vieille cathédrale, au seuil imposant des panoramas grandioses de la Forêt-Noire. Véritable asile de retraite pour ceux qui veulent se soustraire aux fracas des affaires, aux turbulentes exigences de la vie du monde; terre neutre, où les passions semblent s'adoucir avant de s'éteindre, où les préjugés les plus opposés s'accordent et fraternisent dans une égale indifférence du passé; la petite cité du Brisgau fut un instant troublée au mois d'août 1835 par une scène d'intérieur, triste dans ses détails, dont peu d'intimes percèrent la confiance; mais surtout déplorable par ses résultats.

Un soin sévère à cacher les noms véritables mêlés à cette histoire, nous affranchit du reproche d'indiscrétion qu'on eût pu nous infliger. Ces convenances satisfaites, il restait peut-être une bonne œuvre à faire, en livrant à la publicité des souvenirs pour l'instruction de plusieurs.

Après la révolution française de 1830, des familles de haute noblesse s'étaient expatriées, emportant dans leur exil volontaire de vieilles sympathies devenues inutiles, et un cortège de désillusions, et des espérances plus vaines encore.

La veuve d'un officier supérieur des Suisses de la garde royale, tué pendant ces trois jours de lutte sanglante entre le trône et la nation, vint cacher à Fribourg son âge mûr flétri par le deuil.

Pendant les premiers mois de son séjour, une maladie aiguë faillit compromettre l'existence de M.^{me} de Bingen (c'est le nom que nous lui prêterons); mais des soins assidus, les ressources d'une fortune suffisante, et, plus que tout, le dévouement de sa fille Anna, réussirent à triompher des périls de son état. Dès que sa convalescence lui permit de former quelques liaisons de voisinage,

¹ Voyez *Revue germanique*, année 1835, tome III, p. 210 : Fribourg et la Forêt-Noire.

elle réunit, à des soirées de bon goût, tout ce que Fribourg renfermait de société choisie.

Un air de langueur, qui lui était seul resté de tout ce qu'elle avait souffert, prêtait un charme de plus à sa figure pleine encore de grâces et d'expression ; et M.^{me} de Bingen n'était pas femme à négliger ce dernier moyen de plaire. Et puis, elle aimait ce monde au sein duquel elle avait passé sa vie ; qui, pour prix de sa jeunesse et de sa beauté, l'avait enivrée, toute jeune, d'hommages et de flatteries. Aujourd'hui son isolement l'effrayait : il fallait à son âme des illusions, à sa vie quelque chose qui pût en remplir le vide. Elle l'avait si cruellement senti dans ses longues nuits d'insomnies, alors que ses souvenirs la reportaient toujours, et malgré elle, à ces jours de bonheur paisible, si vite évanouis. Que de fois, au sourire amer de ses lèvres pâles ; à son regard fébrile, qui ne se fixait nulle part ; aux crispations de sa main transparente et maigre sous les riches tentures de son lit ; que de fois on eût deviné les pensées mélancoliques qui l'agitaient !

C'est dans cette situation d'esprit qu'Anna la retrouvait un soir, au retour d'un bal où l'avait conduite M.^{me} Griesbach, la vieille et fidèle amie de sa mère, qui n'avait pu se résoudre à lui voir quitter seule la France.

Légère comme une sylphide, elle avait franchi sans bruit la galerie qui séparait sa chambre de celle de sa mère, et, le front penché sur la serrure, elle cherchait à écouter le sommeil de M.^{me} de Bingen.

Tout était calme. La jeune fille allait s'éloigner, lorsqu'elle entendit murmurer quelques mots sans suite, puis un soupir, puis plus rien.

— Puis-je entrer ? dit alors une voix douce ; et, sans attendre la réponse, Anna s'était glissée dans la petite salle, dont les reflets douteux d'une lampe d'albâtre nuançaient capricieusement les draperies bleues ; et sur le front de sa mère elle déposa le baiser du soir. —

— C'est toi, ma chère enfant ; je t'attendais pour m'endormir.

— Ta main est brûlante ; tu souffres ?

— D'un reste de fièvre que ta présence va dissiper. Je suis déjà mieux. Mais causons de toi, mon Anna, de cette fête d'où tu viens, de ta parure, de tes plaisirs.

Et M.^{me} de Bingen, attirant doucement sa fille, détachait une rose blanche fanée de ses cheveux bruns.

— Cette soirée, ma mère ? oh ! j'eusse préféré la passer auprès de toi ! Je me sentais mal à l'aise au milieu de ce monde, et mon embarras s'augmentait de la crainte qu'on en fit la remarque. Je n'étais pas bien du tout, je t'assure ; et je ne sais ce que je serais devenue, si la présence de notre bonne vieille amie, M.^{me} Griesbach, ne m'eût un peu rassurée. Oh, je sens bien qu'il m'est impossible d'éprouver loin de toi la moindre sensation de plaisir....

— Chère Anna, puisses-tu m'aimer toujours ainsi !... c'est mon vœu le plus cher, celui de toute ma vie. Vois-tu, enfant, je n'ai plus que cet amour-là au cœur ; mais si quelque jour il devait me manquer.... oh ! alors....

Et des larmes brillèrent dans les yeux de M.^{me} de Bingen, et ses bras enlacèrent avec plus de force la jeune fille, comme si elle eût voulu la défendre contre un autre amour que le sien, préserver son âme d'ange de toutes les séductions, la disputer à ce monde qui lui avait tout ravi.

— Oh ! mais je suis bien folle, n'est-ce pas, de supposer que tu cesses jamais d'aimer ta mère ? Je ne sais où je vais chercher toutes ces choses. — Et une expression fugitive de bonheur glissa sur ses joues décolorées. Mais la jeune fille, la tête baissée, et passant avec distraction sa main sur le bandeau d'ébène que traçaient ses cheveux sur son front blanc et pur, semblait oppressée d'une pensée vague et pénible.

— Eh bien ! te voilà toute rêveuse !... Mais je suis coupable de t'avoir montré mes craintes ; des craintes que je n'ai pas.... que je ne veux pas avoir. C'est mal à moi de t'avoir affligée ; me le pardonnes-tu ?...

— Vous pardonner, ma mère ?... oh ! c'est plutôt moi qui ai besoin d'indulgence ; car.... je crains.... d'avoir mal fait.

— Encore quelque étourderie, quelque emplette folle ? Ah !

mon Anna.... — Et le doigt de M.^{me} de Bingen vint se placer sur ses lèvres, qui souriaient d'avance du plaisir de pardonner.

— Non, ma mère.... je crois que c'est plus grave, car j'ai peur de te le dire; et, depuis quelques jours, je ne sais pourquoi.... Tu m'aimes bien, n'est-ce pas?

— Que veux-tu dire? pourquoi ce doute?...

— Oh, il y a longtemps déjà, et ce n'est pas ma faute, je t'assure. C'était au premier bal de l'hiver passé. Tu avais voulu que j'y allasse, malgré ta maladie, malgré le besoin que tu éprouvais de mes soins. Eh bien, ma mère.... il y était, *lui*, et c'était dans l'espoir de m'y rencontrer. Il me l'a dit tout bas; je crois que je l'ai remercié, car il m'a paru bien heureux; et moi, j'ai rougi sans savoir pourquoi.

Ici le regard de M.^{me} de Bingen devint si sévère, que la pauvre Anna s'en serait effrayée, si elle n'avait eu les yeux fixés sur le bout de sa ceinture, qu'elle roulait entre ses doigts.

— Ce soir encore, je l'ai revu. Si tu savais comme il était ému en m'abordant; comme ses paroles étaient douces et tendres en me parlant d'amour, lui qui, disait-il, n'avait jamais été aimé, même par sa mère! comme il était craintif en me disant qu'il n'avait ni fortune ni un nom brillant à offrir. Mais je lui ai dit aussi que j'étais riche, moi.... et.... voilà tout, ma mère.

M.^{me} de Bingen écoutait encore, suspendue aux lèvres de sa fille, brûlant de savoir et craignant d'interroger.

Anna ne parlait plus : l'excessive pâleur de sa mère l'avait empêchée d'achever. Cachant de ses deux mains sa rougeur et ses larmes, elle se laissa glisser au pied du lit, et ces mots à peine entendus tombèrent de son cœur : Maman, je crois que je l'aime aussi!

Tout ce que l'attente du malheur a d'affreux quand on ne sait où il finira, M.^{me} de Bingen l'éprouva en ce moment. On devinait sur son visage une de ces angoisses qui peuvent briser la vie. Sa main se glaçait sur son sein, dont elle cherchait à comprimer les battements; et ses yeux levés au ciel semblaient pourtant rêver une espérance; une étrange expression de joie douloureuse sil-

lonna ses traits comme un éclair, lorsque, joignant les mains, elle s'écria : Faites, ô mon Dieu, que ce ne soit pas *lui*!

C'était un aspect pénible que celui de ces deux femmes enlacées d'une même étreinte, chacune à sa douleur, et craignant de rompre la première un silence que troublait seul le bruit monotone et lent de la pendule, qui sonna trois heures.

— Oh, ce doute me tue!... Anna, son nom? Écoute, tu sais si je t'aime, si je veux ton bonheur; tu sais les sacrifices d'amour-propre et de fortune que pour toi je suis prête à faire. Eh bien, ma bonne, je te promets tout. Mais son nom! oh! son nom?

La timidité d'Anna s'évanouit devant l'espoir du bonheur possible, de ce bonheur idéal qui naît du premier amour, et qui berce de rêves si doux les pensées vierges des jeunes filles.

Et ce fut avec un sourire céleste que, penchée sur le sein de sa mère, elle mêla à ses baisers d'enfant le nom d'Hermann, fils adoptif de M.^{me} Griesbach.

Un cri déchirant lui répondit, et M.^{me} de Bingen retomba sans mouvement sur cette couche, où elle avait tant souffert. Quand, à force de soins, elle rouvrit les yeux.... — tout mon mal est là, dit-elle à voix basse, en serrant de ses deux mains son front mouillé d'une sueur froide.

— Ma mère, ma bonne mère, pourquoi ce chagrin? pourquoi ces larmes? O mon Dieu, je suis donc bien coupable, puisque je te les fais répandre! mais tu sais bien, ma mère, que je sacrifierais tout aussi pour te voir heureuse; oui, tout, jusqu'à mon amour et mes pensées de félicité à venir. Je te donne tout cela, j'oublierai ce sentiment, qui a troublé ma vie si calme, si paisible jusqu'au moment où j'ai cru, insensée que j'étais, qu'on pouvait aimer autrement qu'on n'aime sa mère.

— Anna, répète encore ces paroles; tu pourrais oublier ce jeune homme? renoncer à lui sans larmes, sans regrets; remplir ta vie de ma seule affection? ô dis, mon enfant, dis encore.

Et M.^{me} de Bingen sembla retrouver une vie nouvelle dans les promesses de sa fille; promesses dangereuses, qu'elle n'avait point la force de répéter.

— Pauvre petite, tu n'as point mesuré toute l'étendue du sacrifice que tu veux me faire; et quand le souvenir de ce que tu m'as vu souffrir sera effacé de ton esprit, tu regretteras peut-être un engagement désavoué par ton cœur. Je connais mieux que toi l'âme des femmes et les ravages qu'y exercent les passions. Écoute je veux te donner à mon tour la plus grande preuve de tendresse que tu aies jamais obtenue de moi. Approche ce guéridon, et écris.

Et la jeune fille fit rouler près du lit le meuble élégant, et fixant sa mère d'un œil inquiet et surpris, elle attendit.

— C'est une invitation, pour samedi prochain, chez moi. Tu l'adresseras à M. Hermann.

— Une soirée, ma mère, et chez vous, lorsque votre santé....

— Écris, te dis-je. Deux jours suffisent pour me remettre et régler cette fête. On dansera, je le veux; je jouirai de tes plaisirs et de ta beauté. Laisse-moi ce caprice; et ne te dois-je pas ce dédommagement, à toi, ma fidèle et attentive garde-malade? Et quoique nous ne soyons pas en temps de carnaval, je veux des déguisements. Ne m'as-tu pas dit souvent que tu les aimais?

La jeune fille écoutait à peine. Elle s'efforçait de deviner un but à ce projet, le motif de cet étrange changement qui venait de s'opérer si vite dans les idées de sa mère. Tout à l'heure des larmes, et maintenant les folies d'un bal masqué. Et puis le nom d'Hermann mêlé à tout cela.... Anna craignit un instant que sa mère ne fût en proie à un accès de délire.

M.^{me} de Bingen s'en aperçut.

— Je suis calme, ma fille; jamais mes pensées ne furent plus tranquilles; je te ménageais depuis longtemps une surprise; elle ne pouvait peut-être arriver plus à propos. Mais la nuit s'avance; va donc te reposer, en songeant qu'une mère est la meilleure amie de sa fille.

Et quand Anna se fut retirée, M.^{me} de Bingen écrivit à M.^{me} Griesbach le billet suivant, que l'agitation qui guidait sa plume rendit presque illisible :

« Il y a donc ici-bas des fautes pour lesquelles Dieu n'a point

de pardon? Le dévouement qui vous a fait suivre ma destinée, va causer le désespoir de mes derniers jours. Anna aime Hermann; elle l'aime de toute l'ardeur d'une première passion. Elle vient, tout en larmes, de m'en faire l'aveu. C'est bien cruel, n'est-ce pas? Que devenir? quoi tenter pour prévenir un malheur? éloigner Hermann? Ma pauvre fille mourrait de douleur, en maudissant sa mère.... J'ai un dessein fixe, mais secret; — remettez cette invitation à Hermann, pour samedi. Qu'il vienne, il le faut; je me perdrai peut-être, mais j'aurai sauvé ma fille! » —

Et quand ce billet fut fermé, M.^{me} de Bingen prit, dans un tiroir caché du guéridon, une petite fiole, qu'elle vida d'un trait.

Quelques minutes après, on n'entendait plus que les soupirs étouffés d'un sommeil lourd et pénible.

Dans la chambre voisine, une jeune fille, agenouillée devant l'image de la Vierge, pria jusqu'au jour en pensant à Hermann.

II.

A deux jours de là, une élégante soirée se préparait chez M.^{me} de Bingen.

— Que tu es belle ainsi, disait-elle, en regardant sa fille avec orgueil.

— Mademoiselle va faire tourner toutes les têtes, ajouta, avec un malicieux sourire, Gretchen la camériste.

Et comme si cette réflexion eût éveillé d'amers souvenirs dans son âme, M.^{me} de Bingen attacha, en tremblant, un dernier bracelet, et entraîna sa fille.

Plusieurs intimes se trouvaient déjà réunis : bientôt la foule les sépara.

C'était une magique vision, que ces femmes rivalisant de luxe et de beauté, s'agitant comme des flots de gaze à travers des salons étincelants de bougies et d'or. Et pourtant la jolie Anna restait indifférente à ce beau spectacle, si nouveau pour elle. Autrefois, enfant rieuse et folâtre, elle s'amusait de la vie comme de choses dont rien n'est à redouter; et d'aujourd'hui seulement elle comprenait que, pour elle aussi, il y aurait des pleurs dans cette exis-

tence qu'elle avait rêvée si belle. Car elle l'aimait, cet Hermann, et elle sentait, à la seule pensée qui l'occupait, à l'émotion qu'elle éprouvait à chaque nom qu'on venait annoncer, à son ennui devant toutes les joies qui s'agitaient autour d'elle, que tout ce qui ne se rattache pas à un lien d'amour, ne compte point dans la vie d'une femme.

Depuis longtemps, appuyée sur le fauteuil de sa mère, elle se livrait au torrent de ses réflexions, quand Hermann parut.

Ce n'était plus ce jeune homme à la démarche timide, mais gracieuse, dont l'âge et le monde nous déparent si vite, et qui naissait chez lui de la crainte d'être repoussé par celle à qui, en secret, il avait voué sa vie. Son front avait perdu cette empreinte mélancolique que laissent ordinairement de longs chagrins, mais qu'à vingt-deux ans un seul événement y avait gravée; et le sourire du bonheur brilla sur ses lèvres en saluant Anna, qu'il n'avait jamais vue si jolie.

Parmi les groupes du bal improvisé, une femme voilée, dont un masque de satin noir cachait les traits, passa entre Hermann et Anna, et, pressant le bras du jeune homme : « un mot à moi, » dit-elle tout bas.

Et comme Hermann, trop heureux alors, hésitait, — « Oh! ne refusez pas, venez! » ajouta la femme voilée, et elle l'entraîna rapidement.

Combien d'autres, à la place d'un amant, auraient accepté avec ivresse un appel si charmant, et bâti tout un avenir d'amour délicieux sur le trouble et l'agitation de la mystérieuse déguisée; sur la pression timide de deux si douces mains de femme, qui s'attachaient en anneau au bras qui résistait.

Hermann eut peur, lui; — car à travers le masque de satin noir qui cachait des traits qu'en vain il s'efforçait de deviner, un regard fixe et brillant s'attacha sur le sien.

Il se laissa conduire, comme fasciné.

Anna le suivit des yeux, et soupira.

Après avoir franchi plusieurs pièces, on le poussa dans un boudoir richement décoré. On lui fit signe de s'asseoir. Et il com-

prit alors qu'un drame allait se jouer, dont il ferait le dénouement.

Puis une voix, que l'émotion rendait méconnaissable, commença ce lugubre entretien :

— Le hasard m'offre enfin, monsieur, l'occasion de vous voir sans témoins, de vous parler de ma tendresse sans vous montrer la rougeur qui couvre mon visage....

Et comme Hermann, surpris, fit un mouvement pour s'éloigner :

— Écoutez-moi vite; car j'ai toute une vie à vous dire; et déjà l'on me cherche, — on s'étonne de ma disparition. — Une femme d'un grand nom, pauvre, mais jeune et belle, fut sacrifiée à l'orgueil d'une famille, et jetée à un vieillard riche et puissant. Il y eut d'un côté défiance et jalousie, de l'autre une passion coupable, mais irrésistible, qui devint plus forte par les soupçons outrageants qui blessèrent cette femme, lorsqu'elle était pure encore. — Enfin, cette femme succomba, — elle mit au monde un fils, pendant l'absence de son époux, et le confia aux soins d'une amie dévouée. Je ne vous dirai point ce qu'elle eut à souffrir de remords et de soucis; c'est un secret entre elle et Dieu.

Le vieillard mourut. Sa veuve épousa en secondes noces un officier distingué par sa naissance et sa fortune. De ce mariage naquit une fille, qui partagea le poids des fautes de sa mère, puisque Dieu lui ôta son père à l'époque où sa grande jeunesse avait le plus besoin de guide.

Le fils de cette femme, monsieur, vécut et grandit loin d'elle; ce ne fut pas elle qui reçut ses premières caresses; qui berça ses premières douleurs. Jamais son sourire ne rencontra le sien, jamais ses baisers d'innocence ne consolèrent son âme. C'était la nuit, qu'elle allait furtivement s'agenouiller près de son berceau. Vous auriez eu pitié de cette femme, monsieur, si vous l'aviez vue, courbée sous le remords, venir chercher près du sommeil de son enfant un peu de calme et d'oubli.

Mais elle est maudite du ciel et méprisée sur la terre, la pauvre femme qui s'oublie!

— Oh non ! s'écria, dans un transport d'exaltation, Hermann le bâtard ; Hermann qui n'avait jamais, lui aussi, reçu les baisers de sa mère.... Oh non ! la femme tombée n'est point maudite de Dieu ; et sur la terre il n'y a de mépris que pour cette société, dont l'égoïsme brutal ose marquer au front d'un de ses membres la séduction d'un être faible, et l'infamie d'un homme — mais achevez,.... cette femme?....

— Cette femme que vous n'avez point devinée, monsieur,.... cette femme, Hermann !... c'est ta mère ! oh, pitié pour elle !...

Elle défaillit dans les bras du jeune homme, qui la couvrait de baisers. — Ma mère ! ô laissez-moi m'enivrer de ce nom, que jamais je n'entendis prononcer sans envie et sans regrets ! Ma mère ! Oh ! si, à la face du monde, pour ne pas vous flétrir par d'odieux préjugés, je ne puis vous donner ce titre sacré, je puis du moins vous aimer, vous bénir en secret. Car, moi aussi, j'ai bien souffert de mon isolement ! Mais je vous afflige ? Oh ! ne parlons que d'avenir ! A vous, ma mère, tous mes projets ; — à moi votre bénédiction pour mes rêves d'amour !...

— D'amour ! répéta cette femme, d'une voix creuse, comme si un choc douloureux l'eût frappée au cœur.

— Pourquoi ce trouble, ma mère ! Et pourquoi ce masque ! toujours ce masque ! ôtez-le, ma mère !

— Hermann ! plus tard, ... peut-être ; écoute ; ton amour, j'en sais le secret. Dans ce monde, où tu ne me reconnus point, j'ai suivi tes pas et ta pensée, et je gémissais de n'oser me jeter entre vous deux, et te dire : cette jeune fille ne peut être à toi.

— Que dites-vous ?

— Écoute, mon fils, écoute ma première prière, la seule que je t'adresserai jamais. Cet amour qui commence, il faut y renoncer. Tu l'oublieras en voyant d'autres objets pars ! quitte ce pays pour quelques années !...

— Quitter mon Anna ? Oh ! jamais !

— Veux-tu la perdre aussi ! faut-il te répéter ma honte pour que tu aies pitié de cet enfant ? Elle ne peut être à toi que par un crime ! Sauve-lui les remords ! Si tu savais ce que c'est que des remords ?

— Aller dire à cet ange que je ne veux plus de son amour! de cet amour que j'ai fait naître! aller briser son cœur en lui montrant toute la faiblesse du mien? Ne l'espérez pas, ma mère; vous ne savez donc pas que je l'aime plus que ma vie!

— Et si je l'exigeais! —

Ces mots tombèrent lentement, comme des échos d'agonie parmi des pleurs.

— Si vous l'exigiez? — Oh mais vous ne l'exigerez pas. Vous ne tuerez pas votre fils. Ma mère!...

La femme voilée se souleva par un effort pénible, arracha son masque, et M.^{me} de Bingen retomba pâle et sans voix sur le fauteuil.

— Malédiction!!! cria le jeune homme, en se tordant les mains. Puis il se fit un moment de silence.

III.

— Hermann, ce n'est plus pour moi que je vous implore. Ma vie est usée.... je le sens là. C'est pour ma fille que je prie. Sauvez-la de sa douleur à mes derniers moments. Ne lui dites jamais ma faute, monsieur! laissez-moi son amour aujourd'hui, et ses prières bientôt. Ne me faites pas rougir devant ma fille. Grâce! monsieur! car Dieu sait que pour elle, et non pour le monde, j'ai serré à deux mains dans ma poitrine les élans de ma tendresse! Sans elle seule, depuis que je suis libre, rien ne m'eût empêchée de vous avouer devant le monde!... — mais rougir devant ma fille! oh monsieur! pitié et pardon!

Et M.^{me} de Bingen se trainait aux pieds d'Hermann, dont les lèvres s'agitaient sans trouver une parole.

La porte du boudoir s'ouvrit. Anna parut.... Elle s'inquiétait de l'absence de sa mère.

M.^{me} de Bingen se leva, courut à elle et la pressant dans ses bras, dit à Hermann, avec un regard fixe : Vous ou moi!

— Je vous trompais, mademoiselle, dit Hermann, en s'approchant d'Anna; je suis marié!

Et pressant le bras de sa mère, où l'empreinte de ses doigts resta bleuâtre :

— Pour moi aussi, n'est-ce pas, tout est fini!

Le bruit lointain de la musique étouffa ces derniers mots.

Hermann sortit, laissant ces deux femmes brisées, l'une par le remords, l'autre par le désespoir.

Dix minutes après, une détonation se fit entendre sous les fenêtres de M.^{me} de Bingen.

Huit jours plus tard, Anna mourait d'une fièvre ardente.

Sa mère, quittant avec peine des lieux pleins de souvenirs douloureux et chers, se retira en France, où elle finit ses jours chez les religieuses hospitalières.

Puissent les larmes de sa vie, puissent les prières des pauvres, dont elle a consolé les derniers moments, lui servir d'expiation devant la justice éternelle.

(*Sankt-Galler Zeitungsblatt.*)

NÉCROLOGIE.

LOUIS BÖERNE.

Le 13 février dernier est mort à Paris un des écrivains les plus distingués de l'Allemagne. M. Louis Børne a succombé à de longues et douloureuses souffrances. Né à Francfort en 1786, de parents israélites, il fut élevé dans leur culte. Il étudia d'abord la médecine, puis les sciences administratives, et lorsque les Français se furent emparés de sa ville natale, il y fut nommé secrétaire de police, fonctions qu'il exerça jusqu'aux événements de 1813 et 1814. Depuis cette époque il se voua entièrement à la vie littéraire, et rédigea différents journaux que les dégoûts de la censure finirent par lui faire abandonner. En 1817 il entra dans le sein de l'Église protestante, et échangea au baptême son vrai nom de Baruch contre celui de Børne. En 1829 il rassembla les feuillets épars dans lesquels il avait dépensé jusque-là son

activité, et il les publia en huit volumes. La *Revue germanique* révendique l'honneur d'avoir la première fait connaître à la France cet humoriste de premier ordre¹; et quand, après la révolution de juillet, Børne vint se fixer à Paris, il put serrer déjà plus d'une main amie; il fut accueilli par nos célébrités littéraires comme une vieille connaissance. Depuis lors il fit paraître ses *Lettres de Paris*, qui furent mises à l'Index par les puissances du Nord. Peu de temps avant de mourir il avait commencé la publication de *la Balance*, revue mensuelle, rédigée en français; et nous donnons dans notre numéro d'aujourd'hui une analyse de son dernier écrit. Ses Œuvres complètes forment quinze petits volumes. Au reste la *Revue* publiera prochainement une étude sur la vie et les ouvrages de cet homme si remarquable.

¹ Voir différents articles de la *Revue*, surtout ceux de M. Willm, juillet 1830 et janvier 1831.



❧ritique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Menzel der Franzosen-Fresser : Menzel le Gallophage, par
Louis BOERNE. Paris, chez T. Barrois fils.

Les derniers travaux de Børne, comme au reste sa vie tout entière, furent consacrés à l'émancipation de l'Allemagne. Outre l'intérêt qui s'attache à tout ce qui est sorti de cette plume célèbre, il y a donc ici un intérêt tout actuel, et l'admirable pamphlet dont nous allons présenter l'analyse rapide et traduire les morceaux les plus saillants, est devenu par l'événement comme le testament politique de son auteur.

« Mes amis, dit-il en commençant, me reprochent souvent de ne pas écrire davantage pour ma patrie. Ils ne savent pas ce qu'il m'en coûte de le faire ; ils ne savent pas que c'est dans le plus pur de mon sang que je trempe alors ma plume, et l'on n'est pas disposé tous les jours à se tourmenter ainsi.

« Et pourtant ce serait bien fait que de revenir encore une fois leur bourdonner aux oreilles, à ces bons Allemands. Quel sommeil et quel sourire ! Ainsi dormait Hercule après son dernier exploit, ainsi sourit à son rêve celui qu'un songe a fait roi.

« Mais à quoi bon ? On peut réveiller les sens quand ils dorment ; mais où dort le courage, c'est le sommeil de la mort. On peut réveiller l'esprit et le faire penser ; mais on ne peut réveiller le cœur et le faire battre. Où la pulsation du cœur a cessé, là cesse aussi la vie.

« Un de mes critiques, je crois que c'est Gutzkow, me reproche d'avoir su mêler les intérêts des princes à toutes les discussions, d'avoir fait de toutes choses *affaires de rois*. Mais si dans notre patrie le pouvoir intervient partout, touche à tout, pèse tout, estime tout, ordonne tout, tout n'est-il pas alors affaire de roi ? Il n'y a pas de

milieu. La liberté est partout, ou elle n'est nulle part; elle n'a pas besoin d'asile, ou elle n'en trouve aucun.

« En vain vous chercherez en Allemagne une condition sociale, une science, un art, une profession, qui vous assure à la fois le repos et la sécurité du repos. Il vous faut trembler toujours, non-seulement devant la possibilité d'une erreur, mais encore devant toute idée nouvelle, toute connaissance qu'acquerra la tyrannie. S'il est encore quelques sphères étroites dans la vie, dont vous soyez restés possesseurs indépendants, c'est uniquement parce que vos maîtres n'ont pas perçu encore quels rapports ces sphères-là ont avec la leur. Que demain il se montre un mathématicien parmi les Jacobins espagnols, et demain, de par la diète de Francfort, les logarithmes vous seront interdits. Et qui aurait dit, il y a quelques semaines, qu'un temps viendrait où il serait défendu à des citoyens allemands de donner à leurs fils les noms de Ferdinand, de François ou de Guillaume. En Prusse cela est. Il fut un temps où le soleil, la lune et les étoiles étaient aussi soumis à la censure. Ne peut-il donc plus se rencontrer un vieillard couronné, faible d'esprit et dévot, qui du haut de son trône et au nom de la sainte Écriture condamne la terre à l'immobilité, et fasse jeter au fond d'un cachot comme des criminels ceux qui lui disent de marcher. En Prusse on a estimé et favorisé la science tant qu'elle a été congelée dans quelques têtes. A peine a-t-elle commencé à se liquéfier au soleil et à arroser la terre, qu'il n'y a plus pour elle assez de persécutions, de haines et de sarcasmes. Bientôt on découvrit que tout style passable, quelque sujet qu'il traitât d'ailleurs, était nécessairement révolutionnaire, et le style fut mis sous la surveillance de la haute police. Combien de temps faudra-t-il encore pour que l'on en vienne à découvrir que toute philosophie est essentiellement émeutière, celle de Hegel surtout; car elle consacre les droits acquis, c'est-à-dire, le droit du plus fort, et bientôt Fœrster et Gans, et tous les apôtres de notre seigneur Jésus-Hegel, seront enfermés à Kœpenick. Gutzkow et ses amis ont été plus sages que moi. Ils ont eu soin de séparer minutieusement leur affaire de l'affaire des rois. Pas un mot de politique. Philosophie, morale, religion, ce sont, pensaient-ils, choses non princières. Mais qu'y ont-ils gagné? A quoi leur a servi dans un âge où si belle est la rêverie, si aimable l'erreur, à quoi leur a servi de faire les petits vieillards? N'a-t-on pas vu bientôt percer leurs boucles blondes sous leurs grises perruques, et le

frais regard de la jeunesse derrière le verre bleu de leurs lunettes? Gutzkow n'a-t-il pas fait lui aussi la triste expérience que tout ici-bas est affaire de rois? On l'a trainé en prison, on a dispersé, poursuivi, harcelé en tous lieux ses amis. La pensée leur est interdite; je dis, *la pensée*, non telle pensée ou telle autre.... Gutzkow eût-il soupçonné jamais que la pensée « aussi est *affaire de rois*. »

« M. Menzel, après m'avoir accusé d'avoir le spleen, d'avoir la jaunisse et autres infirmités du foie, qui me font voir tout en jaune dans cette corbeille de roses qu'on appelle l'Allemagne; M. Menzel a recours à un autre moyen pour expliquer l'énigme de ma mauvaise humeur. Il fait de moi une espèce d'Annibal juif, qui dès ses plus tendres années a juré haine immortelle aux destructeurs de la ville sainte. — Toutes les fois que mes adversaires craignent d'aller échouer contre la *Borne*, ils se hâtent de jeter à la mer leur Baruch, leur grande ancre de salut. Pour M. Menzel, il y met encore plus de précaution que les autres. Il ne me lâcherait pas une seule bordée avant de s'être bien ancré dans mon judaïsme. Désespérant de me vaincre avec les armes de la raison, de la vérité et du droit, il cherche à me rendre intéressant, il sait me peindre d'une manière si pittoresque, qu'on pourrait faire de moi tout un roman.

« A Francfort-sur-Mein, dit-il, là même où le grand Goethe fut, « en vrai fils de patricien qu'il était, porté sur les mains et dorloté « depuis son enfance, naquit un petit être chétif et souffreteux, le « juif Baruch. Ce fut le jouet des enfants chrétiens du quartier. Tous « les jours il voyait sculpté sur un pont ce groupe injurieux qui « représente des juifs attachés à la queue d'un porc. L'abjection de « son peuple pesait sur lui de tout son poids. Quand il voulut voyager, « on lui mit outrageusement dans son passe-port : *Juif de Francfort*. « Ne suis-je donc pas un homme comme un autre? s'écria-t-il. Dieu « n'a-t-il pas donné à mon intelligence plus de force qu'à la vôtre? « Et il vous serait permis de me mépriser! Mais je saurai me venger « avec noblesse; je combattrai avec vous pour votre liberté! »

« Tout cela serait vraiment fort beau, si cela était vrai le moins du monde. Oui, je voudrais que cela fût vrai; mais malheureusement il n'en est rien. Jamais la moindre étincelle de haine contre le monde chrétien ne scintilla un instant dans mon cœur; car, quoique moi-même j'ai eu longtemps et beaucoup à souffrir de la persécution contre les juifs, quoique je l'aie toujours condamnée avec amer-

tume, je n'ai pourtant jamais vu en elle qu'une forme de l'esprit aristocratique, une manifestation de l'orgueil humain, encouragé par les lois mêmes qui eussent dû le réprimer. Aussi je remontai comme d'ordinaire à la source du mal, sans m'inquiéter d'un de ses canaux isolés. Jamais je n'ai cherché à me venger, même avec noblesse, d'un opprobre reçu. Et comment l'aurais-je pu depuis le temps que je m'essaye à influencer par la plume! Eussé-je mille poignards et mille poisons, mille imprécations et le cœur de satan lui-même pour vouloir m'en servir,.... quel mal me resterait-il donc à faire à mes vieux ennemis? Ne sont-ils pas devenus mes coreligionnaires et mes frères en martyre? L'Allemagne n'est-elle pas devenue le Ghetto de l'Europe? Les Allemands ne portent-ils pas tous un lambeau jaune à leur chapeau? Pourrais-je, en particulier, nourrir encore contre ma ville natale le moindre ressentiment? Tous les Francfortois, mes anciens seigneurs, ne sont-ils pas devenus semblables aux juifs de jadis? Les Autrichiens et les Prussiens ne sont-ils pas leurs chrétiens? Et l'insulte qu'autrefois petits et grands, jeunes et vieux, criaient jour et nuit au pauvre Israélite : A bas le juif! haro sur le juif! ne l'entendent-ils pas à leur tour? Le sublime sénat, l'honorable et souveraine bourgeoisie, nos seigneurs messieurs les bourguemestres, messieurs les greffiers, tout le haut commerce, tous les riches négociants en soie, ne l'entendent-ils pas résonner à leurs oreilles, au conseil comme sur la place, dans les salons de leurs auberges jusqu'au fond de leur logis? ne l'entendent-ils pas hurler grinçant et moqueur : A bas! à bas! Et ils se couchent vraiment et bien vite et bien bas, et bien bas tirent-ils leur chapeau à messieurs de l'Autriche et de la Prusse, comme pas un juif ne l'eût fait autrefois devant eux. Ah! mon cœur eût-il eu soif cent fois d'une implacable vengeance, maintenant il en serait abreuvé! Mais je n'ai ressenti que les douleurs de nos plaies, et si je suis seul à les sentir, si seul je les sens pour tous, le crime en est à des hommes sans cœur et non pas à moi.

« Ce n'est pas par la patience, c'est par l'impatience que les peuples deviennent libres. Jamais peuple, dit Bentham, ne sut faire abolir un abus, jamais il ne se délivra d'un poids trop accablant qu'en suivant une ligne de conduite capable d'effrayer ses oppresseurs. Mais quelle magnifique provision d'adjectifs et d'images, qui auraient pu faire l'ornement de vingt romances ou ballades, M. Menzel n'a-t-il pas consommée pour nous faire accroire que cette immobilité, cette in-

sensibilité du peuple allemand, est quelque chose de bon, de profitable, une chose digne à la fois d'admiration et d'envie. Il l'appelle un sommeil salubre, un sommeil végétal, une silencieuse et forte croissance, un symptôme d'intérieure fécondité, le bien-être d'une mère future, une significative pause musicale. Pour une pause, c'est vrai. Plût à Dieu que ce fût une pause dont la durée fût fixée, qu'on pût calculer à l'avance ! Mais non, c'est une *fermate* indéfinie, pendant laquelle messieurs les bénéficiaires du concert prolongent à leur bon plaisir leurs cadences, et vous attendrez des centaines d'années encore jusqu'à ce que par un trille gracieux ils vous donnent le signal de commencer. Prendre patience jusqu'à ce que les chanteurs de solos de l'oligarchie soient fatigués ! Attendre jusque-là ! O dérision ! Mais dans l'intervalle tous les musiciens de l'orchestre pourraient rentrer chez eux souper, se coucher, se marier, doter leurs filles, bercer leurs petits-enfants, mourir enfin, puis recommencer à hériter et à mourir, et toujours, toujours ainsi ; car jamais la pause ne cessera d'elle-même. — Vautrez-vous et dormez en plein jour ; mais dormez comme des plantes et sans ronfler. Les yeux poétiquement levés vers les nuages, les mains croisées sur votre ventre, rêvez dans l'attente de ce qui doit en sortir ; rêvez et reposez-vous, jusqu'à ce que nous vous criions de nouveau : Maintenant réveillez-vous ! maintenant nous sommes en danger ! maintenant secourez-nous ! Et c'est là le conseil que vous osez donner à des hommes, à un peuple de trente millions d'individus. O Hercule ! entendre de semblables choses et garder ton sang-froid, et ne pas brandir ta massue ! — Non, ce treizième travail, tu ne l'eus pas accompli !

« Mais, dit M. Menzel, ce n'est jamais à l'échelle d'un idéal sublime qu'il faut mesurer une situation humaine. Quoi donc ! Demander pour les Allemands, c'est-à-dire, pour le plus éclairé, le plus intelligent, le plus capable et le plus vertueux des peuples de la terre ; demander ce que le Portugal et l'Espagne, la France et l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, la Suisse, ce que la Grèce elle-même, ce mince et chétif petit peuple, garrotté en tous sens par la diplomatie européenne, a, par son courage et sa noble fierté, su défendre même contre le fils du roi de Bavière, ce que jusqu'aux colonies de Nègres de Sierra Leone et de Liberia, de ces Nègres auxquels certains naturalistes ont contesté toute aptitude aux progrès de la civilisation, ce

que ceux-là même possèdent, la liberté de la presse, la publicité des cours de justice, le jury, toutes ces institutions, enfin, qui appartiennent de droit à tous les peuples sortis de l'enfance, et dont la privation les réduit à l'état de honteux esclaves ou de ridicules écoliers; demander cela pour notre patrie, c'est ce que M. Menzel appelle vouloir exiger un idéal sublime! —

« M. Menzel, il faut en convenir, n'est pas grand amateur de l'idéal. Il n'a de respect que pour les substances; il dit comme Fichte et l'égoïsme : Je suis moi, et ce qui est hors moi n'est qu'instrument de subsistance. Ce n'est pas là une singularité de M. Menzel. La plupart des savants de l'Allemagne pensent et agissent comme lui. Leur *moi* une fois posé, tout est dans le meilleur ordre possible.

« Notre adversaire prétend qu'une immense quantité de vieux abus a été supprimée en Allemagne, et que, si l'on compare l'état présent du pays avec l'époque de la dissolution de l'Empire, on est forcé de convenir qu'en peu d'années il s'est fait un pas immense vers le progrès. Quelle chanson à dormir debout! Eh non, c'est de longues années qu'il a fallu pour qu'on fit un pas très-petit. Et ce petit pas est-ce volontairement que l'ont fait les rois? Ou peut-être c'est la nation allemande qui, par son courage et sa constance, a su le conquérir? Ni l'un ni l'autre, hélas! La France seule a pu amener la dissolution de ce vieux corps germanique, qui ne pouvait même pourrir tout à fait faute d'air et de chaleur. C'est la France qui nous a délivrés, d'une part, des abus innombrables qui nous dévoraient. C'est la France qui a secoué si vigoureusement le vieil échafaudage féodal de l'Allemagne, que tous les supports qu'y avaient mis la crainte et la prévoyance ne purent l'empêcher de crouler. C'est la France qui a rendu si ridicule la morale politique germanico-luthérienne, que jamais elle ne pourra s'en relever. Si les Français n'étaient pas et leurs œuvres, s'ils ne restaient stables et fermes dans leur position menaçante, s'ils cessaient de former comme les gardes du corps des peuples de l'Europe, ainsi que les cosaques sont ceux de tous les rois; alors, sans doute, l'Allemagne retomberait bien vite dans les vieux abus; mais avec un redoublement de violence et de malignité. C'est pour-quoi, c'est un traître à sa patrie, quelle qu'elle soit d'ailleurs; c'est un ennemi de Dieu, de l'humanité, du droit, de la liberté et de l'amour, que celui qui hait la France ou qui la blasphème par un ignoble servilisme.

« M. Menzel dit que je traite de folie le patriotisme allemand, tandis que j'approuve le patriotisme français; que j'entreprends une campagne contre l'Allemagne en faveur de la France; que sous le masque de la liberté, c'est l'esprit français que je veux propager. Il m'accuse d'avoir tourné en dérision les mânes des héros germains, qui ont versé leur sang pour la patrie; d'avoir déserté la nationalité allemande, sans même m'être assuré de ce que j'avais à gagner en passant à l'ennemi. J'ai, dit-il, blâmé pour la France la démoralisation que j'approuvais pour l'Allemagne. J'ai cherché à rendre aux Allemands, odieuses, méprisables, ridicules toutes les coutumes allemandes, et désirables toutes les françaises; je me suis efforcé, enfin, de montrer aux Français tous les moyens, toutes les voies par lesquelles ils pourraient devenir les maîtres en Allemagne. »

Pour répondre à toutes ces allégations, Bœrne cite des extraits de son journal, *la Balance*, dans lesquels il démontre avec une grande profondeur de pensées quelle doit être dans l'avenir la mission de l'Allemagne et de la France pour le développement général de l'humanité.

« Où donc, continue notre auteur, M. Menzel trouve-t-il dans mes paroles, ou seulement dans ma pensée, que je proclame folie le patriotisme allemand, et sagesse celui de la France? Où l'a-t-il vu? — Je ne regarde pas du tout, comme il l'a dit encore, *la différence des nations comme un obstacle à la liberté universelle*, ou du moins il y a des obstacles plus grands selon moi, et qui absorbent toute mon attention. J'estime, tout comme M. Menzel, le patriotisme *un sentiment inné, naturel et saint*. Mais de quel saint n'a-t-on pas abusé? Qu'y a-t-il de plus saint que Dieu, et de quoi a-t-on abusé davantage que de son saint nom? Je ne regarde donc pas le patriotisme comme une invention des puissances; car celles-là n'ont jamais rien inventé de bon. Mais les rois n'ont pas inventé non plus la poudre, et pourtant ils s'en servent uniquement dans leur intérêt, et souvent pour leur propre perte et pour celle de leurs peuples. Les rois ont su soutirer adroitement la poudre aux peuples, et en revanche ils leur ont endossé une idée diamétralement fautive de ce que c'est que patriotisme et que patrie, et cela *pour les exciter les uns contre les autres et les opprimer l'un par l'autre*. Telle était sans doute ma pensée.

« Deux genres de maux peuvent frapper un État; les uns viennent du dedans, les autres du dehors. Ceux du dehors sont plus rares; ce sont des lésions violentes qui ressemblent aux blessures que reçoit

le corps humain. Elles sont douloureuses, mais n'ont pas de malignité, et peuvent atteindre le plus fort et le plus sain des États. Les maux intérieurs ressemblent aux maladies : celles-ci sont fréquentes et malignes ; elles présupposent des suc viciés, une constitution défectueuse, une vie dérégulée. Or, les princes qui dirigent toujours, dans le sens de leur intérêt propre, l'opinion publique, la morale et l'éducation de leurs peuples, n'ont jamais voulu faire considérer comme vertu ce patriotisme qui cherche à combattre les ennemis intérieurs. Ils ne prisent, ils ne récompensent que celui qui s'oppose aux invasions étrangères, parce qu'il assure leur domination.

« L'amour de la patrie, qu'il réagisse vers l'intérieur ou vers l'extérieur, est une vertu tant qu'il reste dans les bornes ; au delà il devient un vice. Quand M. Menzel dit *qu'on agit toujours bien pour sa patrie*, c'est de sa part une assertion ridicule, ridicule à la fois et blasphématoire. Non, on n'agit bien pour sa patrie que lorsqu'on veut ce qui est juste ; on n'agit bien pour sa patrie que lorsque c'est bien réellement la patrie qu'on a en vue, et non tel ou tel homme, tel ou tel ordre, tel ou tel intérêt, qui voudrait se mettre à la place de la patrie.

« M. Menzel demande si *l'on va pouvoir en toute hâte extirper du monde le patriotisme* ? Il ne s'agit pas d'abord de ce que l'on *peut*, mais de ce que l'on *doit* ; *d'extirper le patriotisme*, il en est moins question encore, mais d'extirper toutes les choses honteuses que l'égoïsme des rois et des peuples a voilées du nom de patriotisme ; *d'extirper en toute hâte*, c'est ce dont il s'agit le moins. Nous donnons encore tout un demi-siècle aux peuples de l'Europe, aux Allemands surtout et aux Français, pour s'apercevoir enfin que c'est de leur union que dépend leur bonheur et leur liberté.

« Que n'a-t-on pas déjà fait passer aux hommes pour du patriotisme ! Les Autrichiens sont si bonnes gens, que l'on trouve chez eux ce qui ne se trouve nulle part, nous voulons dire des espions de police parmi les honnêtes gens. Quand un de ces honnêtes espions trahit son voisin, son ami, son frère, il jure qu'il est excellent patriote, et meurt aussi saintement que le bienheureux Antoine.

« Je pourrais confier à M. Menzel un grand secret ; je pourrais lui montrer que les Allemands ne sont pas faits du tout pour le patriotisme, que c'est là pourquoi ils n'en ont pas, que c'est là même ce qui fait la beauté de leur mission que de ne pas en avoir, qu'il est

bon par conséquent qu'ils ne soient pas libres, et que c'est là ce qui fera un jour le bonheur de l'humanité en Europe. Mais pour éclaircir tout cela, il faudrait me mettre avec M. Menzel à un haut point de vue, et je craindrais que là il ne me donnât raison, et ne me retint là-haut et ne me laissât plus redescendre. On sait quel indicible bien-être les savants allemands éprouvent aux points de vue élevés. Là-haut, au-dessus des nuages, il n'y a plus de police. C'est pourquoi j'aime mieux rester ici-bas et poursuivre terre à terre mes observations.

« Si, quand M. Menzel me jetait à la tête Arminius, Luther et Napoléon, il n'a voulu que me plaisanter sur la faiblesse de ma conception, qui m'a toujours empêché de découvrir les merveilles qu'a produites le patriotisme germanique, qui m'a empêché même de m'apercevoir jusqu'à présent de son existence, je n'ai rien à dire; car j'entends et j'aime la plaisanterie. M. Menzel ne voulait que se moquer de moi, parce qu'il sait qu'il y a de quoi me rendre fou quand on me parle de la bataille de Teutobourg, comme aussi quand j'entends ces par trop misérables et maladroits flatteurs qui, pour louer le peuple allemand, tandis que, comme tout peuple, il se passe fort bien de louanges, ne savent vanter de lui que deux grandes actions en 1800 années, et ont besoin d'un dix-neuvième siècle pour en trouver une troisième.

« Mais si M. Menzel me parlait sérieusement du bois de Teutobourg, de la réformation et du tyran corse, si ce n'était pas seulement de vieilles farces qu'il réchauffait de la comédie de la *Délivrance*; s'il voulait, comme tant d'autres et comme le portent les ordres, endormir les Allemands de ses contes, et leur conseiller de se reposer des trois grandes actions qu'ils ont commises en dix-neuf siècles; si tout cela est, il faut bien que je prenne la chose au sérieux et que j'en dise un mot. »

Ici l'auteur s'efforce de démontrer que le patriotisme resta entièrement étranger à ces trois grandes époques de l'histoire. Les anciens Germains, selon lui, ne combattaient que pour les intérêts de leurs chefs. Ils ne virent dans les Romains un ennemi commun, et ne se ligèrent contre eux que lorsque vinrent les peuples du Nord qui se jetèrent sur l'Empire; tout cela absolument comme dix-huit siècles plus tard les Allemands furent par les Russes pressés contre les Français. La réformation fut une affaire d'intérêt pour les princes et les savants; il n'y eut pas là l'ombre de patriotisme.

« Dois-je maintenant , poursuit Bærne , me laisser prendre au piège de M. Menzel , et recommencer à chanter encore une fois avec lui le vieux duo du *conquérant corse* ? Non , ma foi , il est par trop ennuyeux . Pourquoi les Espagnols ont-ils pu dire dès l'origine à la puissance du colosse : *jusqu'ici et pas plus loin* ? c'est qu'eux avaient réellement du patriotisme . Aussi ne se trouva-t-il pas en Espagne , comme chez nous , un écrivain pour dire à ses concitoyens : Vous avez votre roi , soyez contents ; que voulez-vous davantage ? Et s'il s'en fût trouvé un , l'orgueilleux Castillan lui eût demandé d'un air moqueur : *Lengua sin manos , cuemo osas fablar* ? »

« Quoi , vous osez dire que c'est au sang de ces héros que je dois la tranquillité dont je jouis à Paris . Dites plutôt que ce sont eux qui l'ont rendue nécessaire . Si ces héros eussent combattu pour la liberté de notre patrie et non pas seulement pour la liberté de nos princes , je n'aurais pas eu besoin de chercher ma sûreté en pays étranger , et si les Français avaient comme vous des cœurs d'esclaves , et si leur roi avait les sentiments aussi bas que les ont nos rois , alors , sans doute , je n'aurais pas trouvé d'asile sur leur territoire , et , chargé de chaînes , on m'eût livré à la vengeance de mes ennemis . »

M. Menzel a voulu faire de Bærne un sectateur de Robespierre . C'est encore une erreur . L'auteur est partisan de la monarchie représentative ; c'est elle qu'il demande pour l'Allemagne .

« Mais cette liberté dorée que vous rêvez , nous dit encore M. Menzel , ce sont donc les Français qui doivent nous l'apporter ? Qui a jamais dit cela ? Moi ? Un autre ? Que M. Menzel nous nomme l'insensé qui prétend qu'un peuple peut devenir libre en se laissant conquérir , lorsqu'au contraire , comme nous le démontre l'histoire , tout peuple conquérant a par ses conquêtes mêmes perdu sa propre liberté . Non , les Français ne doivent pas nous apporter la liberté . Nous voulons la chercher chez eux . Nous voulons apprendre d'eux comment on devient libre , comment on y réussit enfin en voulant toujours la même chose , lorsqu'on ne perd jamais courage , et que cent fois repoussé , cent fois on revient à la charge . Nous voulons chercher chez les Français les formes de la liberté , leurs institutions . Ce ne sont pas , comme vous pensez peut-être , des inventions françaises qui n'iraient pas à notre patrie ; ce sont des institutions allemandes que les Allemands portèrent jadis en France et en Angleterre . C'est ce que M. Menzel dit lui-même dans un de ses gros livres

que le peuple ne lit pas, et qui, pour cette raison, sont soumis, de la part de la police, à une surveillance moins sévère. Là M. Menzel dit tout ce que nous disons nous-même, et nous voudrions de tous ses gros livres extraire une mince chrestomathie, telle que si M. Menzel a d'assez bonnes jambes pour échapper aux gendarmes, j'espérerais incessamment avoir le plaisir de lui souhaiter le bonjour à Paris. M. Menzel, dans la solitude du livre, dit lui-même ce qu'il me reproche d'avoir dit, qu'il faut démolir avant de bâtir. Il s'échauffe d'une manière très-louable contre ce maudit Code pénal de Bavière. Il parle des lois romaines sur le crime de lèse-majesté, de Feuerbach, de Swammerdam. Que sait le peuple de Feuerbach, de Swammerdam et des lois romaines sur la lèse-majesté ! Si M. Menzel eût raconté tout simplement que lorsqu'en Bavière un vertueux citoyen a été élu par le peuple pour son représentant, et que comme tel, obéissant à son devoir et à son mandat, il a souci du bien public, on le condamne à vingt ans de maison de correction, et qu'avant il est obligé de s'agenouiller devant l'image du souverain, de l'adorer, de lui demander pardon de s'être inquiété du bien-être de ses concitoyens (et c'est ce qui est arrivé au brave bourguemestre Behr à Würzburg); certes, alors M. Menzel eût été compris du peuple allemand. Mais M. Menzel est un *savant* allemand.»

Dans la dernière partie de son travail, Børne nous donne une série d'extraits du Portfolio, desquels il ressortirait que le plan de campagne des puissances absolutistes contre l'esprit libéral du siècle est d'avoir à leurs gages un certain nombre d'écrivains de talent, qui, tout en servant la cause du despotisme, aient l'air de n'obéir qu'à leurs convictions. — Il termine ainsi :

« Les pièces que j'ai produites parlent assez clairement par elles-mêmes, et de plus amples commentaires seraient superflus. Mais comme il y a beaucoup d'hommes assez enfants pour manquer de toute expérience et de toute rectitude dans le coup d'œil, je continuerais encore quelque temps à traiter ce sujet *ad usum delphini*, si je ne craignais de fatiguer mes lecteurs raisonnables par mes petites applications et mes moralités de marionnettes. De ces actes authentiques il ressort en général que les gouvernements allemands jugent la nation allemande tout comme je la juge, qu'ils se montrent eux-mêmes absolument sous le point de vue sous lequel je voulais les montrer. Il en ressort donc, que je n'ai pas le spleen, que mes pa-

roles ne viennent pas d'un estomac malade. Que M. Menzel veuille donc bien regarder plus une autrefois à ma tête et à mon cœur qu'à mon estomac, et diriger la sensibilité de son abdomen vers un plus digne objet. Ce qu'il prend en moi pour le spleen, ou plutôt ce qu'il voudrait faire prendre pour tel, n'est autre chose que cette *splendida mascula bilis*, qui de tous temps a été un ornement pour l'homme, mais qui fait plus encore pour lui de nos jours; car elle le protège, lui, son honneur et sa future béatitude. Quiconque veut dans ce monde honteux et pestiféré se garantir de la contagion et rester sain, doit se baigner dans le vinaigre pour tenir à distance tous les cœurs doux-reux, toutes les âmes à l'eau de Lavande. Il restera toujours assez de braves gens qui serreront la main aigre de l'honnête homme, et ceux-là me comprennent et m'approuvent de leur sourire.» —

Telle nous a paru être la substance du dernier écrit de Børne. Nous en avons élagué beaucoup d'attaques personnelles souvent injustes et qui ne pouvaient que faiblement intéresser le lecteur. Mais ce n'est jamais par la traduction qu'il faut juger une œuvre littéraire, et je ne me flatte nullement d'avoir pu rendre toute l'incisive énergie, toute la verve mordante de l'original.

LÉON B.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

(Littérature. — Histoire — Géographie — Voyages. — Jurisprudence — Politique. — Théologie — Philosophie. — Pédagogie — Philologie. — Beaux-arts. Médecine — Physiologie.)

LITTÉRATURE.

Decelia : Décélie, roman de W. Elias; in-8.° Leipzig, chez Barth.

Das Schönste und Gediegenste aus seinen verschiedenen Schriften, etc. : Choix des plus beaux passages extraits des divers ouvrages de J. P. Richter; tome XI; publié par H. G. Rumsen. Leipzig, chez Klein.

Der arme Heinrich : le pauvre Henri; pièce en un acte, par K. L. Kannegiesser; composée d'après un poëme en vieille langue germanique. Zwickau, chez Schumann.

Tausend und eine Nacht; arabische Erzählungen : les mille et une Nuits; contes arabes, mis en allemand par M. Habicht, F. H. von der Hagen et Ch. Schall; 4.° et 5.° livraisons, 10.° jusqu'au 15.° et dernier volume de poche; 4.° édition, revue et augmentée. Breslau, chez Max et Comp.°

Pfennig-Encyklopädie, oder neues elegantestes Conversations-Lexikon : nouveau et élégant Dictionnaire de la conversation; 35.° livraison; tome IV, 25 à 30 feuilles; avec 2 gravures. Leipzig, chez Kollmann.

Geranopygmäiomachia, oder Kampf der Kraniche mit den Pygmäen : le Combat des Grues et des Pygmées; poëme comique en cinq chants, par H. E. Poeschl. Pesth, chez Hartleben.

Der französische Sekretär für den gesellschaftlichen Briefwechsel, enthaltend: allgemeine und besondere Grundsätze der Kunst des französischen Briefwechsels, nebst vielen Mustern von Neujahrs- und andern Glückswunschs-, Beileids-, Danksagungs- und Empfehlungs-Schreiben, etc. : le Secrétaire français pour la correspondance sociale, contenant des principes généraux et particuliers de l'art de la correspondance

française, suivis de beaucoup de modèles de lettres de condoléance, de demandes, de remerciement, de recommandation, etc., servant d'exercice de traduction de l'allemand en français et du français en allemand, par F. L. Rammstein. Prague, chez Eggenberger.

Letzte Schicksale und Entdeckungen des französischen Schiffscapitäns Grafen de La Pérouse und der Mannschaft der Fregatte la Boussole, jenseits des 85sten Grades nördlicher Breite : Dernier voyage et perte du capitaine de vaisseau comte de La Pérouse et de l'équipage de la frégate *la Boussole*, dans les parages du 85.^e degré de latitude nord; rédigé d'après les documents publiés en anglais, en 1835, par le D.^r Reidcliff; avec une carte géographique. Hanau, chez Koenig.

Heimskringla; légendes norvégiennes de Snorre Sturlason, traduites de l'islandais par le D.^r G. Mohnike; tome I.^{er}, 2.^e partie; avec une planche lithographiée. Stralsund, chez Læffler. — La première partie du tome I.^{er} a été publiée dans le cours de l'année 1835.

Allgemeiner Anzeiger und National-Zeitung der Deutschen : Journal national et d'annonces universelles pour l'Allemagne; année 1837; rédigé par J. F. Hennicke et F. G. Becker; 2 volumes in-4.^o Gotha, chez Becker.

Das malerische und romantische Deutschland : l'Allemagne pittoresque et romantique; 1.^{re} section : la Suisse saxonne, par A. Tromlitz; avec 30 planches; 5.^e livraison. Leipzig, chez Wigand.

Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künste, in alphabetischer Folge von genannten Schriftstellern bearbeitet : Encyclopédie universelle des sciences et des arts, rédigée par ordre alphabétique par une société d'hommes de lettres et d'artistes les plus distingués, sous la direction de Ersch et Gruber; ornée de cartes et de planches; 1.^{re} section : A-G, publiée par Gruber; 28.^e partie : *Drus-Dziewonna*; grand in-4.^o Leipzig, chez Brockhaus.

Karl August Böttiger, eine biographische Skizze : Charles-Auguste Böttiger; notice biographique et nécrologique, publiée par son fils. Cette brochure est un extrait de l'ouvrage intitulé : *Die Zeitgenossen* (les Contemporains). Leipzig, chez le même.

Blumen- und Aehrenlese aus meinem jüngsten Arbeits-Lustrum : Fleurs et Fruits; nouvelles et contes recueillis par L. Rellstab; deux volumes in-12. Leipzig, chez le même.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — VOYAGES.

Allgemeine Weltgeschichte für alle Stände : Histoire universelle, mise à la portée de tous, par L. Bauer; tome I.^{er}, in-8.^o, 2.^e livraison. Stuttgart, chez Belser.

Die politischen Zustände Spaniens seit 1808 bis 1836, etc.; Zeitraum von 1814 bis 1819 : Histoire politique de l'Espagne depuis 1808 jusqu'à 1836; 2.^e livraison : période de 1814 à 1819, par H. Elsner. Stuttgart, chez Erhard.

Geschichte und Geographie von Mecklenburg : Histoire et géographie du Mecklembourg, publiées par W. Fischer et le D.^r F. W. Streit; avec une carte du Mecklembourg. Berlin, chez Natorff.

Atlas zur Kunde fremder Welttheile : Atlas de géographie étrangère; publié par une société d'artistes sous la direction d'Auguste Lewald; tome III, avec une carte et trois lithographies; tome IV, contenant le portrait de Soliman-pacha, et quatre planches explicatives d'un voyage dans le Kurdistan. Stuttgart, chez Scheibel.

JURISPRUDENCE — POLITIQUE.

De antiquâ facultatis juridicæ Lipsianæ potestate, sententias criminales ferendi, per Legem Saxonicam novissimam circumscriptâ scripsit et illustris ritorum ordinis auctoritate pro loco in eo rite obtinendo die 22 Decembri 1836, C. H. Heidenreich. Leipzig, chez Kummer.

Corpus juris civilis, in's Deutsche übersetzt und herausgegeben von Otto, Schilling und Sintenis : Corps de Droit civil, traduit en allemand et publié par Otto, etc.; 7 volumes grand in-8.^o Leipzig, chez Fouke.

Handbuch des heutigen deutschen Privatrechts : Manuel du Droit privé actuel en Allemagne; tomes I-VI, 2.^e édition, et tomes VII jusqu'au X.^e inclusivement. Stuttgart, chez Beck et Fränkel. — Le onzième et dernier volume sera publié dans le cours de cette année.

Centralblatt für preussische Juristen : Feuille centrale des jurisconsultes prussiens; 1.^{re} année, 1837; rédigée par C. F. Raner. Cette publication avait paru jusqu'ici sous le titre de *Juristische Zeitung*. Berlin, chez Hirschwald.

THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE.

Bilder-Bibel; die ganze heilige Schrift des alten und neuen Testaments nach D.^r Martin Luther's deutscher Uebersetzung : les saintes

Écritures de l'ancien et du nouveau Testament, d'après la traduction allemande de Martin Luther; tableaux de la Bible; 9.^e et 10.^e livraisons, grand in-4.^o Meissen, chez Goedsche.

Bines Christen Reise nach der seligen Ewigkeit : Voyage d'un chrétien dans l'éternité bienheureuse, traduit de l'anglais de M. J. Bunian. Ranis, chez Maurer.

Theologische Streitschriften : Controverses sur des matières de théologie, par le D.^r K. Hase; 3.^e cahier, in-8.^o Leipzig, chez Breitkopf et Hartel.

Jahrbücher für Theologie und christliche Philosophie : Annales de théologie et de philosophie chrétienne, par les D.^{rs} Kuhn, Locherér et Staudenmayer; année 1836; tome VII, 2.^e cahier. Mayence, chez Kupferberg.

Die Offenbarung des Lichts im Freudenwort der vier Evangelisten : la Manifestation de la vérité dans les écrits des quatre évangélistes, par K. F. Lasinsky; 2 volumes in-8.^o Stuttgart, chez Metzler.

Lavater's sämtliche Werke : Œuvres complètes de Lavater. — Cet ouvrage existe aussi sous le titre de *Jesus Messias* : Jésus le Messie, ou les saints Évangiles et l'histoire des apôtres mis en vers; 3.^e volume, 9.^e livraison de l'ouvrage. Augsbourg, chez Kranzfelder.

Christenspiegel; Betrachtungen über die sieben Sendschreiben in der Offenbarung S. Johannis, Kapitel 2 und 3 : le Miroir du chrétien; réflexions sur les sept épîtres contenues dans les chapitres II et III de l'Apocalypse de S. Jean. Berlin, chez Enslin.

Geschichtliche Darstellung des Calvinismus : Exposé historique du calvinisme, jusqu'à la révocation de l'Édit de Nantes, par G. Weber. Heidelberg, chez Mohr.

PÉDAGOGIE — PHILOLOGIE.

Kurzgefasste spanische Grammatik : Grammaire abrégée de la langue espagnole, d'après Cormon et Sobrino, par G. N. Barmann. Hambourg, au Bureau du *Literatur-Comptoir*.

Blätter der Unterhaltung und Belehrung für die Jugend : Feuilles destinées à instruire et à former la jeunesse, rédigées à sa portée par une société d'instituteurs et de professeurs; 1.^{re} et 2.^e parties, in-8.^o Elberfeld, chez Becker.

Kinder- und Hausmärchen : Histoires pour les enfants et les familles, par les frères Grimm; 3.^e édition. Berlin, chez Reimer.

Jugend-Bibliothek; Auswahl lehrreicher und interessanter Stoffe aus der Geschichte, Geographie, Naturkunde, etc. : Bibliothèque de la jeunesse, ou Notions choisies d'histoire, de géographie, de sciences naturelles; rédigées, d'après les auteurs les plus estimés, par le D.^r J. M. Braun; tome I.^{er} Stuttgart, chez Kohler.

Historisch-philologische Studien : Études historiques sur les sciences philologiques, par K. W. Krüger. Berlin, chez Rücker et Püchler.

Synonymisches Handwörterbuch der deutschen Sprache, oder kurzgefasste, alphabetisch geordnete Erklärung der vorzüglichsten Wörter der deutschen Sprache : Dictionnaire portatif des synonymes de la langue allemande, destiné à éclairer, par un ordre alphabétique et précis, les sens rapprochés des mots principaux de la langue allemande, par J. B. Mayer; 1.^{re} livraison. Kempten, chez Dannheimer. — L'ouvrage complet doit former six livraisons.

Ausgewählte Legenden und fromme Sagen für Söhne und Töchter, zur Erweckung und Befestigung eines gottesfürchtigen Sinnes und Wandels : Légendes choisies et histoires pieuses, dédiées aux enfants des deux sexes, dans le but de leur inspirer la crainte de Dieu et l'amour de leurs devoirs; in-8.^o, avec un frontispice gravé, par J. Rauchenbichler. Ratisbonne, chez Mantz.

BEAUX-ARTS.

Shakespear's Frauenbilder; eine Sammlung weiblicher Portraits ; les Femmes de Shakespeare, recueil de portraits; 4.^e livraison, grand in-4.^o, composée de 3 planches avec 3 feuilles de texte, par Ch. Heath. Londres et Berlin, chez Asher.

Verzeichniss der kaiserl. königl. Gemälde-Gallerie im Belvedere zu Wien: von Albrecht Krafft : Catalogue de la galerie impériale des tableaux placés dans le Belvédère à Vienne, par A. Krafft; avec deux vues et 3 planches. Vienne, chez Muller.

Meyer's Universum, oder Abbildung und Beschreibung des Sebenswerthesten und Merkwürdigsten der Natur und Kunst auf der ganzen Erde : Description illustrée des merveilles de la nature et des arts dans toutes les contrées du monde connu, par Meyer; tome III, livraisons 1 à 10; chaque livraison est accompagnée de 4 planches in-4.^o Hildburghausen, New-York et Amsterdam, à l'Institut bibliographique.

MÉDECINE — PHYSIOLOGIE.

Archiv für Anatomie, Physiologie und wissenschaftliche Medizin : Archives des sciences anatomiques, physiologiques et médicales, rédigées par une société d'hommes de l'art, sous la direction du D.^r J. Muller, professeur d'anatomie et de physiologie à Berlin; 1837; 4.^e année. Berlin, chez Eichler.

Anatomische Abbildungen : Tableaux d'anatomie, comprenant : les intestins du corps humain, des détails sur les parties diverses du crâne, sur la construction des fosses nasales, avec des observations scientifiques, par Gabler. On trouve aussi le même ouvrage sous le titre suivant : *Icones anatomicæ (tabulæ X) exhibentes : splanchna corporis humani, nec non cranium dissectum, cum narium cavitate, accedit descriptio notis passim illustrata. Auctoribus D.^r E. Gabler et K. Kenkel, med. apud Berolinensis*. Berlin, chez Natorff et Comp.^e

Der Begriff der organischen Heilung des Menschen, im Verhältnisse zu den Heilungsweisen der Gegenwart : Notions sur la cure organique de l'homme, considérée dans ses rapports avec l'état des connaissances médicales actuelles, par K. Bayrhammer. Marbourg, chez Guthe.

Der Sieg der Wahrheit und des Rechts, oder wie es mir wegen der Homöopathie ergangen, etc. : le Triomphe de la vérité et de la raison, ou comment j'ai été amené à reconnaître l'homéopathie, par A. Gebel. Leipzig, chez Schumann.

Pharmacopœa universalis, auctore P. L. Geiger; pars II, fasc. I. Composita, A — Electuarium terebinthinatum; Lexikon 8.^o Heidelberg, chez Winter.

G. H. C. Henneke, *De functionibus fomentorum in corpore humano; commentatio anatomico-physiologica de sententiâ gratiosi medicorum ordinis in certamine literario civium Academiæ Georgiæ Augustæ die IV Junii 1836, præmio regio ornata. Accedunt VI tabulæ æneæ*, 4.^o Gættingue, chez Dieterich.

MARS 1837.

TOME IX.

16

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Philosophie du Droit.

LA PHILOSOPHIE DU DROIT D'APRÈS LE POINT DE VUE HISTORIQUE,

PAR F. J. STAHL,
Professeur à l'université de Würzbourg.

(*Dernier article.*¹)

3. SYSTÈMES DE KANT ET DE FICHTE.

SYSTÈME DE KANT.

LE système de Kant a son fondement dans la raison pure. Nous formons toutes nos connaissances au moyen de certaines formes et notions que nous ne puissions point dans l'expérience, mais qui, au contraire, la précèdent et seules la rendent possible; l'ensemble de ces formes, de ces notions, de ces lois de la pensée, est la raison. Or, le problème à résoudre est celui-ci : la raison peut-elle nous donner *à priori* des connaissances qui ne soient pas déjà contenues analytiquement dans les formes et les notions qui la constituent ? y a-t-il des jugements synthétiques *à priori* ? Kant répond : oui, lorsqu'il s'agit de produire des objets qui n'existent point encore (des actions), lorsque la pensée prend la forme du devoir (raison pratique) ; non, lorsqu'il s'agit de connaître des objets existants (raison théorétique). Toutes nos connaissances théoriques, qui vont au delà des formes mêmes de la

¹ Voyez le cahier de février, p. 123.

raison, supposent donc l'expérience : donc elles dépendent des formes nécessaires de toute aperception sensible (le temps et l'espace), qui ne sont elles-mêmes qu'une apparence, et manquent de vérité objective; donc enfin nos connaissances théoriques ne sauraient atteindre l'essence des choses. Kant ne nie point l'existence de celles-ci, mais la possibilité pour nous de les connaître.

Le monde extérieur existe, autrement la diversité de nos connaissances serait inexplicable. Mais expliquer ce monde extérieur et variable par la raison invariable, est chose impossible; Spinoza l'avait tenté, et l'incomplet de son système pouvait abuser sur le résultat définitif de l'entreprise : mais Kant était averti par l'exemple de Wolf et de son école. Ne pouvant nier le monde, et ne voulant admettre que la raison, Kant s'avisa de déclarer le monde, tel qu'il nous apparaît, pour l'effet d'une illusion, et le monde objectif, l'essence des choses, pour inaccessible à notre intelligence. S'il nous était possible de nous dégager des formes subjectives de notre sensibilité, le monde nous apparaîtrait invariable comme la raison elle-même. Dans l'ordre moral, le libre arbitre est une illusion de notre subjectivité; la liberté véritable est dans l'accomplissement du devoir. La notion du devoir elle-même suppose la non-existence de l'acte qui doit être produit, et partant le changement; mais les lois de la raison pratique ne prennent cette forme impérative que dans le monde contingent des apparences. Indépendantes de tout mobile extérieur, réprouvant, comme contraire à la morale, le principe de l'amour ou du dévouement aussi bien que celui de l'intérêt, elles consistent dans la notion pure de l'absolu, avec les caractères de la généralité et de la nécessité qui lui sont inhérents. De cet absolu, la raison déduit non-seulement les prescriptions morales, mais encore le monde intelligible, Dieu, l'immortalité, le souverain bien. Dieu lui-même n'est qu'une conséquence de l'absolu, et lié à ses lois nécessaires, comme le Dieu de Spinoza. Ainsi, malgré leurs contrastes, en fait de morale surtout, les deux systèmes de Spinoza et de Kant se réunissent dans les conditions générales du rationalisme.

On reproche généralement à Kant plusieurs inconséquences, où il était inévitable qu'il tombât d'après les prémisses de son système. Et d'abord, synthèse et raison pure s'excluent. La raison pure ne procède qu'analytiquement : la logique ne peut rien déduire de la raison que ce qui est primitivement contenu en elle. La synthèse, au contraire, suppose changement, modification, augmentation d'une première connaissance au moyen d'une connaissance survenue du dehors. Aussi n'est-ce que par une inconséquence patente, qu'il tire de la raison pratique des connaissances synthétiques *à priori*. Sans doute il y a en nous une puissance du devoir, une voix de la conscience, qui gouverne nos actions, réclame certaines institutions et témoigne avec certitude de Dieu, de l'avenir, de la félicité. Mais c'est une puissance réelle, agissante, et non une forme abstraite et inactive de la raison. Son impulsion ne ressemble en rien à la nécessité logique. Kant usurpe sa vertu synthétique en méconnaissant sa nature intime.

De cette usurpation résulte une triple inconséquence. Premièrement, la loi de la généralité et de la nécessité n'est pas plus une prescription morale que les catégories ne sont à elles seules des connaissances spéculatives. De part et d'autre il faut un objet, et Kant l'emprunte ici à l'expérience : « Agis de telle sorte, que des êtres raisonnables puissent exister en conséquence d'une telle conduite. » Or, l'expérience seule nous apprend ce qui donne la vie ou la mort, le bien-être ou la souffrance. En second lieu, la raison subjective ne peut dicter primitivement que des actes individuels, et Kant méconnaît sa nature, lorsqu'il fait ordonner par elle, comme postulats *à priori*, des institutions générales et objectives, telles que l'État, la justice pénale, etc.¹ Enfin, Kant prétend arriver par la raison pratique à ces connaissances théoriques *à priori* dont il avait d'abord, et avec raison, nié la possibilité dans son système. Il confond ici le futur et le présent, le devoir et l'être.

¹ La loi morale me commande de maîtriser mes désirs; la loi juridique ne s'adresse plus à moi, mais aux autres, ou, pour mieux dire, à personne: « Il doit exister un ordre de choses où ta volonté ne sera pas contrainte, où ta liberté extérieure sera respectée. »

Un des postulats de la raison pratique est, suivant Kant, que Dieu doit être ; mais en conclure avec nécessité que Dieu est, c'est forcer la conséquence. Autrement, de ce postulat de la raison pratique, que l'État doit être, il aurait fallu conclure aussi que l'État existe toujours et partout nécessairement.

Le rationalisme dogmatique, tant de Spinoza que de Wolf, avait conduit au rationalisme critique de Kant : celui-ci est le point de départ de tous les systèmes ultérieurs, à commencer par celui de Fichte. D'une part Kant discerne rigoureusement la pensée elle-même de son objet et ne s'occupe principalement que de la première, du mode de son exercice, de ses moyens, de ses procédés ; il est le fondateur de la philosophie transcendente. Or, comment la connaissance, non pas seulement celle de la vérité, mais une connaissance quelconque, est-elle possible ? Comment ces deux mondes hétérogènes, la raison pure et l'objet, se réunissent-ils pour former en nous une conception quelconque, fût-elle fausse ? L'aperception sensible ne saurait être le milieu où ils se pénètrent, car elle est totalement étrangère à la raison ; et Kant aurait dû nier, non-seulement la vérité, mais l'existence même de nos conceptions. D'autre part, lorsque Kant n'admet comme vraie que la raison, et reconnaît néanmoins l'existence du monde extérieur, il déclare implicitement que, dégagé des illusions de notre subjectivité, ce monde n'est lui-même que la raison. Fichte n'eut donc plus qu'à tirer explicitement cette conséquence. Pour lui la raison n'est plus un ensemble de formes abstraites, mais la pensée comme faculté active, produisant également et ses propres lois et les objets. Alors aussi ces deux termes ont cessé d'être hétérogènes, et la possibilité de la conception est expliquée.

THÉORIE DU DROIT, SUIVANT KANT.

La théorie du Droit a dans Kant un double caractère : elle est l'accomplissement du Droit naturel comme théorie rationaliste, mais en même temps elle est un point d'arrêt dans le développement du principe subjectif du rationalisme.

Les devanciers de Kant empruntent encore, sans s'en rendre compte à eux-mêmes, plus d'une prémisse à l'expérience. Kant n'admet rien dont il n'ait démontré, ou dont il ne se persuade avoir démontré la nécessité logique. La liberté extérieure est dérivée de la notion de l'absolu, du général, du nécessaire. La raison veut qu'elle-même et elle seule détermine toutes nos actions; toute détermination étrangère doit donc être écartée : en nous, la passion, le désir; hors de nous, la violence extérieure. De là la loi morale ou la coercition de nous-mêmes, et la loi juridique ou la coercition d'autrui, autrement dit la liberté extérieure. Celle-ci devient alors le *criterium* de toutes les institutions particulières : une institution n'est justifiée que lorsque son contraire serait destructif de la liberté extérieure. Aussi Kant n'admet-il que comme moyens pour le maintien de cette liberté toutes les institutions qui, réellement, n'en dérivent point, et dont néanmoins aucun État ne saurait se passer, telles que les finances, l'instruction publique, les lois de police, etc. Depuis Kant, le Droit naturel, déduit jusque-là logiquement, il est vrai, mais de quelqu'un des besoins réels de la nature humaine, prend le nom de Droit rationnel, comme déduit uniquement de la raison.

Mais la liberté extérieure est, dans le système de Kant, la liberté de la raison, plutôt que celle de l'homme : la raison établit avec nécessité ce qui dérive de la notion de la liberté extérieure. L'État est un impératif de la raison, et non une convention des hommes. La notion du pouvoir est contenue dans la notion de l'État ; le pouvoir est inviolable, et Kant s'indigne du jugement de la nation française sur son roi. Le droit subjectif n'est pas une faculté positive, mais une sphère indifférente entre la défense et le commandement. L'homme en soi, l'humanité a des droits aussi bien que l'individu. La raison réclame la peine, non comme moyen de sûreté et de défense, mais comme redressement d'une inconséquence logique par le talion.

La raison domine l'homme individuel, qui est relégué dans le monde phénoménal, avec son libre arbitre, que Kant distingue si soigneusement de la liberté véritable. Mais il n'est point mé-

connu, et Kant lui réserve une part, quoique assez arbitraire, dans son système. Ce dualisme inconséquent, dont les deux termes sont tenus, jusqu'à un certain point, en équilibre, appelait une solution scientifique, en même temps que l'exaltation de la liberté individuelle poussait au système de Fichte.

SYSTÈME DE FICHTE.

Le rationalisme entre dans une phase nouvelle de son développement. Pour Fichte la raison n'est plus l'ensemble des formes de la pensée, mais l'être pensant, le *moi*, la conscience de soi-même. Tout le reste, les choses extérieures aussi bien que les formes de la pensée, n'existent point par elles-mêmes, mais uniquement pour *moi*, comme conceptions. La loi nécessaire du *moi* est de s'opposer à lui-même, comme sujet, un objet, le *non-moi*; ou plutôt, la notion même du *moi* contient primitivement le *non-moi*; le *non-moi* n'est encore que le *moi* s'opposant à lui-même dans l'identité de la conscience. Si le *moi* réel ou l'objet précède, c'est connaître; si le *moi* idéal ou le sujet, c'est agir. La connaissance est nécessaire, l'action est libre. Telles sont les bases de l'idéalisme subjectif de Fichte.

Il s'ensuit qu'il ne suffit plus ici de déduire un ensemble de règles rationnelles servant de loi aux faits extérieurs : ces faits eux-mêmes, tels qu'ils apparaissent dans la conscience de l'homme, doivent être déduits de la notion du *moi*, ou posés par lui dans un seul acte identique.

Il s'ensuit encore que la méthode admise par l'école de Wolf, par les docteurs du Droit naturel et par Kant même, est repoussée par le système de Fichte. Plus de syllogisme, plus de conclusion tirée de deux prémisses hétérogènes, la règle rationnelle comme majeure et une donnée quelconque comme mineure, mais une production indivisible de la pensée active. La loi morale est la liberté même; le devoir est le besoin de spontanéité absolue.

Le système de Fichte répond donc au motif intime du rationalisme, puisque l'homme est affranchi de toute dépendance du

monde extérieur, par la négation de ce dernier. Il satisfait en même temps à l'unité scientifique, puisqu'il fait tout dériver d'un principe unique, la raison ou le *moi*. Mais par cela même il détruit de nouveau son propre ouvrage : l'homme n'obéit, il est vrai, qu'aux lois de sa nature; mais ces lois elles-mêmes sont nécessaires, et elles enchaînent l'essor qu'allait prendre sa liberté. Par là Fichte reste dans les conditions générales du rationalisme, et se rapproche même de Spinoza, malgré l'opposition constante qu'offrent dans tous leurs résultats les deux formes du rationalisme, dont ils sont les représentants extrêmes.

Mais le *moi* de Fichte, c'est le *moi* individuel; et tout partisan rigoureux de sa philosophie devrait se tenir pour le centre et la cause de l'univers. La coexistence de plusieurs *moi* est impossible, ou du moins il ne pourrait y avoir aucun contact entre eux, puisque le *non-moi* n'est qu'une conception du *moi*, sans existence indépendante de lui. Fichte ne s'avoue pas lui-même cette conséquence de sa doctrine, car elle mène à la démence; mais la preuve que c'est bien le *moi* individuel, et non le *moi* universel ou Dieu, qu'il entend, est d'abord, que cette substitution de termes a seule produit le système postérieur de Schelling; elle se trouve ensuite dans sa théorie juridique tout entière.

THÉORIE DU DROIT, SUIVANT FICHTE.

Par Kant, le Droit naturel est complété comme théorie rationaliste; par Fichte, comme théorie subjective. La liberté juridique ne dérive plus de la raison pratique, mais de l'existence réelle du *moi*. Elle n'est plus la notion de l'égalité de tous, mais la liberté primitive de l'individu. Elle n'est point une injonction, mais un fait : le *moi* réel se pose comme libre, et ne se connaît que comme tel; la liberté est une nécessité philosophique, et non morale. Cette liberté primitivement illimitée de l'individu est le fondement de la théorie du droit suivant Fichte.

Le *moi* réel pose le *non-moi*; s'il pose d'autres êtres raisonnables, il ne peut les concevoir que doués pareillement d'une

liberté primitive et illimitée. Il obtient d'eux la reconnaissance de sa liberté en la modérant, en reconnaissant la leur. La réciprocité des droits, voilà la loi juridique.

Fichte a donc nettement séparé la morale et le droit; le premier il a pu leur donner des principes distincts sans inconséquence. D'une même loi, d'une même notion, on ne peut tirer des conséquences contraires; mais le *moi*, l'existence vivante, peut, par sa nature même et sans inconséquence, manifester son activité de manières diverses. L'impulsion du *moi* vers le devoir fonde la morale; la puissance actuelle de sa liberté fonde le droit. La morale dit : Aime le devoir pour le devoir; le droit dit : Aime-toi par-dessus toutes choses et les autres pour toi-même.

Mais voici une autre conséquence de ce système. L'impulsion du devoir oblige; mais la liberté ne peut se restreindre que librement : toute limitation extérieure l'anéantit. Le droit primitif, le droit naturel, c'est la puissance illimitée. La réciprocité des droits n'a donc rien d'obligatoire : elle est un conseil, une règle de conduite pour le *moi* libre, dans le cas où il veut être conséquent. La loi juridique n'est point proprement pratique, mais technique. La propriété, la famille, tous les droits sur quoi que ce soit, n'existent que par convention. L'État lui-même, son existence aussi bien que son organisation, dépendent d'un contrat. C'est un problème à résoudre pour arriver d'une manière conséquente à la protection de la liberté. Si l'individu peut être contraint à entrer dans la société, c'est parce que la force réunie des associés triomphe de la sienne.

La loi juridique dépend du bon plaisir de l'homme; mais elle n'existe aussi que pour l'homme. Il n'y a plus ici, comme dans Kant, de droits de l'humanité, de l'homme en soi, de la raison : il n'y a que l'individu, la personne, qui puissent avoir des droits. Car le principe du droit c'est la liberté indéfinie du *moi* individuel.

Ainsi bien des difficultés, bien des inconséquences des systèmes précédents sont évitées : mais en revanche le droit a cessé d'être véritablement un droit; il n'est plus qu'un fait. La coercition est expliquée par la puissance réelle du *moi*; mais en revanche elle est

destituée de toute sanction morale. L'État même ne la lui donne point, car l'État dépend d'un contrat, et ce contrat, de ma convention.

Mais, même comme simple fait, la réciprocité des droits est une inconséquence dans le système de Fichte. Si la liberté illimitée de l'individu est le principe, la loi juridique peut bien conseiller à l'individu de se modérer, de se restreindre par prudence, tant qu'il est faible; mais elle doit ajouter aussitôt ce conseil plus direct et plus essentiel : Fais que ta liberté, qui est primitivement illimitée, et à laquelle ton *moi* n'oppose la liberté des autres que pour acquérir la conscience de la sienne propre, soit en effet une liberté illimitée par son triomphe sur celle des autres. Sous ce rapport la pratique a été plus conséquente que la spéculation. Il y a longtemps qu'on a remarqué le parallélisme de la philosophie allemande avec les périodes de la révolution française. Le principe de l'égale liberté de tous, proclamé par Kant, a présidé à la première période, qui aboutit à la république. Le système de Fichte semble avoir présidé à la seconde, qui aboutit à Napoléon.

4. JUGEMENT DU DROIT NATUREL.

Sous le rapport de la méthode, le rationalisme n'a atteint son complément que dans Hegel; mais le Droit naturel peut être considéré comme clos avec Fichte, parce que le besoin de liberté, mobile secret de la philosophie abstraite, a trouvé en lui toute la satisfaction qu'il pouvait obtenir. Dans les systèmes suivants de Schelling et de Hegel la philosophie abstraite continue; mais il y a réaction évidente contre le motif originaire de l'abstraction.

CRITIQUE LOGIQUE OU NÉGATIVE.

Il est aisé d'affirmer *in abstracto* que tout provient d'une loi unique et nécessaire; que celle-ci (qui est Dieu) renferme en elle-même l'univers en vertu de sa nature même; que partant rien n'a pu être que ce qui est, et que ce qui est a dû être nécessairement. Cette solution semble même de prime abord la plus simple, et peu

de gens s'avisent, en l'admettant, de vérifier comment il est possible de tout ramener à cette loi nécessaire, de tout expliquer par elle. Et pourtant celui qui l'aurait découverte saurait tout *à priori*, l'avenir même lui serait dévoilé, car il n'y aurait partout pour lui que les corollaires nécessaires d'un principe nécessaire. Eh bien ! le rationalisme s'est développé sous toutes les formes, il a eu d'illustres représentants ; mais cette précieuse découverte n'a point été faite. Spinoza s'est dispensé de l'entreprendre ; Fichte, Schelling, Hegel, y ont échoué ; Kant en a désespéré. C'est qu'en effet elle est impossible ; il implique de poser un tel problème.

La science ne saurait renoncer à l'unité, mais la variété est, d'autre part, un fait incontestable, et qu'il s'agit d'expliquer. Comment cette variété se concilie-t-elle avec l'unité rationnelle ? Spinoza, Fichte, Hegel, déduisent la variété de l'unité même ; Kant et l'école qui l'a précédé, admettent une matière multiple, par l'effet de laquelle la raison une et simple se manifeste diversément. Or, la première explication renferme une pétition de principe, la seconde une conclusion illégitime.

Un principe unique et simple, procédant toujours suivant une seule et même loi, produira éternellement le même, jamais le multiple. Si donc Spinoza reconnaît à sa substance absolue des affections diverses ; si Fichte déduit du *moi* le *non-moi*, qui est tantôt une plante et tantôt un animal, tantôt un homme et tantôt un autre, il faut que la substance absolue et le *moi* aient été eux-mêmes des notions complexes, et alors l'unité rationnelle du principe n'existait point.

D'un autre côté la raison et la matière sont des notions hétérogènes, qui se rapprochent sans se combiner. La matière est variée, mais la loi logique qui s'y applique ne se diversifie point : elle reste simple et une, et cette unité de la pensée ne ramène pas davantage à l'unité la variété de la matière.

Kant avait senti profondément cette impuissance de la raison : sans la matière point de variété ; hors de la raison point d'unité ; et entre la raison et la matière nulle combinaison possible. Aussi

Kant renonce-t-il à expliquer l'univers par la raison théorétique ; s'il s'adresse à la raison pratique, c'est par une inconséquence déjà signalée plus haut ; et encore ne peut-il admettre la variété que dans le monde phénoménal, dont l'existence est inexpliquée dans son système.

Les mêmes difficultés se retrouvent dans la théorie spéciale du Droit naturel. Est-il légitime de déduire, avec Fichte, de la notion vide et simple du *moi* toutes les relations diverses auxquelles la loi juridique s'applique ? Le *moi* suppose le *non-moi* ; mais de cette notion abstraite du *non-moi* il y a loin à l'existence précise des autres hommes. Il faut que le *moi* puisse entrer en communication avec le *non-moi* ; mais de la notion abstraite d'un moyen, d'un organe quelconque, propre à établir cette communication, il y a loin encore à la constitution précise du corps humain, avec ses membres, ses fonctions, ses besoins divers, tels que l'observation nous les fait connaître. En un mot, entre l'abstrait et le concret il y a un abîme infranchissable, que Fichte a constamment méconnu. Les docteurs du Droit naturel et Kant, au contraire, ne déduisent de leur principe rationnel que les prescriptions morales et juridiques, et les appliquent, par voie de syllogisme, aux faits moralement indifférents que l'expérience suggère : mais ils font constamment de ces prescriptions une application inégale. La loi morale de Kant est la généralité et la nécessité, c'est-à-dire une conduite conséquente. Mais la conséquence est possible dans l'immoralité comme dans le bien : pourquoi Kant ne la cherche-t-il que dans le bien ? La loi juridique est l'égale liberté de tous : il en déduit entre autres la monogamie, parce que la pluralité des femmes ferait de celles-ci de purs moyens, des esclaves ; mais pourquoi ne fait-il pas le même raisonnement pour exclure la pluralité des domestiques ? C'est que la nature des choses y répugne ; c'est que, par une pétition de principe perpétuelle, le rationalisme emprunte tacitement à la réalité, qu'il devrait ignorer en vertu de sa méthode, des faits, au moyen desquels il développe, modifie et corrige son principe ; c'est qu'après avoir proclamé qu'il n'y a de vrai que ce qui est nécessaire, de nécessaire que ce dont

le contraire serait absurde, la philosophie abstraite donne toute chose, dès qu'elle n'est pas absurde elle-même, pour vraie et pour nécessaire.

Le nerf du rationalisme est dans cet axiome de Spinoza, que, la cause étant donnée, l'effet s'ensuit fatalement. Dès lors toute production est nécessaire; il n'y a d'autre méthode que la déduction analytique, et l'analyse d'un principe simple exclut éternellement la variété, la multiplicité; si donc la multiplicité existe, et si l'unité est la condition irrémissible de la science, il faudra admettre un autre principe que les formes abstraites et inactives de la raison. Il faudra n'employer celles-ci que comme *criterium* négatif, afin d'exclure l'absurde; l'instrument positif de la vérité sera l'ensemble des facultés actives de notre intelligence, et le vrai aura sa réalité objective : pour le connaître, il faudra le chercher, non dans l'intelligence, mais par elle.

Il y a plus : non-seulement la philosophie abstraite échoue dans son explication de l'univers, mais son principe ne saurait donner aucune certitude. Kant rejette la preuve ontologique de l'existence de Dieu, parce que la notion d'être absolu ne renferme pas nécessairement l'existence réelle et actuelle de cet être. En cela Kant fait abstraction de l'existence réelle du sujet pensant, où l'on pourrait voir une garantie de l'existence de l'être : Dieu est, aussi vrai que je suis. Mais c'est là une bien vaine assurance dans la bouche d'un homme mortel, d'un être contingent, qui n'est pas sûr d'exister l'instant après celui où il parle.

Le Droit naturel, déduit de la philosophie abstraite, ne peut donner qu'une certitude subordonnée à l'existence temporaire d'une créature contingente; par sa méthode, il est incapable de concilier les conditions indispensables de l'unité et de la variété; enfin il aboutit, ainsi que cela a été développé plus haut, à des conséquences nécessairement contradictoires. En partant avec Kant de la loi rationnelle, on établit le despotisme logique; en partant avec Fichte de la liberté réelle de l'individu, on organise l'anarchie et légitime l'usurpation. Aussi les docteurs du Droit naturel entremêlent-ils, sans s'en rendre compte, ces deux principes, et le

plus précis, le plus rigoureux entre tous, Feuerbach, jurisconsulte et philosophe à la fois, reconnaît qu'ils sont également réclamés par la science. Or, comment les concilier? Feuerbach confesse que c'est impossible : il faut bien qu'ils dérivent l'un et l'autre de la raison, puisque toute vérité a son fondement en elle; mais comment? on l'ignore. Étrange mystère, que le rationalisme n'est en droit d'imposer à personne, et qu'il ne peut admettre lui-même sans se détruire.

CRITIQUE RÉELLE OU POSITIVE.

La philosophie abstraite est réfutée par sa propre méthode; le Droit naturel est réduit à l'absurde. Après cette critique purement négative, il convient d'examiner aussi quels sont les effets positifs de cette théorie sur la vie, ses résultats pour la satisfaction des besoins réels de l'humanité.

L'impulsion du devoir est quelque chose d'essentiellement différent de la connaissance du vrai. Le rationalisme méconnaît cette différence : la justesse logique est substituée à la justice, au bien; l'immoralité n'est qu'une inconséquence. Bien plus, la nécessité logique détruit la liberté humaine, et avec elle l'autorité de la conscience, la possibilité du devoir, la différence du bien et du mal.

La vertu toute négative du rationalisme consiste à ne point violer la loi, à ne pas commettre une inconséquence. Ou il y a transgression, ou il n'y en a point; la loi ne peut être observée plus ou moins; si elle l'est moins, elle ne l'est pas. Mais la charité, mais la foi, mais toutes les vertus positives, que le rationalisme réprouve ou dessèche, sont au contraire des énergies spontanées, inépuisables, susceptibles de degrés infinis et d'une progression illimitée.

Ce caractère purement négatif se retrouve dans le Droit naturel comme dans la morale du rationalisme. Ce prétendu Droit normal n'est point un idéal, un type de perfection, une législation modèle, mais ce dernier terme de l'abstraction, qu'on ne saurait plus éliminer sans détruire la notion même du droit. Cette notion exclut ce qui est absolument destructif du droit; mais elle n'ex-

clut pas moins toutes les institutions diverses et fécondes que les législations positives, la plus imparfaite comme la plus sublime, contiennent au delà des dernières limites de l'abstraction. Celles-ci sont éternellement les mêmes, et le Droit naturel n'est susceptible d'aucun progrès. La plus haute conception du droit rationnel de Kant, c'est la paix perpétuelle, autrement dit, la négation de la guerre, la négation de la destruction.

Si le Droit naturel a été néanmoins embrassé avec ardeur par tant de hautes intelligences, s'il a excité un si vif enthousiasme parmi les masses, c'est qu'il promettait satisfaction, tout en faussant leur nature, à deux grands besoins de l'homme, la liberté et l'égalité.

Le Droit naturel n'arrive à l'égalité absolue que parce que la liberté qu'il réclame également pour tous, est une liberté purement négative, le droit de n'être point esclave, de n'être pas un pur moyen pour autrui. Mais la liberté que Dieu a destinée à l'homme est une faculté positive, riche, variée dans ses formes, indéfinie dans ses progrès : elle est susceptible de plus ou de moins. L'égalité finale des hommes est dans la destination commune que Dieu nous a donnée : tous nous sommes créés à l'image de Dieu, tous nous sommes appelés à devenir parfaits comme le père céleste est parfait. En même temps l'inégalité temporaire est justifiée, non dans toutes les formes qu'elle a affectées dans l'histoire, mais en thèse générale, par l'imperfection de la condition actuelle des hommes, de l'humanité comme des individus. Enfin, l'égalité du Droit naturel tend à niveler les sommités ; l'égalité véritable tend à élever les classes inférieures.

A ces résultats pratiques du Droit naturel, comme théorie rationaliste, il faut ajouter ceux du point de vue subjectif. La liberté de l'individu, le droit de l'individu, voilà le point de départ : tout principe supérieur est proscrit. L'harmonie et la dignité de l'organisation sociale sont sacrifiées. Les crimes qui ébranlent les bases même de la société, mais ne portent atteinte à aucun droit individuel, sont absous. La sainteté du mariage est profanée. Les restrictions au droit de propriété, même pour les choses que la

nature a destinées à l'usage d'une suite de générations, comme les forêts, semblent une tyrannie. Les nations sont des agglomérations fortuites, des associations arbitraires, subordonnées à la volonté des individus. La souveraineté du peuple se substitue à la souveraineté de la nation en corps. Le pouvoir n'est légitime que par le consentement. « La loi de la pluralité des suffrages est elle-même un établissement de convention, et suppose au moins une fois l'unanimité. »¹

Est-ce à dire que le rationalisme n'a produit aucun bien, qu'il ne renferme aucune étincelle de vérité? Loin de là : l'abstraction a son motif légitime; elle a affranchi l'homme des forces inintelligentes de la nature. L'homme a toujours eu le sentiment de son existence dépendante, créée, finie; mais il ne pouvait voir l'infini, le Créateur, dans ce tout complexe et inerte, qui est l'univers : l'unité et la personnalité lui manquent. Spinoza cherche l'unité dans la raison inactive et impersonnelle, qu'il trouve en lui-même, mais qu'il révère comme un être supérieur. Depuis Spinoza jusqu'à Fichte la marche régulière de la philosophie a conduit à cette conséquence, désormais acquise à la science, que la personnalité, la conscience de soi, la causalité véritablement active, peuvent seules servir de principe. Il ne reste donc plus qu'à reconnaître le Dieu personnel au-dessus de la personnalité humaine.

L'abstraction a de même affranchi l'homme de l'empire des forces inintelligentes de la société. L'homme ne sert plus d'instrument à la cité : c'est son bonheur, c'est sa liberté qui sont le but. La constitution la plus parfaite, l'organisation la plus harmonieuse de l'État n'ont de valeur qu'autant qu'elles sont mises en mouvement par le concours libre et intelligent de la personnalité humaine. La qualité d'homme, la dignité humaine, l'humanité dans l'acception la plus pure et la plus élevée du mot, précèdent et dominent les formes plus ou moins étroites des sociétés civiles ou religieuses, des classes et des conditions dans chaque société particulière. En vain la réaction provoquée par les excès qui accompagnèrent ces précieuses conquêtes, porte-t-elle

¹ Contrat social, chap. III.

quelques-uns à faire de nouveau l'apologie de la servitude au nom de l'histoire, du fanatisme au nom de la religion. Elle est impuissante contre ce qu'il y a d'éternellement vrai dans les tendances aujourd'hui si décriées par les uns, si dénaturées par les autres, du libéralisme. Seulement au-dessus de la liberté et de la personnalité de l'homme, il y a une personnalité plus haute, dont la volonté est sa loi.

III. *Théories pragmatiques.*

1. LA POLITIQUE MODERNE :

MACHIAVEL ET MONTESQUIEU.

Chez les modernes, le Droit naturel et la politique sont des sciences non-seulement distinctes, mais complètement séparées. Le Droit naturel ne tient aucun compte des faits et des moyens d'exécution; les politiques, au contraire, n'étudient que ces derniers, et se soucient médiocrement du but pour lequel l'éthique autorise ou réclame leur emploi. Le Droit naturel dérive de la raison; la politique, de l'observation; et le rationalisme fait de ces deux sources de nos connaissances des principes totalement étrangers et même opposés l'un à l'autre.

Néanmoins la politique moderne offre plus d'un trait de ressemblance avec le Droit naturel. Et d'abord le mobile secret des sociétés modernes y fait prédominer le point de vue subjectif: de là le choix arbitraire du but qu'elle se propose. Aristote, dans sa Politique, observe les faits pour découvrir les fins de la nature; les politiques modernes observent aussi les faits, mais pour découvrir les moyens d'atteindre leurs propres fins. La politique d'Aristote est téléologique, celle des modernes pragmatique. Ainsi Machiavel a systématisé la politique italienne de son temps: ce qui le mène à ses fins lui semble légitime. Une seule chose le préoccupe: dans ses Discours, les moyens quelconques de maintenir la constitution républicaine; dans son Livre du Prince, les moyens quelconques de rester le maître. Les sentiments d'honneur

empreints dans son propre caractère et dans celui de sa nation, ont préservé Montesquieu d'un tel excès. Mais dans l'Esprit des lois aussi, tout ce qui a sa fin en soi-même, l'honneur, la vertu, la religion, n'est considéré que comme moyen de la conservation de telle ou telle forme de gouvernement.

Montesquieu, par l'universalité comme par la sagesse, la modération de son génie, brille au premier rang des écrivains politiques. Suivant lui, le but général de tout État, de toute constitution, c'est la force et la sûreté du gouvernement. Il admet en outre que chaque État peut se proposer, selon ses ressources et les circonstances où il est placé, une fin particulière. La fin la plus sublime est, à ses yeux, la liberté politique, qu'il croit réalisée par la constitution anglaise. Mais cette liberté est purement négative, comme la liberté des docteurs du Droit naturel : elle consiste dans l'impuissance du gouvernement de nuire aux citoyens; elle est obtenue par l'équilibre des pouvoirs, c'est-à-dire par une action purement mécanique, fatale dans ses effets, comme la loi logique, qui fonde le Droit naturel, est nécessaire dans ses conséquences. Montesquieu avait trop d'esprit pour se figurer qu'une forme de gouvernement quelconque pût se mouvoir et se maintenir entièrement par elle-même; mais le système devait arriver à ses conséquences extrêmes : de là l'équilibre européen et le mécanisme gouvernemental.

La valeur négative des formes constitutionnelles est incontestable. Mais il y a loin de la juste confiance de l'homme qui a pris toutes les précautions qu'il est possible de prendre sans paralyser l'activité humaine, à la circonspection peureuse de celui qui ne risque rien s'il n'est assuré contre toutes les chances. Un siècle religieux supplée à l'insuffisance des formes par les garanties morales qu'il trouve dans les sentiments d'honneur, dans la vertu, dans la crainte de Dieu; il y supplée encore par sa confiance dans la conduite de la Providence sur les destinées humaines. Mais le politique obligé de tout calculer, de tout assurer, ne peut renoncer à l'emploi d'aucun moyen quel qu'il soit, sans compromettre l'existence et la sûreté de l'État. Ainsi s'explique

Machiavel. Le machiavélisme, en politique, et le spinozisme, en philosophie, sont la première manifestation, avec ses conséquences extrêmes, d'une même aberration de l'esprit humain isolé de Dieu et réduit à lui-même.

Dans ces derniers temps, Hugo a fait faire un pas de plus aux théories pragmatiques. Dans sa *Philosophie du Droit positif* il recherche, non les effets que produisent les institutions et les lois comme moyens pour une fin donnée, mais les effets quelconques de chaque institution, de chaque loi. Ici se présente donc la question de savoir, si l'effet produit par elles influe sur leur justice; autrement dit, si la considération de l'utilité rentre dans l'éthique.

2. RAPPORT DU JUSTE ET DE L'UTILE.

Ce qui m'est utile, ce qui sert mes fins, est juste, est légitime: telle est l'aberration extrême du point de vue pragmatique; car il faut, avant tout, que la fin soit bonne en elle-même. Mais fût-elle excellente, il ne s'ensuit pas encore que tout moyen propre à l'atteindre soit légitime; il ne s'ensuit pas que négliger l'emploi de ce moyen soit un acte répréhensible, ni qu'un acte légitime en lui-même devienne condamnable, lorsqu'il produit des effets nuisibles.

Le Droit naturel et la morale rationaliste ne tiennent aucun compte des effets, parce que la philosophie abstraite repose exclusivement sur la catégorie du principe et de la conséquence, et méconnaît celle de la fin et du moyen. Un but, une fin, et un moyen pour l'atteindre, supposent l'intention, la résolution d'une personne, soit l'homme, soit Dieu; une fin peut être obtenue par des moyens divers, entre lesquels un choix est possible; le moyen, enfin, a une valeur relative à la fin, mais il a aussi sa valeur propre et indépendante. Le principe et la conséquence sont au contraire dans un rapport fatal, nécessaire, et la consé-

quence n'est rien sans son principe, elle n'est que ce même principe énoncé d'une manière différente.¹

Mais cette théorie abstraite mène à un rigorisme puérile. Dans une élection le plus digne n'a point de chances : faut-il néanmoins voter pour lui, ou reporter ma voix sur le plus digne après lui ? Ce dernier parti est seul raisonnable. Donc l'effet, le résultat, doit peser dans la balance. Donc la fin légitime les moyens. Ainsi d'un extrême on s'est jeté dans l'autre.

Entré ces deux théories exclusives, d'autres ont tenté d'établir une hiérarchie des droits et des devoirs subordonnés les uns aux autres. Ainsi, dit-on, la vie des hommes passe avant la propriété, la chose publique avant les particuliers. Mais la conscience générale de l'humanité est peu satisfaite par cet expédient. Il est bien de prendre une barque, contre le gré du propriétaire, pour sauver un homme qui périt dans les flots ; il est criminel de voler du pain pour nourrir un malheureux mourant de faim. On admire Timoléon, et l'on abhorre la morale des Jésuites. L'on est ainsi entraîné dans des distinctions si déliées, dans une casuistique si subtile, que toute règle un peu générale devient impossible. Aux règles abstraites, plus ou moins générales, il faut donc substituer l'injonction positive, concrète, d'un acte précis et en quelque sorte individuel.

Cette injonction concrète et précise se conçoit dès qu'elle est dictée par une conscience vivante, comme celle de l'homme. Pour l'élever en même temps au-dessus de l'arbitraire des convictions subjectives, pour lui donner la généralité et l'objectivité, il n'y a plus qu'à substituer à la conscience de l'homme la volonté de Dieu.

En théorie, l'utilité et la justice doivent concourir et s'accorder dans tout acte : il faut qu'il soit bien en soi et utile dans cet enchaînement de causes et d'effets au moyen duquel la Providence conduit les hommes à leur destination. Dans l'application, cet accord idéal n'existe pas toujours ; des dissonances sont quel-

¹ Hegel a totalement méconnu le vrai rapport du moyen à la fin, et l'a identifié avec celui du principe et de la conséquence. Droit naturel, p. 144.

quefois inévitables. L'homme individuel doit alors, comme en toutes choses, suivre sa conviction : que si elle est erronée, son choix est excusé, mais non justifié par la sincérité et la pureté de ses intentions. L'opinion publique, la conscience générale des contemporains n'est même pas toujours l'organe définitif de la justice objective : celle-ci réserve souvent à la postérité le jugement des actions humaines.

3. ORIGINE DU DROIT POSITIF.

Les docteurs du Droit naturel et les politiques modernes s'accordent dans leur explication de l'origine du Droit positif. A les en croire, tout, dans la législation comme dans l'ensemble des événements historiques, procède de la volonté arbitraire de l'homme. Les législateurs des Juifs, de la Grèce et de Rome, ne sont pas seulement des sages, supérieurs à leur siècle, mais indépendants de lui ; libres, ou peu s'en faut, des préjugés de leur nation, et obligés seulement de les ménager dans leurs lois. Montesquieu lui-même, qui a si admirablement observé les effets des lois dans l'histoire, n'a pu s'élever aux véritables causes de leur établissement.

Montesquieu, il est vrai, insiste beaucoup sur l'influence du caractère national. Mais c'est là une remarque sans conséquence. Ce que Montesquieu appelle le caractère national, n'est que la réunion de quelques traits plus ou moins saillans dans le tempérament ou la tournure d'esprit des individus d'une même nation ; c'est, chez les Français, la gaité et la sociabilité ; chez les Grecs, le sel attique des uns, le laconisme des autres. C'est le caractère des individus isolés d'une nation, né de mille influences diverses et plus ou moins accidentelles, le climat, les lois positives, les exemples, les mœurs, les usages, la religion. Le véritable caractère national, au contraire, le caractère de la nation en corps, est dans sa conscience commune, dans sa tendance générale vers un but déterminé, comme la beauté idéale et l'organisation harmonique de la cité, chez les Grecs ; l'empire du monde, chez les

Romains; la hiérarchie des classes et des corporations, chez les nations européennes au moyen âge. En un mot, le véritable caractère d'une nation, c'est sa vocation providentielle.

Mais si l'histoire n'est que le jeu ou la lutte des volontés capricieuses des hommes, les lois aussi ont une origine arbitraire, et leur sainteté est un vain mot. Si le législateur consent à maintenir quelques lois anciennes, ce n'est point par respect pour ce qu'elles commandent; c'est de peur d'ébranler en même temps le respect qu'il voudrait obtenir pour les siennes. Mais bientôt il s'enhardit, et la législation devient une science expérimentale.

C'est contre cette explication fausse de l'origine du Droit positif, et ses conséquences pratiques, que s'est élevée, parmi les jurisconsultes allemands, l'École historique. Par elle le point de vue historique a commencé d'animer de nouveau la philosophie du Droit.

IV. *Transition aux théories historiques.*

Quand une fois il est certain que l'on a fait fausse route, on revient presque toujours sur ses pas. La philosophie abstraite avait tout rapporté à l'homme, à l'individu, à sa volonté; non-seulement elle avait rompu les liens sacrés et invisibles qui nous unissent à Dieu: de conséquence en conséquence, elle était arrivée à rompre de même ceux qui maintiennent les sociétés, la famille et l'État. Mais l'empire que la société exerce sur les individus est à la fois une nécessité morale et une puissance de fait: ici donc on ne put s'aveugler longtemps sur la fausseté des conséquences, et leurs effets funestes firent découvrir le vice du principe.

Les écrivains contre-révolutionnaires combattirent le système du Droit naturel dans un intérêt de parti; la philosophie allemande s'en dégagait dans un intérêt purement scientifique. Le principe d'une volonté objective, l'idée des organismes sociaux, distinguent les systèmes de Schelling et de Hegel des précédents. Toutefois ces causes supérieures à la volonté individuelle de l'homme ne sont point encore des causes intelligentes et libres:

de là la ressemblance de ces systèmes avec la philosophie des Grecs, dont ils se distinguent néanmoins par deux points essentiels. D'abord ils contiennent déjà le germe du point de vue historique : aussi Schelling admet-il dans son système le développement progressif des sociétés. Mais d'un autre côté, le principe objectif est toujours encore un principe abstrait, qui pose ses conséquences suivant une loi nécessaire. La liberté divine, source véritable du développement historique, inconnue à la philosophie concrète des Grecs, est formellement exclue par les systèmes qui vont nous occuper. Par là ils se rattachent au rationalisme, dont ils forment la dernière période.

1. SYSTÈME DE SCHELLING.

Le système de Schelling dérive de celui de Fichte, et ne s'explique que par lui. Le *moi* individuel est remplacé comme principe par le *moi* absolu, qui, posant le *non-moi*, apparaît comme l'identité du réel et de l'idéal, de la puissance et de la science, de la nécessité et de la liberté. Le *moi* absolu, en tant qu'objet, se multiplie, se particularise, pour produire les hommes et les choses; en tant que sujet, il reste toujours un et général : il y a donc aussi identité du général et du particulier. Le *moi* absolu n'a conscience et connaissance que dans le *moi* empirique de chaque homme : mais cette connaissance pour chaque homme est générale et nécessaire.

Dans ce système, comme dans celui de Fichte, la possibilité de nos conceptions est expliquée, puisque le sujet et l'objet sont dérivés du même principe, et partant homogènes; mais en même temps l'objet est plus qu'une simple conception, puisque, posé par le *moi* absolu et non par le *moi* individuel, il a une existence véritablement indépendante de ce dernier. Il ne s'agit plus de montrer comment le *moi* individuel forme nécessairement toute la chaîne de ses conceptions, mais comment le *moi* absolu pose nécessairement l'échelle des êtres par l'évolution des puissances, par la combinaison du réel et de l'idéal. De là, d'abord, les règnes

de la nature, et puis l'homme, et la succession des empires, les époques de l'histoire.

Mais le *moi* absolu est toujours la raison impersonnelle : comment ce principe unique et abstrait peut-il produire le changement, la diversité ? C'est que le temps et l'espace sont les conditions nécessaires, non de notre subjectivité dans nos conceptions, mais de l'absolu dans son évolution, quoique ne se trouvant point dans l'absolu comme tel. Celui-ci est toujours le même au fond de toutes les variations de l'univers ; et le devoir n'est que le retour du *moi* empirique à l'absolu. Aussi la méthode de Schelling n'est-elle point la démonstration logique au moyen du syllogisme, mais la construction au moyen de l'intuition intellectuelle : celle-ci est la faculté de reconnaître l'éternel dans le temps, le général dans le particulier, l'unité dans le multiple.

Le réel dans Spinoza, n'est qu'une conséquence, une affection de la substance : dans Fichte, il devient le principe même ; dans Schelling, la réalité du *moi* subjectif est remplacée par la réalité du *moi* absolu, et prend par là une valeur objective. De là un principe de vie qui met en mouvement tout le système. Ce n'est plus, comme dans les théories précédentes, une idée unique retournée en tous sens et exprimée dans ses applications diverses, mais à chaque pas jaillissent en abondance des idées sans cesse nouvelles. Schelling ne procède plus par analyse, mais par thèse. On voit toute chose se produire, se développer, dans une évolution régulière et continue, qui échappe aux antinomies logiques, et ne manque pas des conditions de l'art.

Mais, tant que Schelling persiste dans les voies du rationalisme, cette vie n'est qu'apparente, et le panthéisme inévitable ; car la réalité absolue dont il a fait son principe, n'a ni personnalité ni conscience d'elle-même. Dieu existe, mais il n'a conscience que dans la conscience des hommes. Il crée, mais sa création est nécessaire ; elle est moins un acte qu'un événement ; l'univers devient plutôt que Dieu ne le fait. La liberté de l'homme succombe, aussi bien que celle de Dieu, au fatalisme logique. Si, comme le rationalisme le prétend, il n'est rien que la raison hu-

maine ne puisse connaître et déduire d'elle-même, toutes choses doivent être l'effet d'une cause nécessaire : car s'il y avait choix et liberté, comment la raison pourrait-elle se prétendre infallible ?

Voilà pourquoi Schelling tend de plus en plus à s'affranchir du dernier lien qui le rattache au rationalisme, et à poser comme *moi* absolu, non plus la raison impersonnelle, mais la personnalité de Dieu. Hegel, au contraire, persistant à admettre la nécessité logique et la raison impersonnelle, est obligé de se jeter dans le rationalisme objectif, abandonné depuis Spinoza.

THÉORIE DU DROIT, SUIVANT SCHELLING.

Le système de Schelling ne doit pas être considéré comme un système clos et arrêté : il est un effort continuuel pour se dégager de son point de départ rationaliste, pour se développer librement vers le terme auquel il tend, et qui seul l'explique. Mais, bien que les écrits de Schelling sur le Droit appartiennent aux premiers temps de sa philosophie, on y voit déjà un progrès sensible. L'absolu, comme principe de l'éthique, devient la volonté générale, non la somme des volontés particulières, mais une volonté véritablement objective, qui se rapporte à la raison pratique et à l'homme en soi de Kant, comme l'absolu lui-même à la substance de Spinoza. La volonté est active de sa nature ; la raison, fixe et immobile.

Cette volonté objective, dans l'évolution des puissances, produit nécessairement des types moraux, des associations juridiques, qui sont des totalités, des corps, des organismes sociaux. Audessus des règnes de la nature, viennent, dans le monde moral, la famille, et l'État, et l'Église ; dans l'histoire, la transformation successive et régulière de chacun de ces organismes. L'État est l'organisme de la liberté, la plus haute manifestation de l'idéal dans le réel, de la vie spirituelle et libre dans une forme extérieure et nécessaire. Il est en même temps la plus haute représentation de l'identité du général et du particulier : car dans l'ordre public se réunit la foule des volontés particulières. Cette

identité est absolue dans les républiques antiques; elle est disjointe dans les États modernes, où le monarque et le peuple s'identifient par l'action des pouvoirs intermédiaires. La science du Droit s'occupe de la construction de l'État.

Toute vie consiste en des forces qui se limitent l'une l'autre : ainsi la volonté objective peut produire et produit du même jet, et le droit individuel et la loi juridique, la contrainte et la faculté. L'État reprend sa valeur objective; supérieure aux volontés humaines, et il est soumis aux conditions de l'art. Par là toute la théorie du Droit naturel est renversée, et la théorie qui le remplace se rapproche des théories des Grecs, d'autant plus que le principe de la personnalité de Dieu manque encore. La moralité publique (l'État), quoique nécessaire et sans conscience d'elle-même, est supérieure à la moralité de l'homme. Dans l'homme, la personnalité et la conscience sont des formes inférieures, que l'État dépouille pour se rapprocher de l'absolu.

De ce système de Schelling, développé dans le sens de la philosophie rationaliste, est sorti le système de Hegel. Schelling lui-même est arrivé, dans sa nouvelle philosophie, à reconnaître explicitement le principe du Dieu personnel, libre, et créateur de toutes choses, au lieu de l'absolu produisant l'univers, sans choix et sans conscience, suivant une évolution nécessaire.

2. SYSTÈME DE HEGEL.

La méthode de Hegel est essentiellement rationaliste. Suivant lui, tout le procédé philosophique étant méthodique, et partant nécessaire, ne consiste qu'à poser ce qui est déjà contenu implicitement dans une notion. Tout ce qui est doit se déduire nécessairement par ce procédé d'analyse. Dès lors le principe réaliste de Schelling dut être abandonné, sans qu'on pût retourner à l'idéalisme subjectif de Fichte, ni admettre avec Kant un monde phénoménal inexplicable à la raison. En persistant dans les voies du rationalisme, Hegel ne pouvait donc arriver qu'à l'idéalisme objectif, qui n'admet aucune réalité hors la pensée.

La raison, suivant Hegel, est la pensée pure, c'est-à-dire sans objet, si ce n'est elle-même, et la pensée substantielle, c'est-à-dire, sans sujet pensant, par opposition à la pensée actuelle. Cette pensée est inactive et impersonnelle : elle ne pense pas ; elle est la pensée. Elle est l'absolu, l'un et le tout. La logique est Dieu.

Schelling admettait une évolution nécessaire de l'absolu : il avait essayé de montrer comment l'absolu produit nécessairement la nature et l'histoire. Hegel a entrepris de montrer que la raison *est* nécessairement la nature et l'histoire. A cet effet il crée une dialectique nouvelle. Toute notion, suivant lui, est d'abord cette notion elle-même (moment abstrait) ; mais ensuite elle est aussi le contraire d'elle-même (moment dialectique) ; enfin l'unité et la vérité de ces deux premiers termes contraires, qui se neutralisent et s'annulent, se trouve dans un troisième terme, résultat nécessaire des deux premiers (moment spéculatif ou rationnel positif). Ainsi le moment dialectique de l'être est le néant ; de la pensée, la nature ; du droit ou du juste, le tort, l'injuste ou le crime, etc. Le moment spéculatif, l'unité entre le néant et l'être, est le devenir ; entre la pensée et la nature, l'homme ; entre le droit et le crime, la peine, etc. La liberté morale est le moment spéculatif entre une détermination précise et la possibilité d'en concevoir une tout autre, une toute contraire. Le troisième terme devient chaque fois le point de départ d'un nouveau mouvement dialectique, puisqu'il suppose son contraire, et par suite l'unité entre son contraire et lui.

Par là Hegel a poussé le rationalisme aux dernières limites de l'abstraction. Dans les systèmes précédents, l'unité prise pour base du système, la raison elle-même était une notion complexe ; car elle embrasse des catégories diverses (la qualité, la quantité, l'unité, la multiplicité, etc.). Hegel fait abstraction même de ces formes pures de la pensée, et réduit celle-ci à la notion la plus simple : discerner et juger, opposer et unir, autrement dit, le moment dialectique et le moment spéculatif. Tout part de ce point si abstrait et si simple, et dans tous les développements de son système, Hegel ne devient jamais infidèle à sa méthode.

Mais le vice de la méthode est d'abord dans la manière arbitraire et inconséquente dont le troisième terme est déduit des deux premiers. La nature et la pensée se réunissent et subsistent dans l'homme, comme être raisonnable et sensible; mais être et néant ne se réunissent pas dans le devenir : le néant cesse et l'être commence. De même la peine suppose, il est vrai, l'injustice, le crime, mais ne les contient point; elle les abolit, au contraire, autant qu'il est en elle. Voilà pour le moment spéculatif.

Un vice non moins grave concerne le moment dialectique. La notion d'une chose rappelle et contient, il est vrai, dans sa définition même, la notion de son contraire : mais dans la réalité la chose ne contient nullement son contraire, qu'elle repousse et exclut complètement. Puis ensuite les deux termes opposés entre eux, sont tantôt directement contraires, comme être et néant, fini et infini; tantôt simplement différents, comme la pensée et la nature. Le contraire de l'être ne saurait être que le néant; le contraire de la pensée n'est pas nécessairement la nature physique telle que l'observation nous la montre. Il est tel de fait, mais le fait ne peut rien dans un système qui prétend tout déduire *à priori*, et qui fait constamment abstraction de la réalité des choses.

Comment donc Hegel a-t-il trouvé ici le second, là le troisième terme? C'est par une usurpation évidente, par ce sophisme perpétuel du rationalisme, dévoilé plus haut, et qui consiste à faire honneur à la déduction *à priori* des résultats de l'observation, après les avoir revêtus des formules logiques.

THÉORIE DU DROIT ET PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT, SUIVANT HEGEL.

Hegel a fondu dans son système les idées et les tendances de notre époque, et il a fait illusion par là sur la véritable portée de son système. Or, il ne s'agit pas de savoir ce que ces idées et ces tendances sont en elles-mêmes, mais ce qu'elles deviennent dans l'évolution dialectique qui, suivant Hegel, les légitime en même temps qu'elle les produit.

Le Droit naturel est l'évolution immanente de la notion du droit hors d'elle-même. Mais la déduction de la notion du droit précède la science du droit, et résulte de la philosophie de l'esprit.

La logique (la raison, la pensée) est aussi son contraire (la nature, l'existence) : l'unité de ces deux termes est l'esprit. L'esprit est d'abord subjectif (dans les hommes individuels) ; son contraire est l'esprit objectif (dans les formes sociales) ; l'unité est dans l'esprit absolu (l'art, la religion et la philosophie) : car l'opposition et l'union de l'esprit des institutions, qui s'ignore lui-même, avec l'esprit des hommes individuels, qui ont conscience, est Dieu en tant qu'esprit. Tel est le sens véritable du dogme chrétien : Dieu est esprit.

Le droit a son siège dans l'esprit objectif, et plus spécialement dans la volonté. Celle-ci est un des termes de l'évolution immanente de l'esprit subjectif. La volonté est libre¹. Le monde de l'esprit, le règne de la liberté réalisé comme une seconde nature ; l'unité d'une règle substantielle, impersonnelle, et des individus qui la réalisent : voilà le droit.

Le droit a lui-même son évolution dialectique. Il est d'abord lui-même, c'est-à-dire, l'union de la règle et de l'individu ; il est ensuite son contraire, c'est-à-dire la désunion de ces deux termes ; il est enfin dans son troisième terme, l'unité et la vérité de cette union et de cette désunion : de là le Droit abstrait, la moralité et la sociabilité.²

Dans le Droit abstrait (droit privé), la volonté de l'individu est aussi la volonté de la loi (faculté juridique et contrainte). Dans la moralité, la loi exige le sacrifice de la volonté individuelle : il y a donc désunion, et dans cette désunion, la volonté impersonnelle de la loi, ou le bien, manque de réalité ; il n'est

¹ Voyez plus haut. La liberté telle que Hegel l'admet est purement imaginaire ; elle est conciliable avec la prédestination même, puisqu'une détermination réellement fatale n'exclut pas la conception de son contraire.

² Les deux derniers termes employés par Hegel, *Moralität*, *Sittlichkeit*, sont dans la langue commune exactement synonymes, et ne diffèrent que par l'étymologie latine ou allemande. Ma traduction est justifiée par le sens particulier que Hegel donne à ces deux mots, ainsi qu'on verra par ce qui suit.

plus qu'un devoir; et la volonté individuelle n'est plus aussi nécessaire. Donc la moralité est le contraire du droit : le crime l'est aussi, mais il ne l'est pas aussi complètement que la moralité!

La sociabilité embrasse la famille, la société civile et l'État. Elle est l'unité du droit et de la moralité, car les lois de la famille, de l'État, sont aussi bien mon droit que mon devoir. Elle est aussi l'unité de l'esprit subjectif et objectif : car les membres de la famille, de l'État, se reconnaissent à la fois comme individus et comme pensée impersonnelle; la volonté substantielle n'est que la totalité des individus. Comme règle, la volonté substantielle subsiste dans l'État malgré les transgressions des individus, et la volonté actuelle des individus reste libre malgré la permanence de la règle.

Le Droit abstrait est aussi son contraire, l'injustice, le crime; et l'unité des deux est dans la procédure et la peine. La sociabilité est d'abord la famille, puis son contraire, c'est-à-dire plusieurs familles, ou la société civile, et enfin l'unité de ces deux premiers termes, ou l'État. Le contraire de l'État, c'est d'autres États, d'autres peuples; leur unité est l'histoire universelle.

La logique, en tant qu'histoire, est l'esprit universel. Il est d'abord général, surhumain, exclusif de l'homme : c'est le despotisme oriental, la théocratie. L'esprit surhumain se donne son contraire dans l'esprit humain, qui apparaît, après la période de transition des Grecs, dans Rome antique. La mission de Rome est de montrer l'opposition de ces deux termes, dans le patriciat et l'esprit plébéien. Le moment spéculatif, l'unité monarchique avec la représentation multiple, l'esprit surhumain inclusif de l'homme, se trouvent dans les États modernes.

La philosophie de l'esprit se termine par l'unité de l'esprit subjectif et de l'esprit objectif dans l'esprit absolu. La pensée impersonnelle devient en même temps personnelle, parce qu'elle est connue et conçue par la personne, par l'individu. Cette unité se prépare, mais confusément encore, dans l'art et dans la religion. Elle s'achève dans la philosophie, qui est la logique se sachant elle-même, ou Dieu à sa plus haute expression.

Il est évident, d'après cela, que le Droit naturel de Hegel n'a plus aucune ressemblance avec les théories précédemment appelées de ce nom. Il n'est plus question d'une loi que l'homme, que l'individu doit s'efforcer d'accomplir. Tout se produit inévitablement de soi-même, ou, pour mieux dire, tout est implicitement contenu dans la première notion vide de la pensée, dont il ne s'agit plus que de le déduire par les tripartitions de la dialectique. Hegel l'a proclamé assez haut lui-même : tout ce qui est rationnel est réel ; tout ce qui est réel est rationnel. C'est là, comme dans Spinoza, la conséquence inévitable du rationalisme objectif. Aussi Hegel s'efforce-t-il vainement de repousser l'accusation de panthéisme.

D'ailleurs les vices de la méthode en général se montrent d'une manière frappante dans le Droit naturel : les éléments réels, introduits par surprise dans le système, augmentent, à mesure qu'on avance, dans une progression énorme, qui n'échappe au premier abord que parce qu'ils sont déduits en grande partie logiquement des éléments antérieurement déjà empruntés à l'observation. Et néanmoins le système ne réussit pas à se rendre adéquat à la réalité. La famille, par exemple, dont une des fins est la propagation de l'espèce, n'est donnée que comme le produit combiné de l'union et de la désunion de la loi nécessaire et de la volonté individuelle, et l'on ne voit pas comment la propagation pourrait résulter de ces deux facteurs. C'est que la réalité, la vie, sont riches en relations innombrables, en rapports variés qui se croisent, et enlacent les mêmes choses dans des séries diverses, tandis qu'une systématisation arbitraire, exclusive, puérilement régulière, manque de la souplesse et de l'impartialité nécessaires pour réunir, dans une conception puissante, l'universalité des points de vue.

Enfin, chaque terme, chaque position dans ce système, ne se définit que par l'opposition et la négation de son contraire. La réalité est remplacée partout par des formules abstraites et vides. Il n'est donc pas étonnant que les hommes les plus éminents, qui cultivent les sciences positives pour elles-mêmes, et cherchent

dans chaque fait sa signification propre et sa valeur en quelque sorte individuelle, en jurisprudence Savigny, en théologie Néander, aient été l'objet d'un dénigrement dédaigneux de la part des disciples de Hegel.

Mais le mobile originaire du rationalisme, l'intérêt de la personnalité humaine et de sa liberté est complètement sacrifié dans ce système. La personnalité figure, il est vrai, dans le système de Hegel, mais elle n'est qu'un des termes fatalement contenus dans l'évolution nécessaire de la pensée impersonnelle : la personnalité n'est rien par elle-même, ni pour elle-même. De là la négation d'une immortalité individuelle; la réduction de la liberté morale à la possibilité, non de faire, mais de concevoir le contraire; l'indifférence pour la moralité des agents dans les événements de l'histoire, etc.

La philosophie de Hegel a la prétention d'être entièrement d'accord avec la doctrine chrétienne, et de donner l'explication complète de ses mystères, notamment de celui de la trinité. Mais il a fallu pour cela qu'elle donnât au dogme chrétien une signification vide et creuse, ou tout à fait arbitraire, qu'aucun chrétien, qu'aucun homme sincère même, ne reconnaîtra pour conforme au christianisme.

Toutefois les systèmes de Schelling et de Hegel ont un point de rapprochement avec le christianisme.

Celui-ci admet un être surhumain comme centre et unité de l'univers; et puis l'action, la liberté, la création; autrement dit, un principe objectif et historique.

Avec Schelling et Hegel la philosophie n'accepta plus le hasard comme la cause inconnue des phénomènes de la nature et des événements de l'histoire, ce que le rationalisme subjectif faisait au moins tacitement; elle n'adopta pas davantage l'explication pragmatique, qui attribue les événements au caprice des volontés humaines. Il n'y eut qu'un seul principe à toutes choses, principe supérieur à l'homme, dont tout vient, dont tout dépend. L'unité

fut rendue à la science; l'univers fut expliqué, non du point de vue subjectif de l'homme, mais du point de vue objectif, du point de vue de Dieu. De là l'esprit sublime qui anime la philosophie de Schelling dès sa première période, et qui n'est pas entièrement effacé dans le système de son successeur.

Il en résulta pour l'éthique cette conséquence importante, que l'homme ne chercha plus sa loi en lui, mais au-dessus de lui; et que les institutions sociales reprirent leur valeur objective, indépendante de l'arbitraire des hommes : il y eut de nouveau un véritable Droit public.

Mais Schelling, en imposant à l'absolu la loi d'une évolution nécessaire, et Hegel, en cherchant son principe dans la pensée impersonnelle, détruisirent leur propre ouvrage, et réduisirent à de vains mots l'action, la vie, la liberté, la personnalité, l'histoire. L'homme dut obéir fatalement, non plus aux injonctions d'un souverain législateur, mais aux formules de la logique. La morale et le droit ne consistèrent plus dans des actions libres et imputables, mais dans une architectonique de la sociabilité.

Le non-succès de cette tentative a marqué la dernière période du rationalisme. « Car, dit Goëthe, celui qui ne fait que goûter d'une erreur, la ménage longtemps et s'en réjouit comme d'un bien précieux; mais celui qui l'épuise jusqu'au bout, finit par la reconnaître, s'il n'est tombé en démence. »

3. RÉSULTATS GÉNÉRAUX.

PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE ET DIALECTIQUE.

Depuis Fichte la philosophie tend à devenir spéculative, et la dialectique, que Platon représente comme la science la plus haute et la plus difficile, est redevenue le fondement de la philosophie de Hegel. Ce qu'il y a de vrai dans cette double tendance de la philosophie moderne ressortira de la discussion suivante.

Nous ne trouvons dans la réalité rien d'absolument simple, rien qui ne réunisse plusieurs attributs divers; mais cette multiplicité d'attributs n'existe pas elle-même sans une unité à laquelle

elle se rapporte. Il y a plus : le simple n'est même pas concevable sans le multiple, ni le multiple sans l'unité. C'est ce que Platon établit dans le Parménide.

Nous trouvons de plus la diversité dans le temps, puisque la même chose change d'état, de qualité, d'affection, de situation; et la diversité dans l'espace, puisque la même chose peut occuper dans le même temps plusieurs portions de l'étendue. Le même homme est successivement gai ou triste, malade ou bien portant: ne devrait-on pas croire d'abord que ce sont autant d'individus tout différents? Son corps occupe à la fois les portions *a* et *b* de l'espace : comment se fait-il qu'il ne soit pas scindé par là et disjoint en deux individualités distinctes? D'un autre côté, le changement s'opère à un point de passage et de transition où un état cesse, où l'état différent ou contraire commence; et néanmoins il ne peut y avoir aucune solution de continuité, autrement, la chose qui change ne serait plus la même chose.

Il s'agit donc d'examiner : 1.^o comment une chose quelconque peut être à la fois une et multiple; 2.^o comment il peut y avoir changement, comment une chose peut avoir dans des temps ou des lieux différents des attributs qui s'excluent réciproquement, sans qu'il y ait néanmoins solution de continuité.

Il n'y a d'explication possible qu'en admettant que le sujet est autre chose que la somme de ses attributs; et qu'il reste un et toujours le même, malgré leur pluralité ou leur changement. Il faut que par lui les attributs soient unis et liés entre eux, sans néanmoins se confondre. Or, il n'y a qu'un seul sujet absolument indépendant de tous ses attributs, quels qu'ils soient: c'est le *moi*, la conscience, la personnalité. L'identité de la personne survit au changement et concilie les contraires. Ce que le *moi* ne peut devenir jamais, c'est toi, ou lui, ou cela : d'une personne à une autre, ou à une chose; il y a un abîme, il y a solution de continuité absolue. L'individualité n'est point un attribut de la personne, c'est elle-même; on la montre, mais on ne la définit point: elle est elle, c'est tout ce qu'on en saurait dire.

Si l'unité dans le multiple et dans le changement ne s'explique

que par la personnalité, comment peut-il y avoir unité dans les choses impersonnelles ? et puis, comment plusieurs personnes, qui s'excluent, peuvent-elles appartenir à ce même univers ?

La substance n'est pas l'unité de l'univers, car elle n'a de réalité que dans ses affections mêmes ; en dehors de celles-ci, elle n'est qu'une notion vide et abstraite, qui exclut la multiplicité et le changement. L'unité de l'univers ne saurait donc être que dans le Dieu personnel : sa volonté libre a créé toutes choses, et l'identité de son intention créatrice donne aux choses impersonnelles, à un arbre, ou à un corps céleste, une unité contingente, reflet de la personnalité divine.

Le Dieu personnel est aussi le lien entre les diverses personnalités humaines. Seul il est une personne dans le sens absolu du mot : à son égard, les hommes ne sont que des attributs ; il ne leur a donné qu'une personnalité dérivée : et leur indépendance, soit de leurs propres attributs, soit de Dieu, a pour bornes la volonté divine. C'est aussi par l'intention du Créateur que l'identité de l'homme existe dès avant l'âge où il acquiert conscience de lui-même. Mais il implique de croire que Dieu lui-même n'ait pas eu éternellement conscience de lui : s'il n'avait pas conscience, il n'était point ; car il n'y a d'unité possible entre l'existence à l'état de chose et l'existence à l'état de personne, que par l'intention d'une personnalité supérieure.

Toutefois la difficulté n'est point résolue, elle n'est qu'éloignée.

La notion abstraite de substance est parfaitement simple ; mais si la personnalité de Dieu est l'unité de l'univers, elle est elle-même multiple, complexe : on y trouve l'être, la science, la puissance, etc. Il faut donc rechercher en quoi consiste véritablement l'unité.

Pour qu'il y ait unité entre plusieurs choses, il faut qu'il y ait dans chacune d'elles, prise isolément, quelque chose qui se trouve également dans toutes les autres ; ainsi la notion d'animal se trouve dans le cheval, le lion, etc. ; la notion d'être en toutes choses : de là leur unité. Un tas, au contraire, n'est point une unité, parce que sa notion ne se trouve point contenue dans chacune des

pierres ou autres choses isolées dont la réunion le compose : il est une collection fortuite, un simple agrégat. La statue, il est vrai, ne se trouve pas déjà dans chacun de ses membres, ni l'arbre entier dans chacune de ses branches, de ses feuilles : la statue, l'arbre, sont néanmoins des unités, parce que l'idée de la statue ou de l'arbre, l'intention de l'artiste ou du Créateur, se retrouvent déjà tout entières dans chaque membre de la statue, dans chaque branche, chaque feuille de l'arbre.

L'unité logique n'est qu'une unité partielle, car la notion générale, qui est commune à tous les objets particuliers, n'embrasse pas chacun de ces objets dans sa totalité. Tel animal est cheval ou lion, il est bien portant ou malade : la notion générale d'animal n'est ni l'un ni l'autre. L'unité de l'arbre ou de la statue est une unité complète, puisque l'idée du tout se trouve dans chacune de ses parties; elle est une unité réelle, et non pas seulement abstraite comme la notion générale : mais elle n'est point une unité primitive et vivante, puisqu'elle n'existe que par une intention extérieure, et peut survivre dans cette intention à sa destruction même. La personnalité, au contraire, est une unité à la fois totale, intime et indivisible : elle est tout entière par la conscience dans chacun de ses attributs; si un de mes membres est malade, c'est moi qui suis malade; si mon esprit s'occupe de quelque chose, c'est moi qui m'en occupe; si ma volonté se porte vers un objet, c'est moi-même, c'est moi tout entier qui m'y porte. La personnalité est l'unité par excellence, le système véritable, l'opposé direct de la simple collectivité. Tout système dans la science, toute unité dans l'art, n'est que l'œuvre d'une personne qui les conçoit. Kant a dit avec raison que la conduite de l'homme doit être systématique; seulement elle doit l'être suivant une unité plus haute que la conséquence logique : il faut que la personnalité tout entière s'exprime dans chacun de ses actes par la présence d'esprit, l'énergie, la concentration, la conviction profonde. Il faut de même que l'État réalise, dans toute son organisation, l'idée, l'unité voulue par Dieu. Enfin, si nous cherchons un système du monde, c'est parce que Dieu est une personne.

Non-seulement le Dieu personnel est un principe d'unité, mais il est le seul possible. Si vous partez d'un principe impersonnel, ou vous n'en pouvez absolument rien déduire, ou il faut en admettre aussitôt un second, et l'unité est détruite. L'unité, dans Spinoza, est la substance; mais la loi nécessaire, suivant laquelle elle est supposée prendre des affections diverses, est une seconde et nouvelle substance, en dehors de la première, et sans lien qui l'y unisse. De même, dans Hegel, la notion vide de l'être se combine avec la loi du mouvement dialectique : le dualisme est aussi évident qu'inévitable.

Mais il reste une dernière objection à écarter : il résulte de ce qui précède, que la personnalité est une et multiple à la fois ; si cela est, cela est absurde, car la contradiction logique est flagrante.

Cette contradiction existerait en effet, si le lien, la copule entre le sujet et ses divers attributs, était une égalité totale ou partielle. Car si le sujet était égal à chacun de ses attributs, ces attributs seraient égaux entre eux, ce qui implique, puisqu'ils sont différents dans l'hypothèse. Si le sujet était égal à la somme de ses attributs, il serait une collectivité, et l'unité n'existerait plus, ce qui est aussi contre l'hypothèse. Mais il y a un tout autre rapport entre le sujet et ses attributs : ce rapport c'est l'acte.

Dans l'acte, le sujet a des attributs qui sont identiques avec lui, et qui néanmoins peuvent cesser de l'être, sans qu'il cesse lui-même d'être lui : car, sans cet acte, le sujet serait encore le même. L'acte suppose liberté, et la liberté est l'essence même de la personnalité. Tout acte est une création, et la création ne peut être conçue que comme un acte libre. Par là le sujet se donne, par sa volonté et avec conscience, des attributs qui ne sont nullement partie de son essence, qui sont quelque chose hors de lui, un produit. Ainsi le monde est hors de Dieu, non que le monde soit indépendant de Dieu, ou qu'il pût subsister si Dieu ne le voulait, et ne le produisait en quelque sorte incessamment de nouveau; mais parce que Dieu est sans être le monde, parce qu'il a produit le monde sans être contraint de le produire. Car le multiple n'est pas ici contenu logiquement dans l'unité; il est

créé par une unité réelle qui le maintient et le gouverne, par l'unité de l'acte, qui produit le système véritable. Telle est aussi l'unité que Platon s'efforce de représenter dans sa République.

Dès lors il n'y a point contradiction entre la multiplicité des attributs, et leur unité dans l'identité du sujet qui se les donne. Le bon sens du vulgaire n'en conçoit aucune : comment la science est-elle donc arrivée à l'y voir ? C'est qu'en méconnaissant le seul lien qui puisse unir les contraires, le rapport de l'acte, elle a tout réduit au rapport logique et mathématique de l'égalité totale ou partielle. C'est qu'en niant la création, l'action, la liberté, elle a fait surgir, par son hypothèse même, une contradiction, qu'elle s'étonne ensuite de trouver insoluble.¹

La faculté de l'esprit de percevoir l'acte est *l'intuition*. Elle est elle-même active et positive, et partant susceptible de degrés et d'une progression indéfinie : de là le génie, l'inspiration, la divination. Par elle, l'esprit acquiert une connaissance non discursive, mais immédiate ; non de ce qui ne pourrait pas ne pas être, mais de ce qui est. Elle n'a point l'évidence mathématique, mais la certitude de la foi.

La spéculation est, par son étymologie même, synonyme de l'intuition : la *philosophie spéculative* consiste à reconnaître l'univers comme l'acte d'un Dieu personnel. Telle est la tendance de la philosophie moderne depuis Fichte.

Mais le rationalisme avait substitué à l'intuition les formes abstraites et inactives de la pensée. Ces formes sont purement négatives et n'admettent point de degrés : elles existent dans l'intelligence ou elles n'y existent point ; il n'y a point de milieu entre la raison et la folie. Si donc toute vérité vient de ces formes et ne vient que d'elles, toute vérité est accessible et démontrable à tout homme, et rien ne saurait être vrai qui ne se déduise nécessairement d'elles. Le remède aux négations du rationalisme, la médecine de l'esprit, comme Platon l'appelle, est la *Dialectique*.

¹ Cet alinéa et le précédent contiennent des réminiscences du cours professé par Schelling à l'université de Munich.

La dialectique est l'art de la réfutation. Elle démontre que chaque notion que l'abstraction croit avoir fixée, passe irrésistiblement dans une autre, se confond avec son contraire, et partant implique elle-même contradiction. A cet effet, elle accepte l'hypothèse du rationalisme : celui-ci nie l'acte, la dialectique s'interdit, mais lui interdit en même temps rigoureusement à lui-même l'emploi de ce rapport; elle réduit tout rapport à l'égalité partielle ou totale. J'ai la notion de l'infini : cette pensée n'est pas mon acte; donc l'infini = moi ou une partie de moi. J'ai de la même manière la notion du fini : je suis donc aussi, et de la même manière, le fini. Donc l'infini = le fini.

La dialectique de Platon n'est point dirigée contre le rationalisme scientifique ou la philosophie abstraite, qui n'existait pas de son temps; mais contre l'abus pratique de l'abstraction et les contradictions inévitables d'un esprit exclusif et borné. Aussi, dans le Parménide, Platon ne démontre-t-il le passage insensible et forcé de l'unité au multiple que pour les choses réelles. C'est à Hegel qu'est due cette démonstration même pour les notions les plus abstraites. Il a établi avec évidence que toute notion appelle nécessairement et est elle-même déjà sa négation, son contraire. Il a prouvé que, dans la dialectique de Kant, les antinomies ne sont nullement résolues par la négation de la vérité objective du temps et de l'espace, parce que ces antinomies existent déjà dans la raison pure. A tout effet une cause, à toute conséquence un principe. Si la négation du temps dispense de s'expliquer sur la cause de la cause première, le cercle vicieux subsiste pour le premier principe, qui ne peut être lui-même à son tour qu'une conséquence.

Mais Hegel a fait de sa dialectique un abus étrange et déplorable. Destinée à réfuter l'erreur, il a prétendu l'employer comme instrument positif de vérité; il l'a substituée à la spéculation. Une suite de contradictions nécessaires est devenue chez lui le système de l'univers et de la philosophie. L'unité entre les termes contradictoires, il ne la trouve pas là où seulement elle peut être, dans l'identité de la personne et de ses actes, mais dans un troi-

sième terme, qui contient d'une manière quelconque les deux premiers, sans être nullement contenu en eux. Devenir, par exemple, n'est contenu ni dans l'être, ni dans le néant, quoique les notions de néant et d'être se combinent d'une certaine manière dans devenir. Le troisième terme, devenir, ne saurait donc être qu'une notion complexe, collective, et non l'unité et la vérité des deux premiers termes. Dans le système de Hegel, l'unité n'est donc pas dans le début, car il part de la dualité d'une contradiction nécessaire; elle n'est pas dans la fin, car celle-ci n'est point encore contenue dans ce qui précède.

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Une autre tendance de la philosophie dans ces derniers temps est un retour vers le christianisme. Il importe donc de préciser le rapport de la science et de la religion.

On a prétendu que la philosophie primait la religion, que celle-ci ne se comprenait pas elle-même, et ne trouvait son explication que dans la philosophie. S'il en était ainsi, il n'y aurait point d'unité possible entre la philosophie et le christianisme. Chercher à démontrer l'excellence et la nécessité du christianisme en partant d'un principe pris en dehors de lui, c'est le ruiner dans son fondement même : « Car personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, qui est Jésus-Christ. »

Si la religion ne peut accepter l'infériorité sans se détruire, il reste à voir si la priorité de la religion ne porte pas atteinte aux conditions essentielles de la science. Il n'en est rien. La parole de Dieu ne s'est pas expliquée sur toutes choses, ni toujours d'une manière également précise et détaillée. Elle est un des modes de révélation ; toute la création, la nature, l'homme, l'histoire, la complètent. Et qui voudrait lui donner sa foi, si elle ne répondait à la révélation intime qui est en nous-mêmes ?

La science n'est donc pas réduite à classer et à revêtir de formules les vérités révélées : il lui reste un grand nombre de vérités à découvrir et à constater par elle-même. L'organisation de

l'État et de l'Église, l'idée de chaque institution, de chaque relation humaine, la fin que Dieu lui a prescrite, tout cela doit être étudié et décidé par elle, et le mysticisme le plus outré pourrait seul lui contester cette mission légitime.

La science ne doit pas davantage renoncer à l'indépendance de sa méthode : point de conviction ferme et éclairée sans libre examen. Aucune tentative n'est proscrite, celle du rationalisme pas plus que toute autre; elles ne sont condamnées qu'après l'épreuve, si elles sont trouvées impuissantes et vaines. La science n'est pas la foi; elle ne doit admettre qu'après avoir trouvé dans l'harmonie des faits de l'observation et des lois de l'intelligence une raison suffisante d'admettre : heureux seulement celui qui peut conserver la foi dans le cours de cet examen désintéressé.

L'univers est une grande énigme : il n'y a qu'un mot à cette énigme, et ce mot, le christianisme le donne. Le double rôle de la philosophie chrétienne est d'éprouver et d'écarter toutes les théories diverses qui prétendent vainement à l'explication universelle, et puis de vérifier par l'application l'explication donnée par le christianisme.

Toute cette exposition critique des théories actuelles de la philosophie du Droit est elle-même chrétienne dans l'intention de l'auteur. De fait elle n'est toutefois que théiste, puisqu'elle ne repose encore que sur le dogme de la personnalité de Dieu, et non sur les autres dogmes du christianisme. Mais elle trouvera plus tard son complément légitime.



COUP D'ŒIL
SUR LES PROGRÈS DE L'INDUSTRIE
EN ALLEMAGNE, EN RUSSIE ET EN SUÈDE,
PENDANT L'ANNÉE 1836.

Nous vivons à une époque où l'esprit des masses se porte avec ardeur vers les études industrielles. Multiplier les relations commerciales, simplifier les moyens de fabrication de toute espèce de produits, et augmenter le nombre de ceux-ci, tel est le but actuel de tous les travaux, de tous les efforts de progrès. Chaque peuple a ses productions naturelles et ses talents, ainsi que son climat; c'est en suivant la route où des circonstances dominantes l'engagent, que son travail et ses capitaux lui donnent les meilleurs produits, et lui vaudront les plus riches échanges. Essayer de tout produire, c'est se condamner à fabriquer des objets qu'on peut se procurer mieux faits et à meilleur compte, en les tirant de l'étranger. C'est faire un usage peu lucratif des capitaux, qui seraient mieux employés dans d'autres genres d'industrie. Les années d'une longue paix n'ont pas été stériles pour les améliorations que réclamaient les systèmes d'économie politique; mais ce n'est pas tout d'enfanter de belles théories utilisantes, il faut encourager les efforts de ceux qui se dévouent à leur mise en pratique; c'est l'œuvre obligée des gouvernements éclairés, qui doivent propager l'instruction dans toutes les classes, garantir la liberté du travail, respecter et faire respecter tous les genres de

propriété, assurer la tranquillité intérieure en maintenant au dehors des relations harmoniques ; en cherchant à en créer de nouvelles, pour rendre plus faciles les moyens de communication ; en honorant les hommes industriels qui se distinguent par les meilleures idées de perfectionnement qu'ils proposent à la société, et dont ils assurent l'exécution.

Et ces encouragements ne doivent pas s'étendre seulement aux créations d'utilité usuelle, mais encore aux travaux d'un autre ordre, qui contribuent à la gloire du siècle qui en a vu l'accomplissement, et du peuple qui en possède l'héritage : les beaux-arts réclament une part égale de sollicitude de la part des gouvernements. Si l'industrie est le manteau des peuples, les beaux-arts ont ciselé les fleurons de leur couronne.

L'Angleterre avec ses inventions a donné à l'Europe l'exemple du progrès ; la France se couvre de canaux, de manufactures, de chemins de fer, de machines de tout genre ; l'Allemagne et les pays germaniques ne sont pas restés en arrière du grand mouvement industriel qui s'est fait sentir depuis quelques années.

L'Allemagne surtout, qui a creusé si profondément les mines aux filons d'or des plus hautes sciences, vient rivaliser avec ses voisins ; ce sera de sa part une puissante rivalité d'intelligences et d'action, et nous la suivrons pas à pas dans la route qu'elle parcourt.

Nous avons dû nous contenter aujourd'hui d'indiquer à peu près sommairement la situation des principales entreprises de travaux publics qu'elle exécute depuis une année ; ce sera notre point de départ pour signaler ensuite les progrès, les développements, et les phases nouvelles de son avenir industriel. Chaque jour voit éclore au-delà du Rhin de nombreux projets ; on pourrait même dire qu'il y existe une véritable monomanie des chemins de fer. Toutes les têtes sont préoccupées de l'influence que ces nouvelles voies de communication doivent exercer sur le commerce et l'industrie de la confédération. Ce n'est pas toutefois la seule cause d'un enthousiasme aussi général : le peuple allemand voit dans ce rapprochement des distances un moyen d'avancer la réalisation de

cette grande unité nationale vers laquelle il marche insensiblement.

C'est en Bavière que les chemins de fer obtiennent le plus de succès. Le premier, sur la route de Nuremberg à Furth, est terminé. Sur la route de Munich à Augsbourg, les travaux ont été commencés. M. d'Eichthal, banquier à Munich, a obtenu le privilège d'en établir un de Nuremberg à Augsbourg, et un autre de Munich à Saltzbourg. Le gouvernement bavarois, suivant l'exemple donné par la Saxe, a déclaré qu'à l'égard des maîtres de poste, dont le service devient superflu, on appliquera la loi d'expropriation, c'est-à-dire qu'on leur payera des dommages-intérêts pour les pertes immenses qui doivent résulter pour eux de l'établissement des chemins de fer. Il faut dire, pour expliquer cette disposition, qu'en Allemagne l'établissement d'une poste, qui réunit ordinairement les attributions de la poste aux lettres, de la poste aux chevaux et du service des diligences, occasionne aux entrepreneurs des dépenses considérables.

Le royaume de Wurtemberg n'est pas resté inactif; un essai semblable à celui de Nuremberg à Furth, a été mis à exécution de Stuttgart à Cronstadt. Le baron Cotta, qui s'est donné déjà beaucoup de mouvement pour la construction d'une route entre Mannheim et Bâle, a proposé dans la deuxième Chambre des États, d'adresser au gouvernement la demande, que l'on fasse aux frais de l'État les recherches nécessaires à la construction d'une route qui traversera le royaume dans les deux principales directions; savoir : de Heilbronn à Ulm, et d'Ulm au lac de Constance, et de préparer à cet effet une loi sur les expropriations.

Pour donner plus d'unité aux entreprises des chemins de fer en Bavière, différentes associations se sont formées à Augsbourg, Nuremberg, Landau. Une résolution plus étendue a été prise à Stuttgart. L'association wurtembergeoise, dont le centre est dans cette ville, a admis, parmi les conditions fondamentales, cette clause : que le comité central devait se mettre en relation avec les entrepreneurs des chemins de fer du duché de Bade et du royaume de Wurtemberg.

Ce qui est particulier à l'Allemagne, c'est que les communes par où les chemins de fer doivent passer, s'empressent de voter les fonds communaux, au moyen desquels elles s'inscrivent elles-mêmes au nombre des actionnaires, afin de participer aux avantages de l'entreprise.

CRIMÉE. Les ingénieurs des mines russes, après avoir travaillé à Odessa, ont terminé un puits artésien à Eupatorie en Crimée, sur les bords de la mer Noire. Ils ont rencontré à 350 pieds de profondeur une nappe d'eau, qui, après avoir monté dans les tuyaux à 40 pieds au-dessus de la mer, s'est arrêtée à 8 pieds 10 pouces au-dessous du sol. Comme le point où ce trou de sonde a été foré, est très-élevé, on s'est enfoncé à 9 pieds de profondeur avec un large puits carré, et on a conduit l'eau du puits artésien vers le bord de la mer, par un aqueduc qui a environ 120 mètres de long. Ce trou, exécuté avec la sonde à tiges, produit de 8 à 10,000 *vedros* (98,000 à 123,000 litres) par 24 heures, d'une eau excellente, et qui alimente le port de la ville. (Le *vedro* égale 30 litres français.)

Un autre sondage, entrepris non loin de Simphéropole, en Crimée, a donné des résultats aussi favorables. On a rencontré à la profondeur de 31 pieds une nappe d'eau, qui s'est élevée dans les tuyaux à 8 pieds au-dessus de la surface du sol.

L'industrie des puits artésiens a pris dans le midi de la Russie, depuis 1831, un grand essor. On creuse actuellement des puits en Bessarabie, à Simphéropol, à Kerch, et sur plusieurs points de la côte méridionale de la Crimée.

DANUBE. La communication de l'Allemagne avec la mer Noire, qui, d'après le prospectus de la Compagnie de Vienne, devait s'effectuer en dix jours, ne pourra encore se réaliser de si tôt. M. Quin, qui a fait ce voyage et qui en a publié une relation fort intéressante, a employé dix-sept jours pour se rendre de Pesth à Routchouk, à peu près à moitié chemin de Constantinople. Pendant ce trajet, le navire échoua trois fois, et l'on fut

obligé de vider la chaudière à vapeur, et de transborder les marchandises et les bagages. Cet événement, qui eut lieu au-dessous de la ville d'Argagrad, força le voyageur anglais de quitter le navire à vapeur, et de gagner Routchouk sur un bateau zantiote non ponté, pour éviter les autres obstacles qui se rencontrent plus bas dans le cours du fleuve. Ces obstacles consistent dans les hauts fonds, qui ne laissent pas quelquefois six pouces d'eau de profondeur. On espère cependant, à force de persévérance et d'argent, débarrasser le Danube des roches et des ensablements qui empêchent l'Autriche de profiter de ce magnifique débouché commercial. Mais d'après les nouvelles reçues les plus récentes, il paraît que les autorités russes mettent obstacle aux travaux vers l'embouchure du fleuve. Non-seulement elles ne veulent point permettre qu'on établisse des dépôts de charbon dans les îles qui se trouvent sur ce point, mais encore elles s'opposent à ce qu'on nettoie les bouches du Danube; sous le prétexte que, conformément à un article du traité d'Andrinople, la bouche connue sous le nom de Sulma, et la seule navigable, doit rester inoccupée sur ses deux rives.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN. Un numéro du *Mercure* de Francfort contient des détails sur les travaux du grand canal destiné à joindre le Mein et le Danube. Les travaux nécessaires pour rendre la rivière Altmühl navigable, sont commencés, et seront probablement achevés dans le courant de l'année. Un marché a été passé pour briser et porter les pierres destinées à diminuer la largeur de la rivière, et les travaux ont dû commencer avec l'hiver. Dans la vallée d'Ottmaring le canal commence à Dietfort; les travaux sont en activité, et ils doivent se continuer sur une longueur de 20,000 pieds. A Neumark 5000 pieds du canal sont à peu près terminés. Une autre portion, de 17,000 pieds de longueur, sur plusieurs points de laquelle il faut faire des tranchées de 30 pieds de profondeur, est commencée et sera achevée plus tard. A Nuremberg 500 ouvriers sont employés à creuser 45,000 pieds de canal. On a entièrement creusé celui

de Doos, sur une longueur de 200 pieds, latéralement au Pegnitz. Un marché est conclu pour une portion du canal de 27,000 pieds de longueur, entre Erlangen et Baiersdorff : les travaux sont en pleine activité. A Bamberg, on a terminé environ 8600 pieds du canal, et l'on s'occupe de planter sur les bords des arbres à fruits et de la luzerne. Les fondations à Buckhoff sont faites pour l'établissement d'une écluse. L'été de 1837 doit voir commencer un aqueduc sur le Pegnitz, entre Furth et Nuremberg. Si le canal de Nuremberg à Bamberg est achevé à cette époque, on s'occupera immédiatement à le continuer le long du cours d'eau connu sous le nom de Nonnengraben. Le changement du Nonnengraben en un canal de 5 pieds de profondeur et de 54 pieds de largeur, avec des revêtements en maçonnerie, est déjà commencé, et l'on espère qu'il sera achevé prochainement. Les travaux peuvent être pressés vivement, parce que le comité d'inspection a récemment acheté des carrières de pierres situées à peu de distance, sur les bords du Pegnitz. Quatre-vingts ouvriers sont employés à la carrière, et aussitôt que les pierres sont détachées, des bateaux, toujours prêts pour ce service, les transportent sur les points où elles sont demandées.

Cette année on doit construire des écluses dans la portion de la ligne comprise entre le Pegnitz et le Nonnengraben.

GALLICIE. L'entreprise du chemin de fer de Gallicie s'est organisée avec une rapidité qui a dépassé toutes les espérances. Le 10 mars dernier, la souscription s'élevait déjà à 18,000,000 de florins, et comme les devis ne dépassent pas 12,000,000, on a été obligé de rejeter une partie des demandes d'actions. Ce chemin de fer a dû être commencé au mois d'avril dernier. On espère que la portion de Vienne à Brunn sera construite dans l'espace de dix-huit mois. Le voyage d'un point à l'autre exige aujourd'hui 15 heures par la poste : sur le chemin de fer on le fera en 4 heures. Lorsque le chemin de fer sera terminé, on n'aura plus à craindre à Vienne la cherté des vivres, qui a été très-sensible dans ces derniers temps ; car en Gallicie le blé et les autres productions de la terre

ne coûtent que le tiers de ce qu'ils coûtent à Vienne. La totalité du chemin ne sera pas achevée avant cinq ans.

Le banquier de Sina a présenté à l'empereur le plan d'un chemin de fer de Vienne à Gonzo, au-dessous de Raab, qu'il offre de construire à ses frais, et qui passerait par Aderburg. On espère que ce projet recevra l'assentiment du souverain. Si l'on exécute ce chemin, Gonzo, possédant un bon port, et étant placé au point où le Danube commence à être rapide, deviendrait un entrepôt pour les bateaux à vapeur.

LEMBERG (Autriche). L'*Allgemeine Zeitung* annonçait, le 27 Janvier 1836, qu'on était sur le point de commencer la pose du chemin de fer de Vienne à Lemberg, sur plusieurs points et en même temps. 30,000 soldats doivent être employés à ces travaux. On s'est procuré 12,000,000 de florins, nécessaires pour couvrir les premières dépenses, en créant 12,000 actions de 1000 florins chaque. La maison Rothschild en a pris à elle seule 4000; on a créé aussi des actions de 500 florins, afin que les habitants de la Gallicie puissent prendre part à cette entreprise nationale. On parcourra la distance de Lemberg à Vienne en 20 heures. On a déjà imaginé pour le transport du bétail des wagons de forme particulière, dans lesquels il pourra se coucher.

NUREMBERG. A la dernière assemblée des actionnaires, au mois de mars dernier, on a annoncé que pendant le premier trimestre de l'année, le nombre de voyageurs transportés sur le chemin de Nuremberg à Furth, avait été de 74,000 personnes, ce qui avait produit une recette de 10,000 florins. On a trouvé, en prenant pour recette moyenne de l'année la recette minime de l'hiver, que le dividende annuel serait de 13 à 14 pour cent; aussi les actions ont-elles considérablement monté.

Du 23 juillet au 19 août dernier, c'est-à-dire en moins d'un mois, 17,392 voyageurs ont parcouru le chemin. Tout présage à l'entreprise un immense succès.

PÉTERSBOURG. On est sur le point de commencer auprès de cette ville deux chemins de fer. L'ingénieur concessionnaire de ces grands travaux est M. F. A. de Gærstner. Le chemin de fer exécuté le premier, ira de Saint-Pétersbourg à Zarskoe-Zelo et Pawlowsk. Il aura environ six lieues de longueur. Il partira du centre même de Saint-Pétersbourg, et traversera cette ville en longeant un des quais le long du canal Wéderskog, au niveau du sol. Ce quai n'est pas très-large; il n'est pas très-fréquenté, mais le chemin passe devant deux des ponts du canal, sur l'un desquels la circulation est très-active. On n'a imposé d'autres conditions aux concessionnaires, que celle d'annoncer l'arrivée des machines à l'extrémité du pont, en donnant du cor. La construction de ce chemin dans l'intérieur de la ville, sur une longueur d'environ 2000 mètres, n'oblige à démolir aucune maison. Au sortir de la ville le chemin de fer traverse le canal d'enceinte sur un pont, et de là jusqu'à Pawlowsk, il suit une direction parfaitement droite, et aboutit au milieu du parc Pawlowsk, immense et magnifique propriété, qui appartient à la famille impériale. La pente la plus forte est une pente de deux millimètres dans l'intérieur de la ville. La pente de Saint-Pétersbourg à Pawlowsk ne dépasse pas un millimètre. La concession a été accordée par l'empereur, le 2 avril 1836, à M. de Gærstner et à la compagnie qu'il a organisée, aux conditions suivantes :

L'utilité publique de l'entreprise étant reconnue, le droit d'exproprier est accordé. — La compagnie est dispensée des formalités exigées par la loi pour l'entrée en possession des terrains. Elle aura droit de s'en emparer après avoir déposé une somme équivalente au prix courant des propriétés, en attendant qu'un jury en fixe définitivement la valeur. — Les terrains de la couronne ou appartenant aux paysans de la couronne, sont donnés à la compagnie par l'empereur. La compagnie indemnise les paysans, en leur donnant d'autres terrains. Plus de la moitié des terrains nécessaires pour la construction de ce chemin, sont ainsi obtenus gratuitement par la compagnie. — L'empereur autorise la compagnie non-seulement à traverser le parc de Pawlowsk, mais en-

core à construire des maisons des deux côtés du chemin. Le parc, déjà ouvert aujourd'hui au public, mais peu fréquenté, à cause de la grande distance de la ville, deviendra de cette manière un lieu de réunion et de divertissement, à la portée des habitants de Saint-Petersbourg. — De Saint-Petersbourg à Pawlowsk le chemin traverse une grande plaine, consacrée depuis longtemps aux exercices de l'artillerie; l'empereur consent à choisir un autre emplacement pour ces exercices, et à abandonner à la compagnie le terrain aujourd'hui employé. Le chemin traverse également le bâtiment où l'on fabrique les fusées à la congrevé; l'empereur autorise la compagnie à le démolir, à condition de le reconstruire ailleurs. — La compagnie est, en outre, autorisée à introduire en Russie, francs de tous droits, tous les objets nécessaires à l'entreprise, machines locomotives, rails, wagons, etc.; pourvu toutefois que les fabricants russes ne puissent les livrer à un prix dépassant seulement de 15 pour cent les prix étrangers. — Le tarif n'est pas limité, ni pour les voyageurs ni pour les marchandises.

Le privilège exclusif pour l'exploitation de cette ligne, est accordé à la compagnie pour dix ans, c'est-à-dire que pendant dix ans aucune autre compagnie n'aura le droit d'établir un autre chemin de fer en concurrence.

La souscription de 3,000,000 de roubles (3,360,000 francs) a été couverte en une journée.

Le second chemin de fer, que l'on exécutera immédiatement après celui de Pawlowsk, s'étendra de Saint-Petersbourg à Péterhoff; il aura environ onze lieues. On ne transportera sur le chemin de Pawlowsk que des voyageurs; celui de Péterhoff sera consacré à un service simultané de voyageurs et de marchandises.

L'empereur voulait faire exécuter immédiatement le chemin de fer de Saint-Petersbourg à Moskou, long de cent soixante lieues; mais il a cédé *provisoirement* aux réclamations des nobles dont ce chemin devait traverser la propriété.

RHÉN. Il y a longtemps qu'on s'occupe de la jonction de ce grand fleuve avec le Danube. Suivant une tradition, dont nous

ne pouvons garantir le fondement, César, qui conçut la première idée de cette grande entreprise, faisait partir la jonction projetée du Rhin au Danube, du lac de Constance à Ulm, avec le dessein ultérieur d'améliorer la navigation du Rhin entre Bâle et Schaffhouse.

Aucun document, que nous sachions, ne constate d'une manière authentique ce projet, dont l'idée s'est cependant conservée dans les pays riverains du lac de Constance, et qui se rapporte assez au point de vue d'où César devait partir.

Le projet de Charlemagne, dont la capitale était alors à Aix-la-Chapelle, et la résidence la plus habituelle à Bingen, à quelques lieues de l'embouchure du Mein, consistait, à peu de chose près, dans le projet aujourd'hui entrepris par la Bavière.

Les projets de Napoléon n'ont pas tous eu le même point de départ; ils se sont tous plus ou moins ressentis de l'époque à laquelle ils ont été conçus, et ils ont toujours été dominés par les besoins de la politique de ce génie entreprenant.

Aujourd'hui deux projets occupent l'esprit public : l'un traverserait la Bavière et aboutirait à Bamberg et presque aux sources du Mein; l'autre, appuyé par le roi de Wurtemberg, partirait de Kehl, traverserait la Forêt-Noire et joindrait le Danube à Ulm. Le premier de ces deux projets paraît être le plus avancé; les 20,000 actions sont toutes souscrites; savoir : en Angleterre 7522; en Autriche, Hongrie et Italie 1166; en France, Hollande, Belgique et Suisse, 1417; en Prusse, Saxe et Brunswick, 617; en Bavière et autres villes d'Allemagne, 4278; par le gouvernement bavarois, 5000. La maison Rothschild est chargée de payer les intérêts à quatre pour cent.

SUÈDE. La Suède fait depuis longtemps de grands efforts pour établir un vaste système de navigation, qui ouvre dans toutes les directions, aux voyageurs et aux marchandises, des moyens de transport faciles et peu coûteux. Parmi les travaux de ce genre, le plus considérable est le canal de Gœtha, qui traverse la Suède dans toute sa largeur, depuis la mer du Nord, jusqu'à la Baltique, depuis Gothenbourg jusqu'à Stockholm.

Le fleuve de l'Elf-Gøtha, après s'être détaché du lac Vener, près de Venersborg, parcourt une belle vallée et va se jeter dans la mer du Nord, près de Gothenbourg. Dans tous les temps les Suédois avaient compris l'avantage qu'il y aurait à lier leurs lacs intérieurs avec cette partie de la mer du Nord qu'on appelle le Categat. Déjà Charles XII, et même son père, avaient essayé divers moyens pour rendre le fleuve navigable; mais toutes les tentatives avaient échoué contre l'insurmontable obstacle que leur présentaient les chutes et les cataractes de Trollhetten. On était alors peu avancé en hydraulique, et les ressources de la mécanique, qui ont de nos jours opéré tant de prodiges, n'étaient pas connues. Les ouvrages commencés, malgré tant de difficultés à vaincre, dans les rochers de la cataracte, témoignent plutôt de l'audace que de la science des anciens Suédois. Vers le milieu du dernier siècle on tenta pour la première fois de circonscrire la cataracte, et d'emprisonner toute la nappe d'eau qui, tombant d'une hauteur de 112 pieds (environ 34 mètres), envahissait presque la vallée entière. La chute supérieure est divisée en deux parties par une île couverte d'arbres, qu'on nomme l'île de Gall. Elle a environ 60 pieds (18 mètres) de hauteur, et la force avec laquelle la masse d'eau se brise en tombant en avait toujours interdit l'approche, jusqu'à ce que l'année dernière un ingénieur eût l'audace d'y jeter un pont-levis, qui permit aux personnes non sujettes au vertige de jouir du magnifique aspect de la cascade.

La première chute est un cours d'eau paisible, qui descend majestueusement et sans fracas; la seconde, au contraire, se précipitant avec une violence furieuse, jette au loin sur les forêts et les montagnes d'alentour une poussière humide, et se débat à travers les roches de granit, qui semblent lutter contre son irruption. La troisième s'appelle le torrent du Pilon, et ses cascates ont reçu le nom de Chutes du diable. C'est ici que le bruit est le plus fort, sans doute à cause de la profondeur du lit, et le tonnerre de cette dernière cataracte va retentir en bondissant dans les grottes des montagnes et dans les solitudes des forêts lointaines.

On commença par élever à côté de Trollhetten, pour empêcher le débordement des eaux sortant du lac Vener, une digue qui subsiste encore, et qui forme en cet endroit un grand bassin. C'est là que l'on construisit les deux premières écluses, dont l'une a 28 et l'autre 56 pieds de chute, ce qui est sans exemple. Le canal fut entièrement taillé dans le rocher. Le tunnel à travers lequel on le fit passer, débouchait au-dessus des Chutes du diable, et on voit encore son ouverture. Afin de ménager le passage de ces dernières chutes, on avait élevé une digue en pierres, on avait taillé un lit de 161 pieds dans le granit, et déjà l'ouvrage était terminé jusqu'aux gonds des portes des écluses, lorsque les eaux, soulevées par une crue subite, emportèrent la digue de retenue, sur laquelle le roi était monté peu de temps auparavant, et détruisirent ce hardi travail.

On entreprit plus tard, vers la fin du dernier siècle, de construire sur la rive nord le canal de Trollhetten, qui fut ouvert à la navigation en 1800. Il consiste en huit sas, dont chacun a 14 pieds de chute et 22 pieds de largeur, et dont l'élévation totale est de 110 pieds. Ces sas sont tellement pressés les uns au-dessus des autres, que d'en bas on croit voir au-dessus de sa tête le navire qui se trouve dans les écluses supérieures. Ils sont taillés dans des rochers de granit, et les murs latéraux construits en pierres de taille, liées entre elles avec l'indestructible ciment de Suède, qui défie l'effort des siècles.

Cependant, ayant reconnu que la largeur du canal était insuffisante, on s'est occupé d'en creuser un nouveau dans l'Elf-Gætha, avec des dimensions telles que les eaux y coulent dans toute leur puissance.

Le canal de Gætha commence au lac Vener, près de Sitorp, et dans son cours il reçoit plusieurs affluents par où il communique avec divers points de l'intérieur. Son fond est presque partout excellent, on y trouve peu de ces couches de sable qui, absorbant l'eau, épuisent souvent les sources les plus abondantes. Il offre d'ailleurs dans son exécution la preuve évidente de cette vérité, que la différence des niveaux n'est jamais un obstacle in-

surmontable pour les travaux de canalisation, puisque le lac de Wicken, point intermédiaire entre les deux parties du canal, est à 308 pieds d'élévation du lac d'Ost. Afin d'empêcher que les grands lacs ne lancent dans le canal de trop fortes masses d'eau, les Suédois ont revêtu les écluses d'entrées d'arches horizontales, au moyen desquelles la hauteur des eaux est régularisée dans les parties supérieures. Dans la plupart des aqueducs on a disposé des retenues forcées avec des poutrelles, de manière que, lorsque la hauteur des eaux fait rompre une digue, une seule portion du canal se dessèche. Le canal, dans toute son étendue, franchit 72 écluses. Il traverse le lac Vener, Haisdorp et le lac Wicken; va de là, près de Karlsborg, dans les lacs Wetter, Boren et Copen; il entre enfin, près de Soderkoping, dans le lac d'Ost, et, après avoir traversé celui de Mælar, arrive à Stockholm. Dans les diverses fractions qui lient entre eux ces lacs, on a construit, pour faciliter les travaux de réparation et d'amélioration, vingt-deux portes en pierres, à 5000 pieds de distance l'une de l'autre. Vingt-neuf aqueducs conduisent sous le canal transversalement autant de cours d'eau, dans lesquels on laisse échapper, par vingt-quatre ouvertures, les eaux surabondantes. Neuf bassins ont été construits pour recevoir les bâtiments, sans compter quatre docks, dont chacun peut contenir vingt navires. En outre, auprès des bouches du canal, dans le lac Ost, se trouvent cinq ports, dont les digues massives sont renforcées par des travaux de fascinage. La moindre profondeur du canal est de 10 pieds, et là où il passe sur un fond de sable, on a enlevé en outre une épaisseur de trois ou quatre pieds, qu'on a remplacée par une couche de terre glaise, de manière à prévenir les pertes d'eau.

C'est à la constance de l'amiral de Platen qu'on est redevable de l'achèvement de cette grande entreprise, qui donne à la Suède une magnifique voie d'eau de 82 milles allemands (170 lieues) d'étendue, et qui lie à la fois, par une communication facile, deux mers importantes et les principaux lacs. Une compagnie d'actionnaires s'est chargée de toutes les dépenses relatives au canal de Gœtha, dont la construction a coûté environ 8,000,000

de gulden (20,000,000 de francs). Quand on pense que le canal de Trolhetten a coûté le double, on se demande comment un pays pauvre comme la Suède a pu suffire à de pareilles dépenses. Mais l'entreprise est devenue nationale, et chacun y a concouru avec un patriotisme qui fait honneur à la nation. Il faut ajouter, au reste, que tous les travaux ont été faits avec la plus louable économie.

Le canal de Trolhetten donne à ses actionnaires vingt pour cent de dividende, tandis que celui de Gætha, ouvert à la navigation depuis trois ans, n'a jusqu'ici presque rien produit. Néanmoins la confiance est si grande, et les avantages qu'offre cette entreprise sont si évidents, que personne ne veut se défaire de ses actions, qui par cela même n'ont pas de cours réglé.

L'exécution de ces travaux a fourni un exemple frappant de l'avantage qu'on peut retirer, notamment sous le rapport pécuniaire, de l'emploi des soldats aux travaux publics. Les troupes suédoises ont pris une grande part au succès de cette difficile entreprise. Elles y ont été employées alternativement, en nombre plus ou moins considérable, travaillant sous la surveillance des officiers et des sous-officiers, et la pratique qu'elles n'ont pas tardé à acquérir, jointe aux habitudes de la discipline militaire, leur a donné bientôt une supériorité marquée sur tous les autres ouvriers, soit que les soldats travaillassent à tailler les pierres, à maçonner, ou à enlever et transporter les terres; l'ouvrage leur était payé par mesure cubique, et le taux était réglé de manière qu'ils pouvaient gagner de 18 à 20 kreutzer (15 à 17 sous) par jour. La fourniture des vivres n'était pas abandonnée à des entremetteurs, mais faite sous la surveillance de l'administration militaire, et de cette façon les troupes obtinrent à des prix très-modérés la meilleure qualité de vivres. Les soldats, qui ne furent jamais employés à un nombre moindre de 2000, sur les diverses parties du canal en construction, acquirent par ce moyen des connaissances variées et une expérience pratique très-utile dans le service des sièges. Les murs des écluses en durs moellons, et les aiguilles des pertuis en granit, construits par ces militaires, té-

moignent à la fois d'une grande habileté. C'est surtout dans la taille du granit que ces deux qualités se révèlent.

Les digues qui bordent ce canal ne pourraient être construites en aucun autre pays, parce qu'on y manque de pierres et de ciment. La Suède a peut-être les meilleures espèces de chaux qui existent; leur mélange avec l'alun et le sable produit un mortier indestructible. Depuis quelques années on s'en sert pour la bâtisse des maisons, et la petite ville de Wenersborg, ayant été incendiée, a été rebâtie par ce moyen. Pour bâtir une maison, on élève pour chaque muraille deux ais parallèles et convenablement distancés, entre lesquels on fait couler le mortier formé de chaux et de sable et imprégné d'eau. Après quelques mois, le mortier s'est cristallisé; on enlève les ais, et la maison est bâtie.

Le canal de Goëtha fut commencé en 1815, et depuis 1832 il est ouvert à la navigation dans toute son étendue. En 1836 on y établit une navigation régulière à la vapeur, et le premier bateau à vapeur qui le parcourut, reçut le nom de l'amiral Platen, qui avait fait exécuter ces beaux travaux. Rien de plus agréable, de plus sûr, et de moins dispendieux, que cette navigation à travers les campagnes les plus riantes, et les sites les plus pittoresques de cette belle partie de la Suède. Les bateaux sont très-commodément disposés à l'intérieur; on y a ménagé de petits cabinets fort propres, avec des sofas sur lesquels on étend des couchettes, et qui sont assez larges et assez élégants pour qu'on puisse s'y renfermer, lorsque le temps ne permet pas de se tenir sur le pont. Quand deux personnes de connaissance louent ensemble un de ces cabinets, la dépense devient insignifiante, comme aussi le prix de tous les vivres est fort bas.

«J'ai navigué, dit le voyageur auquel nous avons emprunté ces détails, sur tous les plus beaux canaux de France et d'Angleterre, et je n'ai trouvé nulle part autant d'agrément que sur le canal de Goëtha.» Les travaux mécaniques sont d'ailleurs plus simples et plus rapides dans leur jeu en Suède qu'en Angleterre. Sur le canal de Glasgow et le canal calédonien, il y a huit hommes pour le service des guindeaux qui ouvrent les écluses; en Suède

il n'y en a que deux, et cependant les portes des écluses suédoises s'ouvrent en un tiers du temps qu'emploient les écluses anglaises, sans compter que la chute de l'eau dans les bassins de granit forme à chaque écluse une cascade qu'on irait voir en Angleterre de fort loin.

En dehors du canal de Gœtha on peut encore, partant de Stockholm, traverser avec les bateaux à vapeur le lac de Mælar, entrer de là par les canaux d'Arboge et d'Hielmaren dans le lac d'Hielmaren, et arriver jusqu'à Orebro. Il y a en outre un canal qui conduit à travers le Fyrisan jusqu'à Upsal, et un autre jusqu'à Gara; puis les canaux de Watto et Weddo, qui facilitent les communications avec les golfes bothniques et l'île d'Åland. L'année prochaine la navigation à la vapeur sera si bien régularisée sur toutes ces magnifiques voies d'eau, que les voyageurs pourront traverser la Suède dans tous les sens, sans éprouver aucune interruption, soit qu'ils viennent du Danemarck, de l'Allemagne ou de la Russie. On pourra dès ce printemps aller directement par bateau à vapeur de Pétersbourg, Travemünde, Greifswalde, Copenhague, et probablement aussi d'Angleterre jusqu'en Suède.

Ici s'arrête une partie de la tâche intéressante que nous nous sommes imposée. Il nous reste à faire connaître prochainement les plus récentes découvertes en archéologie, les plus remarquables productions des beaux-arts, dont l'Allemagne et les pays du Nord se sont enrichis.

Chacun de nos numéros contiendra désormais sous le titre de : Chronique des sciences, des arts et de l'industrie, tous les renseignements qui nous seront parvenus sur une matière qui a tant de droit à notre curiosité, par l'intérêt tout d'actualité qui la caractérise.



Littérature.

LE CAMP DE WALLSTEIN,

TABLEAU

IMITÉ DE SCHILLER

PAR M. VILLENAVE FILS.

(Février 1634, dans la dix-huitième année de la guerre de trente ans.)

Le *Camp*, tableau militaire et animé de la guerre de trente ans (1634), espèce de prologue de la trilogie de *Wallenstein* de Schiller, est très-estimé en Allemagne par l'originale vérité de sa peinture.

M. VILLENAVE fils, un de nos jeunes écrivains de la plus haute espérance, vient le premier d'en essayer en France une traduction, ou plutôt une imitation en vers; c'est une tentative hardie, qui ne peut manquer d'exciter l'intérêt. Le tableau du *Camp* que nous offrons à nos lecteurs fait partie d'une tragédie de *Wallstein* (Wallenstein) dont M. Villenave est l'auteur, reçue, il y a quelques années, au théâtre royal de l'Odéon, par un comité composé en grande partie de membres de l'Académie française, et sous la direction de MM. Gimel, Sauvage et Lemetheyer. Cette pièce, mise en répétition et souvent annoncée, n'a pu être jouée par suite des malheurs successifs arrivés à ce théâtre. Mais elle a valu à son auteur les suffrages des premières illustrations littéraires. Les journaux en ont parlé avec faveur, et l'on s'accorde à trouver qu'il serait difficile de mieux reproduire Schiller avec les exigences de notre poésie française.

M. Liadières a fait aussi un drame de *Wallstein*, qui n'a obtenu au théâtre français qu'un court succès. Schiller y est entièrement défiguré, étouffé dans des formes étroites et classiques; et rien n'y rappelle un des plus beaux titres de gloire du grand poète allemand. D'ailleurs le tableau du *Camp* n'a point été traduit par M. Liadières.

M. Benjamin Constant est aussi auteur d'un *Wallstein*, dont la préface seule est très-estimée des savants. Il n'a également pas retracé le tableau du *Camp*.

PERSONNAGES.

QUESTENBERG, envoyé de l'empereur.

PICCOLOMINI, lieutenant-général.

TERSKI, feldmaréchal.

UN SERGENT-MAJOR.

UN CHASSEUR tytolien.

UN TROMPETTE du régiment de Terski.

UN TAMBOUR.

UN CANONNIER.

PREMIER DRAGON

DEUXIÈME DRAGON

} du régiment de Buttler.

PREMIER CUIRASSIER d'un régiment wallon.

DEUXIÈME CUIRASSIER d'un régiment lombard.

UN RECRUE.

UN CAPUCIN.

UN PAYSAN.

JUSTINE, cantinière.

FANFAN, son fils.

DEUXIÈME CANTINIÈRE.

Des enfants de soldats.

Des musiciens.

Des ouvriers mineurs.

Des Hulans.

Des Croates.

Soldats de toutes armes.

(La scène est en Bohême, devant Egra.)

LE CAMP DE WALLSTEIN.

TABLEAU.

On voit, sur la scène, des tentes, dont une sur le devant sert de cantine; à côté une petite boutique de fripier, etc. — Des soldats, en uniforme de diverses armes, sont rassemblés en plusieurs groupes; les uns debout, les autres assis devant des tables rustiques. — Une cantinière verse à boire. — Des enfants en uniforme jouent aux dés sur un tambour. — Des Hulans et des Croates font la cuisine devant un brasier. — Deux sentinelles se promènent de long en large.

SCÈNE I.

UN SERGENT-MAJOR, UN TROMPETTE, UN PAYSAN, UN CHASSEUR
TYROLIEN.

LE TROMPETTE.

Que veut ce drôle-là?

LE CHASSEUR.

Parle!

LE PAYSAN.

Je vous implore!

J'ai marché bien longtemps, et la faim me dévore;
J'ai soif.

LE CHASSEUR.

Mais, sans jamais courir aucun danger,
Ces gens-là, comme nous, veulent boire et manger!

LE TROMPETTE.

Tu n'as pas déjeûné?

LE PAYSAN.

Non, monsieur le trompette.

LE CHASSEUR.

Et tu n'aimes pas trop une longue diète?

LE PAYSAN.

Pas plus que vous, chasseur.

LE CHASSEUR.

Viens donc boire, butor !

LE SERGENT, lui donnant du pain.

Mange donc, paysan !

LE PAYSAN.

Merci, sergent-major.

LE SERGENT.

Un soldat de Wallstein, au sortir du pillage,
S'il trouve un malheureux, se dépouille et partage.

LE PAYSAN.

Le fer a tout détruit, les pauvres paysans
De la guerre ont souffert, depuis plus de seize ans,
Et chaque jour accroit leur misère profonde.

LE SERGENT.

Allons donc ! Dieu ne peut contenter tout le monde.
Quand il est laid pour toi, le temps nous semble beau ;
Nous voyons un bienfait où tu vois un fléau.
Comme d'un grand malheur, tu te plains de la guerre ;
Elle nous réjouit : tout est bien sur la terre.
Nous ne pouvons changer rien aux événements,
Pas plus que détourner le choc des éléments.
Exemple : en un combat, quand la cavalerie,
S'élançant au galop, heurte l'infanterie,
Quand nos frères, nos fils tombent sous le canon,
Pouvons-nous les sauver, leur tendre la main ? non !
En vain leur cri de mort arrive à notre oreille,
En avant ! la douleur en vain dans nous s'éveille,
On nous presse : *marchez ! serrez les rangs !* alors
Ceux qui restent debout foulent aux pieds les morts.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN TAMBOUR, PLUSIEURS SOLDATS.

(Le paysan s'assied et mange sous une tente.)

LE SERGENT.

Amis, d'où venez-vous?

LE TAMBOUR.

Parbleu! de la maraude.

LE SERGENT.

Vous vous enrichissez par le vol et la fraude.

LE CHASSEUR, au tambour.

Voudrais-tu bien troquer, ce collier, ces bonnets?

LE TAMBOUR.

Et contre quoi, chasseur?

LE CHASSEUR.

Contre mes pistolets.

LE TAMBOUR.

Il me faut du retour. Ce bonnet est superbe!

Et ce collier!....

LE CHASSEUR.

Où donc l'as-tu trouvé?

LE TAMBOUR, riant.

Sur l'herbe.

LE CHASSEUR, mettant le bonnet.

Ce bonnet, sur mon front, me semble bien placé!....

Voyons, je change!

LE TAMBOUR, examinant les pistolets.

Soit.

LE CHASSEUR, à part.

Le tambour enfoncé.

LE SERGENT.

Vous menez, dans ce camp, une joyeuse vie.

LE CHASSEUR.

Aussi de le quitter, nous n'avons point l'envie.

LE SERGENT.

Et sous quel autre chef seriez-vous aussi bien ?
Sur le corps des bourgeois, et sans redouter rien,
Nous passons ventre-à-terre, en pillant les provinces,
Comme passe Wallstein sur la tête des princes. —
J'ai servi sous Gustave, héros si renommé :
En église son camp paraissait transformé.
Le soir et le matin, son humeur singulière
Aux soldats à genoux commandait la prière ;
Et quand nous étions gris il y voyait du mal,
Et nous sermonnait tous du haut de son cheval.

LE TROMPETTE.

C'est qu'il craignait le ciel.

LE SERGENT.

Il détestait les filles,
Et les faisait du camp rentrer dans leurs familles.
Point d'argent avec lui ! Cela m'a révolté. —
Pour le brave Tilly bientôt je l'ai quitté.
Ce général du moins s'entendait à la guerre ;
Son mot était toujours : *faisons, et laissons faire.*
On l'estimait beaucoup, on respectait sa voix.
Au combat de Leipzig, il gâta ses exploits.
Pourtant il vit encor, mais sa fortune est morte. —
De là chez les Saxons j'allai prêter main forte.
Mais déjà la terreur ne suivait plus nos pas :
Nous frappons aux maisons, elles ne s'ouvriraient pas !

LE CHASSEUR.

Mais vous vintès à temps pour piller la Bohème!

LE SERGENT.

Les jours étaient mauvais, la discipline extrême.
J'allais fuir, quand j'apprends que Wallstein est debout,
Qu'il rassemble une armée, et recrute partout.
J'accours à son appel, je ressaisis ma lance,
Et je trouve soudain la gloire et l'abondance....
Il se bat pour lui-même, et non pour l'empereur.

LE TROMPETTE.

Parle moins haut, sergent!

LE SERGENT.

Nous avons même cœur.

LE CHASSEUR.

Oui.

LE SERGENT.

La parole est libre et l'action muette,
L'obéissance aveugle : ignores-tu, trompette,
Que Wallstein nous l'a dit? lui seul est notre appui;
Et jamais le bonheur ne s'éloigne de lui.

LE CHASSEUR.

Quel autre que Wallstein commande à la victoire?
N'a-t-on pas dit qu'il sait ensorceler la gloire?

LE TROMPETTE.

Il est, dit-on, lié par un pacte infernal.

LE SERGENT, souriant.

Bah! cessez donc de croire à ce propos banal.

LE CHASSEUR.

A Lutzen, quand nos rangs tombaient sous la mitraille,
Il passait, repassait sur le champ de bataille;

Plusieurs balles avaient traversé son chapeau,
Percé son buffle; et rien n'avait atteint sa peau!

LE TROMPETTE.

Nul doute, qu'avec lui le diable ne confère,
Et qu'il ne jette un charme à son manteau de guerre.

LE CHASSEUR.

Écoutez : moi, je sais que dans l'ombre, et sans bruit,
Un petit homme gris, à l'heure de minuit,
Pénètre, chez le duc, par la porte bien close :
Toujours, quand il paraît, il survient quelque chose.
Un jour, j'étais de garde au palais de Wallstein :
J'aperçus l'homme gris ! je criai, mais en vain,
Qui vive ! et je sentis diminuer ma force :
Je ne pus du mousquet faire brûler l'amorce....
Il disparut, traînant une chaîne de fer,
Pieds fourchus, front cornu....

LE TROMPETTE.

Tout comme Lucifer.

LE TAMBOUR.

Mais sa corne est pour nous la corne d'abondance.

LE SERGENT.

Vous confondez le diable avec la Providence.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; UN RECRUE, sortant d'une tente en bourgeois, tenant d'une main un parapluie, de l'autre une bouteille, et ayant un casque sur la tête. Un paysan cherche à le retenir.

LE SERGENT.

D'où vient donc ce recrue ?

LE PAYSAN.

Ah ! Bernard, mon garçon,
Je t'en prie, un moment, écoute la raison.

LE RECRUE.

J'écoute le tambour.

LE SERGENT.

Bien, mon enfant!

LE CHASSEUR.

Courage!

LE PAYSAN, pleurant.

Et ton oncle! — et ta sœur! — ta mère! — ton village!

LE TROMPETTE.

Tout est ici pour lui! de plus l'argent!

LE SERGENT.

L'honneur! —

Allons! viens partager, enfant, notre bonheur!

(Il le prend sous le bras.)

LE PAYSAN.

Ah! ne l'entraînez pas : c'est un garçon honnête,

Il n'est pas sans famille, et je vous le répète....

LE SERGENT.

Nous autres, nous crois-tu nés sur le grand chemin?

LE PAYSAN.

Je veux dire, par là, qu'il est riche. Demain

Il pourra posséder un très-bel héritage.

LE CHASSEUR.

Tant mieux, morbleu! tant mieux.

LE TROMPETTE.

On fera le partage.

LE PAYSAN.

Mais, pour le marier, sachez que son parrain

Lui fait cadeau du fonds d'un gros marchand de vin.

LE TAMBOUR.

Tant mieux : nous le boirons.

LE CHASSEUR.

Nous verserons rasade.

(Serrant la main du recrue.)

Camarade de lit, dès ce soir ! Camarade,
Entends-tu ?

LE RECRUE.

Volontiers.

LE PAYSAN.

Mais, ta future en pleurs
T'appelle — eh ! quoi, Bernard !

LE CHASSEUR.

Sa future est ailleurs,
Dans ce camp : c'est la gloire !

LE RECRUE.

Hélas !

LE TROMPETTE.

Allons ! sois ferme !

LE PAYSAN, pleurant.

Ta mère va mourir !....

LE TAMBOUR.

Toute vie a son terme.

LE SERGENT, s'approche gravement et pose la main sur le casque du recrue.

Le parti que tu prends est noble, grand et beau ;
Et soldat, tu deviens un homme tout nouveau !
Car l'homme qui saisit et le casque et l'épée,
Sent, comme par le feu, son âme retrempée !
Soigne bien ton habit, et crains de le ternir :
Toujours dans le bon genre il faut te maintenir ;

LE TAMBOUR.

Faire rouler l'argent.

LE SERGENT.

Plus de crainte importune!
 Tu pars sur le vaisseau qu'on nomme *la fortune*,
 Et tu vas naviguer.... Tout l'Empire est à nous.
 Car il est, par le fer, mis sens dessus dessous.
 Bernard, te voilà donc au pied de cette échelle
 Où l'on peut monter haut si l'honneur ne chancelle.
 Plus d'un guerrier fameux fut d'abord un vaurien:
 Qui craint de perdre tout, jamais ne gagne rien.
 Si tu restais parmi des bourgeois imbécilles,
 Semblable au vieux cheval d'un brasseur de nos villes,
 Dans un cercle toujours tu tournerais debout,
 Tandis que toi, soldat, tu peux atteindre à tout.

LE RECRUE.

C'est bien dit.

LE CHASSEUR.

Le sergent, comme il a la parole!

LE TROMPETTE.

Il a bien profité de ses trois mois d'école.

LE SERGENT, au recrue.

Soit mon habit me fait porter avec honneur
 Ce bâton appelé bâton de l'empereur:
 Par ce signe puissant la terre est gouvernée,
 Et l'on voit, devant lui, chaque tête inclinée.

LE RECRUE.

Quoi! le sceptre des rois, des peuples révére,....

LE SERGENT.

Pour qui le voit de près, n'est qu'un bâton doré:
 Mais chaque volonté s'y brise comme un verre....
 Tu vas donc essayer des chances de la guerre,
 Et tu peux devenir sergent ou général;....
 Être un nouveau César, ou bien un Annibal!

LE PAYSAN.

Toi, général!.... Bernard, tu vois bien qu'on te raille.

LE RECRUE.

Non, je ne le vois pas. Sur le champ de bataille

On grandit,

LE PAYSAN.

Ou l'on tombe.... Adieu donc pour toujours!

LE RECRUE.

Adieu!.... Vivent Wallstein, la gloire et les amours!

(Le paysan sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté le paysan.

LE SERGENT, au recrue.

Souviens-toi qu'un soldat n'a jamais de patrie.
 Contre tous les dangers son âme est aguerrie;
 Il parcourt l'univers comme un aventurier,
 Ne connaît de moisson que celle du laurier;
 Jamais ne se réchauffe au foyer domestique:
 Se battre est sa raison, vaincre sa politique.
 Il s'élance, au galop, au-devant du destin:
 Aujourd'hui s'il l'évite, il l'atteindra demain.
 • Son âme de soucis n'est jamais poursuivie;
 Il épuise, en riant, la coupe de la vie.
 Il prend part au festin, et, sans être invité,
 S'assied, dans le tumulte, auprès de la beauté.
 Mais lorsque le tambour dans les combats l'appelle,
 Il se lève joyeux et son œil étincelle:
 Bientôt le feu, la poudre, une sublime horreur
 Dans un penser de gloire enivrent sa valeur.

LE CHASSEUR.

Le sergent est poète.

LE RECRUE.

O la belle existence!

LE SERGENT.

J'ai servi, tour à tour, et l'Espagne et la France,
 Vienne, Naples, Venise,.... et ne suis que sergent!
 Toujours beaucoup de peine et souvent peu d'argent.
 Toujours le sabre en main j'ai parcouru la terre:
 Sur d'autres sont tombés les honneurs de la guerre.
 Ne confondons jamais l'honneur et les honneurs :
 Le premier m'appartient, les autres sont menteurs.
 J'ai vu plus d'un bourgeois, plus d'un seigneur, d'un prêtre,
 Et ne changerais point, si j'en étais le maître,
 Contre leur doux repos mes pénibles dangers,
 Et mon casque de fer pour leurs habits légers.

(Montrant sa cuirasse.)

Cousu sous les marteaux et tissu par l'enclume,
 Camarades, voilà le plus noble costume.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UNE CANTINIÈRE.

La cantinière pose des bouteilles sur la table, le chasseur la retient; le trompette se met entre le chasseur et la cantinière, qu'il veut embrasser.

LE CHASSEUR, au trompette.

De quoi te mêles-tu?

LE TROMPETTE.

Ne grossis point ta voix!

LE CHASSEUR.

Elle est à moi, trompette!

LE SERGENT.

Un si joli minois
 Est comme le soleil, il luit pour tout le monde.

LE TROMPETTE.

La voulant à lui seul, dans sa moustache il groude;
Mais je veux l'embrasser.

LE CHASSEUR.

Mais je ne le veux pas.

LE TROMPETTE.

Point de cuisine à part!

LE SERGENT.

Terminez ces débats.

LA CANTINIÈRE.

Messieurs, laissez-moi donc!

LE SERGENT, voyant entrer une troupe de mineurs.

Allons, vive la joie!

Amis, voilà les gens que Prague nous envoie.

LE CHASSEUR, au trompette.

Tu veux faire du bruit, eh bien! j'en suis, morbleu!

LE TROMPETTE.

Ce sabre pourrait bien trouer ton habit bleu.

LE SERGENT.

Vous ne vous battez point pour de telles vétilles,
Nous avons tous ici droit d'embrasser les filles.

(Il embrasse la cantinière.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, UN CAPUCIN, DES OUVRIERS MINEURS.

Ces derniers arrivent avec leur musique et jouent une valse, d'abord lentement, puis plus vite; le chasseur valse avec la cantinière, la jeune fille s'échappe; le trompette court après, et, se retournant, embrasse le capucin qui entre.

LE CAPUCIN.

Allez donc! poursuivez! c'est fort bien, *tra, tra, tra!*

Courage! pour danser, messieurs, on vous paiera.

Est-ce ainsi, dites-moi, qu'on fête le dimanche?
 Croyez-vous donc avoir le ciel dans votre manche?
 Quand Ratisbonne tombe aux mains des ennemis,
 Inactifs dans ce camp, à nul devoir soumis,
 Vous vous occupez tous à vider des futailles,
 A festoyer et non à gagner des batailles!
 Maraudeurs! dans les champs vous cherchez les poulets,
 Vous cherchez une jupe et non pas les boulets!
 Quand la guerre au Danube embouche sa trompette,
 Vous dansez! et courez après une fillette!
Quid faciemus nos! Le grand fleuve du Rhin
 Gémit au long fracas de cent bouches d'airain;
 Le fer démolit tout; l'antique presbytère
 De ses débris sacrés au loin jonche la terre;
 Tout l'Empire romain s'ébranle: les couvents
 Sont partout dépeuplés, et sont ouverts aux vents!
 L'Allemagne devient le séjour des alarmes,
 Et l'arche du Seigneur navigue dans les larmes!
 Une longue comète apparaît dans les airs,
 Comme un glaive de feu, terrible à l'univers!
 Et, loin de vous couvrir du sac de pénitence,
 Vous ne songez qu'à rire et qu'à faire bombance!
 Croyez-vous que Satan, sur le point d'advenir,
 Ait la crampe à ses doigts, et ne puisse punir?
 Vos péchés trop nombreux font crouler les murailles:
 Ils sont l'aimant du fer des sanglantes batailles.
 Dans vos vices craignez de trop persévérer;
 Car qui touche l'oignon doit s'attendre à pleurer.
 Osez donc contempler vos lâches habitudes:
 Vous rougirez bientôt de vos béatitudes.
 Dieu défend de jurer; et vous!.... à tout moment,
 Votre bouche colère enfante un jurement!
 Le ciel de vos fureurs n'est pas exempt lui-même:
 S'il tombait de vos fronts un cheveu par blasphème,
 Ah! sans pouvoir fermer votre bec de vantour,

Vous seriez chauvès tous avant la fin du jour,
 Eussiez-vous d'Absalon reçu la chevelure!
 Sachez, en m'écoutant, retenir le murmure.
 David, poète-roi, jamais ne blasphémait,
 Et c'était un soldat que la victoire aimait :
 Mais vous, le laboureur vous hait dans sa chaumière,
 Et voudrait de son soc briser votre rapière.
 Au seul bruit de vos pas, dans un coffre fermé,
 L'argent contre l'argent se resserre alarmé :
 Votre sabre le trouve, il n'est rien, rien qu'il n'ose!
 Et voler un bourgeois, vous semble douce chose!
 Le veau se cache en vain dans le flanc maternel :
 Vous savez y porter un appétit cruel ;
 Et dans les basse-cours votre bande qui roule
 Enlève jusqu'à l'œuf au ventre de la poule !
 Très-bien ! contentez-vous ! *Contenti estote !*
 Et comment espérer de vous l'honnêteté ?....
 Allez, je n'attends point que vos cœurs se repentent ;
 Quand le corps est pourri, les membres s'en ressentent :
 Tel maître, tel soldat.

LE CHASSEUR.

Prends garde ! que dis-tu ?

LE TROMPETTE.

Ne va pas de Wallstein attaquer la vertu !

LE CAPUCIN, élevant la voix.

C'est un Jéroboam, dont les fausses paroles
 Entraînent les soldats au culte des idoles.

LE TAMBOUR.

Ah ! ne va pas le dire une seconde fois !

LE CAPUCIN, élevant toujours la voix.

C'est un soldat qui veut s'asseoir parmi les rois !

Que dit-il?

LE RECRUE.

LE CHASSEUR.

Vieux serpent!

LE CAPUCIN.

La terreur l'accompagne :
C'est un sabreur d'enfer, c'est un brise-montagne!

LE SERGENT.

Ah! passe pour cela : c'est bien dit, orateur.

LE TAMBOUR.

Bien dit.

LE CAPUCIN.

C'est un Hérode, un insigne imposteur!
C'est

LE CHASSEUR.

Oh! oh! oh!

LE CAPUCIN.

C'est Jéhu! c'est Saül! Holopherne!....
C'est Achab!.... et sa gloire est mensongère et terne.

LE TROMPETTE.

Morbleu! tu veux donc

LE CAPUCIN.

C'est Nabuchodonosor!
C'est un païen damné, qui marche cousu d'or!

LE CHASSEUR.

Encore!

LE CAPUCIN.

Il croit en Dieu bien moins qu'en la magie,
La démonologie ou bien la théurgie!
Le simple chant du coq, le matin lui fait peur;
Et son astrologue aime à tromper un trompeur!

LE CHASSEUR, le secouant par sa robe.

Je ne puis plus longtemps souffrir ton insolence!

LE TROMPETTE.

Mon sabre va parler, si tu ne fais silence.

LE SERGENT.

Termine ton sermon, et respecte Wallstein.

LE CAPUCIN, criant.

Wallstein! il serait mieux appelé philistin!

(Plusieurs soldats veulent frapper le capucin, d'autres le protègent.)

LA CANTINIÈRE, lui présentant un parapluie.

Prenez ce parapluie : allez, qu'il vous défende.

LE CAPUCIN.

Bien obligé, la mère, et que Dieu vous le rende!

(Il se sauve.)

(La cantinière sort, le recrue la poursuit.)

SCÈNE VII.

LE SERGENT-MAJOR, LE CHASSEUR, LE TROMPETTE, LE TAMBOUR.

SOLDATS DE DIFFÉRENTES ARMES.

LE SERGENT.

Dans ce que le saint homme a si haut débité,

Il est pourtant, amis, un peu de vérité.

La superstition rend Wallstein trop crédule :

Au chant du coq parfois, il se trouble et recule.

LE CHASSEUR.

Lui qui marche au canon, un coq lui ferait peur!

Et son chant jetterait le trouble dans son cœur!

LE TROMPETTE.

Il ressemble au lion.

LE SERGENT.

Méditant la puissance,
 Il se complaît souvent dans un profond silence.
 Ses yeux levés au ciel l'interrogent sans bruit,
 Et l'on dirait qu'au jour il préfère la nuit.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, JUSTINE, cantinière, tenant par la main un petit cochon.)

JUSTINE.

Enfin, vous voilà donc?

LE TROMPETTE.

Comme elle a bonne mine!

LE CHASSEUR.

De Blasewitz, vraiment, c'est l'aimable Justine.

JUSTINE, regardant le chasseur.

Je t'ai vu quelque part je ne sais en quel lieu.

LE CHASSEUR.

Tu pleurais cependant quand tu m'as dit adieu.

JUSTINE.

C'est toi, joli chasseur du Tyrol?

LE CHASSEUR.

C'est moi-même.

JUSTINE.

Nous nous retrouvons donc dans la vieille Bohême!
 Aujourd'hui là, demain nous serons autre part;
 Nous roulons d'un pays dans un autre : au hasard;
 Tantôt sur les hauteurs et tantôt dans la plaine,
 La guerre nous balaye, et nous tient en haleine;
 J'ai beaucoup voyagé, vu beaucoup de soldats.

LE TAMBOUR.

Morbleu! je le crois bien.

JUSTINE.

Au milieu des combats,
Sans craindre le canon, moi, je vous offre à boire,
Et j'ai plus d'une fois *rafratchi la victoire*.

LE CHASSEUR.

Justine, qu'as-tu fait de ton grand Écossais?
Qu'est-il donc devenu?

JUSTINE, pleurant.

Le traître! je ne sais.

LE TROMPETTE.

Comment donc?

JUSTINE.

Le bourreau! Dieu, comme il m'a trompée!
Je le croyais plus franc qu'une lame d'épée.
Emportant avec lui tout mon petit avoir,
Le monstre a déserté, sans me dire : au revoir!

LE CHASSEUR.

Il ne t'a rien laissé?

JUSTINE, lui montrant son enfant.

Si, parbleu! ce mioche.

LE TROMPETTE.

Mais il est déjà bon à tourner une broche.

JUSTINE, en l'embrassant.

Il ressemble à son père.

LE TAMBOUR.

Oui : c'est un souvenir.

LE SERGENT, d'un ton grave.

Ce bambin me paraît avoir de l'avenir;

Il est gentil, bien fait, enfant de la giberne,
 Sur son dos la fortune a posé sa lanterne,
 Pour ne point l'oublier Wallstein le nourrira:
 Assis sur un tambour, sans peur, il grandira.

LE PETIT SOLDAT.

Merci, papa sergent!

JUSTINE.

Ah! ce n'est point ton père!

LE PETIT SOLDAT.

Où donc est-il?

JUSTINE, pleurant.

Fanfan, tu n'as plus que ta mère!

LE TROMPETTE.

Mais, pour te consoler, l'amour à tous moments....

JUSTINE.

L'amour! un florin vaut mieux que cent compliments.

LE TAMBOUR.

J'ai soif.

JUSTINE.

Mais avez-vous de l'argent dans la bourse?
 L'infidèle, en fuyant, me laissa sans ressource.

LE CHASSEUR.

Verse, verse toujours, nous te païrons demain.

JUSTINE.

Toujours demain!

LE TROMPETTE.

Allons! que je baise ta main.

JUSTINE.

C'est donc là ta monnaie? Ah! l'eau-de-vie est chère,
 Et je suis ruinée.

LE TAMBOUR.

Allons! verse, ma chère!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE RECRUE; il sort d'une tente; Justine sert à boire aux soldats.

LE CHASSEUR, au recrue.

Arrive donc! du vin! Ah! sois plus diligent.

LE TAMBOUR.

A ta santé!

LE RECRUE.

Merci.

LE SERGENT, montrant Justine.

Donne-lui de l'argent.

(Le recrue paye la cantinière.)

JUSTINE, au recrue.

Bien obligé, l'ancien.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, UNE SECONDE CANTINIÈRE.

LA SECONDE CANTINIÈRE.

Allons, allons, Justine!

On t'appelle.

LE RECRUE.

Un moment.

JUSTINE.

Où donc?

LA SECONDE CANTINIÈRE.

A la cantine.

LE RECRUE.

Demeure, bel enfant.

LA SECONDE CANTINIÈRE.

Non, non, je ne puis pas.

(Se dégageant des mains du recrue.)

J'ai besoin de servir tous ces messieurs là-bas.

(Les deux cantinières sortent.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté les cantinières.

LE RECRUE.

O le joli minois, que cette jeune fille.

LE CHASSEUR.

C'est que le sexe est beau dans toute sa famille!

Justine! quel morceau de friande vertu!

Ah! pour ce masque-là, combien on s'est battu!

Quand j'étais son amant, dans trois jours, j'ai pour elle

Reçu trois coups de sabre et j'aime encor la belle!....

Mais Piccolomini vers nous porte ses pas

Et qui donc l'accompagne?

LE SERGENT.

A vos armes, soldats!

(Roulement de tambour.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS.

Un grand nombre de soldats sont sortis des tentes. Le tambour bat aux champs.

— Les trompettes sonnent des fanfares. — Piccolomini et Questemberg, suivis de plusieurs officiers, passent dans les rangs et se retirent roulement.

Les soldats se dispersent et rentrent en partie sous les tentes.

SCÈNE XIII.

LE SERGENT-MAJOR, LE CHASSEUR, LE TAMBOUR, LE TROMPETTE, LE RECRUE, DEUX DRAGONS DE BUTTLER, DEUX CUIRASSIERS, UN CANONNIER, SOLDATS DE TOUTES ARMES.

LE TROMPETTE.

Quelle est donc, dites-moi, cette tête hautaine

Dont l'œil fauve sur nous s'abaissait avec peine?

Cet homme, qui semblait nous voir de haut en bas,
N'a jamais ramassé la poudre des combats.
Que fait-il dans ce camp? et quel est son message?

LE CHASSEUR.

C'est un masque de cour, un sinistre visage.

LE RECRUE.

Il nous examinait d'un regard en dessous.

LE CHASSEUR.

C'est un mouchard de Vienne.

LE RECRUE.

Il s'éloigne de nous.

LE TROMPETTE.

Quand il parle ou se tait, on voit qu'il dissimule.

LE CHASSEUR.

Un mauvais sort l'amène, et plus d'un bruit circule :
Peut-être de ce camp bientôt nous partirons....
On m'a dit qu'aujourd'hui nos meilleurs escadrons,
Demandés par l'Infant, lui serviraient d'escorte.

LE TAMBOUR.

Il peut partir tout seul : que le diable l'emporte!

LE TROMPETTE.

Du Cardinal-Infant pour assurer les pas,
Quitterions-nous Wallstein, père de ses soldats?

LE CHASSEUR.

Nul de nous ne suivra ce maudit chapeau rouge.

LE TROMPETTE.

Sans l'ordre de Wallstein, amis, moi, je ne bouge.

LE TAMBOUR.

Moi, si pour l'Espagnol je le quitte un seul jour,
De ma peau je consens que l'on fasse un tambour!

LE RECRUE.

L'Espagnol!.... que sans nous il se mette en campagne!

LE CHASSEUR.

Il n'est pas deux Wallstein dans toute l'Allemagne.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, JUSTINE.

LE SERGENT, gravement.

Amis, ne craignez rien! je vois plus loin que vous:
Vous ne connaissez pas des cartes le dessous.

(A la cantinière.)

Un verre d'eau-de-vie.

LE TROMPETTE.

Écoutez!

LE TAMBOUR.

Paix!

LE RECRUE.

Silence!

LE SERGENT, le verre en main,

(Il boit.)

Je vais, après cela, dire ce que je pense.

D'un départ incertain tous vous vous étonnez:

L'homme doit voir plus loin que le bout de son nez.

Il doit peser les faits, approfondir les choses. —

Nous sommes tous heureux, nous marchons sur des roses.

Chez le gros paysan, sans dire : s'il vous plaît,

Je fais tremper ma soupe : il est notre valet;

Et dès qu'un caporal se montre en un village,

Il devient souverain par le droit du pillage.

Tous ces gens-là, tremblants, subissent notre loi,

Mais tous aimeraient mieux, mes amis, croyez-moi,

Loger Satan lui-même, avec sa bande noire,
 Que plus longtemps chez eux héberger notre gloire :
 Si nous restons unis, leur maison s'ouvrira ;
 Devant nos rangs serrés aucun ne bougera,
 Et nous obtiendrons tout, sans brûler une amorce.
 Retenez bien ceci : *la force fait la force.*

LE TROMPETTE.

C'est vrai, sergent.

LE SERGENT.

Wallstein, de ses propres deniers,
 N'eût jamais pu nourrir douze mille guerriers ;
 Mais il dit, en créant *soixante-dix mille hommes* :
 D'eux-mêmes ils vivront !.... Voilà comme nous sommes.

LE TAMBOUR.

Bravo !

LE TROMPETTE.

C'est juste.

LE SERGENT.

Exemple : aujourd'hui, si Wallstein
 Tranchait le petit doigt des cinq doigts de sa main ;
 Aux caprices des cours, s'il se montrait docile,
 Son poignet tout entier lui serait inutile :
 Comprenez-vous ?

LE CHASSEUR.

Très-bien.

LE RECRUE.

C'est profond.

LE TROMPETTE.

Mais c'est clair.

LE SERGENT.

Mes discours ne sont point des paroles en l'air.
 Ces dix mille soldats qu'en Flandre l'on appelle,
 Sont un doigt de l'armée ; il importe pour elle :

Coupez-le, c'est fini; tout se démembrera,
 Le corps de la machine en entier croulera.
 Dans un camp affaibli, s'appauvrit notre glaive,
 Le paysan, courbé devant nous, se relève;
 Tout est douteux, la solde et même nos repas :
 Comprenez-vous?

TOUS.

Très-bien.

LE SERGENT.

Ne nous séparons pas!

Il faut en son entier conserver cette armée,
 Heureuse sous Wallstein, par Wallstein seul formée,
 Qu'il a su toujours mettre à l'abri des revers,
 Et qu'il voulut former d'éléments si divers.
 Exemple :

(A un dragon.)

Ton pays?

PREMIER DRAGON.

La Toscane et Florence.

LE SERGENT, à un cuirassier.

Et toi?

PREMIER CUIRASSIER.

Je suis Wallon.

JUSTINE.

Moi, je suis née en France:

Mon père était soldat.

DEUXIÈME DRAGON.

Moi, je suis Irlandais.

DEUXIÈME CUIRASSIER.

Moi, Lombard.

LE SERGENT

(A un soldat.)

(A deux autres.)

Toi, Lorrain. Vous, Anglais, je le sais.

UN CANONNIER.

La Suisse est mon pays.

LE TROMPETTE.

Je naquis en Castille.

LE CHASSEUR.

C'est au fond du Tyrol qu'habite ma famille.

LE RECRUE.

Moi, je suis de Bachau, né sur le lac Fédér.

LE TAMBOUR.

Enfant, je fus volé : je naquis en plein air.

LE SERGENT.

Ma patrie est Égra : tous près d'Égra nous sommes.

Je m'étonne d'y voir ce grand mélange d'hommes!

Par la guerre, en ce camp, pêle-mêle jetés,

Du Midi, dans le Nord, tour à tour emportés,

Nous semblons tous avoir une même patrie:

C'est que Wallstein est là, que sa voix aguerrie,

Par le commandement, comme un peuple soumis,

Nous a tous rapprochés devant les ennemis.

LE TROMPETTE.

Ah! ne lâchons pas pied : Wallstein, c'est la victoire.

LE CHASSEUR.

Restons, et combattons pour nous et pour sa gloire.

LE TAMBOUR.

Moi, je ne battrai pas la marche du départ.

LE RECRUE.

Oui, ne nous laissons point entraîner au hasard.

JUSTINE.

S'il fallait le quitter, loin de moi cette envie!

La terre, et non pas vous, boirait mon eau-de-vie.

LE TROMPETTE.

L'empereur voudrait-il troubler notre repos?

LE SERGENT.

Trompette, nous avons à craindre des complots.

JUSTINE.

Des complots!.... quoi! sergent encore une déroute!

LE SERGENT.

Si le général tombe, à toi la banqueroute.

JUSTINE.

Eh quoi! je perdrais tout! ô malédiction!....

Il ne tombera pas j'ai sa protection....

Mon argent d'un tel mal que le ciel nous délivre!....

Sachez que tout le camp est couché sur mon livre!

LE SERGENT.

Wallstein est prince : il a tout pouvoir, tout honneur;

Je l'ai vu se couvrir, seul, devant l'empereur.

LE TROMPETTE, montrant une pièce d'argent à l'effigie de Wallstein.

Je ne connais que lui : voilà de sa monnaie!

LE CHASSEUR.

Bien frappée à son coin : en *Wallsteins* il nous paie.

LE SERGENT.

Il a tout privilège : il peut faire à son choix,

Ou la guerre, ou la paix.

LE RECRUE.

Il est comme les rois.

LE SERGENT.

Il peut, selon son gré, prendre argent et domaines,

Rendre libre un pays, ou lui porter des chaînes.

Il a le droit de grâce, il a le droit de mort :

Il est maître, il peut tout, et gouverne le sort.

LE TROMPETTE.

Nous ne marcherons pas, à moins qu'il ne l'ordonne.

LE TAMBOUR.

Pour Wallstein seulement que mon tambour résonne.

PREMIER DRAGON.

Les dragons de Butler sont tous déterminés.

LE CANONNIER.

Les Suisses, dans leurs vœux, sont les plus obstinés.

PREMIER CUIRASSIER.

Le Wallon suit toujours le cours de la rivière :
On ne le verra pas, loin de vous, en arrière.

DEUXIÈME CUIRASSIER.

Et jamais le Lombard ne quitte le Wallon.

LE TROMPETTE.

Les soldats de Terski n'ont point le cœur félon.

DEUXIÈME DRAGON.

L'Irlandais se confie à son étoile heureuse.

LE CHASSEUR.

L'enfant tyrolien a l'âme aventureuse.

LE RECRUE.

Moi, je ne serai pas le dernier à cheval.

LE SERGENT.

Vive Wallstein!

TOUS LES SOLDATS.

Vivat!

LE SERGENT, apercevant Terski.

C'est le feldmaréchal!

Aux armes!

(Roulement de tambour.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, TERSKI.

TERSKI.

Mes amis, vers vous Wallstein m'envoie:
Je ne viens point ici modérer votre joie;
Le cri que vous poussez retentit dans mon cœur,
Et j'aime l'amitié qui, dans vous, est l'honneur.
Je viens distribuer à des soldats fidèles,
Au nom du général, des largesses nouvelles:
Vous êtes ses enfants, sa joie et son appui;
Il double, en son amour, votre solde aujourd'hui....
Soldats! vive sa gloire et votre renommée!

LES SOLDATS.

Vive! vive Wallstein!

D'AUTRES SOLDATS.

Vive! vive l'armée!

(Roulement de tambour et fanfares.)

FIN DU TABLEAU.



Mélanges.

UNE JOURNÉE A BATAVIA,

GONTE FANTASTIQUE,

TRADUIT DE WEISFLOG.

I.

— « Surtout, ma chère Louise, éveille-moi quand le greffier d'Hermesdorf apportera les dossiers du tribunal. »

En achevant ces mots, je m'enfonçai dans l'intérieur de mon appartement. Le lecteur saura que, bonne ou mauvaise, j'ai contracté l'habitude de me retirer ainsi tout seul après dîner. Étendu sur un vaste et moelleux sofa, je prends un livre et je le parcours jusqu'à ce qu'un léger sommeil vienne clore mes paupières. Le calme le plus profond règne alors autour de moi; mon jardin d'hiver réjouit mes sens par les nuances variées de ses couleurs, par la douceur suave de ses parfums, et le soleil éclaire de sa lumière pâle mes camélias, mes roses de la Chine, et mes jasmins d'Espagne.

Assurément, une semblable sieste n'est pas sans quelque danger, la goutte et mon médecin m'en ont averti cent fois; mais, enfin, j'y suis habitué comme le Turc l'est à l'opium; et dussé-je en mourir! mourir au milieu des exhalaisons de mes fleurs, pour moi, botaniste enragé, n'est guère plus terrible que d'être noyé dans un tonneau de Malvoisie ne sembla jadis à certain noble Anglais, dont le nom m'échappe.

Au reste, je me suis toujours à mon réveil senti ranimé d'une ardeur nouvelle pour la seconde partie de mes travaux juridiques.

Ainsi donc, dans la matinée du 6 février, je pris au hasard un manuscrit que j'avais acheté la veille à la vente d'une bibliothèque de couvent. C'était un petit livre recouvert de velours fauve et orné de fermoirs d'argent; il portait le titre : *Nostradamus, de rebus occultis*.

En vérité, il y a bien des choses cachées entre le soleil et la terre dont notre philosophie n'a cure! Quelle face si morose ne se serait déridée, en me voyant feuilleter ces parchemins dont l'odeur me prenait à la gorge, et lire une formule cabalistique, qui ne renfermait rien moins qu'un moyen facile de se transporter à son choix et subitement dans une partie quelconque de notre globe.

Je me dressai sur mon séant, doutant de mon existence et de la réalité; je jetai encore une fois un regard sur mes fleurs favorites, en murmurant à demi-voix ce vœu qui venait de s'élever dans mon cœur : « Que je voudrais être un jour dans ta patrie, belle Ixora¹, un seul jour auprès de toi, à Batavia! »

J'avais en même temps placé le manuscrit sur ma poitrine, ainsi que le prescrivait le nécromancien, et prononcé les mots fatals:

*Et portā superne per aerem, Marchiel, locustā abrakada-
a-a.*

J'avais perdu l'usage de mes sens; et quand je revins à moi, une terreur soudaine paralysait toutes mes facultés; une lourde chaleur m'étouffait; cependant je ne tardai pas à sentir un courant d'air plus frais.

— Vois donc comme ses joues se raniment, Yuma!

C'était une voix moelleuse de femme.

— A quoi songes-tu, folle? serre-lui cette écharpe autour du cou, prenons ses pierreries et fuyons à Samarang. Plût au Ciel qu'il fût resté hier dans le canal! Pourquoi ce fou de magnétiseur devait-il rappeler à la vie notre tyran?

Un froid mortel me glaçait; à travers mes paupières clignotantes, j'entrevis deux jeunes filles; assises devant moi, elles me rafraîchissaient avec des éventails de plumes de paon : toutes deux

¹ Nom de l'arbuste qui produit la cochenille.

parlaient la langue malaise, que je n'avais jamais apprise, et pourtant je comprenais tout ce qu'elles disaient.

— Ah! Yuma, s'écria la première; la vengeance et la jalousie! Il est vrai que nous autres faibles esclaves, il nous a repoussées pour épouser ce soir la fière Lisberta. Hélas! la pauvre Xéry ne peut élever ses regards jusqu'au riche marchand Van der Witt! Adieu donc mes rêves de jeunesse et d'amour, je ne suis qu'une pauvre esclave, et mon enfant n'a plus de père! Cependant je l'aime encore, l'inconstant!

Des sanglots étouffèrent ses paroles.

— Je te le disais toujours, Xéry, ce fol attachement causera ta perte. J'aurais pu obtenir cette félicité que tu regrettes, si je l'eusse désirée. Tes yeux sont gris, mon ange, mais les miens sont noirs comme l'ombre de la montagne; ma taille est élancée comme celle des vierges de Yagrenat. N'ai-je pas été bayadère à Bunang? Et cependant notre maître n'avait des yeux que pour toi! Mais enfin tout est fini, et demain, s'il plaît à sa grandeur, on te jettera hors de la maison. Il en est temps encore, serrons cette écharpe de crêpe de la Chine autour de sa gorge, sa mort paraîtra la suite de sa chute; ses trésors sont près d'ici, allons....

— Doucement, ma belle enfant! m'écriai-je en m'élancant de ma couche avec l'énergie que donne l'imminence du danger.

Yuma s'enfuit en poussant un cri d'effroi; mais Xéry se jeta tout éplorée à mes genoux, qu'elle embrassait sans pouvoir parler.

— Xéry, lui dis-je, rassure-toi! je connais ton cœur.... mais au nom du Ciel, dis-moi, où suis-je?....

— Dans ta chambre de repos, répliqua timidement la jeune fille; dois-je ouvrir les jalousies pour que tu voies le soleil; depuis ton accident, tu as passé une assez bonne nuit; te voici maintenant hors de danger, et tu vas être heureux à Palembang!

— A Palembang, répétai-je tout ébahi; dans l'île de Sumatra?

— Non, répondit Xéry, à deux lieues de Batavia.

A merveille; le sommeil rend la tête vide, et l'air est pesant à Batavia; mais, Xéry, ne portes-tu point de schall? je suis un homme perdu si ma femme entre; à la vérité tu me crois encore

célibataire et le fiancé de la belle Lisberta de Styrum, cependant mon vrai nom n'est pas Van der Witt, car je suis juge, et nommé par le roi de Prusse à Ziegenborn.

— Je ne te comprends pas, maître, répondit la jeune Indienne en baissant ses longs cils noirs; mais puisque tu vas te marier, songe à mon petit Paul, et ne repousse pas Xéry.

— Dieu m'en préserve, ma chère enfant; mais Paul n'est encore âgé que de deux ans; je le placerai dans le gymnase de Gœrlitz; s'il y profite, il pourra un jour me remplacer; d'ailleurs, puisque la fortune m'a favorisé de ses dons, prends dans mon coffre une poignée d'émeraudes, et appelle mon teneur de livres.

Xéry sortit légère comme une gazelle; son absence me laissa le temps de me reconnaître. Je voyais devant moi les meubles magnifiques que j'avais fait venir du Bengale par le dernier vaisseau; ils étaient incrustés de nacre et d'ivoire, et décorés de têtes de lions en bronze massif. Mon image se réfléchissait dans les glaces immenses que le capitaine Spencer, singulier original, m'avait choisies lui-même à Londres; je passais en revue mes vases du Japon et mes tapis de Chine; j'apercevais de ma fenêtre mes tamarins et mes palmiers qui se balançaient en murmurant; je contemplais mes fleurs bigarrées, encore humides de la rosée du matin. Oui, c'est avec raison que l'on t'appelle buisson ardent, admirable *Ixorea coccinea*! Comme elle étincelait dans l'obscurité, et comme les précieux héliconia brillaient autour d'elle! Les roses pourprées du *Nelumbium* nageaient dans les bassins arrondis, et tout cela en pleine terre.... La *Strelitzia regina* en pleine terre, au milieu d'une atmosphère de papillons d'azur et d'oiseaux de paradis!

A peine remarquai-je l'arrivée d'Étienne Fitzmann, mon premier commis; les boucles de sa chevelure aussi raides que le canon d'un pistolet, il s'avancait en faisant des saluts qui l'étaient encore davantage, et me complimentait à la manière de nos bisayeux; mais, hélas! il me présentait ses comptes sous la forme d'un infolio, qui le faisait fléchir sous son poids énorme.

Cet homme me parut toujours aussi ridicule qu'incommode; c'était d'ailleurs un sujet fort utile, et quoiqu'il eût pris naissance

dans les colonies, il parlait le hollandais le plus pur de l'année 1636. Je n'ai jamais compris grand'chose aux affaires de commerce; aujourd'hui je me sentais moins que jamais en disposition d'examiner ses colonnes de chiffres : il se retira donc à la façon des écrevisses.

Le docteur Platfott entra peu après.

— Comment avez-vous dormi, mon cher monsieur Van der Witt? Allons, vite, qu'on ferme la fenêtre, l'air du matin ne vaut guère mieux que celui du soir : si vous n'étiez pas allé vous promener hier si tard le long du canal, vous eussiez évité cet accès de vertige qui vous a fait boire plus que votre soif. A la vérité, c'eût été un triomphe de moins à la gloire du magnétisme. Je sors justement de chez M.^{lle} Lisberta; elle est tout à fait inconsolable et sans l'indisposition que vient d'éprouver son singe Coco pour avoir mangé une amande amère, elle serait déjà ici. Voulez-vous me permettre d'examiner votre pouls? Xéry a dit des choses singulières.... Sans doute quelque reste de délire; mais une bonne saignée, une transpiration abondante, deux cents coups de magnétisme et une cuillerée de *belladonna* vont remédier à tout.

— Je ne veux point me faire saigner, répliquai-je : j'ai transpiré suffisamment lorsque la douce Yuma me saisit à la gorge; et quant au magnétisme, et à la *belladonna*, nous avons le temps d'y penser jusqu'à la noce. Croyez-vous donc en vérité que je doive prendre cette *bella donna*, ou pour mieux dire épouser M.^{lle} Lisberta?

— Assurément, mon cher monsieur, n'était-ce pas votre vœu le plus ardent? Ce mariage vous apporte la belle factorerie d'Amboine, et vous fait entrer au conseil des Indes, lorsque M. de Styrum voudra bien se décider à quitter ce monde.

— Mais, mon digne docteur, songez donc que je suis déjà marié; ma femme s'appelle Louise de Goltz, nous demeurons près de la porte de l'hôpital à Ziegenborn; elle m'a donné deux enfants : j'en attends un troisième. J'encourrais un emprisonnement de deux ans d'après l'article 1066, titre xx, du Code pénal prussien, en me rendant ainsi publiquement coupable de bigamie.

Platfott haussa les épaules, et saisissant sa perruque poudrée de frimas entre le pouce et l'index, il la suspendit à un clou, essuya la sueur qui ruisselait de son front, interrogea encore une fois son poulx en faisant une grimace académique, appela plusieurs esclaves et leur ordonna de ne point me perdre de vue, tandis qu'il allait prendre les mesures convenables.

Les nègres se tinrent respectueusement à la porte; je me pris à rire : mes enfants, leur dis-je, je vois que vous entendez la plaisanterie, faites-moi le plaisir d'aller chercher le notaire Wilmsen, il faut qu'il m'examine juridiquement.

II.

— Ah ! mon ami, m'écriai-je à la vue du notaire, qui entraît, que penses-tu de moi ? ne me regardes-tu point comme une vision fantastique, comme une réminiscence d'un songe ? tes traits, que je connais depuis si longtemps, ne m'apparaissent-ils pas eux-mêmes comme un rêve de la veille ?

Wilmsen resta pétrifié, reprenant enfin l'usage de ses facultés : mon cher Benjamin ! s'écria-t-il.

— Benjamin, quel diable de nom hétéroclite ? Je m'appelle Charles, et je te requiers de m'en donner acte....

A quoi bon ce badinage ? une idée fixe te tourmente.... déjà lorsque tu vidois joyeusement chez moi la coupe de l'amitié, ne vins-tu pas à dire tout à coup : « *Que penserait le tribunal de Ziegenborn, en me voyant si mollement étendu sur une peau d'ours ! Il me faut retourner chez moi, j'ai encore deux arrêts à prononcer.* » Tu t'imaginais être juge dans quelque coin obscur de l'Allemagne, ainsi que je l'ai moi-même été naguères. Plusieurs fois tes accès t'ont pris chez ta fiancée, peu s'en est fallu qu'hier encore tu ne lui fisses accroire que tu es déjà marié et père de famille.

— Le lui aurais-je dit en effet, m'écriai-je en pâlisant ; cependant, suis-je réellement le riche marchand Van der Witt ? Alors, je n'aurais point une femme qui me chérit, ni d'enfants joyeux et bruyants ? tout cela ne serait-il qu'un songe trompeur ? Il me

rendait si heureux ! Ah , reviens encore , doux rêve ! En disant ces mots , je me laissai tomber sur mon sofa , et je couvris mon visage avec mes mains .

Les angoisses les plus vives se manifestèrent sur les traits du notaire .

— Mon cher Benjamin , dit-il en me prenant la main , tu es encore malade .

— Non , répliquai-je ; mais je crains que les choses ne tournent mal , si l'on me conduit maintenant à Palembang , et si Lisberta vient à découvrir mes petites faiblesses avec Xéry .

— Tranquillise-toi , tu parleras plus convenablement à mesure que ton état s'améliorera ; il te faut observer une diète rigoureuse , te purger et te marier .

— Va-t'en au diable ! m'écriai-je , en me levant brusquement . A ce moment on entendit au dehors le bruit d'instruments à vent , on annonça l'arrivée de l'honorable M. de Styrum et de sa fille .

Des palankins éclatants de mille couleurs s'arrêtèrent à la porte , une foule de curieux les environnaient ; des esclaves des deux sexes s'empressaient de tous côtés . Le gros conseiller roula comme une énorme boule hors de son palankin , tandis qu'un magot couleur de safran , et magnifiquement habillé , se laissa glisser entre les bras de ses femmes .

— Ce nain est Lisberta ! m'écriai-je involontairement ; voilà donc ce bijou si précieux ! Cependant je me rappelai bientôt que je ne la voyais pas alors pour la première fois , et qu'un amour excessif n'avait point resserré l'union de nos cœurs .

— Mon cher Van der Witt , dit le beau-père d'une voix croassante , nous venons nous réjouir avec vous du rétablissement de votre santé après ce terrible accident .

— Ah , mon cher Benjamin , murmura Lisberta , quel beau jour ! Je vous revois gai et bien portant ; mon singe musqué est rétabli de son indigestion : je vais être à vous ! Le chagrin a été de courte durée , la joie sera éternelle ; mais elle est trop vive pour ce cœur sensible . Vite , mon bien-aimé , un petit verre de rhum et une tranche de jambon cru .

Les esclaves accoururent, la table se garnit, les uns apportèrent de superbes cristaux, les autres des porcelaines du Japon, des corbeilles en filigranes d'argent, remplies d'ananas et de mangoustans parfumés; des volailles de toutes espèces, des viandes et des pâtisseries, des vins et des liqueurs des quatre parties du monde.

Je me disposais, par suite d'une heureuse sympathie avec ma fiancée, à dire un mot au jambon, à la tourte et au madère, d'autant plus que je me sentais un appétit démesuré, lorsque l'Esculape, qui mangeait lui-même avec voracité, m'arrêta tout à coup.

Il se montra impitoyable : rien de solide ni de liquide ne put passer par mon gosier, et je maudissais un pays où la matinée est malsaine, la soirée dangereuse, où l'on risque d'être étranglé pendant son sommeil, où il fait une chaleur suffocante, où l'on vous prend pour un fou, où il faut se faire saigner, se purger, transpirer et se marier; mais où l'on ne peut ni boire ni manger.

La joyeuse société s'éloigna après m'avoir donné rendez-vous à six heures du soir à Palembang; je me jetai machinalement sur un siège, réfléchissant à la bizarrerie de ma destinée. Ma vie m'apparaissait dans une suite de tableaux, tels que ceux d'une lanterne magique sur la muraille éclatante.

III.

Comment étais-je arrivé à Batavia? la mer m'avait-elle jeté sur la côte comme le débris d'un naufrage, ou des pirates malais m'auraient-ils troqué, encore enfant, contre une barrique d'eau-de-vie? Mais non, je vois ma patrie avec ses tours blanches et ses tilleuls majestueux. Je naquis à Delft : mon père, marin habile, périt corps et bien sur le navire l'*Hirondelle*, qui le ramenait dans son pays. Veuve, et réduite à la plus affreuse pauvreté, ma mère m'envoya auprès de son frère à Batavia. Mon oncle m'accueillit froidement; c'était un homme d'un aspect rébarbatif; il me traita avec rudesse et me surchargea de travail. Ma jeunesse s'é-

coulait tristement sous cette discipline sévère ; je pensais à ma mère si tendre, si indulgente ; à la prairie de Delft, théâtre de mes espiègleries, et je déplorais l'insensibilité de mon parent, dont les richesses s'accroissaient de jour en jour. Voilà qu'un soir on le rapporte chez lui, dangereusement malade ; il m'appelle auprès de son lit, saisit mes deux mains dans ses mains glacées, et tandis que je remarque pour la première fois quelque émotion dans ses regards : mon enfant, me dit-il, il me faut te quitter ; la fièvre ne se prolonge guère dans cette contrée ! Tu as appris à supporter les privations, maintenant tu vas jouir....

Il ne tarda pas à mourir. On le plaça dans une fosse avec de la chaux vive ; il était mort du choléra morbus !

Je me trouvai seul au monde, ne sachant où reposer ma tête ; mais le lendemain tout changea de face : messieurs de la justice vinrent avec leurs respectables perruques, et le testament de mon oncle fut ouvert.

J'étais légataire universel !....

Le plus pauvre commis devint tout à coup le plus riche marchand de Batavia.

Je dus naturellement fixer les regards de toutes les jeunes filles à marier. Le parti le plus désirable était sans contredit M.^{lle} Lisberta de Styrum, unique héritière du conseiller des Indes. Son teint est à la vérité couleur de chamois ; elle ne ressemblerait pas mal à une pygmée, si par une singulière anomalie toute sa croissance ne se fût développée derrière ses épaules. Mais son âme en est d'autant meilleure, telle qu'un fruit attaqué par le ver, se trouve ordinairement plus suave au goût. Elle se plaît, avec Coco, son singe chéri, à mordre ses femmes, et ne connaît rien de plus céleste que le Divan oriental de Goethe, qu'elle lit dans l'original. Elle joue de la guitare comme un barbier andaloux, et apporte à son heureux fiancé une belle factorerie à Amboine, une demeure enchanteresse à Palembang, et la survivance d'une place au conseil des Indes.

— Ainsi donc, mon cher Benjamin, me dit à l'oreille le notaire, qui m'avait écouté paisiblement, ferme les yeux et réjouis-toi ce

soir avec nous à Palembang ; mais je te quitte, car voici le moment de ta sieste.

Xéry parut.

— Que veux-tu, maître, tu m'as fait appeler ?

— Mon enfant, répondis-je avec un certain embarras, je veux beaucoup, si seulement personne ne nous épiait....

La jeune Indienne rougit et fit un pas en arrière.

— Il est déjà trois heures ; je n'ai encore ni bu ni mangé ; va me chercher quelques aliments.

Xéry disparut, et bientôt je vis briller sur ma table le nectar le plus délicieux et tout ce qui était nécessaire pour restaurer mon estomac délabré.

Xéry me servait. J'étais l'homme le plus heureux de l'Inde.

— Grand Dieu ! s'écria le docteur, qui entra précipitamment, que faites-vous, mon cher monsieur Van der Witt ! Mais puisque cette nouvelle Ève vous a présenté le fruit défendu, mon devoir est de vous chasser du Paradis et de vous secourir par un vomitif.

— A peine ai-je porté un morceau à ma bouche, et toi, abîme de science médicinale, tu voudrais me l'arracher. A quoi me servent donc les millions que je possède, si je ne puis goûter ce qui rafraîchit mes lèvres brûlantes. Toutes réflexions faites, mon cher Platfott, je vous dispense de vos soins, car je me porte parfaitement bien, aussi vrai que je m'appelle Van der Witt.

— Vous, bien portant ! répliqua le docteur ; permettez-moi de vous démontrer qu'il est impossible que vous ne soyez pas malade.

Lorsque hier il vous prit la fantaisie de vous laisser choir dans le canal, le microscome, c'est-à-dire le sensorium, le principe magnétique, fut affecté en vous de la manière la plus grave, et seulement à cause de l'ébranlement occasionné dans vos idées, par suite de la nouvelle position physique où vous vous trouviez, je veux dire dans le canal.... Quand cet état commençait à devenir fixe, comme si vous étiez mort, vous fûtes promptement délivré de cette situation par une réaction magnétique ; mes efforts rappelèrent la respiration dans vos poumons, et il s'établit naturellement en vous un dualisme psychologique dont le résultat....

— Je m'étais endormi sur ma chaise, et la démonstration du grand docteur aurait pu durer encore longtemps, lorsqu'un bruit me réveille soudain ; des esclaves accourent de tous côtés ; les cymbales, les flageolets et les tambourins retentissent ; mes singes et mes perroquets leur répondent, les palankins s'approchent, et le cortège se met en marche, me conduisant à Palembang. Je voyais partout des démonstrations joyeuses et une foule empressée, des maisons aux pignons élevés et de superbes canaux. Les vaisseaux étaient pavoisés, et lorsque nous passâmes devant le château, la garnison me salua du haut des remparts ! « Ah, ah, me dis-je, voilà pour le futur conseiller des Indes ! »

Je traverse de cette manière les rues bruyantes, les faubourgs sales et enfumés, des jardins délicieux et des coteaux verdoyants ; enfin Palembang s'offre à mes regards, éclairé d'un million de verres de couleur, car la nuit était déjà tombée. Des boîtes d'artifices annoncent mon arrivée, et une musique assourdissante s'avance à ma rencontre. J'aperçois dans le vestibule les conviés, tous visages de connaissance : c'était le gouverneur général, le conseil des Indes en corps, les officiers employés de la Compagnie, les principaux marchands, Platfott, Wilmsen et le révérend pasteur Mathias.

Grand Dieu, quelle odeur exhalaien les parfums indiens ! Un bol de punch monstrueux fumait au milieu d'une table, où l'on avait préparé une collation que je dévorais de mes regards. M. de Styrum me conduisit auprès de sa fille. « Nous voilà prêts, dit-il, et M. Mathias peut remplir son ministère. »

Tout le monde forma un demi-cercle. La charmante Lisberta se plaça près de moi : le pasteur se tenait devant nous. Je chancelais cependant d'inanition, et tout ce que je pus faire, ce fut de me pencher vers le docteur et de lui dire à l'oreille : « Au nom du Ciel, mon cher Platfott, faites-moi donner de suite un verre de punch et un biscuit. »

Le cruel demeura sourd à mes prières ; le ministre commença la cérémonie....

— Arrête, m'écriai-je, homme de Dieu ! et vous dignes habi-

tants de Batavia, sachez que je suis à jeûn depuis ce matin, et que je souffre horriblement, ne pourrait-on pas différer le sacrement jusqu'après dîner? ce délai nous laisserait le loisir de résoudre quelques difficultés qui existent encore. Car mon nom est Wiesenhaar, je suis juge à Ziegenborn, déjà marié légalement, et d'après le code pénal prussien....

— Il est fou, murmurèrent les assistants, il est fou!

— Non, m'écriai-je, mais au moment de mourir de faim et de soif!

— Remettez-vous, monsieur, dit l'ecclésiastique, et élevez votre cœur à Dieu en vous unissant à nos cantiques.

Les musiciens commencèrent à jouer l'air, *va-t'en voir s'ils viennent Jean*; cependant ils psalmodiaient tous avec le plus grand sérieux et avec beaucoup d'onction : quant à moi, cette mélodie vulgaire me semblait le sabbat des sorciers. Un nuage s'étendait devant mes yeux, et je voyais percer au travers, des visages de feu, des cornes menaçantes et des pieds fourchus. Audessus de la tête du révérent pasteur et de celle de Platfott s'agitait en guise de perruque une forêt d'oreilles d'âne. Le beau-père était couronné d'une immense tête de buffle; Lisberta me flairait avec un groin de porc; je m'écriai tout à coup d'une voix rugissante : retirez-vous, spectres, et laissez-moi sortir!

— Il est fou, répétèrent encore plus haut les conviés, il est en plein accès!

— Et vous êtes fous vous-mêmes, répliquai-je vivement; allez, visions d'enfer! rentrez dans vos abîmes!

Le docteur fit signe à deux esclaves de s'approcher; et parla très-bas à M. de Styrum. Cependant j'entendis distinctement ces paroles : « Assurons-nous de lui, je vais lui ouvrir la veine, et, pendant un intervalle lucide, nous achèverons la célébration du mariage. »

Les esclaves d'accourir; mais je les terrasse comme un Hercule; d'un coup de pied j'enfonce la porte, et je m'élance à travers le parc illuminé avec l'énergie que donne le désespoir. Esclaves, conviés, cornes et pieds fourchus, se précipitent sur mes traces;

des torches font jaillir des flammes derrière moi; mon beau-père hâletait, les dogues hurlaient, et au milieu de cette cohue infernale j'entends le docteur, dont la perruque était restée suspendue à un buisson entre le ciel et la terre, crier d'une voix étouffée : « Arrêtez-le, il est fou! il est dans le paroxisme. » La lancette fatale brillait dans sa main blême. Yuma se montra tout à coup derrière une haie, brandissant un large poignard : « Je te tiens enfin, dit-elle, tu vas mourir! » Je courais à travers bois comme un animal sauvage, lancé par les chiens et les chasseurs. Je fais un bond de côté, et je me jette dans une immense volière. Les perroquets et les corbeaux indiens, réveillés en sursaut, se mirent à voltiger et à croasser autour de ma tête; je cherchai à me blottir derrière les ailes d'un pélican; j'entendais déjà le bruit qui s'approchait, lorsqu'un petit livre s'échappe de ma poitrine. La connaissance du passé me revient subitement : « Retournons chez moi, m'écriai-je, à Ziegenborn! » Et à la lueur des flambeaux de ceux qui me poursuivaient, je lus précipitamment :

Et portâ superne per aerem Marchiel, locustâ, abracadabra sux. Knax.

IV.

Une personne bien connue ouvre aussitôt la porte, et dit de sa douce voix :

— Mon ami, le greffier vous attend avec les dossiers du tribunal.

— Ah! ah, fis-je en m'élançant de mon sofa; suis-je donc enfin délivré de cette insupportable obsession? Est-ce bien vous, greffier, apportez-vous les actes? A merveille, sois la bien-venue, ma chère maison! Que Dieu te bénisse, ma Louise: mais aujourd'hui je ne me sens guère disposé à m'occuper d'affaires. Fais donner à cet honnête greffier un verre du punch préparé pour la noce, et renvoie-le chez lui.

On le congédia: cependant je me promenais avec agitation dans mon appartement. Comme ces perruques vont s'ébahir, murmurais-je entre les dents, lorsqu'elles ne me retrouveront

plus. Je n'ai fait qu'un bond jusqu'ici. Tu voulais donc me tuer, Yuma, parce que je n'avais point arrêté mes regards sur tes yeux noirs ! Quant à toi, Xéry, je n'oublierai jamais la langueur de ton sourire, la grâce et la souplesse de tes mouvements.

Louise me regardait, immobile de surprise.

Je lui racontai tout ce qui m'était arrivé ; nous en rîmes de bon cœur ; mais le lendemain, à l'heure de ma sieste, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Que peut-elle faire à présent ? il ne dépend que de moi d'être auprès d'elle ; aussi regardais-je du coin de l'œil le petit Nostradamus ; mais, plus fort que la tentation, je retirai ma main, qui s'étendait déjà machinalement vers le fruit défendu. Cependant on m'avait épié, et, le soir, au milieu d'un cercle d'amis, tandis qu'un bol de punch généreux faisait voltiger au-dessus de la table ses exhalaisons vaporeuses, on prétendit assez malicieusement qu'il avait été réchauffé aux flammes de Nostradamus.

Demeure au logis, s'écria-t-on de tous côtés, et ne te laisse point mourir de soif !

— Amen, fis-je en soupirant : adieu donc triste pays de corgagne, que tant de gens désirent voir lorsqu'ils sont plus heureux dans leur patrie ; adieu Styrum, épais conseiller des Indes ; adieu jeune Lisberta ; adieu Platfott, magnétiseur ignare ; adieu pauvre Xéry !

— Adieu pauvre Xéry ! répétèrent en chœur tous mes amis, en vidant d'un trait leurs verres fumants.

Le mien seul resta plein sur la table.... et je soupirais tout bas.

Ami lecteur, dis-moi pourquoi ? *

LE MARQUIS DE LA GRANGE.

NÉCROLOGIE.

WEITZEL.

Weitzel, né à Johannisberg le 24 octobre 1772, conseiller du duc de Nassau et bibliothécaire à Wiesbaden, a terminé sa carrière le 10 janvier 1837.

J'ai fait sa connaissance pendant un voyage sur les bords du Rhin en 1823, lorsque j'allais visiter pour la première fois l'excellente bibliothèque ducale. J'ai eu depuis l'occasion de le voir souvent, lors de mon séjour à Wiesbaden, où j'étais allé passer la saison des bains. Je me promenais chaque jour avec lui, et sa conversation vive, spirituelle, animée, m'offrait des charmes toujours nouveaux. Il avait une connaissance approfondie de la langue latine, et savait exprimer les plus fines nuances de la française. Il avait vu de près les différentes révolutions de la France, et manifesté plus d'une fois, comme écrivain, une opinion hardie sur les événements du temps, même à l'époque où Napoléon était maître de Mayence, où vivait alors Weitzel. Qu'on lise son ouvrage : *Napoléon jugé par lui-même* (Francfort, 1829), et l'on verra avec quelle indépendance il écrivait. Aussi m'a-t-il dit que plus d'une fois il s'était couché avec l'inquiétude qu'on ne vînt l'arracher de son lit pour le jeter en prison. Cependant Jean-Bon Saint-André, préfet du Mont-Tonnerre, était son ami.

Comme bibliothécaire, Weitzel joignait à des connaissances vastes et à une extrême obligeance, un tact exquis dans ses rapports avec les nombreux étrangers qui visitaient la bibliothèque de Wiesbaden. On avait, par ses soins, destiné une salle à ceux qui désiraient lire, et qui y trouvaient non-seulement les journaux allemands et étrangers, mais encore les revues critiques, historiques, politiques ou esthétiques.

Les opinions politiques de Weitzel étaient pour le progrès, c'est-à-dire, qu'il voulait des réformes. Il n'appartenait pas cependant au parti du mouvement; il se rapprochait davantage du tiers-parti, ce qu'il faut attribuer sans doute à des réminiscences

de l'époque révolutionnaire qu'il avait traversée. Cependant il condamnait avec énergie les manifestations de la fête de Hambach, qui avait eu lieu le 26 mai 1832. J'étais alors à Wiesbaden. Il était du reste grand partisan de l'ordre et de la légalité, et n'était pas entièrement d'accord avec moi sur ce principe, mais sur ce principe seul : *tout pour le peuple, non par le peuple*. Il s'est nettement expliqué à ce sujet dans le second volume de son *Histoire de la science politique*, ouvrage qui n'est pas achevé, ou qui, au moins, n'est pas publié en entier ; car je l'ai souvent entendu dire que le troisième volume paraîtrait après sa mort. « J'y parle de vous, » me disait-il en riant.

Les *Lettres du Rhin* sont remarquables à plus d'un titre, et écrites avec beaucoup d'esprit. Si un Allemand connaissait les bords de ce fleuve, c'était Weitzel. Il possédait sur le Johannisberg une maison d'où la vue s'étendait sur le plus beau paysage du continent européen. C'était là qu'il se retirait chaque année pendant quelques semaines, loin du tumulte du monde. C'est là qu'il écrivit ses meilleurs ouvrages. C'était là enfin que se reportaient toutes ses idées de bonheur domestique. Je n'oublierai jamais les instants que j'y ai passés avec lui.

Il n'avait qu'un seul enfant, une fille, mariée à M. de Ahlefeld, major au service de Nassau. Ses petits-fils faisaient son bonheur et sa joie. Quand il les voyait accourir à sa rencontre dans l'allée, ses yeux brillaient de plaisir ; il leur achetait des gaufres et les regardait avec délice les manger.

Les ouvrages qu'il composa à une époque antérieure à celle dont je parle, ont encore un certain air de rudesse républicaine, qui n'en exclut pas l'esprit : on en aperçoit de brillantes étincelles dans tous ses écrits.

Il allait partout à pied, même quand la goutte le tourmentait.

Ses ouvrages d'une date postérieure, c'est-à-dire ceux qu'il publia depuis 1825, s'éloignent de plus en plus de la théorie. C'est que, bibliothécaire de Wiesbaden, il avait appris à connaître les hommes et à examiner les choses sous le côté pratique, qui, dans les meilleures têtes, finit toujours par l'emporter. Aussi

ses derniers écrits sont-ils plus animés, plus intéressants, plus énergiques ; ils sont pris de la vie et appartiennent à la vie. Je n'en veux citer pour preuves que ses articles biographiques dans le *Staatslexikon* de Rotteck et de Welcker. Que de vérité, de vie, d'originalité, malgré quelques digressions politiques!

Avant qu'il ne devînt un des rédacteurs du *Staatslexikon* et de la Gazette générale, il donnait plus souvent des articles à mon Annuaire. Je ne rappellerai que les plus remarquables de ses écrits.

En 1828 : Quelques signes du temps. — Canning. — De la science politique, depuis son origine jusqu'à la chute de l'empire romain.

En 1829 : Influence de la révolution française sur la politique. — Kant et Sièyes. — Montesquieu et Destutt de Tracy.

En 1831 : Constitution de la Hesse électorale en 1831. — Burke et Fox.

En 1832 : Lettres du Rhin.

En 1833 : Que ferais-je, si j'étais député aux États dans une des principautés de l'Allemagne? (Vrai chef-d'œuvre, plein d'actualité encore en 1837.)

Il est mort que son esprit avait encore toute sa vigueur; mais il est mort en temps opportun, car il ne s'est pas survécu à lui-même; au contraire, plusieurs de ses ouvrages lui survivront.

Je le vis pour la dernière fois le 14 juin 1836, à mon retour de Schwalbach. Il était alors plus gai et mieux portant que moi, car j'avais pris inutilement des bains qui m'avaient fait du bien jusque-là. Il m'avait promis des articles pour l'Annuaire — il n'a pu tenir parole : la mort l'a enlevé à l'âge de 64 ans, après une vie des plus agitée. L'estime et l'amitié ne perdront jamais le souvenir d'un ami aussi bon et aussi vrai.

POELITZ.



Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Brief an Herrn Crawford, über das Straf-System in den Vereinigten Staaten : Lettre à M. Crawford, sur le système pénitentiaire des États-Unis, par le D.^r JULIUS.

C'est une chose digne de remarque que les monarchies européennes aillent prendre des leçons auprès d'une république transatlantique sur la manière de punir les coupables. Tandis que l'Angleterre envoie en Amérique M. Crawford et d'autres hommes distingués, la France fait partir MM. Beaumont et Tocqueville, avec la mission spéciale de s'instruire sur les lieux de l'organisation du système pénitentiaire qu'on y a établi, et des effets qu'il produit. Les gouvernements allemands n'ont chargé personne de ce soin ; mais des particuliers, poussés par le désir d'être utiles à leur pays, n'ont pas reculé devant cette tâche, et sans autres secours que leurs propres ressources, ils se sont mis en route dans le même but.

L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons, connu déjà par des ouvrages remarquables sur cette matière, est du nombre de ces philanthropes. Ce fut pendant son séjour à Londres qu'il apprit à connaître M. Crawford, qui était de retour de son voyage en 1834, et qui se préparait à communiquer au parlement le résultat de ses recherches. Il lui doit une foule de renseignements précieux, qu'il mettra à profit dans le grand ouvrage qu'il publiera sous le titre : *État moral de l'Amérique du Nord*.

Quant à la lettre à M. Crawford, ce qui y a donné lieu, c'est la demande que lui a faite ce dernier, de s'expliquer, avant la publication de son grand ouvrage, sur les deux systèmes pénitentiaires des États-Unis, celui d'Auburn et celui de Philadelphie. Le jugement qu'il

porte sur l'un et sur l'autre, s'accorde en tous points avec celui de M. Crawford.

Ces deux systèmes diffèrent essentiellement tant sous le rapport de la construction que sous celui de l'organisation des prisons, quoiqu'ils tendent au même but, l'amélioration morale des prisonniers. Dans le système de New-York ou d'Auburn, les prisonniers sont isolés la nuit et travaillent ensemble le jour, mais un silence absolu leur est prescrit; dans le système de la Pensylvanie ou de Philadelphie, l'isolement est complet jour et nuit.

L'auteur, qui a sur M. Crawford l'avantage d'avoir visité les États-Unis deux ans plus tard, fait ressortir les avantages et les désavantages de chacun de ces systèmes, et signale les changements qui y ont été introduits depuis leur établissement en 1771. Dans son grand ouvrage il promet une statistique sur le nombre, la nature et les causes des crimes dans le nouveau monde, et l'on sera étonné de voir par les résultats quelle différence existe sous ce rapport entre l'Amérique et l'Europe, par suite de la différence totale des rapports politiques, religieux et sociaux.

Cet ouvrage offrira d'autant plus d'intérêt que l'on s'occupe beaucoup, non-seulement en France et en Angleterre, mais aussi en Allemagne, d'organiser les prisons sur le modèle des pénitenciers américains. C'est à leur organisation surtout que l'auteur consacre la lettre dont nous parlons. Dans l'un et l'autre système, il y a pour chaque prison considérable des inspecteurs au nombre de cinq jusqu'à douze, avec un directeur placé sous les ordres immédiats du gouvernement. Leurs fonctions durent plusieurs années. Ils sont choisis parmi les citoyens les plus recommandables de la localité où est située la prison, et ne reçoivent du reste aucun traitement. Ils doivent visiter la prison au moins deux fois par semaine, et veiller à ce que tous les employés y remplissent leurs devoirs.

Ce que nous venons de dire suffira pour faire connaître le contenu de cette lettre, qui se distingue par le point de vue pratique sous lequel la question est examinée. Toutes nos théories européennes, tissées avec tant d'art, sont souvent si cruellement déchirées par l'expérience!

Geschichte der Fürsten und des Volkes von Cleve, Jülich, Berg und Ravensberg, etc. : Histoire des princes et du peuple de Clèves, de Juliers, de Berg et de Ravensberg, depuis Charlemagne jusqu'à leur réunion avec la monarchie prussienne, 768-1815, par le D.^r J. F. KNAPP.

Félicitons d'abord l'auteur de ne pas s'être laissé arrêter par les nombreuses difficultés d'un pareil travail, et d'avoir exécuté la tâche qu'il s'était imposée avec un zèle digne d'éloge; cela fait, arrivons à l'examen de l'ouvrage en lui-même.

Quel est le devoir de l'historien? L'auteur nous l'apprend lui-même. « Raconter les faits historiques d'après les sources les plus authentiques, les mettre d'accord et les coordonner de manière à ce qu'ils ne fassent qu'un tout; discuter avec indépendance les sources elles-mêmes; faire connaître le résultat de ses recherches dans un langage clair et intelligible à tous; peindre par le caractère des princes l'état du pays et du peuple; se proposer l'instruction de la classe *moyenne* de ses concitoyens, réchauffer et entretenir en elle l'amour de la patrie. »

Ce devoir, l'a-t-il rempli? On pourrait répondre oui sans hésiter. Quelques-uns lui reprocheront peut-être d'avoir fait remonter son histoire jusqu'à Charlemagne, à l'époque où il entreprit ses guerres contre les Saxons, où il conquit Éresbourg et renversa Irmensul. C'est remonter un peu haut, nous en convenons, et tout le monde ne sera pas disposé à lire la moitié d'un volume sur les empereurs d'Allemagne successeurs de Charlemagne, avant que d'arriver à celle des dynasties particulières de Clèves et de Juliers. Mais il faut convenir que c'était l'unique moyen de donner une connaissance complète de l'histoire, de la géographie et de l'ethnographie de ces pays jusqu'à l'époque de leur indépendance. Rien de plus difficile dans une histoire spéciale, que de rechercher les commencements historiques de petits pays isolés, changeant de souverains à chaque instant, de discerner les faits qui leur appartiennent en propre, et de ne pas remplir les lacunes par des hypothèses et des vraisemblances, mais de ne donner que ce qui est et comme c'est, autant que les documents historiques le permettent, tout en suivant à travers les siècles les traces de la vie des

peuples. C'est ainsi, et seulement ainsi, qu'une histoire spéciale est animée et présente de l'intérêt.

Une bonne partie du premier volume ne contient, comme nous l'avons dit, rien qui s'applique exclusivement aux pays dont l'auteur nous promet l'histoire. Mais entrant enfin dans son sujet, il jette un coup d'œil rapide sur les commencements historiques de Clèves, de Juliers, de la Marche, de Berg et de Ravensberg, sous des comtes allemands; après quoi il pénètre plus avant dans l'histoire spéciale de Clèves, de la Marche, de Juliers et de Berg.

Dans le second volume il nous peint l'état de ces comtés depuis la mort de l'empereur Henri II jusqu'au règne de Rodolphe de Habsbourg. Continuant à dérouler à nos yeux l'histoire des souverains et du peuple de Clèves et de la Marche, il arrive à l'époque de la suprématie de Clèves sur les autres comtés en 1521. Il nous raconte ensuite l'histoire de Clèves, de la Marche et de Ravensberg, dit quelques mots de la guerre de Dortmund, et y rattache l'histoire de Juliers depuis Guillaume VII, premier margrave et duc.

Dans le troisième volume il revient à l'histoire de Berg, et la suit jusqu'à l'extinction de la lignée mâle des ducs de Juliers, en 1609, par la mort du duc Jean-Guillaume, mort qui donna lieu à une sanglante guerre de succession. On sait en effet que les deux maisons de Saxe avaient obtenu de l'empereur depuis longtemps le droit de survivance sur ces deux pays; mais la Saxe n'était pas prête, et les souverains du Brandebourg et du Palatinat de Neubourg, alliés par les femmes au dernier duc de Juliers, se mirent en devoir de s'emparer de son héritage. La guerre qui éclata à cette occasion dura jusqu'en 1666, sans qu'un intérêt plus pressant, la guerre de trente ans, fût capable de la faire cesser. Elle se termina enfin par un partage égal et définitif entre les deux prétendants, le 19 septembre 1666. Le duché de Clèves et les comtés de la Marche et de Ravensberg échurent en partage à l'électeur de Brandebourg, tandis qu'on donna au comte palatin les duchés de Berg et de Juliers. Un tribunal devait décider à qui appartiendrait Ravenstein.

L'auteur raconte ensuite l'histoire de ces différents pays sous ces deux maisons souveraines jusqu'à la paix de Lunéville, en 1801, où ils furent réunis à la France, ainsi que les autres provinces allemandes en deçà du Rhin. Ils suivirent la fortune de la France jusqu'en 1815, où ils en furent détachés de nouveau pour être donnés à la Prusse.

Tel est en peu de mots le contenu de cet ouvrage, qui est semé d'ailleurs d'une foule de détails intéressants sur l'origine des francs-juges de la Westphalie, sur leurs rapports avec le tribunal vehmique, etc.

Geschichte des Calvinismus, in seinen Verhältnissen mit dem Staat in Genf und in Frankreich, etc. : Histoire du Calvinisme, dans ses rapports avec l'État à Genève et en France, jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, par le D.^r G. WEBER.

L'auteur n'a pas fait une histoire de Calvin, mais du calvinisme, système religieux très-étendu, qui a une multitude de ramifications. Calvin et Bèze, auxquels il rend d'ailleurs toute justice sous le rapport de leur importance littéraire et politique, ne sont donc pas les pivots autour desquels tourne toute son histoire.

Élève de l'université de Heidelberg, il a séjourné pendant longtemps à Genève, à Rome, à Paris, et a mis à profit sur les lieux mêmes tous les documents qu'il a pu se procurer. Aussi tout son ouvrage indique-t-il évidemment qu'il a puisé aux sources. Ce n'est pas à dire pour cela que ce ne soit qu'un travail tout d'érudition et de recherches; l'auteur, qui le destinait à un public plus nombreux que les savants, a su examiner son sujet sous un point de vue pratique, et peindre les objets avec une vivacité de couleurs qui le distingue du plus grand nombre des histoires ecclésiastiques modernes. Son ouvrage se fait remarquer d'ailleurs par une grande finesse de tact et une grande indépendance de pensées, développées en lui par ses voyages.

Dans le principe, il voulait écrire l'histoire du calvinisme en Hollande, en Écosse, dans le Palatinat, etc.; mais son plan s'est modifié par la suite, et il explique dans la préface les raisons qui l'ont engagé à se borner seulement à la France et à Genève, en s'arrêtant à la révocation de l'édit de Nantes. Le passage suivant prouvera avec quelle liberté d'examen son ouvrage est écrit: « Les différentes religions, de même que les différentes formes de gouvernement, ne sont jamais responsables du bien ou du mal qui en résulte; on ne doit l'attribuer qu'à leur application bonne ou mauvaise. L'excellence d'une religion est donc toujours relative. Celle-là doit être considérée comme la meilleure qui rend les hommes meilleurs, qui éveille par conséquent dans le peuple un sentiment profond, sain, de ses devoirs. »

L'histoire du calvinisme se divise en deux parties :

1.^o *Genève*. Genève avant Calvin et pendant sa vie.

2.^o *France*. Histoire et constitution de l'Église calviniste en France jusqu'à la mort de Henri IV (18 chapitres). — Ligue des huguenots en France sous Louis XIII (6 chapitres). — État des huguenots depuis la perte de l'indépendance politique de leur ligue (6 chapitres).

Impartialité historique, étude des sources, jugement sain, libre, indépendant, telles sont les qualités qui recommandent cet ouvrage. Cette histoire est une acquisition précieuse, non-seulement pour l'histoire ecclésiastique, mais encore pour la littérature historique en général, même sous le rapport de la civilisation et de la politique.

La révocation de l'édit de Nantes fut le dernier acte sur lequel apposa son seing le vieux chancelier Letellier, l'ennemi acharné des huguenots. « Il voulait extirper l'hérésie de la France ; mais, ajoute l'auteur, avec l'édit de Nantes disparurent le bonheur de la France, sa grandeur, sa prospérité, de même qu'ils avaient commencé avec lui. »

Il cite ce fameux édit, qui contient douze articles. Nous n'en ferons connaître que ceux où Letellier cherchait à amener les calvinistes à se convertir par l'appât d'avantages matériels. « Les ecclésiastiques protestants qui ne voudront pas se convertir, quitteront le royaume en quinze jours. — Mais les ecclésiastiques qui se convertiront, recevront un traitement qui surpassera d'un tiers le traitement qu'ils ont reçu jusqu'ici. Ils seront en outre exempts d'impôts comme auparavant. La moitié de ce traitement sera payée à leurs veuves après leur mort. Ils pourront aussi parvenir au grade de docteurs en jurisprudence ou devenir avocats, etc., sans faire les trois ans d'études nécessaires, et sans payer plus de la moitié de la somme exigée par l'examen. »

Je crois qu'au dix-neuvième siècle on obtiendrait des apostasies à meilleur marché, et que le plus grand nombre consentirait difficilement à se laisser condamner aux galères pour rester fidèle à sa religion. De nos jours les intérêts matériels sont tellement prédominants, et l'indifférence morale, qui en est la suite, est si grande, qu'on n'en trouverait que fort peu prêts à abandonner leurs biens, leur patrie, toutes les joies de la vie, pour ne pas mentir à leurs convictions, et à s'exiler dans un pays étranger, tout disposé que serait ce dernier à honorer, comme il conviendrait, leurs talents et leurs vertus.

Pœlitz.

LIVRES FRANÇAIS.

MÉMOIRE SUR L'INSTRUCTION SECONDAIRE DANS LE ROYAUME DE PRUSSE, par M. V. COUSIN, etc.; deuxième édition. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1837.

Dès 1834 M. Cousin publia un *Mémoire sur l'état de l'instruction secondaire dans le royaume de Prusse*, faisant suite au Rapport sur l'instruction primaire en Allemagne. La nouvelle édition qu'il nous donne aujourd'hui du premier de ces Mémoires, plus riche et plus complète, a dans ce moment-ci tout l'intérêt d'un ouvrage de circonstance. Il est divisé en trois parties : 1.^o Organisation de l'instruction secondaire en Prusse; 2.^o Statistique de l'instruction secondaire, et 3.^o Application à la France.

La première partie s'occupe de cinq points principaux : 1.^o de l'instruction secondaire privée; 2.^o de l'instruction secondaire publique; 3.^o des matières que comprend cette instruction, de la répartition de ces matières dans les différentes classes et de la constitution intérieure des gymnases; 4.^o de la formation des maîtres et des conditions exigées pour arriver à l'enseignement public; enfin 5.^o de l'examen pour passer du gymnase à l'université.

Il résulte de cet examen de l'organisation de l'instruction secondaire en Prusse, d'abord que toute liberté est laissée aux pères de famille de faire instruire leurs enfants comme ils l'entendent, et que tout jeune homme peut passer à l'université, sous la seule condition de subir un examen préalable. Ensuite, que chacun peut ouvrir un établissement d'instruction secondaire et un pensionnat, après en avoir obtenu l'autorisation du consistoire provincial. Le consistoire¹ conserve le droit de surveillance sur tous les établissements privés, et peut, s'il y a lieu et après enquête, retirer l'autorisation. Cette surveillance porte sur la discipline et la marche générale de l'enseignement : du reste, les instituteurs sont entièrement libres quant au choix des livres, quant à la méthode et au plan spécial de l'enseignement. Ajoutons que telle est en Prusse la supériorité des établissements publics, qu'en

¹ On sait que les consistoires provinciaux ne sont pas en Prusse des corps purement ecclésiastiques. Voyez le Rapport de M. Cousin sur l'état de l'instruction publique en Allemagne, page 157.

1831 il n'y avait plus, dans toute la monarchie, une seule école secondaire privée.

Les écoles secondaires publiques, appelées gymnases, à quelque source que soient puisés les moyens de leur entretien, ne relèvent que du consistoire provincial. Mais il n'appartient qu'à l'autorité centrale de faire les règlements de discipline et d'études, et de nommer les professeurs.

Quant aux matières de l'instruction secondaire, elles sont déterminées par la loi de 1819. Les objets de l'enseignement qui constituent le gymnase proprement dit, sont, outre la religion et les langues anciennes, la langue nationale, la géographie et l'histoire, les mathématiques, la musique et la gymnastique. Le dessin, le français, les sciences naturelles, quoique recommandés, sont déclarés études accessoires et subordonnées aux ressources des établissements. L'introduction à la philosophie a depuis été ajoutée à ces matières, et le français est devenu obligatoire. Remarquons encore que la loi prescrit de donner aux élèves une connaissance approfondie de la religion, et que dans les provinces non allemandes elle ordonne l'enseignement de l'idiome de ces pays.

Des dispositions particulières règlent l'étendue de l'enseignement de chaque partie. C'est ainsi qu'un ordre ministériel prescrit de ne commencer le grec qu'en quatrième.

Un gymnase se compose de six classes, et souvent d'une classe préparatoire. On y donne jusqu'à trente-deux heures de leçons par semaine, et dans ce nombre ne sont pas comprises les leçons de musique et de dessin. Dans chaque classe le nombre des élèves ne doit pas dépasser cinquante.

Il faut lire dans le *Mémoire* même l'admirable répartition des objets du programme dans les classes du gymnase. Nous dirons seulement qu'un gymnase forme trois divisions : la division inférieure composée de la sixième et de la cinquième ; la division supérieure qui se compose de la deuxième et de la première, et d'une division intermédiaire. Les classes inférieures, tout en préparant aux classes supérieures, forment un ensemble assez complet pour offrir une instruction utile à ceux qui borneront là leurs études. Si, soit faute de moyens pécuniaires, soit faute de moyens intellectuels, un enfant s'arrête à la quatrième, il n'a point pour cela perdu son temps, et il n'aura rien à désapprendre. En France, au contraire, comme le

fait observer M. Cousin, on enseigne en septième, sixième et cinquième bien des choses qui sont à peu près inutiles à l'élève qui ne doit pas pousser plus loin ses études.

Un élève ne peut passer de la division inférieure à la division supérieure qu'à la suite d'un examen sévère, d'une sorte d'enquête, qui ne porte pas seulement sur les connaissances acquises, mais encore sur les dispositions. Afin d'empêcher tout abus sous ce rapport, l'unanimité de la commission d'examen est nécessaire pour prononcer un refus d'admission. Enfin, dans la division supérieure les élèves sont préparés à l'université; mais on se garde bien d'anticiper sur l'université, soit dans les matières, soit dans la méthode de l'enseignement.

On a compris depuis longtemps en Prusse que ce sont les bons maîtres qui font les bonnes écoles. De là l'institution des écoles normales primaires, pour former les instituteurs du peuple; les séminaires philologiques, établis auprès des universités, et les séminaires pour les écoles savantes, pour former les professeurs de gymnases. M. Cousin communique le règlement du séminaire philologique de Berlin. Il résulte de ce règlement que le but prochain de ce genre d'établissement est de former avant tout des philologues et des archéologues, et que le nombre des élèves proprement dits est très-borné. Les véritables écoles normales secondaires, ce sont les *séminaires pour les écoles savantes*, qui sont au nombre de quatre; mais qui ne comptent chacun que huit élèves, tous externes. Aux études théoriques se joignent des études pratiques. Tout séminariste est chargé alternativement, pendant six semaines, de quelques leçons dans un gymnase, et à ces leçons assistent les professeurs titulaires, et souvent le directeur du séminaire lui-même. Tous les professeurs de gymnases ne sortent pas de ces écoles: c'est tout au plus si elles peuvent fournir assez de candidats pour les classes supérieures et pour la direction des écoles secondaires. Mais nul ne peut être nommé régent d'un gymnase, sans avoir subi un examen analogue à notre concours pour l'agrégation. Des commissions d'examen sont établies à Berlin, à Königsberg, à Breslau, à Halle, à Munster et à Bonn. M. Cousin préfère à cet égard le règlement français, qui force tous les aspirants de se faire examiner à Paris. Cette centralisation est à peu près impossible dans la monarchie prussienne, composée de provinces si diverses. Mais ce qui est à l'avantage du système prussien, outre les exercices pratiques

auxquels les futurs professeurs sont obligés de se livrer, afin d'éprouver leur talent d'enseigner, c'est la gradation des examens. Une première épreuve, appelée examen *pro facultate docendi*, constate la capacité générale de l'aspirant. Après une année de noviciat, passée avec le titre de candidat dans un gymnase, il vient subir une seconde épreuve, l'examen *pro loco*, examen spécial pour obtenir une chaire déterminée. Un professeur désire-t-il de monter d'une classe inférieure à une classe plus élevée, il est soumis à un examen dit *pro ascensione*, examen qui le plus souvent se borne à une ou plusieurs leçons d'épreuve, et dont le ministère peut dispenser les professeurs qui ont enseigné avec distinction. Enfin, ceux qui aspirent à la direction d'un gymnase ou d'une école bourgeoise supérieure, sont appelés à une conférence avec la commission d'examen, au *colloquium pro rectoratu*.

Le règlement concernant ces examens, daté du 20 avril 1831, fait beaucoup d'honneur à M. d'Altenstein, et nous le recommandons à nos futures commissions d'examen. On y prescrit surtout que les candidats soient examinés, non pas seulement sur les parties qu'ils auront à enseigner, mais encore sur la logique, la psychologie, l'histoire de la philosophie et la pédagogie savante. On exige dans les réponses de la précision, de la clarté, de la sagacité, plutôt qu'une concordance parfaite avec les idées de l'examineur, ou avec tel ou tel système philosophique.

Pour être admis à passer à l'université, les jeunes gens sont soumis à des épreuves plus compliquées et plus difficiles que notre baccalauréat ès lettres. Cet examen porte sur toutes les matières de l'enseignement secondaire : il n'est pas seulement oral ; sa vraie force est dans des compositions écrites. Les candidats sont, d'après leurs réponses, divisés en trois catégories : 1.^o ceux dont la capacité est incontestable ; 2.^o ceux d'une capacité plus bornée, et 3.^o les incapables. Ces derniers peuvent aller à l'université s'ils veulent ; mais ils ne peuvent être admis que dans les cours de la faculté de philosophie. Ils pourront, par un nouvel examen de maturité, se faire relever de leur note d'incapacité.

La statistique de l'instruction secondaire en Prusse offre des résultats d'un haut intérêt, et établissent pour ce pays une supériorité marquée à cet égard. Sur une population de 13 millions à peu près, plus de 2 millions d'enfants fréquentent les écoles primaires, et sur ce nombre plus de 100,000, c'est-à-dire 1 sur 20, suivaient, en 1831,

les écoles primaires supérieures; 26,000 jeunes gens fréquentaient 140 écoles secondaires, où enseignent 1124 professeurs titulaires et 369 professeurs adjoints, ce qui fait environ 185 élèves et 10 professeurs par école, l'une portant l'autre. Toutes ces écoles ne sont pas des gymnases ou des écoles secondaires complètes. Il y a parmi elles une trentaine d'écoles dites latines, d'écoles supérieures de villes et de progymnases, où l'enseignement ne s'élève guère au-dessus de celui des divisions inférieures des gymnases. Restent donc 110 écoles secondaires complètes, qui comptaient, en 1831, 23,767 élèves, dont 6289 dans les deux classes supérieures. Pour que la France fût sous ce rapport à la hauteur de la Prusse, elle devrait avoir au moins 300 collèges complets avec 65,000 élèves. Or, nous sommes encore fort au-dessous de ces chiffres.

Le nombre des étudiants nationaux, dans les sept universités, est d'environ 5000. Les deux tiers sortent des gymnases, un tiers est fourni par l'éducation privée. Or, telle est la supériorité de l'instruction publique sur l'instruction particulière et domestique, que sur 8882 étudiants envoyés aux universités par les gymnases, de 1820 à 1828, 1628 obtinrent dans l'examen de maturité le certificat n.° 1; 6709, le n.° 2, et 545 seulement le n.° 3; tandis que sur 4519 étudiants fournis par l'éducation privée, 9 seulement reçurent le n.° 1, 1499 le n.° 2, et 3011 furent reconnus incapables et ajournés pour les études de faculté.

Les dépenses pour l'entretien de ces 110 gymnases se montèrent, en 1831, à 3,116,200 francs, sur lesquels la part de l'État était 1,680,000 francs. En France l'instruction secondaire tout entière, y compris l'école normale, ne tire des fonds de l'État que la somme de 1,522,000 francs, et 119,000 des fonds de l'université, ensemble 1,641,000 francs. Voilà donc qu'un État de 13,000,000 d'habitants dépense pour l'instruction secondaire 39,000 francs de plus qu'un État de 33,000,000 d'habitants. Encore, comme le fait observer M. Cousin, cette somme de 1,641,000 francs est tout entière répartie entre 39 collèges royaux, tandis que les 320 collèges dits communaux n'y ont aucune part.

Ce tableau de statistique de l'instruction secondaire en Prusse est terminé par des renseignements fort utiles sur les écoles dites *Real-Schulen*, écoles de réalités, qui correspondent à nos écoles supérieures créées par la loi de 1833; sur les *Gewerbschulen*, ou écoles des arts

et métiers, écoles professionnelles, placées sous la surveillance du ministre de l'intérieur. Il existe enfin à Berlin un *Real-Gymnasium*, que; sur la foi de son nom, on pourrait prendre pour une sorte de collège industriel. Il résulte de la comparaison détaillée du programme de cet établissement avec le programme d'un gymnase ordinaire, que les matières de l'enseignement sont à peu près les mêmes avec une répartition un peu différente, et que les études scientifiques y sont poussées plus loin que les études littéraires. Du reste il n'y a dans toute la Prusse qu'un seul établissement de ce genre, et encore celui-ci tend-il de plus en plus à se rapprocher des autres gymnases et à se confondre avec eux.

Il nous reste à parler des applications que M. Cousin voudrait faire à la France du système prussien, en tenant compte de la différence des deux pays. Ces applications ne seraient pas uniquement à considérer comme un hommage rendu à une administration éclairée; elles seraient de véritables conquêtes sur l'étranger, conquêtes heureuses et paisibles, qui n'enlèvent rien à celui sur qui elles sont faites. Ces idées, d'ailleurs, produit de l'esprit du temps, résumé de l'expérience des siècles, n'ont rien de national : elles appartiennent à quiconque voudra et saura s'en emparer et les appliquer.

Il ne s'agit pas de donner tout à coup et par une loi générale une organisation toute nouvelle à l'instruction secondaire en France. Après avoir déterminé la liberté que la charte a promise à cet enseignement, assuré l'existence des collèges dits communaux, et fixé les rapports des écoles secondaires ecclésiastiques avec l'université, toutes les améliorations jugées nécessaires pourront être introduites par l'administration.

La première réflexion de M. Cousin porte sur la nécessité d'allier ensemble, dans de justes proportions, comme cela se pratique en Prusse, les études scientifiques et les études littéraires : il propose pour cela de porter le nombre des leçons de 22 à 32 heures par semaine. Les lettres anciennes, l'étude des langues modernes et les sciences, peuvent fort bien s'enseigner ensemble; il suffit pour cela de ne pas pousser l'étude des sciences au delà de ce qu'elle peut être raisonnablement pour des intelligences de 14 à 18 ans.

M. Cousin appelle ensuite l'attention du lecteur sur la haute importance de l'enseignement religieux dans les gymnases prussiens. Il insiste avec beaucoup de force sur la nécessité de faire de cet ensei-

gnement dans nos collèges une chose plus sérieuse. « Un véritable enseignement religieux est indispensable, dit-il, et rien ne se prête à un enseignement plus régulier, plus riche, plus varié, que le christianisme avec son histoire, qui remonte au berceau du monde et se lie à tous les grands événements de l'humanité, avec ses dogmes qui respirent une métaphysique sublime, avec sa morale qui réunit toutes les qualités, austérité et indulgence; enfin, avec ses grands monuments, depuis la Genèse jusqu'au Discours sur l'Histoire Universelle.... L'Empire avait mis dans chaque collège un aumônier, chargé non-seulement des cérémonies du culte, mais de l'enseignement; et pour cela il avait voulu que tout aumônier fût nécessairement licencié en théologie.... La restauration a réduit l'aumônier à n'être qu'un desservant, et à peine un catéchiste pour les classes inférieures... Le christianisme sans enseignement, réduit à un spectacle inintelligible, fatigue et humilie des esprits qu'il aurait élevés et charmés. » M. Cousin demande en conséquence, ou qu'il ne soit plus question de religion dans nos collèges, qu'on renvoie toutes les cérémonies à l'église, ou qu'on y ajoute un enseignement qui les explique; qu'en exécution de l'article 33 du Règlement impérial du 19 septembre 1809, cet enseignement soit confié à un aumônier professeur, licencié en théologie.

Passant à la question de savoir si l'instruction secondaire doit avoir deux degrés, s'il est bon d'admettre deux espèces de collèges, les uns de plein exercice, les autres incomplets, M. Cousin se prononce d'une manière absolue contre ces ombres de collèges qui couvrent la France, où l'on apprend assez de latin et de grec pour se dégoûter des professions communes, et pas assez pour se rendre propre aux professions savantes et libérales, et qui devraient partout être remplacés par des écoles primaires supérieures. Il veut, et il serait difficile de n'être pas de son avis, qu'il n'y ait qu'un seul ordre de collèges, mais organisés de manière à ce que chacun se composât de deux divisions bien distinctes, et pour ainsi dire de deux collèges, le collège inférieur et le collège supérieur. La division inférieure, à laquelle on pourrait se borner dans de certaines localités, tout en préparant les élèves à la division supérieure, offrirait en même temps un ensemble assez complet de connaissances à ceux qui ne se destinent pas aux professions savantes, mais à qui l'instruction primaire supérieure ne suffirait point. L'essentiel dans cette combinaison seraient

le choix et la distribution des objets de l'enseignement. Ces objets seraient la religion, un abrégé de la géographie générale et la géographie de France, l'histoire générale sous des formes très-simples, les grandes époques et les grands faits avec un cours spécial de l'histoire de France, les éléments des sciences mathématiques, les notions générales de physique et d'histoire naturelle, le latin depuis la cinquième, le grec depuis la quatrième, un cours spécial de langue française; enfin, beaucoup de musique et un peu de dessin. En un mot, la division inférieure, espèce de *Progymnasium*, ne serait au fond que nos classes de grammaire organisées d'une manière raisonnable et formant un certain ensemble.

On ne pourrait passer de la division inférieure dans les classes supérieures qu'après avoir subi un examen sévère : ceux qui succomberaient n'auraient pas perdu leur temps.

Tandis que le principe de l'enseignement dans les classes inférieures serait la simultanéité des études, celui de la division supérieure serait la spécialité. Cette division serait subdivisée en deux sections, les sciences et les lettres, et un cours commun de philosophie couronnerait l'œuvre. Il y aurait des cours de littérature pour les élèves de la section des sciences, et des cours de sciences pour les élèves de la section des lettres; mais la spécialité dominerait. Cette organisation, dont il faut lire les détails dans le Mémoire même, sans porter le trouble dans ce qui existe, satisferait à tous les besoins de l'époque. Les esprits évidemment incapables seraient repoussés, et la médiocrité cesserait d'encombrer les avenues de toutes les places. Ceux qui se destinent aux carrières scientifiques recevraient une culture littéraire suffisante, et ceux qui se sentent appelés aux fonctions plus lettrées ne demeureraient pas étrangers aux sciences; des études communes d'histoire, de religion, de philosophie, seraient le lien qui les unirait tous.

Qu'il me soit permis d'ajouter que cette organisation, tout en ramenant tous les établissements d'instruction secondaire à l'unité, admettrait une certaine variété selon les ressources et les besoins des localités. Telle ville pour laquelle une école primaire supérieure ne suffirait pas, et qui n'aurait pas les moyens d'entretenir un collège complet, n'aurait qu'un progymnase ou une division inférieure. Telle autre ville, siège d'une cour royale, par exemple, mais peu considérable d'ailleurs, où prédomineraient les besoins littéraires, n'aurait

de plus que la section des lettres avec un enseignement scientifique moins complet; tandis qu'une ville tout industrielle n'aurait qu'une section des sciences avec un enseignement littéraire suffisant. Enfin, toutes les villes importantes auraient des collèges complets.

M. Cousin revient, en terminant cette partie intéressante de son Mémoire, sur la nécessité d'un examen sévère de révision pour passer des classes inférieures aux classes supérieures. Ici encore on n'aurait qu'à exécuter rigoureusement les règlements existants, les articles 119, 121, 122 et 123 du Règlement du 28 septembre 1814, rétablis d'ailleurs par un arrêté du Conseil royal du mois de juin 1836.

La proposition qui suit a pour objet de rendre plus sévère l'examen pour le baccalauréat ès lettres, épreuve qui doit constater le résultat de l'instruction secondaire. Pour rendre cet examen plus sérieux, M. Cousin propose, au lieu de l'admission pure et simple, d'établir une distinction entre les bacheliers, selon le résultat de l'examen; de délivrer aux uns un diplôme n.º 1 et aux autres un diplôme n.º 2. Cette distinction de numéros d'ordre obligerait les juges d'être plus attentifs, et exciterait plus d'émulation parmi les candidats.

M. Cousin donne ensuite des détails sur l'école normale de Paris et sur l'agrégation, et oppose avec un juste orgueil ces deux institutions à ce que l'étranger possède de plus parfait en ce genre. Il voudrait que tous les candidats de l'instruction secondaire fussent astreints à passer par l'épreuve de l'agrégation, obligatoire seulement aujourd'hui pour les professeurs des collèges royaux. Ce sera là une conséquence nécessaire de l'unité de l'enseignement secondaire. Alors que partout les mêmes études seront également fortes, que partout le programme sera le même, et il faudra bien travailler à ce qu'il en soit ainsi, on sera en droit de demander aux aspirants aux mêmes fonctions les mêmes garanties et les mêmes connaissances.

Arrivant à la promesse faite par la charte de la liberté de l'enseignement, M. Cousin discute les conditions de cette liberté, et les détermine à peu près dans le sens du projet de loi livré dans ce moment-ci aux délibérations de la chambre des députés. Outre que cette liberté est un droit précieux et consacré par la loi fondamentale de l'État, elle sera d'un grand avantage pour l'instruction en général: elle imposera au gouvernement l'obligation de rendre l'instruction publique aussi parfaite que possible. Pour peu que les établissements publics soient ce qu'ils doivent être, nulle école privée ne pourra lutter avec eux.

Justement préoccupé de cette idée, M. Cousin termine son *Mémoire* en traitant encore une fois la question : Faut-il ou ne faut-il pas deux sortes de collèges, et quel parti faut-il prendre sur un assez grand nombre de nos collèges communaux?

Nos établissements d'instruction secondaire se composent de 39 collèges royaux et de 320 collèges communaux. Les collèges royaux sont de plein exercice, quoique de plusieurs classes; parmi les 320 collèges communaux, il en est une centaine qui prétendent au même titre. La plupart des autres, il faut avoir le courage de le dire, ne sont que de médiocres pensions. Ces établissements font un mal incalculable. Qu'en faire? Il faut leur ôter le nom de collèges, les réduire au titre de pensions, ou, ce qui vaudrait mieux, les transformer en écoles primaires supérieures. L'argent et les maîtres qu'on y emploie, insuffisants pour en faire de véritables collèges, suffiraient pour en faire de bonnes écoles supérieures. M. Cousin se plaint du petit nombre de ces écoles solidement établies. Nous le disons à regret : ce sont encore en partie les collèges communaux qu'il en faut accuser si la loi est éfuée à cet égard. Beaucoup de collèges communaux se sont fait annexer des écoles primaires dites supérieures, qui leur servent en même temps de classes élémentaires et préparatoires. Il en résulte que le plus souvent ces écoles n'ont aucun caractère déterminé, et qu'elles ne sont ni des écoles primaires supérieures, ni des classes élémentaires pour les collèges.

Il y a à peu près cent collèges communaux, dits de plein exercice; mais sur ce nombre, M. Cousin n'hésite pas à le dire, il en est tout au plus une vingtaine qui méritent réellement ce titre. La plupart offrent une position trop précaire et trop humble pour tenter des hommes de mérite. Pour remédier à cet état de choses, il faut exiger : 1.^o que le budget de chaque collège soit quinquennal ou au moins triennal, et 2.^o que tous les professeurs soient obligés à l'agrégation. Collèges royaux ou collèges communaux, que l'instruction y soit la même.

Si la Prusse possède 110 gymnases complets, la France, pour être aussi riche que la Prusse, devrait avoir au moins 275 collèges de plein exercice. Or, elle en a cent au plus. M. Cousin propose de porter le nombre des collèges royaux à 80 au moins. Conçoit-on que Lille n'ait pas un collège royal, que Brest et Bayonne n'aient pas même un collège communal? Dix nouveaux collèges royaux, à 20,000

francs chacun, n'exigeraient que 200,000 francs. Une somme de 150,000 fr. suffirait pour permettre à l'État d'intervenir dans l'amélioration des collèges communaux de plein exercice.

M. Cousin conclut ainsi :

« Une école primaire élémentaire dans chaque commune; une école primaire supérieure dans chaque arrondissement; un vrai collège au moins dans chaque département; les cinq facultés organisées sous le nom d'université et formant un vaste foyer d'instruction dans chaque grande région de la France; au centre, à Paris, sous un ministère responsable, un conseil, débarrassé de tout travail mesquin et veillant sans cesse à la direction de l'ensemble : voilà le système général d'instruction publique que je souhaite à mon pays. »

Nous joignons nos vœux à ceux de M. Cousin, en le félicitant lui-même de faire un si utile emploi de ses nobles loisirs. Puissent les améliorations qu'il propose, être bientôt introduites dans l'instruction secondaire, et la France, sous ce rapport encore, n'aura plus rien à envier aux nations étrangères les plus avancées ! J. WILLM.

LA RUE AUX OURS, par M.^{me} MÉLANIE WALDOR; in-8.^o Paris, chez Roux. Prix : 7 fr. 50 c.

Il ne se publie pas, que je sache, un seul roman dont l'amour, ou ce qu'on est convenu d'appeler de ce nom banal, ne fasse à peu près tous les frais. Faut-il s'en étonner? Non! car les romans sont tous, plus ou moins, la monotone complainte des travers du siècle où l'on vit. — Médiocres par la forme ou le fond, le *bon à tirer* leur sert d'épithète : — bien pensés ou écrits, ils sont honnis tout d'abord par l'égoïsme qui a senti couler le fard de ses rides à leur miroir ardent. — L'homme heureux selon le monde, ne les lit pas : ils effaceraient son rêve; — celui qui souffre et pleure, en déchire les pages, parce qu'il trouve dans toutes une indiscrete confession de quelques jours de sa vie. — La jeunesse, à qui seule ils seraient utiles peut-être, mais à qui on les cache avec tant de précautions, a recours à mille expédients pour les posséder en secret, pour les analyser au gré de ses impressions vierges dont ils corrompent la fraîcheur. Et pourtant; n'hésitons pas à comprendre (car il n'y a de noble orgueil que celui qui fait justice de certains préjugés), ne craignons pas de soutenir,

que c'est une grave imprudence de ne pas prémunir, à leur entrée dans le labyrinthe social, tant d'âmes neuves et flexibles contre les dangers qui les menacent, contre les poisons que les passions extérieures presseront si tôt dans le calice de leur vie. Faute de cet enseignement, combien d'espérances ont été flétries en naissant, combien de nobles avenir sont restés incomplets, si l'atonie du vice ne les a point écrasés!

Une seule objection raisonnable pourrait lutter contre les avantages manifestes d'une éducation achevée par l'étude des passions, telle que nous la concevons, sévère, exacte, intime dans ses théories, comme elle serait préventive par ses applications à la vie réelle. Cette difficulté spécieuse existe dans le choix des romans en bien petit nombre, dont les scènes voilées ou développées à propos feraient sonder la chute, en écartant les fleurs qui couvrent l'abîme. Ce choix judicieux se bornerait peut-être à l'œuvre de quelques femmes; car les femmes joignent toujours à une sensibilité plus expressive un tact plus fin des convenances morales. Et comme aussi parmi elles les plus exposées à faillir sont surtout celles qui appartiennent à la classe moyenne de la société, il nous semble qu'il importerait de leur montrer de loin l'écueil où les attend le naufrage.

Le livre de la *Rue aux Ours* remplit toutes les conditions que nous voudrions imposer au *roman d'éducation*. C'est l'histoire de la fille d'un petit marchand de la rue aux Ours, séduite par les brillants dehors d'un riche officier, qui l'enlève à sa famille, à l'avenir calme qui lui était réservé dans la vie monotone du comptoir. Bientôt, comme toujours, le suborneur blasé délaisse sa victime. La révolution arrive avec ses horreurs; poursuivi par une troupe d'égorgeurs, M. de Lanceval se réfugie, sans le savoir, chez la pauvre fille qui pleurerait son souvenir dans une mansarde, et qui se dévoue pour sauver le père de son enfant. Mais elle a un cousin qui l'aimait, qui devait l'épouser, et qui a juré haine à mort à l'infâme qui détruisait son bonheur. Ce cousin, à la tête des égorgeurs, vient fouiller la mansarde, car un proscrit s'est caché dans la maison. Lanceval est découvert; il va périr; mais le cousin lui accorde la vie, à condition qu'il rendra l'honneur à la fille du marchand. Le noble promet tout — il a peur. M.^{me} de Lanceval sera-t-elle heureuse? Non; car son époux n'a point quitté les vices de la jeunesse, et bien souvent, au milieu du luxe des fêtes, sous l'éclat décevant que donnent les titres

et l'or, la pauvre fille de la rue aux Ours regrette la boutique de son père et le repos de la vie obscure. — Et puis, après tout, ce mariage était-il bien une réparation? Car, ôtez l'épisode de 1793 — faites M. de Lanceval heureux et considéré dans Paris, cette ville de toutes les prostitutions, et poussez sur sa route sa victime flétrie, pâle et sans pain, eût-il seulement jeté à sa misère l'insulte d'une aumône? —

Le drame tracé par M.^{me} Waldor deviendra populaire. La décence rigoureuse de tous ses détails s'adresse aux mères de famille, qui toutes en permettront la lecture à leurs filles. Œuvre de sentiment et de goût, ce livre est encore une bonne action, dont la conscience doit être chère à celle qui l'écrivit.

ÉTUDES SUR LA RICHESSE DES NATIONS, par LOUIS SAY; in-8.^o Paris, chez Renard.

Jean-Baptiste Say a été enlevé, il y a peu d'années, à la science de l'économie politique. On doit à la profondeur de ses idées, à l'ordre de sa méthode, à ses aperçus remplis d'une haute philosophie, les progrès qu'ont faits en France les connaissances relatives à la richesse des nations. D'habiles professeurs ont succédé aux chaires qu'il occupait au collège de France et au conservatoire des arts et métiers; et plusieurs bons écrivains ont contribué par leurs écrits à l'avancement de la science.

M. Louis Say, frère du précédent, devait en quelque sorte à sa mémoire de continuer le développement des vrais principes qui doivent guider dans les recherches sur la richesse, et signaler les erreurs qui égarent les commençants dans l'étude de cette science. C'est donc surtout aux jeunes gens que son ouvrage est destiné; l'auteur a rejeté de son cadre presque toute la nomenclature introduite par Adam Smith, ainsi que toutes ces locutions soi-disant techniques de *valeur échangeable*, *rente de la terre*, *profits des capitaux*, *salairé du travail*, *capitaux fixes et circulants*, *division du travail*, *travail fixe et accumulé*, etc. Ce jargon prétendu scientifique est plus nuisible qu'utile à la science: et il a semblé à M. L. Say que la langue française, telle qu'elle est parlée par tout le monde, et non pas seulement par une classe exclusive de savants, devait suffire pour expliquer ce qui a rapport à la richesse.

Quoique Adam Smith ait beaucoup aidé au progrès de la science économiste, cependant la fausse théorie et la nomenclature vicieuse qu'il y a introduites, ont fait naître presque toutes les difficultés qu'elle présente ; et les principes posés par J. B. Say sont regardés d'un assentiment unanime comme les seuls rigoureusement logiques.

A une époque surtout où les questions d'économie prennent en France une importance si marquée, l'ouvrage de M. L. Say, qui réfute victorieusement les principales erreurs avancées par Malthus, Bentham, Sismondi, Quesnay, Ricardo et autres économistes, sera lu avec fruit, et jettera de vives lumières sur les points encore controversés.



TABLE DES MATIÈRES.

NEUVIÈME VOLUME. — TROISIÈME SÉRIE.

25.^{me} NUMÉRO.

	Pages.
I. Le Christianisme dans ses rapports possibles avec la poésie.	3
II. Essai sur la philosophie de Hegel (2. ^e partie, 1. ^{er} article), par M. Willm	16
III. De la Production du sucre en Allemagne, etc., par le D. ^r Murhard, de Cassel.	35
IV. De l'Instruction publique, relativement aux besoins de l'État, par le professeur F. C. Dahlmann (1. ^{er} article).	57
V. MÉLANGES :	
Commerce du thé en Chine	76
Extraits de l'ouvrage : Hermann ou la Civilisation et la Barbarie	81
Nouvelles diverses	97
VI. CRITIQUE LITTÉRAIRE.	
<i>Liures allemands :</i>	
Voyage sentimental de L. Rellstab.	101
Archives pour servir à la législation de tous les États de l'Allemagne.	102
<i>Liures français :</i>	
Revue de Paris : le Combat du poète, par E. Quinet.	104
Programme d'un cours élémentaire de philosophie, par le professeur A. Thiel	108
Chroniques contemporaines, par A. Viollot.	109
Les Voleurs, etc., par Vidocq	110
Les Oiseaux de passage, par Madame Anaïs Ségalas. —	
Poésies du cœur, par Madame Mélanie Walder	110
Histoire romaine de M. B. Niebuhr, traduite de l'allemand par A. P. de Gplbéry (tome V).	111
Cinq mois aux États-Unis de l'Amérique du Nord, par M. Ramon de la Sagra	113
Bulletin bibliographique	115

26.^{me} NUMÉRO.

I. La Philosophie du Droit d'après le point de vue historique, par le professeur F. J. Stahl (1. ^{er} art.), par M. H. Klimrath.	123
II. Les Aventures d'un manuscrit (traduit d'Arnim)	149

	Pages.
III. De l'Instruction publique, etc. (dernier article)	186
IV. MÉLANGES :	
L'Expiation, scène de la vie privée (traduit de l'allemand) .	201
Nécrologie : Louis Børne	213
V. CRITIQUE LITTÉRAIRE.	
<i>Livres allemands :</i>	
Menzel le Gallophage, par Louis Børne	215
Bulletin bibliographique	227

27.^{me} NUMÉRO.

I. La Philosophie du Droit, etc. (dernier article)	235
II. Coup d'œil sur les Progrès de l'industrie en Allemagne, en Russie et en Suède, pendant l'année 1836	275
III. Le Camp de Wallstein, tableau imité de Schiller, par M. Villenave fils	291
IV. MÉLANGES :	
Une Journée à Batavia, conte fantastique, traduit de Weisflog	322
Nécrologie : Weitzel	336
V. CRITIQUE LITTÉRAIRE.	
<i>Livres allemands :</i>	
Lettre à M. Crawford, sur le système pénitentiaire des États-Unis, par le D. ^r Julius	339
Histoire des princes et du peuple de Clèves, de Juliers, de Berg et de Ravensberg, depuis Charlemagne jusqu'à leur réunion avec la monarchie prussienne, 768-1815, par le D. ^r J. F. Knapp	341
Histoire du Calvinisme, dans ses rapports avec l'État à Genève et en France, jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, par le D. ^r G. Weber	343
<i>Livres français :</i>	
Mémoire sur l'instruction secondaire dans le royaume de Prusse, par M. V. Cousin	345
La Rue aux Ours, par Madame Mélanie Waldor . . .	355
Études sur la richesse des nations, par Louis Say . .	357